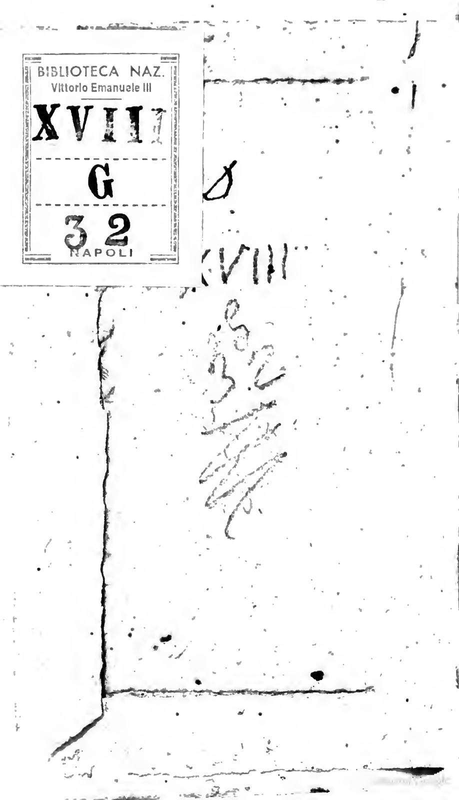

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XVIII
G
32
NAPOLI

Si possiede un altro
esemplare

DES CAUSES DE LA CORRUPTION DU GOUT.

Par MADAME DACIER.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE HUMBERT.

M. DCCXV.



DES CAUSES DE LA CORRUPTION DU GOUT.

HOMERE en parlant de la guerre que les Géants déclarerent aux Dieux, dit que ces Enfans de la Terre menacerent les Immortels de porter la guerre jusques dans le Ciel ; & qu'afin de pouvoir l'escalader, ils entreprirent d'entasser le Mont Ossa sur l'Olympe, & le Mont Pelion sur le Mont Ossa. Et il ajoûte avec une audace digne d'un grand Poëte, & qui donne une grande idée de ces Geants. *Et ils l'auroient fait sans doute, s'ils étoient parvenus à l'âge d'homme.* En effet, que ne devoit-on pas attendre de ces hommes prodigieux, qui croissoient toutes les années d'une coudée en grosseur & de trois ou quatre coudées en hauteur,

& qui à l'âge de treize ou de quatorze ans se sentoient déja assez forts pour transporter des montagnes. Cette taille énorme & cette force invincible justifioient en quelque sorte leur ambition, & servoient d'excuse à leur temerité. On ne voit que trop que cette force excessive est ordinairement accompagnée de violence, d'injustice & d'emportement, & qu'elle regarde la Pudeur, la Modestie & la Raison comme le partage des foibles. Cette guerre donc ne parut pas trop surprenante : mais si on avoit vû des Pygmées faire la même entreprise, il n'y a personne qui ne s'en fût mocqué, & jamais Homere n'auroit ajoûté ce trait hardi, *Ils l'auroient fait sans doute* : car c'est une maxime sûre, & dont tous les hommes conviennent, qu'il faut toûjours que nos forces soient proportionnées à nos desseins.

Ce qui auroit paru si ridicule dans ces temps heroïques, c'est ce qui arrive aujourd'hui, & qui est même plus risible. Tous les Geants, j'appelle ainsi tous les grands hommes depuis vingt-cinq ou vingt-six siecles, bien-loin de déclarer la guerre à Homere, l'ont honoré, l'ont respecté, l'ont reconnu generalement pour le Pere de la Poësie ; mais depuis cinquante ans il s'est élevé, je ne dis pas des Pygmées, mais des hommes tres mediocres, qui sans autres armes que leur temerité, car il n'y en a pas un seul qui ait sû le Grec, ont levé l'étendard contre ce grand Poëte. Le dernier, qui a pourtant beaucoup d'esprit, est celui qui s'est le plus signalé dans cette étrange conjuration. Car il ne s'est pas contenté de

de critiquer ce Poëte dans un Discours qu'il a fait contre lui, sans l'avoir jamais lû & sans connoître sa Langue; il a encore estropié toute sa Poësie, & il l'a tellement défiguré, qu'il n'est plus reconnoissable.

La douleur de voir ce Poëte si indignement traité, m'a fait résoudre à le défendre, quoique cette sorte d'ouvrage soit tres opposé à mon humeur, car je suis tres paresseuse & tres pacifique, & le seul nom de guerre me fait peur; mais le moyen de voir dans un si pitoyable état ce qu'on aime, & de ne pas courir à son secours!

Jamais Deïphobus ne fut si horriblement mutilé par Menelas & par Ulysse, qu'Homere l'est par M. de la Motte. Et il y a encore plus de sujet de s'écrier en s'adressant à Homere:

† *Quis tam crudeles optavit sumere pœnas?*
Cui tantum de te licuit?

„ Qui est-ce qui a pû se vanger de vous avec „ tant de cruauté? Qui a osé vous traiter avec „ cette barbarie?" C'est peu de dire que ce grand ennemi d'Homere retranche tout d'un coup douze Livres de son Poëme: il faut ajoûter qu'il estropie si bien tous les autres, que les seize mille vers, dont ce Poëme est composé, il les réduit à quatre mille cinq ou six cens; & que de ce petit nombre, il y en a près de la moitié qui sont de son cru, & tres peu ressemblants à ceux de l'original; que dans les autres il n'y a pas un seul où l'on puisse re-

† *Virg. Æn. liv. 6.*

reconnoître ce grand Poëte, tant ce grand Critique a trouvé le secret de les déguiser!

Si tous ceux qui ont attaqué Homere, & qui n'ont fait que quelques miserables critiques çà & là sans toucher à ses Poëmes, ont été couverts d'un ridicule qui durera éternellement, que ne doit point craindre un Auteur qui a si étrangement changé & deshonoré ce beau Poëme, après l'avoir critiqué si malheureusement? Il en peut juger par ce qui est déja arrivé à celui dont il a suivi les vûës, car il n'est pas l'inventeur de ce beau projet; il le doit à un Auteur dont la Critique a été méprisée dès sa naissance. Il y a cinquante ans que l'Auteur des Visionnaires, homme qui ne manquoit pas d'esprit ni même de savoir, mais sans goût, & dont l'imagination dereglée lui faisoit produire une infinité de mauvaises choses, & tres peu de passables, s'éleva contre ce grand Poëte, voici comment. Plein de bonne opinion de sa capacité & de son genie, il se croyoit fort au dessus de tout ce que l'antiquité a eu de plus grand; & pour le prouver il donna son Poëme de *Clovis*. Ce Poëme fut reçu comme il le meritoit. S'imaginant que c'étoit par envie qu'on le traitoit si mal, il donna sous un autre nom, comme il le dit lui-même, le Poëme de la *Magdelaine*. Cette supposition ne réüssit pas mieux: au desespoir de ce mauvais succès, il prend la plume, crie qu'il n'y a plus ni pieté ni religion dans le monde, puisque des Poëmes si beaux & si saints n'étoient pas goûtés, & croyant que c'étoit la sotte admiration, qu'on avoit pour Homere, qui

qui nuisoit à sa Poësie, il entreprit de le décrier. Il fit un Livre intitulé *la Comparaison de la Langue & de la Poësie Françoise avec la Grecque & la Latine*, & c'est là qu'il étale toutes ces belles critiques, que M. de la Motte vient de réchaufer.

Homere, dit-il, *est abondant en fictions entassées les unes sur les autres & mal reglées, en Episodes ennuyeuses, en Dieux introduits sans necessité contre le precepte d'Horace, en Narrations d'une longueur insuportable, en Discours souvent déraisonnables & hors de temps; en sorte que si on ôtoit le superflu, on ôteroit la moitié de tout l'Ouvrage.* Voilà le Plan de presque tout le Discours de M. de la Motte; voilà le projet qu'il a suivi & qu'il a si bien executé. Il pouvoit donc par avance juger du succès que devoit avoir son Discours & son Poëme, par l'estime qu'on avoit euë pour l'Auteur de ce beau projet. Cette Critique avoit été encore plus méprisée que tous ses autres Ouvrages, & tellement oubliée qu'il n'en restoit plus aucun souvenir. Ce n'est que par hazard qu'un de mes amis l'a trouvée dans la poussiere d'une Bibliotheque, & qu'il a été en état de me la communiquer, car j'avouë que je l'ignorois entierement. J'ai été ravie de voir tous les mêmes principes du nouveau Censeur, soit qu'il les ait copiez, ou que la conformité des vûës lui en ait fait faire l'heureuse découverte. Quoiqu'il en soit, il le suit pas à pas comme un fidelle Copiste.

Je n'avois pas cru d'abord que l'Ouvrage de M. de la Motte fût plus dangereux que ne

l'avoit été celui de Saint Sorlin. Car quoique les Lettres ne soient pas si florissantes qu'elles l'ont été, & que l'ignorance fasse du progrès par le peu de soin qu'on a de s'instruire dans les sources, nous avons encore des gens d'un tres grand savoir, & dont les lumieres sont tres capables de dissiper ces vains nuages qu'on oppose au bon Goût & à la Raison. Mais j'ai vû que je me flattois, que pour un petit nombre d'hommes éclairez qui seroient au dessus de la surprise, il y en auroit une infinité qui se laisseroient tromper, car il faut avoüer que le Discours de M. de la Motte est mieux écrit que tout ce qu'on avoit fait avant lui contre Homere. Sa Prose est legere, vive, specieuse; il accompagne ces vieilles critiques de nouvelles raisons; il convertit ces raisons en préceptes, & il parle d'un ton si affirmatif, que cette belle Censure a imposé à un grand nombre d'ignorans. Que dis-je d'ignorans? Elle a surpris des gens savans, des gens dont la profession est d'être hommes de Lettres & même de les enseigner. Quels éloges n'en a-t-on point faits dans des Ecrits publics, à la grande honte du jugement de leurs Auteurs & de nôtre siecle! Que ne doit-on pas craindre pour les jeunes gens? C'est pour eux & en leur faveur qu'il est necessaire de répondre; il faut tâcher de les munir contre ce nouveau poison.

Les jeunes gens sont ce qu'il y a de plus sacré dans les Etats, ils en sont la base & le fondement; ce sont eux qui doivent nous succeder & composer après nous un nouveau Peuple.

ple. Si l'on souffre que de faux principes leur gâtent l'esprit & le jugement, il n'y a plus de ressource; le mauvais Goût & l'Ignorance acheveront de prendre le dessus, & voilà les Lettres entierement perduës; les Lettres qui sont la source du bon Goût, de la Politesse & de tout bon Gouvernement : voilà pourquoi Socrate vouloit qu'on s'attachât entierement à la jeunesse & qu'on en prît un soin particulier, pour préparer & pour former de bons Sujets à la Republique. J'entreprends donc cette Réponse uniquement pour empêcher, autant qu'il m'est possible, les jeunes gens, ordinairement credules & peu précautionnez, & qui fuient la peine & le travail, d'être les duppes d'une fausse doctrine. *Ne puerorum ætas improvida ludificetur.* M. de la Motte dit dans son Discours qu'*il pardonneroit même les injures à qui le détromperoit à ce prix*. Je voudrois certainement le détromper, mais je ne lui dirai point d'injures; car outre que les injures ne sont jamais des raisons, j'ai pour lui l'estime qu'il merite d'ailleurs, & je n'ai pas oublié l'honneur qu'il m'a fait de m'adresser quelques-unes de ses Odes; & moins je me reconnois louable, plus j'ai d'obligation à celui qui a quelquefois daigné me loüer. Les Dieux mêmes, si l'on en croit les Poëtes, ont souvent récompensé des Hymnes qu'on avoit faits à leur honneur. Quelle reconnoissance ne dois-je point avoir pour les Odes dont il a bien voulu m'honorer? Je garderai donc tous les ménagemens possibles, autant que les interêts de la verité me le permettront; & je n'userai con-

tre lui que des mêmes libertez dont il a usé contre Homere. Il connoît trop le zéle des admirateurs de ce Poëte pour n'être pas content de cette moderation. Mais la partie n'est-elle pas trop inégale entre M. de la Motte & moi? moi qui, sans m'appercevoir des défauts infinis qui sont dans Homere, l'ai traduit en Prose le plus litteralement & le plus fidellement qu'il m'a été possible, & qui en mille endroits ai été assez simple pour avoüer tres sincerement que je me reconnoissois tres inferieure à mon Original; de maniere que j'ai cru devoir soutenir mon travail par des Remarques qui fissent sentir les beautez que je n'avois pû exprimer: & M. de la Motte qui avec un genie superieur vient nous ouvrir les yeux, & nous faire voir les bevûes innombrables de ce Poëte; & qui non seulement s'est cru capable de le corriger, mais encore de l'embellir? Je sens toute la difference que cela met entre nous, mais comme dans Homere les Guerriers les moins braves & les plus foibles deviennent hardis & forts quand ils sont appuyez par quelque Divinité, je suis à peu près comme ces Guerriers, je sens que j'ai près de moi un secours plus sûr que celui des Dieux d'Homere, & qui ne me manquera pas dans cette occasion. Avec ce secours j'entreprendrai de combattre un si terrible adversaire, & d'examiner son Discours & son Poëme, & d'ailleurs fortifiée par tout ce que l'Antiquité me fournit, j'espere de faire voir d'une maniere tres sensible & tres intelligible, que tout le Discours roule sur de faux principes, que la

Cri-

Critique des passages d'Homere, qu'il a rapportez, est frivole, & qu'il regne par-tout un certain esprit tres capable de nuire aux belles Lettres & à la Poësie; & qui a déja donné lieu aux Etrangers de nous reprocher que nous dégenerons de ce bon goût où nous étions heureusement entrez dans l'autre siecle.

Après avoir examiné le Discours, j'entrerai dans l'examen du Poëme, & je me flatte de démontrer que M. de la Motte a été également malheureux dans ce qu'il a retranché, dans ce qu'il a ajoûté, & dans ce qu'il a changé; que son imitation est vicieuse; qu'il n'a jamais traduit, quoiqu'il dise souvent qu'il est Traducteur; & que par-tout, sa Poësie est si platte & si prosaïque, qu'en démontant ses Vers, on n'y trouvera pas la moindre expression de Poëte, & qu'on ne pourroit y substituer de Prose plus familiere & plus commune. Je prouverai qu'il a corrompu les plus beaux endroits d'Homere, qu'il a mal changé les caracteres, qu'il a jetté un comique risible dans des endroits tres serieux, & enfin qu'il a retranché non seulement des beautez que tous les siecles ont admirées, & des choses importantes pour la connoissance de l'Antiquité; mais encore des parties essentielles au Poëme, & que les Anciens ont relevées pour le caracteriser. Après cela il ne tiendra qu'à M. de la Motte de se rendre justice; je suis persuadée au moins qu'il faudra que son amour propre soit bien fort, s'il ne rabbat un peu de la complaisance qu'il a pour son Ouvrage, & s'il ne sent combien il est malheureux d'avoir été

chercher ce rocher fameux par le naufrage de tous ceux qui y ont heurté ; car je ne sai par quelle fatalité Homere a été dans tous les siecles l'écueil de la réputation de tous ceux qui ont écrit contre lui.

Mais pour ne pas faire de cet Ouvrage un de ces Ouvrages purement polemiques, & que je hais parce qu'ils me paroissent plus propres à divertir les Lecteurs qu'à instruire, je tâcherai de me tirer de cette voie commune de dispute, & de faire une espece de Traité qui sera une recherche *des Causes de la Corruption du Goût*. Un Ancien, on ne sait pas si c'est Quintilien ou Tacite, a fait un Traité *des Causes de la Corruption de l'Eloquence*, & c'est un Ouvrage fort utile pour ceux qui voudroient le bien méditer, car on y trouve la même dispute qui regne depuis quelque temps sur les Anciens & sur les Modernes, & on y voit triompher le bon parti. Mais il me semble que c'est plus mettre la coignée à la racine de l'arbre, & découvrir plus à fond la source du mal, que de rechercher les Causes de la Corruption du Goût ; car ces Causes étant connuës, nous connoîtrons en même temps ce qui a corrompu l'Eloquence, & presque tous les autres Arts qui dépendent de l'Imagination & de l'Esprit.

Il seroit bien difficile de dire comment le bon goût s'est formé parmi les Nations qui ont été les plus celebres par leur politesse & par leur esprit.

Quand je lis les Livres de Moïse & des autres Ecrivains sacrez qui ont vécu avant le siecle

cle

cle d'Homere, je ne suis point étonnée du grand goût qui regne dans leurs Ecrits, ils avoient le veritable Dieu pour maître, & on y sent par tout ce divin caractere, qu'aucune production humaine ne peut attraper.

Mais quand je lis tout ce qu'on rapporte des Egyptiens; que je vois fleurir parmi eux la Geometrie, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, l'Astronomie, la Divination, peu de siecles après le Déluge; que je vois un Peuple persuadé de l'immortalité de l'ame, & de la necessité d'une Religion, un Peuple qui a une Théologie tres mysterieuse & tres énigmatique, qui bâtit des Temples, & qui donne à la Grece même son Culte & ses Dieux; enfin que je vois les anciens monuments qui nous restent de ce Peuple, je ne puis pas douter que le bon goût ne regnât aussi dans leurs Ecrits, & j'avoüe que je suis surprise, & que je ne sai d'où tout cela peut leur être venu.

Si je passe de là en Grece, mon étonnement est encore plus grand; car je vois tout d'un coup un prodige, je vois un Poëte, qui deux cens cinquante ans après la guerre de Troye, & contre la gradation marquée par la Nature à toutes les productions de l'esprit humain, joint à la gloire de l'invention celle de la perfection; & qui nous donne une sorte de Poëme dont il n'avoit jamais vû de modelle, qu'il n'avoit imité de personne, & que personne n'a pû imiter depuis; un Poëme qui pour la fable, pour l'union & la composition de ses parties, pour le nombre, l'harmonie & la noblesse de sa diction, pour l'artificieux mélan-

ge de la verité & du mensonge, pour la magnificence des idées, & pour la sublimité de ses vûës & de sa fiction, a toûjours été regardé comme l'ouvrage le plus achevé qui soit sorti de la main des hommes. Comment Homere a-t-il donc été exempt de la Loi generale, qui n'a peut-être souffert que cette exception? C'est ce que je ne saurois dire. Homere avoit beaucoup voyagé en Egypte, en Espagne, & en Afrique: mais tout ce qu'il avoit pû rapporter de ses voyages, c'étoit de quoi enrichir sa Théologie mythologique, & embellir quelques parties de son Poëme par des nouveautez singulieres, comme je l'ai dit ailleurs. Ni l'Egypte, ni l'Espagne, ni l'Afrique ne lui avoient rien montré qui pût lui donner l'idée de ses deux Poëmes. Il faut donc necessairement revenir à ce principe, que comme les hommes ne peuvent savoir que ce qu'ils ont trouvé d'eux-mêmes, ou ce qu'ils ont appris des autres, il y a des Nations si heureusement situées, & que le Soleil regarde si favorablement, qu'elles ont été capables d'imaginer & d'inventer elles-mêmes, & d'arriver à la perfection; & qu'il y en a d'autres qui ensevelies dans un air plus épais, n'ont jamais pû, que par le secours de l'imitation, se tirer de la grossiereté & de la barbarie où leur naissance les a plongées. Et telles sont toutes les Nations Occidentales par comparaison à celles qui sont à l'Orient. Ces dernieres ont beaucoup plus de vivacité, d'imagination & de fleur d'esprit, comme on le voit encore aujourd'hui par les Peuples de la Grece, car malgré la

dure-

dure captivité où ils croupissent depuis si long-temps (& où est l'esprit qui puisse se soûtenir & se conserver dans une captivité si barbare & si longue?) ils ne laissent pas de faire paroître encore des rayons de ce même esprit qui a si fort distingué leurs ancêtres.

Ce que je dis, que les Nations Occidentales n'ont pû se perfectionner que par l'imitation, se justifie par l'Histoire seule. Pour ne pas sortir de notre sujet, voyons de quelle maniere la Poësie s'est perfectionnée parmi les Latins. Leurs essais n'ont point été des chef-d'œuvres comme en Grece. Horace, d'accord en cela avec Tite-Live, nous apprend qu'ils furent long temps sans aucune Poësie, à moins qu'on ne veuille compter pour Poësie les vers informes des Saliens, composez par Numa, & qui du temps d'Auguste n'étoient plus entendus par les Saliens mêmes, les vers défendus par la Loi des XII. Tables, & quelques méchantes Chansons que les anciens Romains faisoient chanter à table à la loüange des grands hommes. Enfin la joye & la chaleur du vin dans quelques fêtes, firent trouver la premiere ébauche de la Comedie, qui ne fut d'abord qu'un amas d'injures grossieres & obscenes que ces bons Paisans se disoient les uns aux autres. A ces Vers grossiers succeda une sorte de Poëme plus réglé, appellé *Satyre*, qui retenoit beaucoup des railleries & des plaisanteries de cette premiere ébauche, & qui n'en retranchoit que la plus odieuse obscenité. Cela dura en cet état plus de deux cens ans encore, & la seule raison qu'en donne

Horace, c'est que les Romains ne commencerent que tard, & après la premiere Guerre Punique, c'est à dire, l'an de Rome 514. & la premiere année de l'Olympiade CXXXV. à lire les Ecrits des Grecs. Alors une nouvelle lumiere éclaira les esprits. On vit un Livius Andronicus & un Nævius donner des Pieces à la maniere des Grecs, qu'ils traduisirent. Nævius fit même en Vers l'Histoire de cette premiere Guerre Punique, où il avoit porté les armes. Le bon goût, qui avoit commencé après cette premiere Guerre, se polit & se lima beaucoup dans la seconde, à mesure qu'on étudia davantage ces Grands Originaux; & enfin la Poësie Latine reçût toute sa perfection d'Horace & de Virgile sous le regne d'Auguste, deux cens ans après Livius Andronicus. C'est ainsi que l'imitation acheva de former le goût des Romains. Et voilà pourquoi Horace recommandoit avec tant de soin d'étudier nuit & jour les Ecrits des Grecs, qui étoient si utiles.

Après avoir donné ce leger crayon des progrès si tardifs des Latins, quoique de l'aveu même d'Horace ils eussent naturellement l'esprit grand & sublime, que l'enthousiasme tragique ne leur manquât point, & qu'ils ne fussent pas dépourvûs d'audace, & d'une audace heureuse, examinons ce qui s'est passé parmi nous. Nous verrons que nous avons croupi encore plus long-temps dans notre barbarie, parce que nous n'avons pas pris soin de connoître ces parfaits modelles que les Latins & les Grecs nous avoient laissez; & que nous n'a-

n'avons pas plûtôt commencé à les étudier, qu'on a vû cette grossiereté s'éclipser peu à peu, & la politesse & la propreté de ces Originaux chasser enfin la rusticité & le poison de nos Ouvrages. En effet, après la renaissance des Lettres, on vit tout d'un coup s'élever des gens d'un savoir profond & d'un goût exquis, qui firent des Ouvrages immortels, & qui ouvrirent le chemin aux autres. Notre Poësie sur-tout changea de forme & de ton. On auroit dit qu'un Dieu étoit venu tout d'un coup débrouiller ce Chaos, dissiper les tenebres, & créer la lumiere. Je ne dirai point ici par quels degrez notre Poësie est parvenuë à la perfection que nos Poëtes ont été capables de lui donner; je laisse cela à ceux qui écriront son histoire, il me suffit de faire voir que c'est l'imitation seule qui a introduit le bon goût parmi nous, & que par ce moyen la Tragedie, la Comedie, la Satyre & la Fable ont été portées à un point qu'elles peuvent entrer en parallele avec celles des Anciens. Nous n'avons pas été si heureux pour le Poëme Epique; tous les Essais que nous avons faits n'ont point approché du but, & il ne paroît pas que nous ayons eu la moindre idée des regles & de la constitution de ce Poëme, & j'espere de le démontrer ailleurs.

Quand une fois une experience sûre & souvent repetée a fait voir ce qui forme le goût, il est sûr que la même experience montrera toûjours ce que c'est qui le corrompt & qui le gâte. Nous avons vû d'une maniere convainquante que c'est l'étude des Grecs & des La-

Latins qui nous a tirez de la grossiereté où nous étions ; & nous allons voir que c'est l'ignorance & le mépris de cette même étude qui nous y replonge. En effet, on n'a pas eû plûtôt negligé ces excellents Originaux, & les études qui en donnent seules l'intelligence, qu'on a vû des flots de méchants Ouvrages inonder Paris & tout le Royaume. Mais il est important de voir par quels degrez ce bon goût, qu'on avoit eu tant de peine à former, est retombé dans sa premiere barbarie, où, si on n'y prend garde, il entraînera bientôt tous les Arts.

L'Auteur du Traité *des Causes de la Corruption de l'Eloquence*, dit que trois choses avoient sur-tout contribué à la faire tomber dans le précipice où elle étoit de son temps.

La premiere, la mauvaise Education.

La seconde, l'Ignorance des Maîtres.

Et la troisiéme, la Paresse & la Negligence des jeunes gens.

La *mauvaise Education*. Car un enfant, dit-il, est gouverné d'abord par un pere ou une mere, ou ignorans, ou peu soigneux, qui le laissent ordinairement entre les mains de valets ou de servantes, incapables de toute chose serieuse, qui n'ont pas la moindre idée de l'honnêteté & de la vertu, & qui ne l'entretiennent que de sottises & de contes. Souvent même le libertinage & la licence où vivent les peres & les meres, sont encore plus pernicieux pour les enfans, que les discours & les exemples de ces Gouverneurs qu'ils leur donnent ; car entêtez des jeux & des specta-

cles

eles ils communiquent à leurs enfans ces mêmes inclinations, incompatibles avec l'amour du bien. Ils n'entendent parler dans leurs maisons que de jeux & de plaisirs, de sorte que tous leurs entretiens ne roulent que sur ces divertissemens dont ils ont l'idée remplie. La severité des études, qui se font toûjours avec travail & avec peine, peut-elle s'accorder avec une dissipation continuelle qui les flatte & qui les corrompt ?

L'Ignorance des Maîtres. C'est une pitié de voir quels Precepteurs on donne pour l'ordinaire à ces pauvres enfans. De cent il n'y en a pas deux qui soient capables de ce grand emploi, & pour les en rendre capables il faudroit leur faire oublier ce qu'ils savent, & leur apprendre ce qu'ils ne savent pas.

Enfin *la Paresse & la Negligence des enfans mêmes.* Accoûtumez à des amusemens, & naturellement portez à quitter la peine pour le plaisir, ils fuyent toute application penible, & ne travaillent ni à entendre les Auteurs, ni à s'instruire de l'Antiquité, ni à apprendre l'Histoire des hommes, des choses, des Païs, & des Temps.

A ces causes de la corruption de l'Eloquence, le même Ecrivain oppose ce qui l'avoit portée à la splendeur où elle étoit six vingts ans auparavant. Il nous représente les travaux des anciens Orateurs, leurs meditations continuelles, & les nobles efforts qu'ils avoient faits pour se rendre habiles. Ciceron avoit appris le Droit de Mutius, la Philosophie de Philon & de Diodore, dont l'un suivoit les sen-

ſentimens de Zenon, & l'autre ceux de la nouvelle Academie; il avoit parcouru l'Achaïe & l'Aſie pour s'inſtruire dans toutes les Sciences & dans tous les Arts. Je voudrois qu'il eût ajoûté qu'il s'étoit occupé à traduire une grande partie de Platon, & pluſieurs Oraiſons de Demoſthene.

Je laiſſe aux Lecteurs à juger ſi les plaintes que cet Ecrivain fait contre ſon ſiecle ne conviennent pas auſſi parfaitement au nôtre; Et s'il n'y a pas aujourd'hui autant de difference de notre ignorance & de notre pareſſe, à la diligence & au profond ſavoir de ces anciens.

Mais nous avons encore deux choſes qui nous ſont particulieres, & qui contribuent autant que tout le reſte à la corruption du goût. L'une, ce ſont ces ſpectacles licentieux qui combattent directement la Religion & les mœurs, & dont la Poëſie & la Muſique également molles & effeminées communiquent tout leur poiſon à l'Ame, & relâchent tous les nerfs de l'eſprit, de ſorte que preſque toute notre Poëſie d'aujourd'hui porte ce caractere.

L'autre, ce ſont ces Ouvrages fades & frivoles, dont j'ai parlé dans la Préface ſur l'Iliade, ces faux Poëmes Epiques, ces Romans inſenſez que l'Ignorance & l'Amour ont produits, & qui metamorphoſant les plus grands Heros de l'Antiquité en Bourgeois Damoiſeaux, accoûtument tellement les jeunes gens à ces faux caracteres, qu'ils ne peuvent plus ſouffrir les vrais Heros s'ils ne reſ-

ſem-

femblent à ces perfonnages bizarres & extravagans.

Voilà les deux caufes les plus prochaines de la Corruption du Goût. Ce font elles qui ont enfanté le Difcours & l'Iliade de M. de la Motte, tout y fent ce faux Goût d'Opera & de Romans comme je le prouverai dans la fuite.

Une marque fûre que ce font-là les deux fources de la mauvaife Poëfie d'aujourd'hui, c'eft que l'Eloquence de la Chaire & celle du Barreau fe font fauvées de cette pefte fi contagieufe. A quel haut degré de perfection celle de la Chaire, n'a-t-elle point été portée de nos jours? Où trouve-t-on dans les Anciens plus de vehemence, plus de paffion, plus de force, plus d'élevation d'efprit, des Images plus vives & plus magnifiques, des Figures plus nobles, & une compofition plus majeftueufe?

Et quant à celle du Barreau, pour ne pas parler de ces grands perfonnages que nous avons perdus, & qui ont acquis une gloire immortelle par leur Eloquence, n'en voyons-nous pas aujourd'hui, fur tout dans le Parquet, qu'Athenes & Rome auroient comptez autrefois parmi leurs plus grands Orateurs?

Que dis-je, notre Eloquence? Notre Poëfie même ne s'eft-elle pas garantie auffi de cette contagion; & n'eft-elle pas devenuë la rivale de la Poëfie des Grecs entre les mains des grands Poëtes qui ont honoré le dernier fiecle?

D'où

D'où vient donc cette difference entre le sort de cette Poësie & de cette Eloquence, & celui de notre Poësie d'aujourd'hui ? Ne vient-elle pas uniquement de ce que nos Orateurs & ces grands Poëtes ont travaillé, medité, qu'ils ont puisé dans les sources du Vrai & du Beau, & qu'à l'exemple de Ciceron, ils se sont livrez aux Maîtres de l'Art, & se sont instruits de toutes les Sciences ? au lieu que les Poëtes d'aujourd'hui qui deshonorent la Poësie, n'ont jamais travaillé serieusement, qu'ils n'ont fait que des études plus nuisibles que profitables, qu'ils n'ont que les Caffez pour Cabinet & pour Parnasse, & que n'ayant la tête remplie que d'Opera & de Romans, ils n'ont que de fausses idées, & ne connoissent point, pour me servir des paroles d'Horace,

Undè parentur opes : quid alat, formetque Poëtam :
Quid deceat, quid non : quò virtus, quò ferat error.

Art. Poëtiq. vs. 307.

„ En quoi consistent les richesses de la Poësie, „ ce qui forme & nourrit les Poëtes, ce qui sied „ ou ne sied pas, en un mot toutes les vertus de „ cet Art, & ses vices." Et c'est ce qui acheve la preuve que j'ai voulu donner de cette importante verité, que c'est la connoissance & la familiarité que l'on contracte avec ces grands personnages de l'Antiquité Grecs & Latins, & sur tout avec les Grecs, qui forment & nourrissent le bon goût, & que le mépris & l'éloignement qu'on a pour eux le corrompent & le perdent. Je me connois mal en preuves, si celle-ci n'approche de la demonstration. Mais pour lui donner encore

plus

plus de force, examinons le Discours de M. de la M. & developpons les faux raisonnemens, les bevûës & les erreurs fondamentales dont il est rempli; nous passerons ensuite à son Poëme, qui est le digne fruit de ses préjugez chimeriques, & j'espere que des reflexions que je ferai sur ces deux Ouvrages, il en rejaillira une lumiere qui achevera de dissiper l'entêtement aveugle de ses Partisans, s'il est possible qu'il en ait encore, en leur faisant voir que ce n'est uniquement que par les défauts que j'ai marquez, que la Critique & la Poësie de ce nouveau Poëte sont si malheureuses, car d'ailleurs il ne manque ni d'esprit, ni de genie s'il avoit voulu les cultiver.

Mais par quelle fatalité faut-il que ce soit de l'Academie Françoise, de ce Corps si celebre, qui doit être le rempart de la Langue, des Lettres, & du bon Goût, que sont sorties depuis cinquante ans toutes les méchantes Critiques qu'on a faites contre Homere? Jusqu'ici M. Despreaux & M. Dacier se sont élevez contre ces égaremens de la Raison, & en ont fait voir tout le ridicule, de sorte que l'Academie a été assez justifiée à cet égard. Aujourd'hui voici une temerité bien plus grande, & une licence qui va ouvrir la porte à des desordres plus dangereux pour les Lettres & pour la Poësie, & l'Academie se taît? Elle ne s'éleve pas contre cet excès si injurieux pour elle? Je sais bien qu'il y en a qui gemissent de cet attentat, & je suis témoin de l'indignation que quelques-uns en ont conçûë; mais cette indignation d'une partie ne suffit pas

pas pour justifier tout le Corps, & le Public attendoit quelque chose de plus de cette Compagnie. Je n'ai garde de vouloir susciter à M. de la Motte des Ennemis si dangereux, la charité me le défend. Il vaut mieux que je défende Homere toute seule, puisque j'y suis interessée, & que je repousse les insultes que ce Censeur fait à sa Poësie & à son Art qu'il n'a jamais connus. Il en sera quitte à meilleur marché, & par la maniere dont je le traiterai, il verra ce qu'il auroit eu à essuyer, si quelqu'un de ces Savans hommes qui composent cette fameuse Compagnie, & qui sont si indignez de son Ouvrage, l'avoit entrepris.

Ce grand Critique commence d'abord par declarer qu'il s'éloigne de la coûtume des Traducteurs.

† *C'est un usage immemorial parmi eux*, dit-il, *de relever l'excellence de l'Auteur qu'ils traduisent*, *&c.* Cet usage est tres juste & tres sensé, si on a bien choisi l'original qu'on traduit; mais si en traduisant un Lucain, un Stace, on leur donnoit les loüanges, qui sont dûës à Homere & à Virgile, voilà ce qui seroit tres impertinent. Mais ne l'est-il pas encore davantage de traduire ou d'imiter Homere sans le loüer, & en lui disant même des injures?

On s'attend sans doute sur cet usage, continuë-t il, *à trouver ici le Panegyrique d'Homere. Mais outre que je le traduis moins que je ne l'imite*,

† *Pag. 9. Ed. d'Amst. 1714. On citera toûjours cette Edition.*

te, *& qu'ainsi l'usage des Traducteurs ne fait point de Loi pour moi, j'ai crû encore que rien ne pouvoit autoriser les exaggerations; que le vrai merite étoit de reconnoître les défauts par tout où ils sont*, &c.

Voilà en peu de mots trois plaisantes raisons que M. de la Motte, donne de ce qu'il n'a pas fait le panegyrique d'Homere à la tête de sa Préface. La premiere est qu'*il le traduit moins qu'il ne l'imite.* C'est à un Traducteur à faire l'éloge des Auteurs qu'il traduit, car il voit toûjours son original au-dessus de lui; mais un Imitateur comme M. de la Motte, se dispense de cette Loi, car il égale son original, ou même il le surpasse. Ainsi il n'y a que lui qui merite d'être loüé. Mais M. de la Motte ne nous dit-il pas qu'*il est Traducteur en beaucoup d'endroits.* p. 139. *qu'entant que Traducteur il s'est attaché à trois choses.* p. 153. & *qu'il se regarde comme Traducteur par tout où il n'a fait que de legers changemens?* p. 155. Si comme Imitateur il n'a pas dû loüer Homere, il devoit donc le loüer comme Traducteur; mais l'orgueilleuse ingratitude de l'Imitateur l'a emporté sur la modeste reconnoissance du Traducteur.

La seconde, c'est qu'*il a crû que rien ne pouvoit autoriser les exaggerations.* C'est-à-dire, que ne pouvant loüer Homere sans exaggerer, il n'a pas jugé à propos de tomber dans un excès si blâmable. Il ne prodigue, ni ne profane pas ses loüanges si facilement.

Et la troisiéme enfin, *c'est que le vrai merite consiste à reconnoître les défauts par tout où ils sont,*

sont. Voilà M. de la Motte qui se donne ce vrai merite, d'avoir reconnu les défauts d'Homere. Je l'ai loüé comme toute la Terre, parce que toute la Terre ni moi n'avons connu ses défauts, mais M. de la Motte les a connus. Il a repeté ce que Desmarets, P. & quelques autres avoient dit avant lui, & il appelle cela *connoître les défauts d'Homere*; nous verrons ce que cette belle connoissance produira.

Quatriéme raison qui a empêché notre Censeur de faire le panegyrique d'Homere, † *c'est que les fautes des grands hommes sont les plus dangereuses, & qu'il est d'autant plus important de les faire sentir, que bien des gens font gloire de les renouveller.* Ne sommes-nous pas bien obligez à M. de la Motte de n'avoir pas loüé Homere, s'il avoit eu ce mauvais sens, nous étions perdus, car après un éloge d'un si grand poids, nous aurions été confirmez dans nos erreurs. Nous faisions gloire de renouveller les fautes de ce méchant Poëte; mais presentement que ce grand Critique a daigné nous éclairer, tous les défauts d'Homere vont être connus & proscrits, & nos Ouvrages plus réguliers & plus admirables, car ils ne tiendront rien de ce méchant Original.

Ce Discours ne sera donc point, dit-il, *un éloge d'Homere, mais seulement une Dissertation, ou, si je l'ose dire, un essai de Poëtique.* Voilà donc des Memoires & une espece de canevas que M. de la Motte presente à l'Academie Françoise pour la Poëtique qu'elle doit donner.

† *Pag.* 9. 10.

ner. Mais je doute qu'un corps si éclairé adopte facilement ces regles, & j'espere de faire voir qu'elles sont si ennemies de l'Art, que les Poëtes, qui les suivroient, ne seroient pas bien sûrs de plaire.

Il n'y a point eu d'Homere, selon quelques Critiques, &c. M. de la Motte copie ici M. Perrault qui écrit * *que beaucoup d'excellents Critiques soûtiennent qu'il n'y a jamais eu au monde un homme nommé Homere, qui ait composé l'Iliade & l'Odyssée, & que ces deux Poëmes ne sont qu'une collection de plusieurs petits Poëmes de differents Auteurs qu'on a joints ensemble.*

Comment se peut-il que M. de la Motte ait l'imprudence de renouveller cette fausseté après le démenti public que M. Despreaux a donné à M. Perrault? *Il n'est pas vrai*, dit-il, *que jamais personne ait écrit une pareille extravagance.* Et Ælien, que M. Perrault a cité pour son garant, dit formellement tout le contraire, car il dit que l'opinion des anciens Critiques étoit que les Poësies d'Homere coururent d'abord en Grece par piéces détachées; qu'elles étoient chantées chez les anciens Grecs sous certains titres qu'ils leur donnoient; que Lycurgue revenant d'Ionie, les rapporta toutes entieres en Grece; & que Pisistrate les ayant ramassées ensemble, fut celui qui donna au Public l'Iliade & l'Odyssée en l'état où nous les avons. Y a-t-il là un seul mot qui marque qu'il n'y a jamais eu d'Homere? Mais ceci me meneroit trop loin, je prie le Lecteur de lire la troisiéme Reflexion de M. Des-

* Parallele, *Tom.* 3. *p.* 33.

preaux sur Longin, il sera étonné de l'audace de M. de la Motte.

Mais sans traiter cette opinion d'extravagante, il parle de l'opinion qu'il n'y a jamais eu d'Homere, & que les Poëmes, que nous avons, n'étoient que differentes piéces, de differents Auteurs, *j'avouë que je n'y trouve point de vraisemblance.* Voilà comme raisonne M. de la Motte. Il ne trouve pas cette opinion vraisemblable, mais il n'a garde de la traiter d'extravagante. Et moi j'ose dire qu'elle est si fausse, si insensée & si extravagante, qu'il faut la trouver telle, ou renoncer à toutes les lumieres de la Raison. Car il n'y eut jamais deux Poëmes si bien suivis & si bien liez que l'Iliade & l'Odyssée, ni où le même genie éclate davantage, & dont les differentes parties concourent plus sensiblement à faire un seul & même tout, comme tous ceux qui les ont lûs en conviennent.

Il n'en faut pas davantage pour me ranger du parti du grand nombre; l'Iliade est d'un seul Auteur, & ce qui veut dire la même chose, il y a eu un Homere. L'autorité du grand nombre subjugue ici M. de la Motte; bien tôt il lui resistera; mais ici il cede, & il a la docilité de convenir qu'il y a eu un Homere, & que ces Poëmes sont de lui; mais ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'en accordant cette verité, il raisonne fort mal. *L'Iliade est d'un seul Auteur, & ce qui veut dire la même chose, il y a eu un Homere.* Ce n'est pas une conséquence pour la verité dont il s'agit. L'Iliade pourroit être d'un seul Auteur, elle pourroit être d'un homme

me nommé *Homere*, & être cependant un composé de parties qui n'auroient entre elles aucun rapport, & qui n'auroient point été faites pour être ensemble. Il devoit donc s'expliquer mieux, & convenir nettement qu'il y a eu un Homere, & que toutes les parties de ce Poëme sont un seul & même tout.

Après avoir si obligeamment accordé qu'il y a eu un Homere, il reconnoît * *que cet Auteur est devenu de siecle en siecle un objet important de la vanité & de la curiosité humaine.* Mais comment un Poëte si mediocre, ou plûtôt si rempli de défauts, a-t-il pu produire un si grand effet que toute la Terre ait voulu le connoître, que les Villes se soient disputé l'honneur de lui avoir donné le jour, que tout ce qu'il y a eu de plus grands genies l'ayent loüé, & qu'après tant d'éloges on ait cru que ses loüanges n'étoient encore qu'ébauchées? cela est étonnant. M. de la Motte nous expliquera ce paradoxe. En attendant je doute qu'avec sa petite Iliade si bien corrigée & où il n'a rien mis que de precieux, il devienne si tôt l'objet important de la vanité & de la curiosité humaine. Quelle injustice pour un siecle si poli!

Le plus grand nombre, sur-tout dans nôtre siecle, a décidé superficiellement du merite de ses Ouvrages, sur des beautez ou des défauts que d'ingenieux Ecrivains s'efforceoient tour à tour d'y faire appercevoir. Ceux qui ne lisent pas ceci avec volupté, n'en connoissent pas tout le prix. Les plus grands hommes de notre sie-

* *Pag.* 10.

cle ont lû & relû Homere avec admiration, & l'ont comblé de loüanges. C'est dans notre siecle que les plus savans & les plus profonds dans la Langue Greque ont le mieux éclairci la Poëtique d'Aristote & celle d'Horace, & mis l'art d'Homere dans un plus grand jour. Tous ces gens-là n'ont décidé que superficiellement selon M. de la Motte, mais lui, sans savoir la Langue d'Homere, sans l'avoir jamais lû, il vient souffler sur ces décisions superficielles, & nous montrer comment il faut juger de ce Poëte. Voilà déja un assez grand ridicule qui se presente ici. En voici un autre qui n'est pas moindre, *d'ingenieux Ecrivains se sont efforcez tour à tour de faire appercevoir des beautez & des défauts dans ce Poëte.* Qui sont ces ingenieux Ecrivains qui se sont efforcez de relever les défauts d'Homere? C'est l'Auteur de *Clovis*, celui des *Paralleles*, & deux ou trois ignorans Disciples de tels Maîtres. Voilà les Ecrivains ingenieux que M. de la Motte oppose à ce que nous avons eu de plus grands Poëtes & d'Hommes les plus savans. Enfin M. de la Motte assemble ici d'un côté tout le bien, & de l'autre tout le mal qu'on en a dit. Les uns lui élevent des Autels, les autres les abbatent; les uns soûtiennent qu'il est un homme Divin, les autres que ce n'étoit qu'un homme tres Commun, *que ce n'étoit un homme rare que par l'extravagance & le mauvais sens.* Parmi les traits de ceux qui l'ont loüé, il en rapporte un qui me paroît admirable & qui merite quelque réflexion. * *Il étoit*, dit-il, *pro-*

* *Pag.* 12.

profond Theologien, quoique Pere du Paganiſme par l'abus que l'on a fait de ſes fictions. D'où M. de la M. tire-t-il ſes Mémoires ? Je ne croi pas qu'il y ait jamais eu d'homme aſſez inſenſé pour donner à Homere un pareil éloge. Avant ce Poëte, ſelon ce beau Panegyriſte, le Paganiſme n'exiſtoit donc point, car le Fils n'exiſte pas avant le Pere ? Jupiter, Neptune, Mars, Junon, Diane, Venus, étoient donc des Divinitez inconnues avant lui? Les Maiſons des Princes & des Rois, qui vivoient avant la guerre de Troye, n'étoient point Payennes? Agamemnon, Priam, Ulyſſe, Neſtor, Diomede n'étoient pas Payens? Homere lui-même ne l'étoit pas, puiſque le Paganiſme n'eſt venu que de l'abus qu'on a fait des fictions de ſon Poëme? Vraiment voilà d'heureuſes découvertes, & le Paganiſme eſt bien plus moderne que nous ne penſions. Les vrais Prophetes, qui avant Homere ont tant crié contre les Gentils & contre leurs Dieux, ont été dans l'erreur, ſelon M. de la M. & ſe ſont forgez des chimeres : il n'y avoit point de Paganiſme, car Homere n'étoit pas né, & même ſi on n'avoit malheureuſement abuſé de ſes fictions, on auroit toûjours été tres Orthodoxe. Il faut avoüer que M. de la M. entend bien ce qu'il lit. Mais qu'a-t-il donc lu ? car il faut bien qu'il ait lû quelque choſe? Je ne me mêle point de deviner, mais j'oſe aſſurer qu'il a lû qu'Homere eſt le Théologien du Paganiſme & le Pere de la Mythologie Payenne, c'eſt-à-dire à notre égard, parce que nous n'avons rien de plus ancien que

lui ; mais à l'égard des temps qui l'avoient précedé, cette Mythologie subsistoit, & il ne nous l'a donnée que telle qu'il l'avoit reçue, comme Aristote l'a fort bien dit ; ces faux Dieux étoient inventez, leur Culte étoit établi, en un mot on étoit Payen, & le Paganisme étoit dans sa force. Voilà comme notre Censeur voit les choses ; il porte ensuite ses découvertes dans les belles Compagnies, on se recrie, il est applaudi, il est loüé, il s'en retourne bien content, il imprime, & malheureusement les suites ne répondent pas à des commencemens si flateurs.

Enfin après avoir rapporté ces deux portraits tres differents & qui remplissent quatre pages, il s'écrie, *à quoi s'en tenir* ? Voilà en effet un grand embarras & un parti bien difficile à prendre. D'un côté sont un tas de vils Ecrivains qui ont dit des injures à Homere. Parmi les Anciens un Protagoras, un Zoïle, & quelques autres dont on ne sait pas même les noms, & que l'on ne connoît que par les écrits de ceux qui ont fait voir l'impertinence de leurs Censures ; & parmi nos Modernes trois ou quatre méchants Poëtes & plus méchants Critiques, qui en décriant Homere & les Ecrivains les plus respectez, ont voulu se vanger du mépris que le Public a pour leurs Ouvrages. Et de l'autre côté on voit ce qu'il y a de plus respectable dans l'Antiquité depuis Homere jusqu'à nous, tous les plus grands personnages, qui d'un commun accord relevent le merite d'Homere, & admirent la beauté de ses Poëmes. Où est donc le bon sens de M. de la M..

M. d'être embarassé entre ces deux partis. La balance peut-elle être égale avec des poids si inégaux ? J'avois pris la liberté de lui presenter à la fin de la vie d'Homere un raisonnement bien simple & bien vrai, & qui auroit pû lui épargner tous les égaremens où il est tombé. Je vais le rapporter ici, il suffiroit seul pour faire juger de son entreprise. *Je voudrois que chacun de ces Critiques si présomptueux, qui condamnent Homere sans le connoître, voulut raisonner de cette maniere : Tout ce qu'il y a eu de plus grands hommes & de plus forts genies depuis deux mille cinq cens ans en Grece, en Italie & ailleurs, ceux dont on est forcé encore aujourd'hui d'admirer les Ecrits, ceux qui sont encore nos Maîtres, & qui nous enseignent à penser, à raisonner, à parler, à écrire ; tous ces gens-là reconnoissent Homere pour le plus grand de tous les Poëtes, & ses Poëmes pour la source des richesses de toutes les autres Poësies ; c'est sur lui qu'on a formé les regles du plus noble de tous les Poëmes pour en constituer l'art ; des hommes tres éclairez, des hommes d'un esprit tres penetrant & d'un jugement tres juste, nous y font remarquer des beautez singulieres & des charmes infinis. Tous ces gens-là ont porté leur jugement sur ce qu'ils ont vû, examiné, connu, au lieu que moi, inferieur en tout au moindre de ces grands hommes, je juge de ce que je n'ai ni vû, ni examiné, ni connu, puisque je n'ai jamais lu Homere dans sa Langue, & que je suis incapable de le lire, ou de le bien lire. Comment puis-je donc présumer que mes décisions prévaudront sur celles de tant de Juges si éclairez & si respectables qui n'ont pu être trom-*

trompez ? cela n'est pas possible. Et en verité dans les choses mêmes que l'on auroit examinées avec le plus d'attention, & que l'on croiroit le mieux connoître, & entre égaux, la sagesse toûjours conforme à l'ordre, & qui n'est elle-même que l'ordre, voudroit qu'on soûmît son jugement particulier à celui du plus grand nombre, & encore plus à celui de tous les temps & de tous les lieux.

Voilà un raisonnement que le simple sens commun dicte. Mais M. de la M. accoûtumé à secoüer le joug des opinions les plus reçues, n'a pas daigné faire attention à ce petit avis, non plus qu'à toutes les réponses que j'avois déja faites à ses objections, car il n'y en a presque point que je n'aye combatuës dans ma Préface sur l'Iliade. Tout cela est pour lui comme non avenu, il vouloit condamner Homere, il est donc allé son chemin dans l'esperance que sa Censure jetteroit de la poudre aux yeux des ignorans, & qu'en appellant ces ignorans de veritables savans, il pourroit s'enorgueillir de leurs suffrages.

Il est vrai que M. de la M. ajoûte au nombre des Censeurs d'Homere, toute une secte de Philosophes, * *qui traitoit*, dit-il, *tous les Poëtes de Canailles à cause des sotises d'Homere.* Voilà ce parti bien fortifié. Qui sont ces Philosophes ? Ce sont apparemment les Epicuriens. Il ne seroit pas étonnant qu'Epicure & quelques uns de ses Sectateurs eussent décrié un Poëte aussi contraire qu'Homere à leurs principaux dogmes, & sur-tout à celui de la Pro-

* *Pag. 14.*

Providence qu'ils nioient, & qu'Homere établit d'une maniere admirable, en faisant voir le soin que les Dieux ont des hommes, & qu'ils étendent jusqu'aux bêtes mêmes. Mais j'ose dire que M. de la M. a de méchans garans de ce qu'il avance. Je le défie de faire voir cette Tradition dans la saine Antiquité; c'est une fausseté avancée sans fondement. Et il est si peu vrai que toute la secte des Epicuriens ait regardé les Poëmes d'Homere comme des sottises, que jamais Homere n'a été ni mieux connu, ni mieux loüé que par Horace qui étoit Epicurien. Mais je demande à M. de la M. qui oppose les Censeurs d'Homere à ses Panegyristes, comme s'ils étoient égaux en nombre & en autorité, d'où vient que ces Esprits merveilleux, qui ont trouvé tant de sottises dans Homere, ne sont point parvenus jusqu'à nous; que le Temps a dévoré tous leurs ouvrages sans en épargner un seul; que ceux mêmes que nous avons vûs de nos jours, & dont M. de la M. a emprunté la plûpart des injures qu'il dit à Homere, ont eu le même sort; & que ces genies vulgaires qui ont loüé ce grand Poëte, un Aristote, un Ciceron, un Denys d'Halicarnasse, un Longin, un Plutarque, & une infinité d'autres, le Temps les a respectez? Voilà une fatalité bien étrange! Mais je vais plus loin, & je dis que quand même les deux partis seroient égaux dans tous les siecles, en nombre & en autorité, il seroit ridicule à M. de la M. qui ignore absolument la Langue d'Homere, de se presenter pour vuider ce partage.

 Sans

Sans tant raisonner interessons M. de la M. par quelque chose qui le touche de plus près. Faisons une fiction tres fiction. Supposons que son Iliade est admirée & vantée par tout ce qu'il y a de gens savans, de bon esprit, d'un goût exquis, & qui connoissent Homere; & qu'elle n'est condamnée que par quelques Cavaliers ignorans, & par quelques femmes peu instruites des beautez de la Poësie. Sur ces jugemens si inégaux M. de la M. s'écriera-t-il, * *à quoi s'en tenir?* dira t-il que *l'admiration & le mépris ont peut être également exageré?* Et qu'il faut faire, comme on dit, une cotte mal taillée? Non sur ma parole il ne le dira point. Il s'en tiendra à l'admiration, & méprisera le mépris.

Voici le fruit que M. de la M. veut que nous tirions de ces contradictions si excessives. *Elles nous font rentrer*, dit-il*, *dans tous les droits de l'examen.* Ne diroit-on pas que cet examen n'a jamais été fait; que les grands hommes, qui ont loüé Homere, l'ont fait sans examen, & que c'est M. de la M. qui vient avec sa profonde sagesse nous avertir que nous devons examiner. Quelques Ecrivains tres ignorans, & dont toute la terre s'est moquée, ont declamé contre Homere; une suite nombreuse de gens savans, tres éclairez, & tres grands & tres judicieux Critiques l'ont justifié, l'ont éclairci, ont fait voir les beautez admirables de son Art & de sa Poësie, ont couvert ces méchans Ecrivains de confusion. Voilà donc le procès à recommencer; il faut examiner de nou-

* *Pag.* 15.

nouveau toutes les pieces ; tous les fiecles, toute la terre a prononcé, n'importe, selon M. de la M. il faut encore juger. N'eft-ce pas une propofition bien fenfée ?

Voici la preuve de cette belle propofition. * *Ne craignons point d'ufer de nôtre Raifon, elle eft l'arbitre naturel de tout ce que les hommes nous propofent, & c'eft profaner le facrifice de fon jugement que de ceder aveuglément à des décifions humaines ; il ne faut s'y rendre qu'autant qu'on en eft éclairé, & pourvû qu'on expofe fes vûës avec la défiance raifonnable, où l'on doit être de foi-même, il n'y a perfonne qui ne puiffe contredire franchement les opinions mêmes les plus reçûës.* Je ne fai pas dans quelle Ecole M. de la M. a appris à raifonner de cette maniere, fi on la connoiffoit il faudroit la fermer, car elle eft tres dangereufe. *Notre Raifon eft l'arbitre naturel de tout ce que les hommes nous propofent.* Cela eft vrai, quand ce qu'ils nous propofent eft particulier ou nouveau, & qu'il n'eft pas revêtu de l'autorité d'une approbation generale. Mais quand une fois une opinion a été autorifée par le confentement de tous les fiecles & de tous les hommes, ou de la plus grande & de la plus faine partie des hommes, les fages y foumettent leur Raifon, & il n'y que les fous qui s'y oppofent. Pourquoi cela ? C'eft que pour s'oppofer à une décifion revêtuë de cette grande autorité, il faudroit qu'un homme fût affûré que fa Raifon feule feroit fuperieure à celle de tous les autres hommes. Et où eft celui qui peut

* *Pag.* 15.

se donner cette préference à lui-même sans passer pour extravagant! Il doit donc renoncer à sa Raison! Non sans doute. Il doit s'en servir. Sa Raison doit présider au jugement de toutes les opinions humaines, & c'est l'usage même qu'il en fait, si elle n'est pas entierement aveugle, qui le détermine à embrasser le parti où est la plus grande lumiere, & à avoir du moins de la déférence pour cette universelle approbation. En un mot il n'y a qu'une Loi Divine qui soit plus forte que celle que forme le consentement de tous les tems. *Il ne faut se rendre aux opinions humaines*, ajoûte M. de la M. *qu'autant qu'on en est éclairé.* Mais un sot qui ne peut être éclairé, je ne dis pas par ses opinions les plus reçûës, mais encore par les démonstrations les plus évidentes, est donc en droit d'y contredire & d'y resister? Quel étrange renversement de la Morale même ne s'ensuivra-t-il pas de ce pernicieux principe? Mais ne sortons point des matieres de Poësie & d'Eloquence qui sont notre sujet. Longin entre tre autres marques qu'il donne du sublime, nous dit: * *Figurez-vous qu'une chose est veritablement sublime, quand vous voyez qu'elle plaît toûjours en tout tems à toute sorte de personnes. Car*, ajoûte-t-il, *lorsqu'en un grand nombre de personnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profession & le langage sont differens, tout le monde vient à être frappé également d'un même endroit d'un discours, ce jugement, & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans* d'ail-

* *Longin. Ch. 5.*

d'ailleurs, ſont des preuves certaines & indubitables qu'il y a là du merveilleux & du ſublime. Je ſuppoſe que dans le Poëme de M. de la M. car je veux lui faire honneur, il y a, comme il ſe l'imagine, beaucoup de ces endroits dont tout le monde eſt également frappé, mais malheureuſement il s'y trouve un Lapon qui ne ſait pas le François, à qui on explique ce que M. de la M. dit, & qui n'eſt point touché de ce ſublime qu'il n'entend point ou qu'il entend mal; eſt-il en droit de s'inſcrire en faux contre le ſentiment des autres? Que M. de la M. faſſe l'application de cette image à Homere; il ſentira le poids infini dont eſt pour lui l'approbation de tous les ſiecles & de tous les hommes; & il ſe repentira d'avoir conclu avec tant de temerité qu'*il n'y a perſonne qui ne puiſſe contredire franchement les opinions même les plus reçûës.*

Sur le deſſein d'Homere.

* M. de la M. nous aſſûre qu'*on a été partagé ſur le deſſein de l'Iliade; les uns ont crû qu'Homere avoit voulu amuſer ſon ſiecle par une deſcription ingenieuſe de la Guerre de Troye; les autres qu'il n'avoit voulu que faire admirer la valeur ſurprenante de ſon Heros, & les autres enfin qu'il n'avoit eu en vûë que les mœurs, & que dans une fable fort ſimple au fonds, mais vaſte par ſes ornements, il avoit voulu faire ſentir à la Grece combien lui importoit la bonne intelligence des Princes qui la gouvernoient.*

* Pag. 17.

Où a-t-il donc pris qu'on avoit été partagé sur le dessein d'Homere dans l'Iliade? Et qui sont ceux qui ont fait ce partage? Quelque malheureux Critique Moderne aura eu cette vision entierement opposée au bon sens. Mais cela suffit à M. de la M. qui ne veut ni compter ni peser, pour dire qu'il y a eu partage.

La premiere opinion que l'Iliade n'est que la description de la Guerre de Troye, est si folle, que je ne croi pas qu'on en trouve aucun vestige dans l'Antiquité, & les raisons que M. de la M. prête à ceux qui ont eu cette pensée, sont tres déraisonnables. Ce Poëme seroit pitoyable, si Homere avoit eu cette intention. Mais M. de la M. compte pour rien de contredire ce que les plus grands Maîtres ont établi. Aristote nous* enseigne que le Poëme Epique s'éloigne entierement des regles de l'Histoire où l'on est assujetti à raconter, non pas une seule action, mais tous les évenemens arrivez dans un certain tems, ou à une seule personne ou à plusieurs, & qui n'ont qu'une liaison telle quelle les uns avec les autres. *C'est pourtant en cela*, ajoûte-t-il, *que pechent la plûpart des Poëtes, & c'est aussi en cela, comme je l'ai déja dit, qu'Homere me paroît divin au prix d'eux, car ayant devant lui une guerre qui avoit un commencement & une fin, il n'a pas entrepris de la traiter toute entiere, jugeant bien qu'elle étoit trop grande, & qu'elle ne pourroit être vûë comme d'un coup d'œil: c'est pourquoi il n'en a pris qu'une seule partie, &*

* *Poëtiq. Chap. 24.*

& il tire du reste quantité d'Episodes, &c. Il faut être aveugle pour ne pas voir que l'action de l'Iliade est une seule action, qui a un commencement, un milieu, & une fin, & que cette action est la colere seule d'Achille. Non seulement Homere le déclare dès le premier vers, mais il se sert même de la personne de son Heros pour le faire entendre. *Je ne suis point venu ici*, dit-il, *pour faire la guerre aux Troyens.* La guerre de Troye est si peu le sujet de l'Iliade, qu'Homere ne donne ni un commencement, ni une fin au Siege de Troye, à peine lui donne-t-il un milieu qui lui soit propre; mais il n'oublie aucune des parties de son sujet, qui est la *colere d'Achille*, sujet qui est un & simple, comme nous le verrons bien-tôt. On peut voir le P. le Bossu Liv. 2. Chap. 10.

La seconde opinion que l'Iliade n'est que l'Eloge d'Achille, n'est pas plus sensée, & les raisons que M. de la M. prête à ceux qui la soûtiennent, sont tres frivoles. L'éclat que le Poëte donne à la valeur de ce Heros, les a trompez, & ils n'ont pas vû que cette valeur étonnante est pour cacher ses défauts. Le Poëte est comme le Peintre, il doit faire ses Heros plus beaux, pourvû qu'il conserve toûjours la ressemblance, & qu'il ne leur donne que ce qui est compatible avec le fonds du caractere dont il les a revêtus. Dire que le sujet de l'Iliade c'est l'éloge d'Achille, c'est dire que lors qu'Esope nous enseigne que pendant que deux Chiens commis à la garde d'un troupeau se battent, le loup profi-

profitant de leur discorde, emporte ce qui lui plaît, l'Eloge du Loup est le seul but de cette fable.

Horace reconnoît que dans toute l'Iliade soit au Camp des Grecs, soit dans la Ville de Troye, on ne voit que seditions, que fourberies, que crimes, que passions brutales, qu'emportemens. Jamais il ne louë Achille ni de sa vaillance, ni de la mort d'Hector, ni d'aucune autre chose qu'il ait faite contre les Troyens, il ne reconnoît en lui aucune vertu. Il nous dit que c'est le caractere d'un homme colere, bouillant, inexorable, injuste, qui ne reconnoît d'autres droits que son Epée. Homere nous déclare d'abord que sa colere est pernicieuse, à qui? aux Troyens? non, mais aux Grecs. Où est donc le bon esprit de M. de la M. car certainement il l'a fort bon, d'oser soûtenir qu'Homere n'a eu d'autre but que de faire l'éloge d'Achille, d'un homme qui sacrifie ses amis & son Païs à sa vengeance? Cette action est-elle si belle, si loüable, si vertueuse, qu'elle puisse être loüée & proposée pour modele aux Princes par le plus judicieux de tous les Poëtes? C'est abuser de son tems & de sa raison que de répondre à des choses si frivoles.

Il n'y a donc que la troisiéme opinion qui soit vraye, que l'Iliade est veritablement une fable. Aristote l'a démontré en faisant voir que le fondement, & l'Ame du Poëme dramatique, c'est la fable. * *Il est constant*, dit-il,

* *Chap. 6. de la Poëtique.*

il, *que le principal & comme l'Ame du Poëme, c'est la fable qui fait le sujet.* Ailleurs il dit : * *Soit donc qu'un Poëte travaille sur un sujet déja connu, ou qu'il en invente un nouveau, il faut qu'il en dresse la fable en general avant qu'il pense à l'épisodier & à l'étendre par ses circonstances.* Il explique ensuite tout le secret de cet Art par des exemples sensibles. Cette doctrine a été suivie par Horace. Elle a été parfaitement mise dans son jour par le R. P. le Bossu dans son Traité du *Poëme Epique* & par M. Dacier dans ses *Commentaires sur la Poëtique d'Aristote*, & sur *celle d'Horace.* De sorte qu'il n'est pas plus clair qu'il est jour à midi, qu'il est évident que c'est-là veritablement l'Art du Poëme. Cependant M. de la M. resiste à cette évidence, se declare pour la seconde opinion que l'Iliade n'est que l'Eloge d'Achille, qui est beaucoup plus insensée que la premiere; & fut il seul de son côté, & tout ce qu'il y a jamais eu de plus habiles gens de l'autre, il nous diroit qu'on est partagé sur cela.

Pour nous convaincre que cet Eloge d'Achille est le dessein le plus apparent d'Homere, il nous dit avec beaucoup de jugement; † *On peut conclure du moins de cette diversité de vûës qu'on attribuë à Homere, que son dessein n'est pas évident, & qu'après tant de Savans qui n'ont pû s'accorder là-dessus, on doit encore craindre de s'y méprendre.* Mais ce n'est point du tout la conclusion qu'il en faut tirer.

Quoi, toutes les fois que deux hommes peu éclai-

* *Chap.* 18. † *Pag.* 22.

éclairez avanceront des opinions bizarres, contraires à tout ce que l'Antiquité a pensé, & aux décisions formelles des plus grands Maîtres sur une matiere, & démenties par une pratique claire & sensible, il faudra conclure de cette diversité que la chose en question n'est pas évidente? Et que l'on doit craindre de se tromper? M. de la M. n'y pense pas, & il place mal ses craintes. Mais je me trompe, il les a si bien placées, qu'il s'est trompé & dans le parti qu'il a pris, & dans les raisons qui l'y ont determiné.

* *Cependant sans m'arrêter*, dit-il, *ni aux uns, ni aux autres, c'est Homere lui-même que je consulte, croyons-l'en sur sa parole; qui saura mieux que lui ce qu'il a voulu faire?* Certainement on ne peut pas mieux dire. C'est Homere qu'il faut consulter, c'est lui qu'il en faut croire, qui est-ce qui sait son dessein mieux que lui? Que dit donc Homere dans les trois premiers vers de son Poëme? *Muse chantez la colere d'Achille, qui fut si fatale aux Grecs, & qui coûta la vie à tant de Heros. Voilà*, dit M. de la M. *les paroles du Poëte & son dessein; mais il faut remarquer que selon les Savans, le mot Grec, que nous rendons simplement par celui de* colere, *signifie* colere noble, ressentiment heroïque; *c'est donc ce ressentiment heroïque qu'Homere a voulu celebrer.* D'où il conclut que l'Iliade n'est que l'Eloge d'Achille. Je suis fâchée de dire à M. de la M. qu'il est tombé là dans la bevûë la plus risible où soit jamais tombé l'Ecrivain même le moins ju-

* Pag. 22.

judicieux. Aristote n'a donc pas entendu le premier mot du Poëme? Horace ne l'a pas entendu non plus? & c'est M. de la M. qui appuyé de ses Savans, vient leur apprendre que le mot, qu'on a expliqué simplement *colere*, signifie *une colere noble*, *un ressentiment heroïque*, & que par consequent, puisqu'Homere à commencé son Poëme par ce mot qui porte l'idée d'un Eloge, il a voulu nous marquer que son unique but a été de loüer Achille? Mais qui sont ces Savans qui ont dit une si grande impertinence? M. de la M. ne leur fera pas l'affront de les nommer. Cette interpretation est absolument inouïe & fausse; si M. de la M. avoit daigné consulter ma Remarque, elle l'auroit empêché de s'en rapporter à ces faux Savans. La voici, * *le Scholiaste Grec remarque fort bien ici la proprieté de ce terme qui ne signifie pas simplement* colere, *mais* colere opiniâtre & qui dure long-temps. Et j'en ai rapporté des autoritez. M. de la M. ne pouvoit pas ouvrir de meilleure heure pour faire une grande faute, que de commencer dès le premier mot du Poëme. Mais tirons quelque avantage de son raisonnement. Selon lui, ce mot *colere* pris pour *emportement heroïque*, marque qu'Homere a voulu loüer Achille. Mais cette explication est fausse, & ce mot signifie *une colere opiniâtre qui dure long-temps*, & par consequent tres blâmable, donc Homere a voulu blâmer ce Heros. En effet si la colere la plus courte est toûjours un accès de

* *Tom. 1. Pag. 2. Ed. d'Amst. 1712. C'est l'Edition qu'on a suivi.*

de fureur : *Ira furor brevis est :* qu'est-ce qu'une longue colere, si ce n'est une manie & une fureur continuë qu'on ne peut trop détester? aussi est-ce de ce commencement là même, & de ce mot *colere* qu'Aristote, Horace & tout ce qu'il y a eu de gens sensez ont tiré le but d'Homere, & l'idée qu'on doit avoir de son Poëme. *Homere a donc pris*, dit le Pere le Bossu *, *pour le fond de sa fable cette grande verité, que la mesintelligence des Princes ruine leurs propres Etats. Il chante la colere d'Achille si pernicieuse aux Grecs, & qui a fait perir tant de Heros.*

M. de la M. a pris l'autre parti par la belle raison qu'il nous a expliquée, & traitant ensuite cela de bagatelle, il ajoûte, † *Je me dispense d'y chercher d'autre mystere, avec d'autant moins de scrupule que ceux qui savent là-dessus la verité, n'ont pas grand avantage sur ceux qui l'ignorent.* Qu'est ce que cela veut dire ? Quel plus grand avantage peut-on avoir en traitant des Arts, que d'en connoître la verité ? N'est-ce pas là ce qu'on cherche ? M de la Motte compte donc pour rien la raison & l'avantage de ne pas faire de faux raisonnemens, & de ne pas tomber dans des bevûës grossieres ?

Il insulte ensuite avec beaucoup de capacité à ceux qui ont fait ces decouvertes, & se moque de ceux qui tirent de la conduite d'Homere les regles du Poëme Epique. *Cependant*, dit-il, *on exaggere tellement l'importance de ces découvertes que l'on tourne en regles inviolables tout ce qu'on croit appercevoir dans Homere.* Cela

* *Liv.* I. *Chap.* 8. † *Pag.* 24.

la n'est pas plus sensé que tout ce que nous venons de voir. On admire & on louë ces découvertes, comme toutes les découvertes qui montrent la nature & le fonds d'un Art méritent d'être admirées & loüées; & on tourne en regles, non pas tout ce qu'on croit appercevoir dans Homere, mais tout ce qu'on y a apperçû, & qui a enlevé les suffrages de tous les Siecles. M. de la M. continuë, *On refusera impitoyablement le nom de Poëme Epique à tout ce qui ne ressemble pas à l'Iliade, ou à l'Odyssée.* Si la nature du Poëme Epique est bien découverte, si ses regles sont certainement trouvées, & si on en a la veritable definition, comme on n'en peut pas douter sans renoncer au sens commun, c'est avec grande raison que l'on refuse le nom de Poëme Epique à tout ce qui n'est pas fait selon ces regles. Et on le refuse, non pas parce qu'il ne ressemble pas à l'Iliade & à l'Odyssée, mais parce qu'il s'éloigne de cette constitution. Un Poëme pourroit fort bien ne ressembler ni à l'Iliade, ni à l'Odyssée, & être pourtant un Poëme Epique, s'il étoit constitué de même, c'est-à dire, que le sujet fût une fable, un discours inventé pour former les mœurs par des instructions deguisées sous l'Allegorie d'une action. Ce qui suit marque bien que M. de la M. n'a aucune idée du Poëme Epique, *encore*, dit-il, *sommes-nous trop heureux qu'Homere nous ait laissé ces deux differents modeles, cela nous met un peu plus au large.* En quoi cela met-il M. de la M. plus au large? Il s'imagine donc que l'Iliade & l'Odyssée sont deux

Poë-

Poëmes tres differents? Erreur pitoyable! Ils ne sont differents que par le sujet. L'Iliade nous represente tous les maux que la division des Chefs cause dans un parti; & l'Odyssée nous remet devant les yeux ceux que l'absence des Princes cause dans leurs Etats; mais ils sont tous deux une même sorte de Poëme, c'est-à-dire, qu'ils sont tous deux une fable inventée pour former les mœurs par des instructions deguisées sous les Allegories d'une action. Tout ce qui n'aura pas cette qualité, ne sera nullement Poëme Epique.

M. de la M. pour se moquer des conditions du Poëme Epique, & pour en appeller, ajoûte, *Il faut que l'action soit feinte; qu'elle soit grande; qu'elle se passe entre des Rois; qu'elle ne remplisse qu'un certain espace de temps; qu'elle ne marche qu'avec le ministere des Dieux; que la Narration même soit d'une certaine étendue.* M. de la M. entasse ici beaucoup d'expressions qu'il n'entend point, parce qu'il n'a jamais bien medité sur les regles du Poëme Epique, & sur leur verité. *Il faut*, dit-il, *que l'action soit feinte.* Oui sans doute il le faut, car si elle n'étoit pas feinte, elle ne seroit pas une fable comme il faut qu'elle le soit indispensablement; mais quoi-qu'elle soit feinte, cela n'empêche pas qu'elle ne puisse être tirée d'un sujet veritable, car la fiction peut être tres bien d'accord avec la verité, comme Aristote le démontre quand il dit, * *le Poete doit être l'auteur de son sujet, encore plus que de ses vers... Et quand même il lui arriveroit d'étaler sur la scene*

* Poëtiq. Chap. 9.

ſcene des incidens veritables, il n'en meriteroit pas moins le nom de Poëte. On peut voir ſur cela les Remarques de M. Dacier, où cette doctrine eſt tres clairement expliquée. Continuons.

Il faut qu'elle ſoit grande. M. de la M. ſe trompe, ce n'eſt pas une neceſſité qu'elle ſoit grande, comme on le verra plus bas. La colere d'Achille eſt-ce une action bien grande ?

Qu'elle ſe paſſe entre des Rois. Pourquoi M. de la M. veut-il reſtreindre cela à des Rois? Ariſtote dit que ce doit être l'action de grands perſonnages. Et Horace, *Regumque Ducumque*, „ des Rois & des grands Capitaines.

Qu'elle ne rempliſſe qu'un certain eſpace de temps. Il n'eſt pas vrai que la durée de l'action du Poëme Epique ſoit limitée ; Il n'y a point ſur cela de regles certaines, *Il n'y a point de tems preſcrit à l'Epopée*, dit Ariſtote*, c'eſt-à-dire, que le Poëme Epique embraſſe plus ou moins de temps ſelon la nature de l'action qu'il repreſente. Si c'eſt une action violente elle ne durera que peu de jours, comme on le voit dans l'Iliade. Si c'eſt une action douce, elle durera plus long-temps, comme on le voit dans l'Odyſſée. Toute cette matiere a été fort bien traitée dans la *Poëtique d'Ariſtote*, Chap. 25. & dans le P. le Boſſu, Liv. 2. Chap. 18. & Liv. 3. Chap. 12.

Qu'elle ne marche qu'avec le miniſtere des Dieux. M. de la M. a beau s'y oppoſer; ce miniſtere y eſt abſolument neceſſaire. Car com-

* *Poëtiq. Chap. 5.*

comme le merveilleux doit regner sur-tout dans le Poëme Epique, rien n'est si capable de l'y jetter que cette presence des Dieux.

Que la Narration même soit d'une certaine étenduë. Voici la regle que M. de la M. a le plus d'interêt de combattre & de renverser; car un homme qui abrege Homere & qui ôte plus des trois quarts de son Poëme, doit établir que l'étenduë de la Narration doit être extremement reduite. En effet, si Homere n'a donné à sa Narration que l'étenduë qu'elle doit avoir, la hardiesse de M. de la M. n'est pas la hardiesse d'un homme sage. Je crains fort pour lui si on prend la peine d'examiner ce qu'Aristote nous enseigne dans le Chap. 7. de *sa Poëtique*, où après nous avoir dit que la beauté de tous les êtres composez de parties, consiste non-seulement dans l'ordre, mais dans une grandeur juste & raisonnable, assûre que plus une Tragedie aura d'étenduë, plus elle sera belle dans sa grandeur, pourvû qu'elle ne croisse que jusqu'à ce que le Sujet puisse être vû tout ensemble, sans que la vûë s'égare ni se confonde. Et dans le Chap. 25. il regle la durée du Poëme Epique, & veut qu'il puisse être lû tout entier en un seul jour. M. de la M. a bien racourci cette étenduë; on peut lire son Poëme en deux ou trois heures. Mais je ne sai comment son Poëme tout court qu'il est, est fort long, & celui d'Homere, qui a quatre fois cette étenduë, paroît fort court.

Après que M. de la Motte a si bien détaillé toutes les qualitez du Poëme Epique qu'il a si bien comprises, & dont il lui sied si bien de se moquer, il ajoûte en nous insultant, *Pourquoi ces qualitez? parce que c'est, dit-on, la nature du Poëme Epique. Et comment prouve-t-on que ce soit sa nature? C'est que toutes ces qualitez se trouvent dans un Poëme d'Homere qui a réüssi; & ce qui est encore plus considerable, approuvé par Aristote, & par Horace.* Ce ton-là n'est il pas séant à un homme comme M. de la M.? On a demontré que ces qualitez sont essentielles au Poëme Epique, parce que telle est la nature de ce Poëme; mais on ne dit pas que telle est sa nature, parce que ces qualitez se trouvent dans les Poëmes d'Homere; on dit seulement qu'elles sont dans les Poëmes d'Homere, parce que ce Poëte a connu par la force de son genie que ces qualitez lui convenoient. Et dans la suite tous les siecles ont consacré ces regles en approuvant ses Poëmes, & en méprisant ceux où l'on a suivi celles que M. de la M. voudroit rappeller. Remarquez en passant cette bevûë de M. de la M. *C'est que toutes ces qualitez se trouvent dans un Poëme d'Homere.* Il a crû qu'elles n'étoient que dans un de ses Poëmes, & elles sont également dans tous les deux. Elles sont de même dans l'Eneïde, Virgile en ayant si bien connu la necessité, qu'il s'y est assujetti. Ces dernieres paroles, *Et ce qui est encore plus considerable, approuvé par Aristote & par Horace*, sont une pitoyable raillerie dont tous ces faux Criti-

ques se sont servis pour affoiblir l'autorité de ces maîtres de l'Art qui leur sont tres contraires. Cette autorité est d'un tres grand poids dans l'esprit des veritables Savans, mais il est faux que leurs décisions soient plus considerables que le succès de ces Poëmes d'Homere; puisque ce n'est que sur ce grand succès que ces grands hommes ont formé leurs décisions. Car qu'ont-ils fait quand ils ont donné les regles de cet Art? Ils ont examiné ces Poëmes & recherché pourquoi ils avoient tant plû dans tous les siecles; & après en avoir trouvé les raisons, ils ont formé sur cela les regles. Ainsi les sages reçoivent ces regles, non parce qu'Aristote & Horace les ont données, ni même parce qu'Homere les a suivies, mais parce que ses Ouvrages, d'où on les a tirées ont plû. Car comme M. Dacier l'a prouvé dans sa Preface sur la *Poëtique*, les regles ne sont faites que sur ce qui plaît, & elles ne tendent qu'à montrer le chemin qu'il faut tenir pour plaire.

* *Ces consequences*, ajoûte M. de la M. *ne sont-elles pas l'ouvrage du préjugé plûtôt que de la raison!* Cela couronne dignement tout ce qu'il vient de debiter avec tant de capacité & de goût. Ces conséquences seroient l'ouvrage du préjugé si elles étoient telles qu'il les suppose. Ce que je viens de dire suffit pour détruire cette supposition. M. de la M. appelle toûjours *préjugé* dans les autres ce qui est fondé sur les autoritez les plus respectables & les plus sûres, & *raison* en lui, ce qu'il

* *Pag.* 25.

qu'il avance contre la décision de tous les âges.

Ce qui a plû, continuë-t-il, *exclut-il les autres moyens de plaire, & ne sauroit-on s'ouvrir de nouveaux chemins sans s'égarer?* Il y auroit une infinité de choses à dire sur ces deux lignes. On pourroit peut-être trouver aujourd'hui quelque secret admirable pour conduire sûrement les Vaisseaux sur la vaste Mer. Mais la Boussole l'a fait jusqu'ici, & je ne crois pas qu'il y ait des Pilotes assez insensez pour abandonner ce cadran & pour se fier à quelque autre invention qui pourroit aussi-bien les égarer que les conduire. Il est vrai de même qu'à parler généralement, ce qui a plû n'exclut pas les autres moyens de plaire, & qu'on peut s'ouvrir d'autres chemins. C'est à celui qui le hazarde, à voir s'il a assez de force pour le faire sans s'égarer. Virgile l'a fait, car la fable de l'Eneïde n'a pas cette simplicité, qu'Aristote a trouvé si divine dans Homere; & le Poëte Latin, comme le P. le Bossu l'a remarqué, s'est assez éloigné des vestiges du Poëte Grec pour meriter comme lui la gloire d'une premiere invention. Mais les Virgiles sont rares. D'ailleurs c'est par la difference de sa matiere qu'il est different, & nullement par la forme qui est toûjours la même. Je dirai seulement que quand les regles d'un Art ont une fois été trouvées, & que l'approbation de plusieurs siecles a prouvé que c'étoit le veritable chemin pour plaire, il est impossible de plaire par un chemin tout op-

 posé.

posé. Je dis l'approbation de plusieurs siecles, car c'est le tems & le consentement general des hommes qui consacrent nos productions. Cela est si vrai que si le Poëme de M. de la M. passoit à la posterité, & avoit un jour le sceau de plusieurs siecles, un autre Poëte comme lui seroit autorisé à estropier Virgile, comme il a estropié Homere, & on ne seroit pas en droit de le blâmer. *Pour moi j'avouë*, continuë-t-il, *que je ne voi rien d'absolument essentiel au Poëme Epique, que le recit d'une action.* Voilà la suite des erreurs où M. de la M. est tombé. Ce n'est nullement le recit d'une action qui caracterise le Poëme Epique, c'est le recit d'une action Allegorique inventée pour former les mœurs. C'est la fable qui est l'Ame de ce Poëme, comme je l'ai déja dit; & toutes les autres conditions, dont je viens de parler, y sont si necessaires, que sans elles le Poëme seroit tres mauvais, même avec la fable, & ne réüssiroit point.

Que l'action du Poëme, dit notre Censeur, *soit grande, pathetique, ou simplement agréable; qu'elle se passe entre des Rois ou entre des personnes distinguées; qu'on y prodigue le merveilleux, ou qu'on s'y contente des causes naturelles; ces differences feront bien de nouvelles especes, mais elles ne changeront pas le genre. La Pharsale & le Lutrin sont aussi-bien des Poëmes Epiques que l'Iliade.* Voilà une conclusion digne de ses principes; il ne faut pas la laisser passer sans en découvrir les erreurs, car elles sont en grand nombre. Premierement il n'est pas

pas necessaire que l'action du Poëme Epique soit ni grande, ni agréable; l'action la plus commune & la plus horrible d'un grand personnage y réüssira merveilleusement, & l'action la plus grande d'un homme du commun n'en pourra jamais faire la matiere. Voilà déja une grande erreur. En voici une autre qui n'est pas moindre, *Qu'elle se passe entre des Rois ou des personnes moins distinguées.* Cela est entierement opposé à la pratique constante d'Homere, & de Virgile, & aux regles d'Aristote & d'Horace, qui exigent également que l'action se passe, non entre des personnes mediocres, mais entre des Princes & des Rois, ou des gens de pareille autorité, comme les Generaux d'Armée. * *Le Poëme Epique a celà de commun avec la Tragedie*, dit Aristote, *qu'il est un discours en vers, & une imitation des actions des plus grands personnages.* Et Horace après lui, a dit †:

Res gestæ Regumque, Ducumque, & tristia bella,
Quo scribi possent numero, monstravit Homerus.

„ Homere a le premier montré en quel„ le sorte de vers il falloit écrire les funes„ tes Guerres, & les actions des Rois & des „ grands Capitaines. " Ni l'un, ni l'autre ne parlent point de *grandes actions*, ni d'actions agréables, mais simplement d'*actions.* Et ils veulent tous deux que ce soient les actions des plus grands personnages, des grands

 Capi-

* *Poëtiq. Ch. 5.* † *Dans son Art Poëtiq.*

Capitaines, des Princes & des Rois. Le Poëme qui imiteroit l'action d'un Bourgeois, seroit tres ridicule, ou du moins burlesque.

Qu'on y prodigue le merveilleux, ou qu'on s'y contente des causes naturelles. Autre erreur fondamentale qui détruit la nature du Poëme Epique, où le merveilleux est absolument necessaire. Un Poëme où l'on se contenteroit des causes naturelles, seroit bien maigre & bien ennuyeux. Et il est si peu vrai que la Pharsale & le Lutrin soient aussi bien des Poëmes Epiques que l'Iliade, que jamais personne ne leur a donné ce nom. Et jamais M. Despreaux lui-même n'a voulu faire passer son Lutrin pour tel. Ce sont des Poëmes, mais non des Poëmes Epiques.

M. de la M. finit cet Article par cette sage maxime, *Et supposant d'ailleurs toutes choses égales dans ces Ouvrages, on aura droit de se plaire à l'un plus qu'à l'autre, pourvû qu'on ne s'abandonne pas à traiter le goût contraire, d'ignorance & de mauvais sens.*

Il fait bien voir lui-même qu'à la faveur de cette supposition on peut de plein droit se plaire à un mechant Ouvrage, & le préferer à un bon. C'est pourquoi la précaution qu'il prend est tres sensée ; il s'engage à ne pas traiter notre goût, d'ignorance & de mauvais sens, pour obtenir de nous la même complaisance. Autant qu'il est imprudent dans les partis qu'il embrasse, autant est-il judicieux dans les conditions qu'il exige. Je ne me

me servirai point de termes qui lui puissent déplaire, & je m'en passerai avec plaisir à cause de l'estime que j'ai pour son merite; je voudrois pouvoir ménager ses fautes, comme je ménagerai mes expressions. A peine a-t-il fini cet Article qu'il en commence un nouveau par une vieille erreur où l'on étoit avant Aristote, c'est-à-dire, avant que l'Art du Poëme Epique fût bien demêlé & bien connu. C'est que toute la vie d'un Heros peut être le sujet d'un Poëme Epique. *Je ne sai*, dit-il, *pourquoi j'ai restreint le Poëme Epique au recit d'une action, peut-être que la vie entiere d'un Heros, maniée avec Art, & ornée des beautez Poëtiques, en feroit une matiere raisonnable.*

Il est si naturel & si ordinaire à M. de la M. d'être dans l'erreur, que quand il en sort, il ne sait par quel miracle cela s'est fait, & il y rentre le plûtôt qu'il lui est possible. Cette erreur est encore plus capitale que toutes celles que je viens de refuter, car elle ruine le fondement du Poëme Epique, qui est l'imitation, non de plusieurs actions, mais d'une seule action. Et voici comme Aristote le prouve. * *Le sujet doit être un, & non pas, comme plusieurs pensent, tiré d'une seule personne, car comme on voit tous les jours une infinité d'accidens, de la plûpart desquels on ne peut rien faire qui soit un; il arrive de même que les actions d'un même homme sont en si grand nombre & si differentes, qu'on ne sauroit jamais les reduire à cette unité, & en faire une seule & même*

* *Poëtiq. Ch.* 8.

même action. Ce grand Critique juge l'unité d'action si indispensablement necessaire, qu'il assûre que ceux qui prendroient pour sujet toutes les actions d'un Heros, seroient obligez de les reduire à cette unité; & comment cela seroit-il possible? mais dit-on, l'unité du Heros fait l'unité d'action. C'est ce qu'Aristote détruit & par des raisons & par des exemples, car il ajoûte, *C'est pourquoi il me semble que tous les Poëtes, qui ont fait l'Heracleïde, ou la Theseide, ou plusieurs autres Poëmes semblables, se sont fort trompez, car ils ont crû fort mal à propos que parce que Thesée est un, & qu'Hercule est un, toute leur vie ne devoit faire qu'un seul sujet, une seule fable, & que l'unité du Heros faisoit l'unité d'action.* Voilà donc cette mauvaise methode décriée par le mauvais succès de tous les Poëmes où on l'avoit suivie, que le temps a détruits, & dont on n'a conservé la memoire que pour les mépriser, & pour détourner les Poëtes de suivre cet exemple.

Aristote oppose ensuite à cette malheureuse conduite, celle d'Homere: *Homere*, dit-il, *qui a excellé en tout sur les autres Poëtes, me paroît avoir parfaitement connu ce deffaut, ou par les lumieres naturelles d'un heureux genie, ou par les regles de l'Art, car en composant son Odyssée il n'y a pas fait entrer toutes les avantures d'Ulysse, mais il y a employé tout ce qui pouvoit avoir rapport à une seule & même action, comme est celle de l'Odyssée; il en a usé de même dans son Iliade.*

Il ne se contente pas de ces preuves, il rend en-

encore cela plus ſenſible par l'exemple de toutes les autres imitations. *Comme donc dans toutes les autres imitations*, continuë-t-il, *ce que l'on imite eſt un, de même dans le Poëme Epique & Dramatique, puiſque la Fable eſt l'imitation d'une action, il faut que cette action ſoit une & toute entiere, & que ſes parties differentes ſoient tellement liées les unes avec les autres, que ſi l'on en tranſpoſe, ou que l'on en ôte une ſeule, le tout ſoit entierement changé, ou détruit.* En effet toutes les autres imitations, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, & tous les autres Arts ne ſe propoſent que d'imiter une ſeule choſe. Ariſtote confirme ſon ſentiment & le met encore dans une plus grande évidence dans le Chap. 18. où il enſeigne aux Poëtes la méthode qu'ils doivent ſuivre: *Soit donc qu'un Poëte travaille ſur un ſujet déja connu, ou qu'il en invente un nouveau, il faut qu'il en dreſſe la Fable en general avant qu'il penſe à l'épiſodier, & à l'étendre par ſes circonſtances, &c.* Comment feroit-il poſſible de dreſſer une fable de toute la vie d'un Heros, & d'épiſodier cette fable par ſes circonſtances, lorſque toutes les actions feroient indépendantes, & feroient chacune un tout parfait, au lieu de faire une circonſtance, qui eſt la nature de l'Epiſode. Ceux qui voudroient ſoûtenir une opinion ſi étrange, ſe jetteroient dans d'infinies abſurditez.

Cette doctrine d'Ariſtote eſt encore celle d'Horace dans ſa Poëtique:

Denique sit quod vis, simplex duntaxat & unum.

„ Enfin que tout ce que tu proposes soit sim-
„ ple & qu'il ne soit qu'un." Et il s'explique plus clairement dans la suite.

Après Horace on s'est encore confirmé dans cette saine doctrine par le mauvais succès des Poëtes, qui s'en sont éloignez. Stace dans son Achilleïde a voulu chanter son Heros tout entier. Et son Poëme, bien loin d'être un Poëme Epique, n'est qu'un recit Historique & sans fable. C'est comme si on joignoit ensemble toutes les fables qui ont été faites sur les aventures du Loup, ou du Rat, & qu'on appellât cela un Poëme Epique.

Si Stace dans son Achilleïde a corrompu l'unité du sujet par la multiplicité des Fables, dans sa Thebaïde il l'a corrompuë encore par des Episodes irreguliers & défectueux; & le mauvais succès de ces deux Poëmes confirme la necessité de l'unité de l'action, telle qu'Homere & Virgile l'ont employée, & dont Aristote & Horace ont donné de si belles leçons.

De notre temps le P. le Bossu est entré dans ces vûës d'Aristote & d'Horace, & les a expliquées admirablement. M. Dacier dans ses Remarques sur *la Poëtique d'Aristote* les a confirmées avec beaucoup de solidité; de sorte qu'on ne peut comprendre comment M. de la M. a voulu renouveller une doctrine si contraire à la pratique des plus grands Poëtes, qui a été proscrite par les Critiques Anciens & Mo-

Modernes les plus ſenſez, &, ce qui eſt encore plus conſiderable, qui a été flêtrie par le mauvais ſuccès de toûs les Poëtes qui ont eu la folie de la ſuivre long-temps avant le ſiecle d'Ariſtote, & pluſieurs ſiecles après.

Comme le Poëme Dramatique eſt le même à certains égards que le Poëme Epique, car il demande également la fable & l'unité d'action, il lui eſt arrivé auſſi parmi nous la même choſe qui étoit arrivée au Poëme Epique; avant que cet Art fût bien connu, une Tragedie renfermoit toutes les aventures d'un Heros.

Si les principes que M. de la M. propoſe étoient reçûs, la Tragedie retomberoit dans cet ancien deſordre. Et ne feroit-on pas bien fondé à venir nous dire que le partage de la Tragedie en cinq Actes donne lieu de diſtribuer dans ces cinq parties les cinq âges du Heros, ſon enfance, ſon adoleſcence, ſon âge viril, ſa vieilleſſe, & ſa caducité. Par-là on auroit le Heros entier; on ne perdroit pas une ſeule de ſes aventures. Cela ne feroit-il pas bien divertiſſant? En verité M. de la M. tient bien ſa parole, il contredit franchement les opinions les plus reçûës; il ne ſe rend aux déciſions humaines, qu'autant qu'il en eſt éclairé; & par malheur pour lui, on voit qu'elles l'éclairent fort rarement. *Je regarde donc comme arbitraire*, dit-il, *le choix de la matiere, & même celui de la forme qu'on lui veut donner.* Cette concluſion eſt digne des premiſſes.

Il traite enſuite*, de l'Art particulier d'Homere,

* Pag. 27.

mere, & il nous avertit que ce Poëte a cherché sur-tout à attacher, à émouvoir, & à surprendre. On peut remarquer en passant cette gradation où l'ordre est tres mal observé ; car la surprise précéde & cause l'émotion, & l'une & l'autre causent l'attachement, mais cela ne merite pas de nous arrêter ; il y a ici des erreurs plus importantes. En traitant des moyens qu'Homere a choisis pour arriver à ces trois fins, ce Censeur tombe, selon sa coûtume, dans des erreurs capitales. Sur le moyen d'attacher, il s'imagine que l'Art d'Homere consiste à avoir choisi le plus grand interêt qui pût frapper des Peuples, *c'est*, dit-il, *toute la Grece armée qui traverse les Mers pour ruiner un grand Empire. Il est vrai qu'en remontant plus haut il ne s'agit que d'une Femme, &c.* Il trouve qu'une Femme du caractere d'Helene, ne meritoit ni d'être redemandée, ni d'être retenuë ; mais outre que Menelas & Agamemnon ne devoient pas laisser Helene à ses ravisseurs, & qu'ils étoient obligez de venger cette injure, les larmes & le repentir de cette Infidelle auroient dû adoucir la dureté de M. de la M. & sa grande beauté le porter à pardonner à Paris de vouloir la retenir. Sans chercher à justifier ni la Femme ni le Mari ni l'Amant, ne veut-il jamais concevoir que la Guerre de Troye & l'enlevement d'Helene ne sont pas le sujet de l'Iliade, que c'est la seule colere d'Achille ? Il est vrai, comme le P. le Bossu l'a montré, que pour s'accommoder aux mœurs & au genie des Grecs ses Auditeurs, pour les attacher à la

la lecture de son Ouvrage, & pour gagner leur approbation par leurs loüanges, il a feint que cette action s'étoit passée au siege de Troye, & que ces Princes si braves, & ces Peuples qui demeurent victorieux, étoient Grecs & les Peres de ceux qu'il vouloit flatter, & c'est, sans contredit, une grande adresse. Mais encore une fois, ce n'est pas là le sujet de l'Iliade, & ce n'est pas en quoi consiste l'Art d'Homere. Il auroit pû attacher sa Fable à toute autre Histoire, sans que son Poëme eût été moins interessant. Nous ne prenons aujourd'hui nul interêt à la Grece ni à la Guerre de Troye, & nous ne sommes pas moins touchez de ce Poëme que les Grecs. C'est que le sujet est le même pour nous qu'il étoit pour ces Peuples, & dans tous les temps il attachera également tous les esprits.

Sur le moyen d'émouvoir, il reconnoît ce qu'Aristote a dit de l'adresse d'Homere, qu'il quitte souvent sa Narration pour faire parler ses personnages. Mais comme il est plus délicat & plus fin Critique que ce Philosophe, il trouve dans cela même un grand défaut. * *Le Dramatique*, dit-il, *regne dans l'Iliade à temps & à contre-temps; & tel en est le charme qu'il ne laisse pas quelquefois d'orner le Poëme lors même qu'il y est une faute.* Quel homme c'est que M. de la M! Dans les endroits mêmes où le charme seduisant empêche les autres hommes de sentir que ce charme est une faute, il le sent lui, & il condamne ce que les

* *Pag.* 29.

les autres admirent. M. de la M. a si bien découvert ces fautes charmantes dans le Poëme d'Homere, qu'il n'y tombe point dans le sien.

Sur le moyen de surprendre, il a bien connu qu'Homere a cherché le merveilleux; mais il accuse ce Poëte d'avoir negligé la surprise, qui demandoit plus d'adresse & qui paroît aussi plus importante, c'est de préparer les évenemens sans les faire prévoir. * *Bien loin qu'Homere ait observé cet Art*, dit-il, *on diroit qu'il l'a évité à dessein*; *c'est peu pour lui de préparer les évenemens, il les annonce sans ménagement avant que de les mettre sous les yeux. Jupiter même dans le milieu du Poëme, pour faire parade de prescience, & de pouvoir, fait aux Dieux un abregé exact de tout le reste de l'action, de sorte qu'on est tenté d'en demeurer là parce que la curiosité est satisfaite. On prétend que la gravité du Poëme l'exige ainsi. ..... Homere n'a point menagé de ces surprises interessantes qui font une impression si vive dans le cœur, donc ces sortes de surprises sont pueriles, donc il est de la nature du Poëme de les dédaigner. Voilà la Dialectique du Préjugé.* C'est ainsi que s'explique M. de la M. & nous allons voir que sa Dialectique est la Dialectique du mauvais Goût. Il y a deux sortes de surprises, l'une quand on voit arriver tout d'un coup des choses ausquelles on n'a point été préparé, & qui n'ont pas été annoncées; & l'autre quand il en arrive qui ont véritablement été annoncées; mais dont on a caché les moyens qui doivent les amener. Ja-

* *Pag.* 30. 31.

Jamais perſonne n'a dit que les premieres ne fuſſent pas vives & intereſſantes, ni qu'elles fuſſent pueriles, ni qu'il fût de la nature du Poëme de les dédaigner quand elles ſont bien amenées, & qu'elles naiſſent naturellement du fond du ſujet. Et il eſt faux qu'Homere ne les ait pas connuës, car il y en a de cette nature dans l'Iliade, & encore plus dans l'Odyſſée, comme M. de la M. le verra quand il lui prendra fantaiſie de mutiler encore ce Poëme.

Il n'y a qu'à entendre ſur cela le précepte d'Ariſtote, quand il parle de ces ſurpriſes qui doivent regner dans le Poëme Epique, & dans le Poëme Dramatique. * *La terreur & la compaſſion*, dit-il, *viennent de la ſurpriſe, quand les choſes naiſſent les unes des autres contre notre attente, car le merveilleux ſe trouve bien plus dans celles-là que dans celles qui arrivent ſans deſſein & à l'aventure..... Il s'enſuit donc de là neceſſairement que les Fables où l'on obſervera cette conduite, ſeront toûjours les plus belles.* Voilà donc les ſurpriſes jugées neceſſaires dans le Poëme. Et Homere ne les a nullement évitées, comme il plaît à M. de la M. de le lui reprocher. Que Minerve déclare que Diomede va faire de grands exploits; que Jupiter annonce qu'il va relever la gloire d'Agamemnon, & qu'un tel Heros va perir, cela n'eſt point du tout contraire à cette ſurpriſe, car le merveilleux qui naît de cet enchainement de choſes, s'y trouve toûjours. De là vient qu'on prend tant de plaiſir aux Tragedies dont on

* *Poetiq. Chap. 9.*

on fait tout le nœud & tout le denoüement, car on oublie qu'on les fait, & on se prête à ces surprises la derniere fois comme la premiere: marque sûre que ce qui est annoncé, peut encore surprendre quand les moyens qu'on employe pour l'amener, sont naturels, & que les choses naissent les unes des autres. J'ose dire même que ces dernieres font plus d'honneur au Poëte, & marquent bien mieux la force de son Art. Car quelles ressources ne faut-il pas avoir en soi pour m'attacher & me surprendre par une chose dont on m'a déja averti, & pour faire sur moi malgré cet avertissement, une impression aussi forte que si je n'avois rien sû? Voilà des efforts dont un genie mediocre ne sera jamais capable, & que ceux qui ont le goût de la Poësie admireront toûjours dans Homere. Et pour ce qu'il dit de Jupiter qui fait aux Dieux un abregé exact du reste de l'action, il a égard à ce que Jupiter dit au commencement du 15. Liv. où en effet il annonce ce qui arrivera dans la suite; mais outre que cela se passe entre Jupiter & Junon, ce morceau est placé là avec beaucoup d'Art, car, comme je l'ai remarqué, ce Poëte pour relever la majesté de Jupiter qui a été surpris un moment par Junon, fait que ce Dieu expose ce que sa Providence a determiné. Par ce moyen Jupiter fait connoître que c'est en vain qu'on forme contre lui des ligues, & que rien ne peut s'opposer à ses Decrets. Et ce leger crayon, que Jupiter donne de la fin du Poëme, bien loin d'éteindre la curiosité, ne fait que l'enflammer. M. de la M.

ac-

accoûtumé aux surprises de nos Romans, ne fait cas que des premieres ; heureusement il en a prêté une à Homere dans le combat de Patrocle & d'Hector ; Elle est tres digne de l'Iliade de M. de la M. mais tres indigne de celle d'Homere; car elle defigure entierement cet endroit qui est tres serieux, & y jette un comique tres risible, comme je le ferai voir quand j'examinerai le Poëme.

M. de la M. cherche des regles pour ajuster le merveilleux avec le vrai-semblable. Et il est certain que le vrai-semblable doit toûjours l'accompagner. Mais cet Ecrivain n'a pas assez connu jusqu'où l'on peut pousser le merveilleux dans le Poëme Epique, ni jusqu'où le Poëte peut & doit compter sur la credulité des hommes. Aristote nous dit que dans le Poëme Epique on a la liberté de pousser le merveilleux au de-là de la Raison: * *Il faut jetter le merveilleux dans la Tragedie, mais encore plus dans l'Epopée, qui va en cela jusqu'au déraisonnable, car comme dans l'Epopée on ne voit pas les personnages qui agissent, tout ce qui passe les bornes de la Raison est tres propre à y produire l'admirable & le merveilleux.* Mais il ne faut pas s'imaginer qu'il conseille par là aux Poëtes de mettre dans l'Epopée des choses évidemment impossibles ou incroyables, & qu'il leur donne une pleine liberté de les porter à un excès qui détruise ouvertement la vrai-semblance, & qui choque la Raison. Comme dans la Tragedie le vrai-semblable l'emporte sur le merveilleux sans l'en bannir, dans

* *Poëtiq. Chap.* 25.

dans le Poëme Epique le merveilleux doit l'emporter sur le vrai-semblable sans le détruire. Et pour faire voir combien le Poëte doit être attaché au vrai-semblable, le même Aristote dit dans le même Chapitre: *Le Poëte doit plûtôt choisir les choses impossibles, pourvû qu'elles soient vrai-semblables, que les possibles qui sont incroyables avec toute leur possibilité.* On n'a qu'à lire tout ce Chapitre avec les Remarques de M. Dacier, & l'on verra avec quel Art merveilleux Homere a sû allier des choses qui paroissent si incompatibles. Alliage qui lui a fait donner par Aristote cet éloge, * *Homere merite d'être loüé pour plusieurs autres choses, mais sur-tout parce qu'il est le seul de tous les Poëtes qui connoisse bien ce qu'il faut faire.* Et plus bas, *Homere est celui qui a le mieux enseigné aux autres Poëtes à faire comme il faut ces agréables mensonges.* En même temps on sera surpris de l'Audace de M. de la M. qui sans avoir jamais approfondi cette matiere, & sans la connoître, vient nous debiter ses préceptes, & accuser indirectement Homere d'avoir cherché à amuser des hommes faits, par des fictions qui n'étoient propres qu'à charmer des enfans.

En verité c'est un malheur d'avoir tant d'esprit.

Des Dieux.

† *Il falloit que les Grecs fussent encore dans l'imbecillité de l'enfance pour s'être contentez des Dieux.*

* *Dans le même Chap.* † *Pag. 34.*

Dieux d'Homere, car quoiqu'on en dise, il n'en a introduit que de méprisables de quelque côté qu'on les regarde. Voilà comme parle M. de la M. & il fait ensuite une longue énumeration des miseres de ces Dieux. En quoi il est fidelle copiste de Desmarets qui fait un grand Chapitre pour prouver qu'Homere & Virgile n'ont sû donner que de miserables idées de leurs Dieux & de leurs Heros. S'il ne vouloit parler que du culte qu'on rendoit à ces Dieux si miserables, il auroit raison. Il falloit être dans l'imbecillité de l'enfance pour adorer des Dieux si foibles. Mais il ne s'agit point ici de culte; qui est-ce qui ne sait pas que le Paganisme étoit la derniere vanité? Il s'agit du Poëme Epique, & de l'effet qu'y produisent ces Dieux. En verité M. de la M. ne paroît pas mieux instruit de la Theologie des Payens, que de l'Art du Poëme Epique.

Qu'est-ce que des Dieux, dit-il, *qui n'ont point fait l'homme?* Mais M. de la M. devoit se souvenir qu'en cent endroits Homere appelle le Dieu Souverain, *Pere des Dieux & des hommes.*

Des Dieux sujets aux infirmitez, à la douleur, blessez quelquefois, & afin qu'il ne manquât rien à ce systême monstrueux de Divinité, des Dieux qui ne sont pas immortels. Voilà bien des fautes entassées par l'ignorance où est M. de la M. de la Theologie des Payens. Il devoit savoir que toute l'Antiquité profane a tenu que les Dieux inferieurs étoient corporels, que par conséquent ils pouvoient être as-

assujettis à toutes les infirmitez, & à toutes les miseres ausquelles les corps sont sujets. Homere pouvoit même les faire mortels, mais il ne l'a jamais fait; quoique mortels par leur nature, il les a toûjours conservez dans l'immortalité que Dieu leur communiquoit. Cela est si vrai que jamais on ne voit mourir un Dieu dans Homere, ils sont blessez, ils souffrent, mais ils ne meurent point. Jupiter pourroit les anéantir, mais il ne le fait pas; jamais il ne les menace de les faire mourir, mais seulement de les précipiter dans le Tartare. Voyez ce qu'il dit à Mars dans le 5. Livre p. 258. Ainsi ce que M. de la M. trouve tres monstrueux, est au contraire tres sensé, & s'accorde dans ce dernier point avec notre Théologie, qui enseigne que quelques Anges, tout immateriels qu'ils sont, ont été précipitez dans l'Enfer pour leur rebellion.

Au lieu d'invectiver contre ces Dieux d'Homere, M. de la M. devoit s'attacher à combattre ce que j'ai avancé dans ma Préface sur l'Iliade pour les justifier. Il devoit refuter le sentiment du R. P. le Bossu, qui n'a pas craint de dire que les fictions d'Homere meritent plus de loüange que de blâme. * *Peut-on le reprendre*, dit-il, *d'avoir attribué aux Dieux les passions des hommes? N'a-t-il pas pû même les faire battre contre les hommes? N'avons-nous pas des exemples de ces expressions & de ces figures dans les Livres Sacrez, & dans la veritable Religion? Et s'il est permis quelquefois de*

* *Liv. 5. Ch. 2.*

de parler ainsi des Dieux en Théologien, il y a bien plus de raison d'en user de même dans les fictions de la Physique & de la Morale.

Je ne repeterai point ici ce que j'ai dit pour faire voir qu'à l'égard des ligues, des combats des Dieux, de leurs playes, de leurs supplices, de leurs emprisonnemens, & de la chute d'un Dieu précipité de l'Olympe, Homere est à couvert de nos censures; car non seulement ce Poëte n'a fait en cela que suivre la Renommée, & ce que la Théologie avoit publié avant lui; mais l'Ecriture Sainte elle-même nous presente des exemples & des expressions conformes qui meritent tout notre respect & toute notre veneration. Je défie la Theologie de M. de la M. de rien opposer de solide à ce que j'ai relevé dans Homere pour faire voir la conformité de plusieurs de ses idées avec beaucoup de veritez de nos Livres Saints. Homere reconnoît un Dieu superieur, de qui tous les autres Dieux étoient dépendans. Il établit par tout la liberté de l'homme, une double destinée si necessaire pour accorder cette liberté avec sa prédestination, l'immortalité de l'ame, & les peines & les recompenses après la mort. Il a reconnu cette grande verité, que les hommes n'ont rien de bon qu'ils n'ayent reçû de Dieu; que c'est de Dieu que viennent tous les bons succès dans ce qu'ils entreprennent, qu'ils doivent les demander par leurs prieres, & que tous les malheurs qui leur arrivent ils se les attirent par leur folie, & par le malheureux usage qu'ils font de leur liberté. Enfin

fin il a connu que la Providence s'étend sur les animaux mêmes. J'ai fait voir que ce qu'Homere dit de Vulcain précipité du Ciel, & de la menace faite par Jupiter aux Dieux Inferieurs, de les précipiter dans les profonds abîmes du Tartare tenebreux, & ce qu'on lit dans le 19. Liv. que Jupiter précipita du Ciel le Demon de discorde & de malediction, marquent certainement que la Tradition avoit répandu de son tems quelque connoissance des étonnantes veritez que les Prophetes & les Apôtres ont ensuite plus clairement expliquées, & developpées. Mais toutes ces veritez étonnantes dans un Payen ne calment pas le zele de M. de la M. * *Des Auteurs Chrêtiens, sensez, & Religieux d'ailleurs*, dit-il, *ont voulu rehabiliter la memoire de ces Dieux, qui n'ont pas toûjours trouvé grace devant leurs propres Adorateurs.* Quelle phrase empoulée & pathetique! Ne diroit-on pas que le R. P. le Bossu & moi avons voulu relever les Autels de ces Dieux, & être plus Payens que les Payens mêmes? Et tout cela parce qu'on a fait voir qu'Homere avoit souvent fait des Dieux de nos Vertus & de nos Vices. C'est là veritablement parler sans savoir ni ce qu'on veut dire, ni ce qu'on dit. C'est parler comme les visionnaires de Desmarets.

J'ai encore fait voir que tout ce qui paroît dans Homere de plus contraire à la Divinité, se sauve par le moyen des Allegories. Et c'est ce que la pieté de M. de la M. ne peut souf-

* *Pag.* 37.

souffrir. * *On essaye encore de se tirer d'embarras*, dit-il, *à la faveur des Allegories*, & *l'on va jusqu'à faire un parallele scandaleux des Livres Saints avec les imaginations d'Homere.* Voilà un terme un peu fort, & dont je pourrois être scandalisée. Mais un reproche si vain & si frivole de la part de M. de la M. ne m'offense point, je pardonne cette chaleur à un homme qui a plus fait & lû d'Opera, qu'il n'a lû de Livres de l'Ecriture & de Traitez de Théologie ; Je pourrois lui faire voir par des exemples sensibles ce que c'est que le scandaleux qu'il ne connoît point assez. Mais je lui dirai seulement que je suis tres contente de scandaliser comme l'Archevêque de Thessalonique, Eustathe, comme le P. Bossu, comme les plus excellens Critiques qui ont travaillé sur l'Ecriture, comme le savant Religieux qui nous donne actuellement un Commentaire litteral sur tous les Livres Saints ; tout le monde ne peut pas édifier comme M. de la M. Il s'applaudira tant qu'il voudra des loüanges que quelques Ignorans donneront à son zele sans connoissance ; & moi je me contenterai du témoignage que des Religieux des plus savans, & des plus pieux qui soient dans l'Eglise, ont rendu à mes explications, & à mes petites découvertes, qu'ils ont regardées comme de nouvelles preuves de la verité de la Religion, par la lumiere qu'elles répandent sur certains faits, & sur certaines expressions aussi

* *Pag.* 39.

auſſi extraordinaires, qu'admirables & reſpectables.

Je viens au ſentiment particulier qu'il plaît à M. de la M. de nous rapporter de M. Deſpreaux, ſur la bizarrerie, & l'indécence des Dieux d'Homere. † *Il dédaigna*, dit-il, *de les justifier par le ſecours trivial des Allegories, & il voulut bien me faire confidence d'un ſentiment qui lui étoit propre, quoique tout perſuadé qu'il en étoit, il n'ait pas voulu le rendre public; c'eſt qu'Homere avoit craint d'ennuyer par le Tragique continu de ſon ſujet; que n'ayant de la part des hommes que des combats, & des paſſions funeſtes à peindre, il avoit voulu égayer le fonds de ſa matiere aux dépens des Dieux mêmes, & qu'il leur avoit fait joüer la Comedie dans les Entractes de ſon action pour délaſſer le Lecteur, que la continuité des Combats auroit rebuté ſans ces intermedes.*

M. Deſpreaux eſt bien-heureux d'avoir eu un ami ſi fidelle qui après ſa mort revele les ſecrets qu'il lui avoit confiez, & qu'il n'avoit pas voulu rendre publics. Mais moi, qui connoiſſois M. Deſpreaux mieux que lui, qui ai plus ſouvent parlé d'Homere avec lui, qui ſavois toute l'indignation que cette entrepriſe de M. de la M. lui inſpiroit, & qui eſt connuë de tous ſes amis, j'oſe dire que jamais M. Deſpreaux n'a penſé une choſe ſi inſenſée: jamais il ne lui eſt venu dans l'eſprit *que ce grand Poëte ait voulu égayer ſa matiere aux dépens des Dieux mêmes, & leur faire joüer la Comedie dans les Entractes de ſon action.*

Com-

† *Pag.* 39.

Comment auroit-il prêté à Homere une idée si extravagante ? je ne veux pourtant pas douter de la bonne foi de M. de la M. Un homme pieux comme lui ne sauroit mentir, je dis seulement qu'il a expliqué M. Despreaux comme il explique Homere, il lui fait dire tout autre chose que ce qu'il a dit. M. Despreaux lui avoit donc dit, & j'ose l'assûrer comme si j'avois été presente, car je sai quel étoit son sentiment sur cela, & ses amis le savent comme moi, il lui avoit dit qu'Homere s'étoit servi tres heureusement de ce que la Théologie de son tems avoit publié des Dieux, & qu'il l'avoit fait entrer dans son Poëme en premier lieu pour le rendre plus merveilleux, car c'est à quoi la presence des Dieux est tres necessaire, & ensuite pour égayer sa matiere en certains endroits, & pour adoucir le ton severe des combats. C'est ce que M. Despreaux pensoit, & c'est ce qu'ont pensé tout ce qu'il y a eu de sages Critiques. Et c'est ainsi qu'Eustathe s'en est expliqué. Comment peut-on s'imaginer qu'Homere ait eu dessein d'*égayer son Poëme aux dépens des Dieux mêmes, en leur faisant jouër la Comedie dans le Poëme du monde le plus serieux ?* C'est une imagination monstrueuse qu'Homere étoit incapable d'avoir, & que M. Despreaux étoit incapable de lui prêter. Mais M. de la M. accommode tout à ses vûës, aux dépens de qui il appartiendra.

Ce qu'il ajoûte des deux sortes de jugemens que nous formons sur les Ouvrages d'esprit, est incomparable. *Les hommes*, dit-il, *for-*

ment deux sortes de jugemens, l'un public, l'autre secret; l'un de parade & de ceremonie, l'autre de reserve & à leur usage particulier. Ils condamnent Homere dans le Cabinet, & ils s'applaudissent d'autant plus de cette idée, qu'elle est à eux. Mais dès qu'il en faut porter un jugement public, ils cherchent à se rapprocher des idées reçûës, toutes fausses qu'ils les reconnoissent, & ils deviennent lâchement circonspects, par respect pour le grand nombre. Ainsi l'erreur se grossit. Est-ce un homme sage qui parle ? Je reconnois encore-là l'Auteur de *Clovis*, qui assûre gravement qu'*Horace méprisoit Homere, mais que comme il savoit qu'il étoit si estimé des Romains, tant à cause de tous ses contes, qu'à cause qu'ils croyoient avoir appris dans l'Iliade & dans l'Odyssée, tout ce qui s'étoit dit des Dieux & des Déesses qu'ils adoroient, il craignoit d'être déchiré en piéces par le peuple, s'il eût osé le reprendre d'une seule chose impertinente & ridicule*; C'est pourquoi il prit sagement le parti de se loüer, *mais ses loüanges*, dit-il, *ne sont qu'une fine Satyre.* Il y a du plaisir à voir ces beaux esprits deviner si juste. M. de la M. connoît notre siecle, comme Saint-Sorlin a connu Horace. On est aujourd'hui si retenu; on se moque d'Homere & des Anciens dans le Cabinet, & par timidité & par respect humain on les loüe & on les admire en public; il n'y a que les Saint-Sorlin, les P... & quelques autres qui ont adopté leurs sentimens comme M. de la M. qui pleins de courage, & foulant aux pieds cette crainte & ce respect servile, osent heurter ce déguisement trop gene-

general, & s'en moquer sans aucune contrainte. * *Il y a pourtant bien des gens de ce caractere*, continuë-t-il, *& je pourrois déceler ici plusieurs Complices de mes sentimens, qui faute de courage, en deviendront peut-être les Censeurs.* Il pourroit déceler sans doute beaucoup de ces lâches circonspects, comme nous venons de voir que Saint-Sorlin a décelé Horace. En verité M. de la M. auroit été bon conspirateur ; il n'auroit pas tenu à lui qu'il n'eût gagné bien des gens en leur insinuant que tous ceux qui en public leur paroissoient les plus opposez à la conjuration, étoient ses complices.

Il est si naturel à M. de la M. de n'être jamais dans le fait, qu'il n'y entre pas même quand il loüe Homere. *Au milieu de cette nuit épaisse du Paganisme*, dit-il, *il n'a pas laissé d'entrevoir quelquefois le vrai, comme quand il dit que d'un signe de tête, symbole de la volonté, Jupiter ébranla tout le Ciel.* Homere ne dit point que Jupiter ébranla le Ciel *d'un signe de tête*, *mais par le seul mouvement de ses sourcils.* Et cela est tres different comme nous le verrons dans l'examen du premier Livre.

* *Les Dieux ne sont dans l'Iliade que des personnages Episodiques. Les veritables Acteurs sont d'une part les Rois & les Princes de la Grece, &c.* Comment M. de la M. a-t-il pû croire que les Dieux n'étoient que des personnages Episodiques dans le Poëme Epique ? Il est bien mal instruit. Les Dieux y sont si necessaires

* Pag. 43.

qu'ils entrent dans le fond de la Fable comme dans les Episodes, & ils ne sont pas moins Acteurs que les Rois & les Princes.

Le Poëte à la fin du second Livre fait un denomblement des troupes, qui me paroît plus exact qu'ingenieux, & plus utile pour la suite qu'agréable en lui-même. M. de la M. a trop d'esprit, c'est ce qui le rend si difficile. Ce denombrement avoit parû jusqu'ici non seulement exact & utile, mais encore tres agréable & tres ingenieux. En effet Homere, pour suppléer à l'Action qui est l'Âme du Poëme, & pour corriger l'ennui que peut donner la quantité de noms propres dont ce denombrement est chargé, l'a admirablement varié par des Histoires anciennes, par des Genealogies necessaires pour la suite, & par des descriptions charmantes qui font un veritable plaisir à ceux qui sentent ce que c'est que Poësie. Un des esprits les plus délicats de notre siécle l'ayant lû un jour dans ma Traduction même, en fut si charmé, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer l'Art d'Homere. Denys d'Halicarnasse y a découvert de grandes beautez. Mais je louë la prudence de M. de la M. d'avoir condamné ce qu'il vouloit rejetter. Je lui dirai seulement que puisque de son propre aveu ce denombrement est utile pour la suite du Poëme d'Homere, cette utilité manque dans le sien.

Des

Des Heros.

M. de la M. n'a pas mieux jugé des Heros d'Homere que de ses Dieux. *Premierement ils sont vains*, dit-il, *& d'une vanité qui dedaigne même les apparences de la modestie.* Il falloit bien s'attendre que la vanité des Heros d'Homere ne pourroit trouver grace devant les yeux de M. de la M. de ce Poëte si éloigné de toute vanité & si modeste ; de ce Poëte si humble, qui a mis à la tête de son Livre une planche où Homere conduit par Mercure, vient lui remettre sa Lyre, lui avoüer que tout n'est pas précieux dans son Poëme, & le prier de choisir, de retrancher tout ce qu'il y a de défectueux, & de le mettre en état de ne plus ennuyer, & de plaire. Un Homme de ce caractere ne pouvoit pardonner aux Heros d'Homere cette prétenduë vanité. Mais Plutarque va répondre pour ces Heros à ce Censeur si modeste, & lui faire voir combien il s'est abusé. Cet Ecrivain si judicieux & si estimable, sur-tout par son grand sens, & qui connoissoit parfaitement Homere parce qu'il l'avoit bien lû & bien medité, nous enseigne qu'il est quelquefois permis, sur-tout aux grands Hommes, aux Hommes d'Etat qui manient de grandes affaires, de se loüer & de parler magnifiquement d'eux-mêmes, parce que les loüanges qu'ils se donnent, ne partent jamais d'arrogance, ou de presomption, ni d'un vain appetit de gloire, mais d'une raison solide qui les porte à se rendre ce témoignage

pour une bonne fin. Voici ses principes qui feront voir la difference infinie qu'il y a entre un homme sensé qui juge d'Homere parce qu'il le connoît, & quelqu'un qui en juge sans le connoître. Il est permis de se loüer soi-même, premierement quand il s'agit de répondre à des reproches & à des calomnies. C'est ainsi que Periclès se vante dans Thucydide sans qu'on puisse l'accuser d'arrogance, ni d'ambition. C'est ainsi qu'Epaminondas se louë parmi les Thebains, & c'est ainsi que Scipion se glorifie à Rome. Et c'est par ce principe que Plutarque fait voir qu'il faut bien s'empêcher de reprendre Sthenelus lorsque dans le 4. Liv. de l'Iliade pag. 180. il répond à Agamemnon pour son ami Diomede: *Nous nous piquons tous deux d'être plus braves que nos Peres, & avec raison.* Car il s'agissoit de repousser l'insulte que le Roi venoit de faire à Diomede en lui disant, *Fils du grand Tydée, d'où vient cette peur ? Regardes-tu par où tu pourras fuir de la bataille?* C'est par-là encore que tout ce qu'Ulysse dit de son courage dans le même Livre, est très bien placé, car il répond au reproche injurieux que lui a fait ce Prince. La justice de leur cause leur donnoit cette liberté de se loüer eux-mêmes. Et pour confirmer cette regle de Plutarque, je suis bien aise de rapporter ici ce que dit un jour un grand Capitaine à qui la France doit infiniment ; il dit que quand on étoit maltraité il falloit se relever soi-même en disant ce qu'on avoit fait de grand, & que quand on étoit bien traité, alors il seioit bien d'être modeste &

hum-

Humble. Les grands Hommes ſont les mêmes dans tous les temps. En ſecond lieu cela eſt permis quand on eſt dans quelque malheur, parce qu'il y a du courage à ſe roidir ainſi contre la mauvaiſe fortune, & à faire voir qu'on ne meritoit pas le malheur où l'on eſt tombé ; car alors celui qui ſe vante, n'eſt trouvé ni ſuperbe, ni preſomptueux, mais grand & invincible. C'eſt ainſi que Phocion, qui toute ſa vie avoit été ſi modeſte, s'éleve & ſe glorifie quand il ſe voit condamné ; c'eſt par ce principe que Plutarque juſtifie ces paroles hautaines de Patrocle, qui en rendant le dernier ſoupir, dit à Hector dans le 16. Liv. pag. 49. *Jupiter & Apollon t'ont livré la victoire ; ils m'ont vaincu ſans peine après m'avoir deſarmé ; ſi vingt hommes tels que toi m'avoient attaqué ſans leur ſecours, ce bras leur auroit bien-tôt fait mordre la pouſſiere.*

Eu troiſiéme lieu, cela eſt permis quand on a affaire à des ingrats qui oublient les biens qu'ils ont reçûs. C'eſt ainſi que Themiſtocle, qui pendant qu'il avoit rendu de grands ſervices à ſon Païs, n'avoit rien dit, ni rien fait de ſuperbe, quand il vit l'ingratitude des Atheniens, alors il parla magnifiquement de luimême, & fit valoir ce qu'il avoit fait pour eux. C'eſt par ce principe qu'Achille ne dit rien que de juſte & de raiſonnable quand il parle magnifiquement de ſes Exploits. *Achille*, dit-il, *rapportoit toûjours à Dieu la gloire du ſuccès de ſes armes, & parloit tres modeſtement & tres ſagement quand il diſoit*, ſi Dieu nous fait la grace de ruiner la Superbe Troye, *&* lorſ-

lorsqu'après avoir tué Hector il dit, puisque les Dieux m'ont donné la force de vaincre cet Ennemi redoutable, Liv. 22. Mais quand on paye ses services d'ingratitude, il parle magnifiquement de ce qu'il a fait, & de tout ce qu'on doit à son courage. Il dit *que c'est sur lui seul que roule tout ce qu'il y a de plus perilleux & de plus difficile dans cette Guerre.* Il s'appelle franchement *le plus vaillant des Grecs.* Il dit qu'il a pris douze grandes Villes par Mer avec ses seuls Vaisseaux, & onze par Terre. Et il assûre *que les Ennemis n'oseront seulement soûtenir l'éclat de son Casque.* Car, dit Plutarque, où la vanterie fait partie de la justication, elle est non-seulement permise, mais loüable.

En quatriéme lieu, cela est permis quand les loüanges qu'on se donne, sont des exhortations pour ceux à qui l'on parle, & tendent à exciter parmi eux une jalousie d'honneur, ou qu'il s'agit de reprimer l'audace de quelques insolens & de quelques superbes. Il y a plusieurs endroits dans Homere qu'on justifie par la derniere raison; Et c'est par la premiere que Plutarque justifie admirablement ce que Nestor dit de ses proüesses dans le 7. Liv. Car c'est par-là qu'il rendit le courage aux Grecs étonnez du deffi d'Hector, & fit ensorte que neuf de leurs Generaux se presenterent en même-temps pour se disputer l'honneur de se battre en combat singulier contre cet Ennemi si redoutable.

En cinquiéme lieu, cela est permis quand il s'agit de rendre le courage à ceux qu'on voit étonnez & épouvantez. C'est ainsi que Cy-

Cyrus & qu'Antigonus, qui par tout ailleurs étoient tres modestes, parloient magnifiquement d'eux-mêmes au milieu des armes & des plus grands dangers. Car alors il s'agit de donner à ses amis & à ses soldats sa vertu, sa capacité, son courage pour gages de la confiance qu'on doit avoir en lui. Et c'est ce qu'Homere avoit bien compris, dit Plutarque, car il fait qu'Ulysse, voyant ses Compagnons effrayez de la fumée & des vagues, & du grand bruit qui sortoient des gouffres de Charybde & de Scylla, les rassure en les faisant ressouvenir de son habileté & de sa valeur qui lui avoient fait trouver de si grandes ressources dans des dangers encore plus grands: * *Mes amis*, leur dit-il, *nous ne sommes pas novices à soûtenir de grands maux. Celui qui se presente n'est pas le plus grand que nous ayons essuyé. Avez-vous oublié quand le Cyclope nous tenoit enfermez dans son affreuse caverne? Par ma prudence, par mon courage & par mon adresse nous nous tirâmes de ce terrible danger.* Car dans les temps dangereux c'est un point bien important pour le salut, que la reputation & l'assurance d'un homme qui joint à l'autorité de Commandant, l'experience éprouvée de grand Capitaine.

Que devient donc M. de la M. avec sa belle Critique? Il voit que ce dont il fait un reproche aux Heros d'Homere, est non seulement ce qui se voit tous les jours dans la vie Civile; mais encore que c'est de la pratique mê-

* *Odyss.* 12. *vs.* 208.

même de ces Heros, que Plutarque a tiré des regles tres sages pour faire voir comment & en quelles occasions on peut se loüer soi-même sans attirer l'envie, & sans être blâmé. Il verra dans la suite que le même Plutarque, qui a si bien justifié la vanité de ces Heros, confondra la sienne.

Les reproches que ce Censeur fait * à ces mêmes Heros, de colere, de cruauté, d'impieté, & d'impolitesse, ne sont pas mieux fondez. Il faut que M. de la M. n'ait rien lû, car s'il avoit lû les Histoires de ces anciens temps, Herodote, Thucydide, Xenophon, Plutarque, & l'Histoire d'Alexandre, il y auroit vû les mêmes choses qu'on lit dans Homere, & il n'auroit pas fait à ce Poëte un reproche si peu sensé. Mais s'il a ignoré ces exemples, il devoit au moins être instruit de son Art, & un grand Poëte comme lui, devoit savoir que la Fable du Poëme Epique, qui n'est nullement differente des Fables d'Esope & de Phedre, ne reçoit pas moins regulierement pour ses premiers & pour ses seuls personnages, les hommes les plus lâches & les plus méchans, que les plus genereux & les plus dignes de loüange. Et il est certain que la nature du Poëme Epique, la pratique d'Homere, les preceptes d'Aristote & d'Horace, & ce qui est encore plus fort, la raison même nous enseignent qu'il n'est pas necessaire que les Heros du Poëme soient gens de bien & vertueux, & qu'il n'y a aucune irregularité à les

* Pag. 45. 46. 47.

à les faire violens, perfides, dénaturez & brutaux. Ainsi ils peuvent être grossiers, emportez, & se dire des injures, sans que ce soit un défaut. Qui ôteroit même à Achille les injures qu'il dit à Agamemnon, détruiroit son caractere, & le Poëme par consequent qui n'est fondé que sur cette colere, & sur cet emportement.

Agamemnon outrage Apollon dans la personne de son grand Prêtre, continuë M. de la M. *c'est même sur cette sacrilege imprudence que tout le Poëme est fondé. Menelas invoque Jupiter en lançant son javelot contre Paris ; mais à peine a-t-il manqué son coup, qu'il blaspheme le Dieu qu'il vient d'invoquer ; Achille fremit de rage de ne pouvoir tuer Apollon qui vient de l'induire en erreur.*

Voilà des objections bien indignes d'un homme d'esprit comme M. de la M. Ne lui a-t-on pas dit cent fois que dans toute l'Iliade, soit au Camp des Grecs, soit dans la Ville de Troye, on ne voit que seditions, que fraudes, que crimes, que passions brutales, que folie, qu'emportemens criminels ? Agamemnon est un Roi que sa passion aveugle. Menelas au desespoir d'avoir manqué son coup, blaspheme le Dieu qu'il vient d'invoquer. Cet emportement n'est que trop naturel aux hommes. Et quant à l'impieté d'Achille, qui outré de desespoir, dit à Apollon qui l'avoit trompé par un vain fantôme: *O le plus pernicieux de tous les Dieux, s'il étoit en mon pouvoir de me vanger, vous sentiriez les effets de ma colere.* Je m'étonne que notre Censeur en

ait osé parler après ce que j'avois dit dans ma Remarque *, je prie le Lecteur de la consulter.

Comme notre Censeur s'imagine que l'Iliade est l'éloge d'Achille, il admire le caractere de ce Heros, & en effet il est admirable, mais il tourne contre lui tous les avantages qu'il a reçûs de la Nature & toutes les faveurs des Dieux. *Il est*, dit-il, *d'une force & d'une legereté dont aucun autre n'approche, il a des chevaux immortels, des armes divines, & pour surcroît la protection de Jupiter, & le secours assidu de Minerve.* De-là il conclut qu'il faudroit rabattre beaucoup de sa valeur & de son courage, si Homere n'avoit trouvé l'Art de relever son caractere en établissant qu'Achille savoit qu'il seroit tué à cette Guerre; sans cela sa force prodigieuse, & le secours des Dieux le mettant hors d'état de rien craindre, on ne devroit pas lui faire un merite de son intrepidité qui ne l'exposoit en aucune maniere. Voilà un pitoyable raisonnement; si cette force, cette legereté, & ce secours l'avoient mis certainement hors d'état de craindre la mort, nous rabattrions autant de l'idée de son courage, qu'il auroit eu de certitude de ne point mourir; mais comme elles le laissoient dans toute la possibilité d'être tué, car les plus forts & les plus legers perissoient dans ces combats, & les Dieux retiroient souvent leur secours de ceux qu'ils avoient le plus protegez, le courage d'Achille

* *Au commencement du Liv. 22. Tom. 3. pag. 234. Remarq. 2.*

le ne peut être suspect, & ses exploits ne peuvent être attribuez à sa force seule. * La comparaison d'Achille avec un Geant bien armé qui combat contre une legion d'enfans, & qui en fait un grand carnage, est tres ridicule. Par la même raison il ne faudra point admirer les exploits & le grand courage de David. Il étoit plus fort qu'Achille, car encore tout jeune (1) il avoit tué des Lions & des Ours, (2) il avoit la legereté des Cerfs. (3) Ses bras étoient forts & robustes comme un Arc d'Airain. Dieu lui-même avoit dressé ses mains au Combat, (4) & l'avoit armé de force & de courage pour la guerre. Il dit à Goliath: (5) *Je viens à toi au nom du Seigneur des Armées, & le Seigneur te livrera entre mes mains.* Selon les belles regles de M. de la M. David n'a donc aucun merite d'avoir tué ce Geant, car un Geant ne coûte pas plus à Dieu à défaire, qu'un enfant à un Geant; & cet exploit ne peut être mis sur le compte du courage de David. Qui

* *Pag.* 51.

(1) Manu Leonem & Ursum interfeci ego servus tuus. 1 *Reg.* 17. 36.

(2) Perfecit pedes meos tanquam Cervorum. *Psal.* 17. 34.

(3) Docet manus meas ad prælium: & posuisti ut arcum æneum, brachia mea. *Ibid.* 35.

(4) Et præcinxisti me virtute ad bellum. *Ibid.* 43.

(5) Ego autem venio ad te in nomine Domini exercituum... Et dabit te Dominus in manu mea. 1 *Reg.* 17. 45, 46.

est-ce qui a jamais raisonné de cette maniere ? Et n'y a t-il pas de l'impieté à vouloir persuader que le secours des Dieux deshonore les Heros? Car il les deshonoreroit certainement, si ce secours faisoit tout, & ne laissoit aucune part à leur courage. Le trait qu'Homere ajoûte pour rendre plus brillant le caractere d'Achille qui va à cette Guerre, quoi qu'il fût assûré d'y perir, n'est point pour relever sa valeur & son courage, mais pour relever sa magnanimité. Et cela est tres different. Encore une fois ce n'est point du tout en feignant qu'Achille savoit qu'il seroit tué à cette Guerre qu'Homere a trouvé l'Art de mettre le courage de ce Heros hors de tout soupçon, car son courage n'auroit pas moins été hors d'atteinte quand il n'auroit pas sû qu'il devoit y être tué. Le courage de David en est-il moins hors de tout soupçon, parce qu'il n'étoit pas averti qu'il trouveroit la mort dans les perils où il s'exposoit, & qu'au contraire il s'assuroit que Dieu livreroit entre ses mains ses ennemis les plus terribles?

* M. de la M. se jette ensuite sur les caracteres qu'Homere a formez, & qu'il trouve mal soutenus. Cela est admirable. Jusqu'ici Homere a passé sans contredit pour le plus grand; que dis-je, pour le seul Maître dans cette partie si essentielle au Poëme. Aristote, Horace, tous les anciens Critiques qui ont traité de cet Art, & parmi les moder-

* *Pag. 53.*

dernes M. Despreaux, le P. le Bossu ont donné à Homere l'éloge d'avoir parfaitement enseigné à former des caracteres qui ne se démentent point ; c'est de lui qu'on a tiré les quatre qualitez des mœurs poëtiques qui doivent être *bonnes*, c'est-à-dire, bien marquées, *convenables*, *semblables* & *égales*. M. de la M. avec ce grand genie pour la Poësie, vient s'opposer, selon sa bonne coûtume, à ce consentement general. Je n'aurois pas daigné répondre à cette accusation si frivole, s'il ne l'avoit soûtenuë par un exemple qu'il donne du défaut qu'il reprend dans ce Poëte. Exemple dont l'examen va donner une grande idée de sa Critique, & de sa capacité. Voïci ses propres termes : * *Helenus, Hector & Diomede sont donnez pour Sages dans l'Iliade, voici cependant ce qui leur arrive à tous trois dans la même rencontre : Diomede secondé par Minerve mettoit en déroute l'armée Troyenne, à qui par consequent Hector se trouvoit plus necessaire que jamais ; que fait le sage Helenus dans cette extremité ? Il conseille à Hector de rallier les Troyens, d'abandonner ensuite le combat, & d'aller à Troye avertir Hecube d'offrir un sacrifice à Minerve pour l'appaiser. L'avis du sacrifice étoit bon, mais n'y avoit-il qu'Hector à charger de cette commission ? Combien d'autres moins utiles au combat eussent été aussi bons pour le message ? Que fait de son côté le sage Hector ? Il applaudit à la prudence d'Helenus, & il laisse le champ de bataille libre à Diomede, qui auroit ache-*

* Pag. 53.

achevé ce jour-là de vanger la Grece, s'il n'eût été lui-même aussi imprudent que ses ennemis ; il s'interrompt au milieu de ses succès, il s'arrête à interroger un inconnu, à faire & à écouter des histoires, & il fait si bien par sa faute, que celle d'Hector n'a point de suite. Voilà, ce me semble, des imprudences bien averées dans des personnages dont on n'en devoit point attendre.

Voilà un beau coup de filet pour M. de la M. d'avoir pris en faute trois Heros d'Homere tout à la fois ; mais ces imprudences prétenduës ne serviront qu'à faire voir l'imprudence du Censeur, que la lecture seule du Texte & ma Remarque lui auroient épargnée, s'il avoit lû l'un & l'autre avec moins de préoccupation, ou plus de jugement. L'endroit dont il s'agit ici est dans le VI. Livre de l'Iliade. Helenus étoit un Prince d'une grande autorité parce qu'il étoit Devin, & que cette qualité le rendoit tres considerable dans sa famille. M. de la M. qui se mêle de parler de caracteres, devoit faire quelque attention à celui-là. *Il conseille*, dit-il, *à Hector de rallier les Troyens, d'abandonner ensuite le combat.* Cela n'est point du tout comme le dit M. de la M. & voilà dans ce peu de mots trois fautes grossieres ; jamais la sagesse d'Homere n'a parû avec plus d'éclat que dans cet endroit. Helenus ne conseille point, il ordonne: *Hector vous irez.* Il ne conseille pas de rallier les Troyens, mais il ordonne *de faire ferme & de retenir les fuyards.* Et il ajoûte, *après que vous aurez rassûré nos phalanges & rallumé le combat, nous ferons notre devoir,*

devoir , &c. Pendant que nous arrêterons les Ennemis , Hector vous irez dans la Ville. Que fait Hector ? Il cede à la Religion , & obéït aux Dieux; mais comment leur obéït-il? abandonne-t-il le combat dès que son frere a parlé ? non. * Mais *il parcourt rapidement toutes ses Troupes , ranime leur courage , & rétablit le combat. Les Troyens & les Alliez honteux de leur fuite , tournent tête , & font de si grands efforts , que les Grecs contrains de plier à leur tour , cessent le carnage.* Hector ne part pas même encore. Le Poëte a soin de marquer qu'il est témoin du changement qui arrive , & qu'il ne part qu'après l'avoir vû. *A voir un si prompt changement*, continuë Homere, *ils croyent tous que quelqu'un des Immortels est descendu de l'Olympe pour sauver les Troyens.* Ce n'est pas encore assez. Après tout cela encore Hector parle aux troupes , & donne ses ordres: *Alors Hector élevant sa voix , dit à ses troupes: Donnez ici de nouvelles marques de votre courage , & soutenez le combat pendant que je vais rentrer dans Troye. En finissant ces mots il les quitte.* Peut-on éloigner Hector avec plus de précaution , & mettre son honneur à couvert avec plus d'art & de noblesse ? Il ne quitte qu'après avoir rallumé le combat , rétabli les affaires , vû les Grecs plier à leur tour , & laissé , s'il faut ainsi dire , un des Immortels qui tient sa place. Quelle beauté de Poësie ! quelle grandeur de caractere! M. de

* *Ce sont les propres termes d'Hom. liv. 6. vol. 1. p. 268.*

de la Motte ne les sent-il point ? les Connoisseurs les sentent, & cela suffit. *Tant d'autres auroient été aussi bons pour ce message*, ajoûte M. de la M. Autre erreur. Il falloit un homme comme Hector, un homme d'autorité qui pût ordonner. Et la suite même du Livre le prouve.

Voilà donc Helenus & Hector bien justifiez. La justification de Diomede n'est pas plus difficile. Je ne ferai que rapporter ici la Remarque de M. Dacier sur le Chap. 26. de la Poëtique d'Aristote : *Il n'y a rien de plus injuste*, dit-il, *que les Critiques que l'on fait sur des choses qui sont purement de coûtume. Dans ces tems-là il n'y avoit rien de plus ordinaire que de voir des gens dans les combats parler ensemble avant que d'en venir aux mains. Homere est plein de ces exemples, & il merite bien que nous lui fassions la justice de croire qu'il n'auroit pas fait si souvent la même chose si elle avoit été contraire aux mœurs de son tems. Mais ce n'est pas seulement une chose de coûtume, c'est une chose fondée en raison. L'Hospitalité étoit dans ces tems Heroïques un droit plus saint que la Parenté même, c'est ce qui fait que Diomede donne une si longue audience à Glaucus qu'il reconnoît d'abord pour son hôte, avec lequel il ne lui est pas permis d'entrer au combat; & Homere se sert admirablement de cette conjoncture pour avoir lieu de faire une Histoire agreable après tant de combats qu'il a décrits, & pour délasser son Lecteur par un recit aussi diversifié qu'est l'Histoire de la famille de Sisyphe. Ce n'est pas là tout, il faut voir avec quelle adresse & quel menagement il*

place

place ce long entretien ; ce n'est pas pendant l'ardeur d'un combat opiniâtré, ç'auroit été trop mal prendre son tems, & il n'y avoit point de coûtume qui eût été suffisante pour l'excuser. Il le place après qu'il a fait rentrer Hector dans Troye, & que l'absence de cet ennemi si redoutable a donné à Diomede un loisir qu'il n'auroit pas eu sans cela. Il n'y a qu'à lire sur cet endroit la judicieuse Remarque d'Eustathe. Ce Poëte, dit-il, *après avoir éloigné un aussi dangereux combattant qu'Hector & l'avoir fait retirer de la mêlée, interrompt la violence des combats & donne quelque relâche à son Lecteur, en le faisant passer du trouble & du desordre de l'action, à la tranquillité & à la securité du recit historique ; car par l'heureux Episode de ce Glaucus il trouve moyen de jetter dans son Poëme plusieurs choses merveilleuses comme des Fables qui contiennent des Allegories charmantes, des Histoires, des Genealogies, des Sentences, des Mœurs anciennes & plusieurs autres semblables agrements qui diversifient son Poëme, & qui en rompant, s'il faut ainsi dire, sa monotonie, instruisent agréablement l'Auditeur.* Voilà donc ce que fait Homere, il loüe finement par là Diomede & Hector. Car il fait voir que pendant qu'Hector est dans la mêlée, les Grecs n'ont pas le loisir de respirer, & que dès qu'il a quitté le combat, tous les autres Troyens, quoi qu'ils ayent regagné tous leurs avantages, ne peuvent pourtant occuper Diomede, & que ce Prince peut s'entretenir quelques momens avec Glaucus sans rien faire perdre à son parti. Il delasse son Lecteur par un Episode tres agréable

agréable & tres heureusement placé, & il diversifie son Poëme. On dira peut-être que si l'on justifie Homere, il n'est pas possible d'excuser les mœurs de son tems, car il n'est pas naturel que des hommes qui ont l'épée à la main s'entretiennent de sang froid avant que de se battre. Injuste prejugé qui nous fait préferer nos mœurs à celles des Anciens, & qui nous persuade qu'elles sont plus conformes à la nature. Mais outre que ces mœurs anciennes durent encore dans des Païs que le Commerce des autres Peuples n'a pas corrompus, ce qui est une grande marque qu'elles sont naturelles, qui nous a dit qu'il est plus naturel de se battre d'abord avec ferocité, que de parler avec son ennemi avant que de se battre? &c. Il est étonnant qu'après une justification si éclatante, si vraye & si sensible, un homme ose venir encore faire un reproche si injuste & si peu approfondi. Ce que M. de la M. appelle *imprudence bien averée qu'on ne peut sauver*, Eustathe l'appelle *une chose heureuse, merveilleuse, charmante, instructive, & admirablement bien placée.* Qui est-ce qui balancera entre un tel Censeur & un tel Panegyriste?

Ce Censeur pour confirmer ce qu'il a avancé, que les caracteres d'Homere sont mal soûtenus, cite * les braves qui sont quelquefois lâches, & les lâches qui sont quelquefois braves. Mais outre que ce Censeur reprend souvent comme des lâchetez, des actions qui n'en

* Pag. 55.

n'en sont nullement, comme je le ferai voir bien-tôt, il se seroit épargné encore cette nouvelle erreur, s'il avoit voulu se souvenir qu'Homere établit que la valeur est un don de Dieu, qu'un Heros est brave quand Dieu l'assiste, & qu'il est lâche quand Dieu vient à l'abandonner. D'ailleurs un acte ne détruit point l'habitude. Or l'habitude est ce qui forme le caractere, & le caractere n'est point détruit par un acte, dont même la cause n'est point toute entiere de lui. Quand je dis que la valeur est un don de Dieu, je parle de la valeur veritable, car ce courage feroce qui vient ou de brutalité ou d'emportement, ou d'une force extraordinaire, il est tout entier dans l'homme. Comment viendroit-il de Dieu? les méchans l'employent contre Dieu. C'est ainsi que Mezence contempteur des Dieux est brave dans Virgile.

* *Homere en ces endroits*, continuë M. de la M. *a peint les hommes à la maniere de l'Histoire, & non pas selon les vûës du Poëme.* On ne peut rien dire de plus opposé à la verité. Il est certain qu'Homere a tiré de la renommée beaucoup de circonstances qu'elle avoit publiées des Heros sous les noms desquels il a mis sa fable, mais il les a toutes accommodées aux vûës du Poëme. Et Aristote n'a rien fait voir avec plus d'évidence que la differente conduite de l'Histoire & de la Poësie, pour mettre l'art d'Homere dans un plus grand jour. Cependant c'est cet art que M. de la M. veut refuser

* Pag. 55.

ſuſer à Homere : *Il y avoit*, dit-il, *une Tradition de la guerre de Troye*, *dont il a conſervé les faits*, *ſans les accommoder ſcrupuleuſement aux regles d'un art qui n'a été bien développé que depuis lui*, *quoi qu'il en ſoit le Pere.* Voilà donc Homere accuſé par M. de la M. d'avoir travaillé ſans avoir connu ſon art. Il en eſt pourtant le Pere, mais cet art a été bien développé depuis lui. Peut-on rien dire de plus riſible ? Ce n'eſt que ſur les Poëmes d'Homere que cet art a été formé ; c'eſt de-là qu'on a tiré toutes ſes regles ; Ariſtote, Horace, M. Deſpreaux, le P. le Boſſu preſentent toûjours Homere pour le veritable modelle. Virgile lui-même l'a ſuivi. Eſt-il poſſible qu'Homere ait ignoré un art dont il a donné les chefs-d'œuvres ? Qui eſt-ce donc qui l'a developpé ? C'eſt ſans doute M. de la M. dans les regles qu'il vient de nous preſenter.

Mais il l'a ſi peu développé, qu'il n'a pas même connu en quoi conſiſte la difference qu'il y a entre l'Hiſtoire & le Poëme, quoiqu'elle ait été bien marquée par ceux qui en ont traité. Selon lui * *cette difference conſiſte en ce que l'Hiſtoire raconte en détail les actions d'un tel & d'un tel*, *& que le Poëme invente des perſonnages exprès pour donner en eux une idée de certaines paſſions*, *de certains vices*, *ou de certaines vertus*, *& qu'il raſſemble avec Art dans ces perſonnages*, *des effets ſenſibles & continus de ces paſſions*, *de ces vices*, *ou de ces vertus*, *pour en faire mieux ſentir la nature ; au lieu que dans*

* *Pag.* 55, 56.

dans l'Histoire ces effets étant moins choisis & plus interrompus, ils n'en donnent pas une idée si vive ni si distincte. Ce n'est nullement cela qui constituë la difference entre la Poësie & l'Histoire. Car rien n'empêche que l'Histoire donne une idée de certaines passions, de certains vices, ou de certaines vertus, qu'elle n'en represente les effets sensibles, & qu'elle n'en fasse connoître la nature. L'Histoire d'Alexandre ne fait pas moins connoître les vices de ce Prince, que l'Iliade ceux d'Achille; & quoique ces effets soient moins choisis & plus interrompus, ils peuvent pourtant être aussi heureux que si on les avoit choisis, & tels qu'ils donnent de ces vices une idée aussi vive que pourroit faire la Poësie. Mais elle consiste en ce que l'Histoire n'écrit que ce qui est arrivé, & la Poësie ce qui a pû ou dû arriver necessairement, ou vrai-semblablement; que l'Histoire rapporte les choses particulieres, & la Poësie les choses generales. Voilà pourquoi la Poësie est plus morale que l'Histoire, car les choses generales conviennent à tous les hommes, & les particulieres ne conviennent qu'à un seul. On peut voir le Chap. 9. de la Poëtique d'Aristote.

Je viens à la simplicité des mœurs que condamne ce grand Critique: * *Il manque*, dit-il, *aux Heros de l'Iliade une sorte de dignité inconnuë au siecle, & dans le Païs où Homere écrivoit. On ne voit point autour des Roïs une foule d'Officiers, ni de Gardes; les Enfans des Souverains*

* *Pag. 57.*

rains travaillent aux Jardins , & gardent les troupeaux de leur Pere. Les Palais ne sont point superbes, les Tables ne sont point somptueuses, Agamemnon s'habille lui-même, & Achille apprête de ses propres mains le repas qu'il donne aux Ambassadeurs d'Agamemnon. Sur cela on traite de grossier, non Homere, mais son siecle, & on assûre que la peinture en est devenuë desagreable à des siecles plus délicats. Il faut que je sois bien grossiere, car j'avouë que c'est la délicatesse de notre siecle qui me fait trouver plus agréable cette peinture des temps & des mœurs qu'Homere décrit.

Quelques adorateurs d'Homere, continuë M. de la M. *ne sont pas contents de cette distinction, on a grand tort , disent-ils , d'appeller grossiers ces temps Heroïques où le luxe n'avoit pas encore corrompu les mœurs, &c.* J'ai ma bonne part à ce reproche, & je m'en applaudis. J'ai dit qu'Homere peint par tout la Nature telle qu'elle étoit dans sa premiere simplicité , & avant que déchüe de sa dignité & de sa noblesse, elle eût cherché à étayer ses ruïnes sur une pompe vaine, qui n'est jamais la marque d'une veritable & solide grandeur. Les Heros dépouillent eux-mêmes les bêtes , & les font rotir. Mais tout cela est conforme à ce que l'on voit dans l'Ecriture Sainte. Agamemnon & les autres Princes tuent eux-mêmes les Victimes, parce que c'étoit l'acte le plus auguste & le plus solemnel de la Religion. Les Princes préparent eux-mêmes leurs repas , & les Fils des plus grands Rois gardent les troupeaux, & travaillent eux-mêmes , parce que c'étoient

c'étoient les mœurs de ces temps Heroïques où l'on ne connoissoit ni le luxe ni la molesse, & où l'on ne faisoit consister la gloire que dans le travail & dans la vertu, & la honte que dans la paresse & dans le vice. L'Histoire Sainte & l'Histoire profane nous enseignent également que c'étoit la coûtume de se servir soi-même, & cette coûtume étoit un reste précieux du siecle qu'on a appellé l'âge d'or. Les Patriarches vivoient de même, ils travailloient de leurs propres mains, David gardoit les troupeaux. En un mot les temps qu'Homere peint, sont les mêmes que ceux où Dieu daignoit converser avec les hommes. Quelqu'un oseroit-il dire que notre faste, notre luxe & notre pompe valent cette noble simplicité qui a été honorée d'un si glorieux commerce ? J'aime à voir les Heros d'Homere faire ce que faisoient les Patriarches, plus grands que les Rois & que les Heros. J'aime à voir Junon s'ajuster elle-même, sans cet attirail de Toilette, sans Coëffeuse, sans Dame d'atour. Il en est des Heros comme des Dieux. On ne voit autour d'Achille, d'Agamemnon, &c. ni Estaffiers, ni Valets de chambre, ni Gentilshommes, ni Gardes; on n'en voyoit point autour d'Hercule, ni de Thesée, & les Dieux eux-mêmes marchoient sans cortege.

Voilà une grande partie de ce que j'avois dit dans ma Préface sur l'Iliade, & je le rappelle ici pour faire voir l'injustice & l'imprudence de M. de la M. qui continuë de faire les mêmes reproches au siecle d'Homere, &

à la peinture qu'il en fait ; & qui , sans répondre à aucune de ces grandes veritez que j'ai rapportées en l'honneur de ces temps heureux , se contente de s'écrier : *Ne diroit-on pas à ce discours qu'il y avoit plus de vertu dans le siecle d'Homere que dans le nôtre ?* Qui est-ce qui en peut douter ? Je suis fâchée que M. de la M. paroisse aussi peu instruit de la Morale, que de l'art du Poëme. C'est une verité constante que dans tous les temps où l'on n'a connu ni le luxe, ni la mollesse , il y a toûjours eu plus de vertu : car où il n'y a point de luxe, là se trouve la simplicité ; de la simplicité naît l'Innocence, & l'Innocence est la mere & la nourrice des vertus. Quand l'Histoire de tous les siecles ne nous l'apprendroit pas , notre siecle seul suffiroit pour nous en convaincre. *Mais* , dit * M. de la M. *qu'on lise l'Iliade ; ces temps qualifiez d'Heroïques paroîtront le regne des passions les plus injustes , & les plus basses , & sur tout le triomphe de l'avarice.* Il n'y pense pas, & il confond tres mal à propos certains caracteres vicieux , qu'Homere nous presente dans l'Iliade pour nous porter à fuïr le vice, il les confond avec ces temps. A t on jamais prétendu que dans les temps de la plus grande innocence il n'y ait point eu d'hommes méchans, que les passions ayent portez à commettre des crimes ? Mais que ne jettoit-il les yeux sur les caracteres de l'Odyssée ? il auroit vû ce que peuvent la sagesse & la vertu. D'ailleurs que l'on rassemble

* *Pag.* 58.

ble toutes les passions qui regnent dans l'Iliade, les seditions, les emportemens, les tromperies, les vengeances, les crimes qui se commettent dans ce Poëme, tous ces excès n'approcheront pas de ceux que l'on a vûs depuis. Et je suis sûre que si l'excès des crimes faisoit l'Heroïsme, les derniers temps devroient être appellez les temps Heroïques préferablement aux Anciens.

M. de la M. continuë, *Homere même parle quelquefois de l'or, avec une certaine admiration qui marque bien que le défaut de luxe venoit moins dans son temps d'une simplicité vertueuse, que de grossiereté & d'ignorance.* Les loüanges qu'Homere donne quelquefois à l'or, ne marquent point du tout ce que M. de la M. en infere. Mais il m'a accoûtumée à le voir prendre à gauche si souvent, que je n'en suis plus surprise. Comment a-t-il pû penser que le défaut de luxe, qui étoit de son temps, venoit moins de simplicité & de vertu, que de grossiereté & d'ignorance? Les Grecs n'avoient-ils pas devant les yeux le luxe des Asiatiques, & pouvoient-ils ignorer ce qu'ils voyoient? Homere se moque lui-même du Prince des Cariens qui alloit au combat chargé d'ornements d'or comme une jeune fille*. En verité il est scandaleux qu'un Chrétien loüe le luxe, la mollesse, & les delices de notre siecle, & qu'il les préfere à la sagesse & à la simplicité des anciens temps, restes précieux du siecle d'or, après

 qu'un

* *A la fin du 2. Liv. de l'Iliade.*

qu'un Auteur Payen comme Longin * a attribüé la décadence des esprits à ce luxe & à cette mollesse. Mais ce sont-là les grands airs des Censeurs d'Homere. Il y en a un qui, comme M. Despreaux le lui a reproché, a regardé ce luxe & cette mollesse comme un des grands presens que Dieu ait faits aux hommes, quoi-qu'ils soient l'origine de tous les vices. Il ignoroit que ce luxe est venu d'Asie en Europe, & que c'est des Nations barbares qu'il est descendu chez les Nations polies, où il a tout perdu.

Après que M. de la M. a si bien jugé du but d'Homere dans son Iliade, des regles de son Poëme, de ses Dieux, de ses Heros, des mœurs & des caracteres, il entreprend de juger des divers genres de son Eloquence, & c'est ici où nous allons voir une fleur de Critique qui étonne & qui surprend. Il commence par la Narration. Et comme on lui fait voir que la maniere de narrer de ce Poëte est parfaitement semblable à celle de l'Ecriture Sainte, notre Censeur prend sagement le parti de diminuer l'admiration que tous les gens sensez auront toûjours pour cette simplicité toute divine. *Les Auteurs Sacrez*, dit-il †, *ont employé la Narration simple, ils mêlent indifferemment dans les faits, les petites & les grandes circonstances, quelquefois même les plus éloignées comme les plus prochaines, & quoi-qu'elles eussent toutes leur utilité dans les vûës de*

* *Dans le dernier Ch. de son Traité du Sublime.*
† *Pag. 60.*

de la Sagesse éternelle qui inspiroit ces Historiens, je croi qu'ils ne se mettoient pas eux-mêmes fort en peine ni des tours, ni de l'arrangement, ni du choix. M. de la M. ne cherche pas de détour. Il declare bien nettement la simplicité de l'Ecriture Sainte, non seulement negligée, mais vicieuse & sans Art. La Sagesse éternelle a bien inspiré ces Ecrivains Sacrez, mais elle a permis qu'ils ayent écrit sans tours interessans & agréables, sans arrangement, sans choix. Pourquoi cela? *parce*, dit-il, *que ces Historiens ne se mettoient pas eux-mêmes fort en peine ni des tours, ni de l'arrangement, ni du choix.* Voilà des paroles tres scandaleuses. Il est bien certain que Moïse & les autres Ecrivains Sacrez en écrivant la Bible n'ont point pensé à chercher ces tours, cet arrangement, & ces finesses de l'Ecole. Mais, comme M. Despreaux l'a fort bien dit*, le Saint-Esprit y a pensé pour eux, & les a mises en œuvre avec d'autant plus d'Art qu'on ne s'apperçoit point qu'il y ait aucun Art. Car on n'y remarque point de faux ornemens, & rien ne s'y sent de l'enflure, & de la vaine pompe des Declamateurs, plus opposée quelquefois au vrai sublime, que la bassesse même des mots les plus abjets; mais tout y est plein de sens, de raison, & de majesté, de sorte que le Livre de Moïse est en même-temps le plus éloquent, le plus sublime, & le plus simple de tous les Livres.

M. de la M. n'en demeure pas-là, il con-

* *Dans sa 10. Reflex. sur Longin.*

tinuë, *l'Histoire Sainte est venerable & Divine par des endroits bien plus importans que le style, on la rabaisse quand on y cherche de l'Art ; & l'élegance étudiée, qu'on y veut mettre, lui ôteroit ce caractere si sensible de verité qui fait sa plus grande force.* A t-on jamais parlé avec tant de temerité & si peu de connoissance? *L'Histoire Sainte est venerable & Divine par des endroits plus importans que le style.* Donc le style n'en est ni venerable, ni divin; donc il est negligé, sans arrangement, sans choix; *c'est le rabaisser que d'y chercher de l'Art.* Mais qui est-ce qui l'y cherche ? On n'y cherche point l'Art, mais on l'y trouve, ou plûtôt on y trouve un naturel admirable qui vaut infiniment mieux que l'Art, & qui ayant frappé tous les hommes, a pû dans les suites donner lieu à l'Art. Il continuë: *Et l'élegance étudiée qu'on y veut mettre, lui ôteroit ce caractere sensible de verité.* Qui est le fou qui veut mettre dans l'Ecriture Sainte une élegance étudiée? Personne ne veut l'y mettre; mais on y trouve une élegance, je ne dis pas étudiée, mais inspirée ; car on y trouve des tours si nobles, un arrangement si majestueux, & un choix de circonstances si interessant & si touchant, qu'on est ravi, & qu'on sent que c'est Dieu qui parle. Mais quand même l'élegance de l'Ecriture Sainte pourroit être appellée étudiée, comment M. de la M. a t-il osé dire qu'elle ôteroit à l'Ecriture Sainte ce caractere sensible de verité? La verité des faits est-elle incompatible avec l'élegance du style la plus recherchée ? On n'ose-

n'oseroit le dire même des Historiens profanes. Tite-Live a-t-il écrit moins veritablement parce qu'il a écrit plus élegamment? Je suis dans une maxime bien opposée, je suis persuadée qu'un Ecrivain écrit mieux le vrai que le faux, parce que le vrai saisit & frappe davantage, & que l'esprit frappé d'un objet réel, le rend avec plus de force, qu'il ne rend un objet qu'il forge lui-même, ou qu'il ne croit point. Cela est si vrai que pour bien écrire ce qui est feint, il faut commencer par s'en persuader & le regarder comme veritable. Continuons de découvrir les grandes erreurs où M. de la M. est tombé.

J'avouë, dit-il *, *que la Narration d'Homere a quelque ressemblance avec celle des Livres Saints. Mais je ne saurois convenir de lui en faire un merite.* Jusqu'ici on avoit cru que la moindre petite ressemblance qu'un Ecrivain pouvoit avoir avec les Ecrivains Sacrez, étoit pour lui d'un grand merite, & devoit lui attirer beaucoup de respect à cet égard. Mais M. de la M. ne pense pas comme le vulgaire, il s'oppose franchement aux opinions les plus reçuës. Il nous a déja dit que de trouver de la conformité entre l'Ecriture Sainte & les Livres d'Homere, cela étoit scandaleux. Il ne veut pas donner ce scandale, & pour l'éviter il nous apprend que la Narration d'Homere ressemble en quelque chose à celle des Livres Saints,

* *Pag. 61.*

mais que ce n'est que dans ce que ces Livres Saints ont de negligé, de diffus & d'insipide, ainsi voilà le scandale sauvé. Ecoutons-le lui même. *Homere n'est point un Ecrivain d'Annales, il est Poëte, & dès-là son but doit être d'interesser les Lecteurs par l'agrément de sa Narration, elle devoit être précise & ingenieuse, au lieu que souvent elle est diffuse & insipide.* Cela est net. Moïse & les autres Ecrivains Sacrez, qui nous ont transmis l'Histoire Sainte, sont des Ecrivains d'Annales, ainsi ils n'ont pas été obligez de chercher les agrémens de la Narration, & leur Narration a pû être diffuse & insipide, sans tours, sans arrangement, sans choix. Mais Homere, qui est Poëte, devoit chercher à interesser ses Lecteurs par les charmes de sa Narration, & la rendre précise & ingenieuse, c'est pourquoi la ressemblance qu'il a avec les Livres Saints, au lieu de lui faire honneur, doit le livrer à la censure, & on doit bien s'empêcher de lui en faire un merite. Pourquoi cela? *Parce qu'il choisit des circonstances basses quand il faut de la grandeur; de rebutantes quand il est question de graces, & de lentes quand le sujet demande de la vivacité.* Et voilà les défauts qui regnent dans la Narration de l'Ecriture Sainte. Quelle pitoyable prévention! Tâchons de ramener M. de la M. s'il est possible, il nous en a ouvert lui-même un moyen. Il est arrivé heureusement, ou malheureusement, qu'il a mis en vers la plûpart des Histoires du Vieux Testament pour en faire des Cantates, en prostituant ainsi ce

que

que nous avons de plus respectable & de plus Saint. Que fait ce grand Poëte ? Il n'a garde de suivre ces Ecrivains d'Annales ; il veut interesser ses Lecteurs par les agrémens de sa Narration, & rendre cette Narration précise, ingenieuse ; il veut en bannir les circonstances basses, rebutantes, languissantes, & y jetter de la grandeur, des graces, & de la vivacité. Il l'a voulu sans doute. Mais l'a-t-il fait ? Il est justement tombé dans ce qu'il condamne, il a rabaissé cette divine Ecriture en y cherchant de l'Art ; & l'élegance étudiée qu'il y a voulu mettre, lui a ôté ce caractere de verité & de simplicité qui fait sa plus grande force. Qu'on lise ces Cantates on sera étonné de voir des Patriarches si changez & si méconnoissables, & un recitatif si froid, si languissant, quoi-que soûtenu de pointes, qu'en le comparant avec l'original on sentira tout d'un coup que ses vers ont rendu la Prose de ces Ecrivains d'Annales une Poësie tres interessante, tres touchante, & tres vive.

M. de la M. n'avance rien en l'air, & sans en donner des preuves par des exemples. Voici donc trois exemples qu'il rapporte, pour faire voir combien la Narration d'Homere est negligée, & quelle flêtrissure y apporte le mauvais choix des circonstances. Le premier est tiré du XIX. Livre de l'Iliade, où Thetis apporte à son fils les armes qu'a forgées Vulcain. *Homere*, dit-il, *mêle à ces grandes choses le soin que prend Thetis d'écarter les Mouches du corps de Patrocle, Allego-*

rie tant qu'on voudra , la bassesse de l'Image frappe beaucoup plus que la justesse de l'Allegorie. Il faut n'avoir aucun sentiment ni de la Nature, ni de la belle Poësie, pour faire une si miserable objection contre un endroit charmant en toutes manieres ; qu'on le lise dans l'Original , ou dans ma Traduction toute imparfaite qu'elle est, qu'on se remette bien devant les yeux ce moment où Thetis jette aux pieds d'Achille ces Armes divines, ces Armes qui rendent un son terrible, tous les Thessaliens effrayez, qui n'ont pas l'assurance de les regarder , & Achille seul qui en les voyant sent rallumer son courage, & redoubler sa fureur , & les éclairs de ses yeux qui sont comme les éclairs du tonnerre. Dans ce moment l'image de Patrocle tué se presente à l'esprit d'Achille , ce Heros craint que les Mouches s'attachant aux playes de son ami , n'y engendrent la corruption avant qu'il puisse lui faire des funerailles. Plus la chose est grande , plus ce moment est vif; plus Achille paroît transporté & furieux, & plus ce souvenir tendre qu'il a de Patrocle , est interessant & touchant, sans aucun égard même à l'Allegorie qui en rend la Poësie merveilleuse, comme le P. le Bossu l'a bien senti. M. de la M. a prudemment fait de ne pas toucher à cet endroit, & de l'avoir regardé comme un de ces endroits peu précieux qu'on peut rejetter sans rien perdre. Au lieu de cette belle Poësie, que je n'ai pû rendre qu'imparfaitement, M.

de la M. fait qu'Achille reçoit ces Armes en disant :

> .... *Ah! dit-il, quel fruit de vôtre amour!*
> *Vous m'avez donné moins en me donnant le jour.*

Cette pensée si belle, si pleine de sens, & si noblement exprimée, ne nous dédommage-t-elle pas avantageusement de cette Poësie plate & froide qu'il retranche? Mais n'anticipons pas l'examen du Poëme.

Le second est tiré du XIV. Livre, où Junon se pare pour surprendre Jupiter : *Homere*, dit-il *, *descend jusqu'à dire, en beaux termes si l'on veut, mais toûjours bien clairement, qu'elle se décrassa tout le corps avant que de le parfumer. Idée que ternit mal à propos une image d'ailleurs toute gracieuse.* Est-ce un Poëte qui parle? Combien de fois lui a-t-on dit que rien n'avilit tant la diction que les termes bas, & que le moyen de l'annoblir, ce sont les beaux termes, les termes nobles. Homere a exprimé cette circonstance en beaux termes, cela ne suffit-il pas? Et cette image si riante d'ailleurs, deviendra-t-elle sale, parce que M. de la M. l'explique par ce mot de *decrasser* qui la flêtrit? C'est ainsi que nos méchans Critiques ont toûjours défiguré Homere en substituant des termes bas & rampants, au lieu des termes nobles & relevez que ce Poëte employe. Ce Censeur, qui s'est souvent déclaré Rival d'Anacreon, est bien éloigné de sa politesse

* *Pag. 62.*

& de sa galanterie quand il écrit * sa Maîtresse, *Je voudrois être Fontaine afin de servir à laver vôtre beau corps, & Essence afin de vous parfumer.*

Enfin le troisiéme exemple est tiré du XIII. Livre. M. de la M. ne cite pas les endroits qu'il critique ; il craint apparemment qu'on ne se transporte sur les lieux, & il a raison, car la lecture seule de ces endroits suffit pour détruire toute sa Critique. *Homere raconte*, dit-il, *que Neptune va chercher son char en un certain lieu; qu'il arrive ensuite en un autre plus voisin du Camp; que là il detelle ses chevaux, & qu'il les renferme lui-même pour les retrouver à son retour. Détail qui ne convient ni à la majesté du Dieu, ni à son impatience.* † Si j'osois, je prierois le Lecteur de lire cet endroit dans ma Traduction avec mes Remarques, on sera étonné de voir que j'avois répondu à son objection comme si je l'avois prevûe. M. de la M. devoit sentir que c'est sa Narration qui est longue & ennuyeuse. Tout cela se fait si rapidement dans Homere, que la pensée même n'est pas plus rapide, & d'ailleurs tout cet endroit est revêtu d'une Poësie si majestueuse, si grande, que Longin frappé de cette description, a asseuré ‡ après plusieurs autres Critiques, que ce Poëte réüssit parfaitement à peindre un Dieu tel qu'il est dans toute sa Majesté & sa grandeur, sans aucun mêlange de choses terrestres. Cependant c'est cet endroit

* *Dans l'Ode* 20. † *Tom.* 2. *p.* 258. 259.
‡ *Dans le Chap.* 7.

droit que M. de la M. retranche de sa pleine autorité. Que dis-je, il retranche cet endroit? Il retranche tout ce Livre & les trois qui le précédent. Et quels Livres? mais nous en parlerons ailleurs. C'est donc contre toute sorte de raison que M. de la M. conclut qu'*Homere peche en tous ces endroits contre le principe qui doit guider un Poëte dans le choix des circonstances*. Longin, à qui je ne crois pas que M. de la M. veuille rien disputer en fait de sage Critique, enseigne * que le secret infaillible pour arriver au grand, c'est de faire à propos le choix des circonstances les plus considerables, & de les lier si bien ensemble, qu'elles ne forment qu'un seul corps, & il cite Homere pour exemple.

Si M. de la M. a été si malheureux dans la Critique qu'il fait de la Narration d'Homere, il ne réüssira pas mieux dans celle qu'il fait de ses Repetitions, quoiqu'il se croye fort assuré de la victoire, & qu'il parle d'un ton qui lui convient peu: † *Ce défaut*, dit-il, *regne dans Homere à un excès qui ne devroit pas lui avoir laissé de défenseurs, & je ne suis pas moins étonné des Apologies, que de la faute même.* Certainement on ne peut pas parler avec plus de présomption, & en même temps avec moins de connoissance. Il recherche ensuite ce qui pouvoit induire Homere à faire ces Repetitions, & il en donne plusieurs raisons toutes tres frivoles, & enfin il s'arrête à celle-ci, ‡ *Pour moi*, dit-il, *je penserois*, *tout desobli-*

* Ch. 8. † Pag. 64. ‡ Pag. 65.

geant que ce discours puisse être, qu'Homere aimoit à grossir son ouvrage de ce qui ne lui coûtoit plus rien, & que le plaisir de récrire ses vers lui en cachoit l'inutilité & le contretemps. Quelle frivole accusation contre un aussi grand Poëte qu'Homere ! *Il aimoit à récrire ses vers pour grossir son ouvrage, & voilà d'où sont venuës ses Repetitions.* Il faut avoüer que ce Censeur est inépuisable en conjectures également fondées. Mais quand Homere auroit été capable de farcir son ouvrage de ces inutiles & ennuyeuses Repetitions, les grands Critiques, à qui nous devons ses Poëmes tels que nous les avons aujourd'hui, les y auroient-ils laissées ? Ne les auroient-ils pas prises pour des fautes de Copistes, ou pour des additions des Rhapsodes, & auroient-ils manqué de les en purger, ou du moins de les condamner ?

Je ne repeterai point ici ce que j'ai dit dans la Préface de l'Iliade pour expliquer de quelle maniere ces Poësies d'Homere se sont conservées, & comment elles sont venües entieres jusqu'à nous. On peut le prendre-là. Mais il est certain que si ces Repetitions étoient de la nature dont parle M. de la M. elles n'auroient échappé ni à Lycurgue, ni à Pisistrate, ni aux Philosophes Callisthene, Anaxarque & Aristote, qu'Alexandre employa à revoir ces Poëmes sur les meilleures Copies, & à en donner une Edition plus correcte. Zenodote, qui les revit encore sous le premier des Ptolomées, ne leur auroit pas fait de quartier ; & le celebre Aristarque, qui, cent

cent cinquante ans avant notre Seigneur, en donna une nouvelle Edition revûe sur celle d'Alexandre, & sur celle de Zenodote, ne les auroit pas pardonnées. M. de la M. dira peut-être que c'étoient des gens peu délicats, & qui n'ayant pas tant d'esprit que lui, n'étoient point choquez de ces Repetitions. Mais il diroit une chose tres absurde, car nous voyons par les témoignages de l'Antiquité, que des Repetitions inutiles n'auroient pas été du goût des Atheniens, & sur-tout d'Alcibiade à qui Socrate dit dans Platon : * *Vous voulez de nouvelles preuves & de nouvelles démonstrations, & vous traitez les premieres comme de vieux habits que vous ne voulez plus mettre; vous demandez toûjours quelque chose de tout neuf.* Et plus bas, *mais comme vous êtes fort délicat, & que vous n'aimez pas à entendre deux fois la même chose.* Cependant cet homme si ennemi des Repetitions, aimoit & estimoit si fort Homere, qu'un jour étant entré dans l'Ecole d'un Rheteur, il lui demanda qu'il lui lût quelque partie d'Homere, & le Rheteur lui ayant répondu qu'il n'avoit rien de ce Poëte, Alcibiade lui donna un grand soufflet. Que feroit-il aujourd'hui à un Rheteur qui lui liroit l'Iliade de M. de la M? Ce Censeur prétend qu'on n'a pû encore rendre raison que d'une seule espece de repetition: *C'est quand les Messagers redisent mot pour mot les discours qu'ils sont chargez de faire.* *On prétend que cette exactitude est de leur devoir. Mau-*

vaise

* *Dans le premier Alcibiade.*

vaise raison cependant pour excuser les redites. Cette raison n'est mauvaise que dans l'esprit de M. de la M. mais elle est tres bonne dans l'esprit des gens sensez, & qui savent que telle étoit la coûtume de ces temps-là. Coûtume qu'on aime & qu'on respecte dans Homere, parce qu'on la trouve dans les Livres Saints, aussi-bien que toutes les autres sortes de Repetitions que censure M. de la M. Il y a tel Chapitre où la même chose est repetée jusqu'à trois ou quatre fois, & personne n'a eu la malheureuse délicatesse de s'en plaindre & de le blâmer.

M. de la M. attaque ici mon sentiment sur un discours qu'Agamemnon fait aux Troupes dans le second Livre de l'Iliade*, & qu'il repete dans le IX. J'ai prétendu avec raison que ce discours est simulé dans les deux endroits, & lui il prétend qu'il n'est simulé que dans le premier, & que dans le second il est sincere; mais comme il se reserve à le prouver ailleurs †, je me reserve aussi à lui répondre en son lieu. Je dirai seulement ici que cet exemple qu'il dit avoir choisi entre mille, est tres mal choisi. Car le discours du IX. Livre n'est que l'Abregé de celui du second.

M. de la M. continuë : *J'en dis autant de ces longues épithetes, & de ces attributs attachez aux Dieux & aux Heros ; quand il seroit vrai que ces attributs n'étoient pas moins essentiels pour designer les personnes, que les noms pro-* *pres,*

* *Iliad.* 2. *v.* 110. & *Iliad.* 9. *v.* 17.
† *Sur la p.* 93.

pres, encore n'a-t-on pas raison de le prétendre. Homere se passe souvent de ces attributs, ils ne lui étoient donc pas necessaires. Je suis surprise que M. de la M. ait osé renouveller cette miserable Critique après la solide réponse que M. Despreaux a faite * à M. P. qu'il en croyoit le premier Auteur, quoiqu'il n'ait fait que suivre en cela l'Auteur de *Clovis.* Cette réponse est tirée de la Coûtume qu'on avoit en Grece, où, comme les enfans ne portoient pas le nom de leur pere, on leur donnoit ordinairement des épithetes pour les distinguer. Homere donc écrivant dans le genie de sa Langue, ne s'est pas contenté de donner à ses Dieux & à ses Heros des noms de distinction, qu'on leur donnoit dans la Prose, mais il leur en a composé de doux & d'harmonieux, qui marquent leur principal caractere, &c. Et il ne faut pas regarder ces épithetes, qu'il leur donne, comme de simples Epithetes, mais comme des especes de Surnoms qui les font connoître. Et on n'a jamais trouvé mauvais qu'on repetât ces épithetes, parce que ce sont, comme je viens de le dire, des especes de surnoms. Virgile est entré dans ce goût Grec, quand il a repeté tant de fois dans l'Eneïde, *Pius Æneas, Pater Æneas*, qui sont comme les surnoms d'Enée. Et c'est pourquoi on lui a objecté mal à propos qu'Enée se loüe lui même quand il dit, *sum pius Æneas, je suis le pieux Enée*, parce qu'il ne fait

* *Dans sa Reflexion 9. sur Longin.*

fait proprement que dire son nom. Il ne faut donc pas trouver étrange qu'Homere donne de ces sortes d'épithetes à ses Heros en des occasions qui n'ont aucun rapport à ces épithetes, puisque cela se fait souvent même en François où nous donnons le nom de *Saint* à nos Saints en des rencontres où il s'agit de toute autre chose que de leur Sainteté, comme nous disons que Saint Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient Saint Etienne.

Mais, * dit M. de la M. *Homere se passe souvent de ces attributs*, *ils n'étoient donc pas necessaires*? Voilà une plaisante objection; comme si après que le Poëte a donné à ses Heros leur attribut, leur épithete, il ne pouvoit jamais s'en passer, ni les nommer seuls sans leur surnom. *Quel préjugé contre lui que cette negligence!* continuë-t-il. *Ce seroit trop d'en conclure sans autre preuve, qu'Homere est negligé par tout, mais du moins ce n'est pas trop de le soupçonner. J'avouë franchement que je l'ai fait, j'ai examiné tout le reste dans cet esprit, & si le plaisir de deviner juste, ne m'a pas fait illusion, j'ai trouvé presque par tout que mon soupçon n'étoit que trop bien fondé.* M. de la M. ne veut pas assûrer qu'Homere est negligé par tout, ce seroit trop. Mais il le soupçonne, & ce n'est pas trop. Et il a trouvé presque par tout que son soupçon n'est que trop fondé; il l'assûre donc. Homere est negligé par tout, c'est M. de la M. qui le dit. En quoi est-

* Pag. 67.

eſt-il negligé ? Dans ſa Narration diffuſe & inſipide, & dans ſes ennuyeuſes Repetitions, c'eſt-à-dire, dans ce en quoi il eſt le plus conforme à l'Ecriture Sainte. Quel nom donner à cette Critique ?

* *Il ne faut que connoître la nature de notre eſprit, pour juger que ces repetitions n'ont jamais pû être une ſource de plaiſir.* Je ne croi pas que l'on ait jamais dit que c'étoit-là le merite d'Homere, & que le plaiſir que donne ſa lecture venoit de ces Repetitions. Mais ſi elles ne ſont pas une ſource de plaiſir, elles ne ſont pas non plus une ſource d'ennui pour les bons Juges. Car ſi cela étoit elles auroient ennuyé tous les plus grands perſonnages qui ont vêcu dans des temps plus délicats que le nôtre. Plus on auroit eu d'eſprit, plus on en auroit été choqué ; ils ne l'ont point été ; les plus grands Poëtes de notre ſiecle ne l'ont pas été non plus, jamais perſonne ne lui en a fait un reproche ; les dégoûts de Saint Sorlin, de M. P. de M. de la M. ne doivent donc pas nous allarmer. Mais M. de la M. veut-il une autorité qui lui faſſe voir que ces Repetitions, qui le choquent ſi fort, non-ſeulement n'ont pas déplû, mais qu'elles ont plû à de bons Juges ? il n'a qu'à lire le 15. Ch. des Saturnales de Macrobe où en parlant de certaines Repetitions que Virgile a évitées, & qu'Homere n'a pas craint d'employer, dit : *Has copias fortaſſe putat aliquis divinæ illi ſimplicitati præferendas ; ſed neſcio*,

* *Pag.* 68.

scio quomodo Homerum Repetitio illa unicè decet, & est genio antiqui Poëtæ digna, &c.
„ Peut-être quelqu'un croira-t-il que cette
„ richesse de Virgile est préferable à cette di-
„ vine simplicité d'Homere; mais je ne sai
„ comment ces Repetitions siéent unique-
„ ment à ce dernier & sont dignes du genie
„ de cet ancien Poëte.

Après les Repetitions, M. de la M. attaque les Descriptions. Il reconnoît qu'*Homere a toûjours passé pour un grand Peintre*, & il a la bonté d'avouër qu'*il y a plusieurs morceaux qui ne font pas beaucoup rabattre des loüanges qu'on lui a prodiguées sur ce talent.* Ne craignez point qu'il s'engage trop, ni qu'il prodigue ses éloges. La description du combat d'Achille, à tout prendre, lui paroît belle quoi-que bizarre. Il est assez content de celle des jeux celebrez aux funerailles de Patrocle, quoi-que mal placée. Ainsi au jugement de ce Censeur il y a toûjours quelque *mais* ou quelque *si* qui gâtent tout, & qui ne laissent pas Homere joüir en repos de la reputation qu'il a euë dans tous les siecles. Il ne marchande pas les termes. *Je croi*, dit-il *, *que sur cette partie, comme sur toutes les autres, il pourroit égarer souvent ses imitateurs.* Voilà donc Homere declaré par M. de la M. un modele tres dangereux sur les descriptions & sur toutes les autres parties du Poëme. Que ne doit-on pas attendre sur la Poësie, d'un Juge si severe & si délicat! C'est ce que nous

* *Pag.* 69.

nous verrons dans la suite. Voyons ici sur quoi il fonde ses degoûts. *Il entre d'ordinaire*, dit-il, *dans un trop grand détail, & ses peintures à force de minucies, deviennent froides & languissantes.* Il rapporte quelques-uns de ces détails qui l'ont impatienté, & après avoir fait le Docteur sur la difference qu'il y a entre la Poësie & la Peinture, & reveillé encore ses dégoûts sur Achille occupé à preparer lui-même un repas, & faisant ses fonctions d'un Cuisinier, il nous apprend qu'il est blessé du desagrément de l'image, sans savoir gré au Peintre d'une imitation qui n'a rien que d'aisé; & enfin il conclut * *que le vrai merite du Poëte n'est pas de tout peindre, mais de ne peindre que ce qui convient, ce qui peut interesser, & ce qui peut plaire. Il s'en faut bien qu'Homere soit toûjours heureux dans ce choix; content de ne pas sortir du vrai il ne paroît point assez soigneux du grand, ni de l'agréable.*

Il est certain que jamais Ecrivain n'est entré dans un plus grand détail qu'Homere, & n'a dit plus volontiers les petites choses. Il est certain aussi que Longin † reconnoît que de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout, mais ce même Longin dans le même Chapitre cite en même-temps Homere comme le Poëte qui a le mieux sû ramasser les grandes circonstances qui se trouvent dans chaque Sujet, & écarter toutes les particularitez basses & superfluës. Il faut donc ou-

* *Pag. 71. 72.* † *Dans le Chap. 8.*

ou que Longin n'ait pas senti ces détails bas, ennuyeux, & choquants que M. de la M. reproche à ce Poëte, ou qu'il les ait approuvez. On n'accusera pas ce Rheteur d'avoir manqué d'esprit ni de délicatesse; il a donc pris pour beauté ce que M. de la M. prend pour deffaut. Et cela est vrai. En effet jamais Homere ne paroît plus grand peintre que dans ces petites choses, car il les représente avec tant de noblesse & tant de legereté, qu'on peut dire que c'est le triomphe de la Poësie. Le Poëte ennuyeux, ce n'est pas celui qui dit noblement & vivement de petites choses, mais celui qui en dit de grandes bassement & languissamment. Ce précepte auroit été plus necessaire à notre Censeur que tous ceux qu'il débite; s'il l'avoit eu present il n'auroit pas décidé avec tant de temerité qu'*il s'en faut bien qu'Homere soit toûjours heureux dans ce choix, & que content de ne point sortir du vrai il ne paroît pas assez soigneux du grand & de l'agréable*; & il auroit au contraire admiré ce Poëte d'avoir si heureusement trouvé le grand & l'agréable dans le vrai.

Après les descriptions, viennent les Discours qu'Homere prête à ses personnages. M. de la M. trouve que c'est la partie où ce Poëte a répandu le plus de beautez, mais non pas de beautez sans deffaut: *J'y trouve*, dit-il *, *souvent un fonds de grandeur & de pathetique qui, quoi qu'affoibli par bien des deffauts*

* *Pag. 72.*

fauts, ne laiſſe pas encore de ſe faire ſentir. Voilà toûjours les deffauts qui accompagnent les beautez d'Homere.

Mais comme il y a des gens, dit-il, *qui ſont ſi frappez du beau qu'ils ne ſentent pas les deffauts qui l'accompagnent, il y en a auſſi qui ſont tellement bleſſez des deffauts, que le beau qui y tient, ne les touche plus. Quand on ne lit que pour ſon plaiſir, on peut joüir de ſes préventions; ce n'eſt que quand on juge*, ajoûte-t-il, *qu'on eſt obligé d'y regarder de plus près, afin de ne tomber ni dans les loüanges exaggerées, ni dans les Critiques injuſtes également honteuſes à la Raiſon.* M. de la M. nons aſſûre ici que ce n'eſt pas legerement & ſans y avoir bien fait attention, qu'il s'érige en Juge, & qu'il a bien penſé à ce qu'il fait. Il ne veut tomber ni dans des loüanges exaggerées, ni dans des Critiques injuſtes. Juſqu'ici nous avons vû veritablement qu'il n'a pas prodigué des loüanges, mais qu'il n'a nullement été avare de fauſſes Critiques. Et ce qu'il a fait, il le fera encore. Voilà l'effet admirable de ſa grande attention. Mais je voudrois bien ſavoir où il a pris ce beau principe que les loüanges exaggerées & les Critiques injuſtes ſont également honteuſes à la Raiſon. Voilà ce que perſonne avant lui n'a ni avancé ni penſé. Les loüanges exaggerées peuvent être quelquefois pardonnables, & les fauſſes Critiques ne le ſont jamais; les premieres ne marquent pas abſolument un défaut de raiſon, & les autres le marquent toûjours. Ramenons donc M. de la M. au vrai principe; blâmer ce qui eſt

est bon, & loüer ce qui est mauvais, voilà ce qui est également honteux à la Raison. Cela est si vrai, que les loüanges que les amis de M. de la M. ont données à son Discours, & à son Poëme ne sont point blâmables comme exagerées, mais comme fausses; car pour peu qu'il eût réüssi, on leur auroit pardonné leurs exaggerations, & lui-même ne fait dans son Discours tant d'outrages à sa Raison, que parce qu'il a refusé à Homere, non les loüanges exaggerées, mais les loüanges qui lui sont dûës, & parce qu'il ne fait que blâmer & critiquer mal à propos ce qui merite d'être loüé & admiré de tous les hommes.

Il examine les discours d'Homere tres methodiquement,

I. Comment ils sont amenez.
II. Comment ils sont placez.
III. Comment ils sont conçûs.

D'abord la maniere dont Homere les amene, lui paroît * *si languissante & si uniforme, qu'elle nuit souvent à l'effet des discours même, toûjours*, un tel dit, un tel répondit: *Ces manieres de parler*, dit-il, répond-il, reprend Agamemnon, interrompt Achille, *manquoient-elles à sa Langue? Mais soit la faute du Poëte, soit la faute de l'Idiome, on ne sent pas moins le besoin qu'en auroit l'Iliade.* Voilà bien des erreurs & des ignorances entassées. Premierement cette maniere, que M. de la M. trouve si languissante & si uniforme, est encore celle des Ecrivains Sacrez; & il ne faut qu'ouvrir

* *Pag.* 73.

vrir la Bible pour en trouver des exemples. En second lieu, Homere avoit non seulement des termes équivalens à ceux-ci, *dit-il*, *répond-il*, *reprend Agamemnon*, mais encore de plus courts. Il ne s'en est pas servi parce qu'ils ne sont pas assez graves pour le Poëme Epique. En troisiéme lieu, on sent si peu le besoin qu'en a l'Iliade, que jamais personne ne s'est avisé de les y souhaiter, ni n'a fait un reproche à Homere de ne les avoir pas employez. Enfin il est si peu vrai que la premiere maniere soit toûjours celle d'Homere, que jamais Poëte n'a mieux senti que lui ce que demande quelquefois la rapidité de la Narration ; c'est pourquoi pour empêcher son discours de languir, il supprime à propos, *un tel dit telle chose*, & se mettant à la place de celui dont il parle, il joüe son personnage, & parle pour lui. Cela est encore plus vif que de continuer la Narration avec le secours de *dit-il*, que M. de la M. demande.

Sur le second point il avoüe qu'il y a dans ce Poëte beaucoup de discours qui sont à leur place, mais il assûre qu'il y en a beaucoup d'autres qui n'y sont pas, & parmi ces derniers il compte * ces longues conversations que quelques Guerriers ont ensemble au milieu des batailles avant que de se charger, comme celle de Diomede & de Glaucus dans le VI. Livre. Et celle de Tlepoleme avec Sarpedon dans le V. M. de la M. parle ici de la seconde qu'il rapporte toute entiere de ma

F Tra-

* *Pag.* 75.

Traduction, & il assûre que *sur cet exemple on ne doit pas craindre de juger trop legerement d'Homere. Car pour peu qu'on le trouve digne de censure en celui-ci, on peut s'assûrer qu'il l'est bien davantage en d'autres.* En effet si le discours de Tlepoleme & celui de Sarpedon, qui n'ont en tout que vingt-un Vers, sont trop longs & méritent la censure, celui de Diomede & celui de Glaucus la meriteront bien davantage, puisqu'ils en ont quatre-vingt-trois. Voilà une Critique bien aisée, où il ne faut que compter par ses doigts. Mais est-ce ainsi que l'on juge & que l'on décide? Ces discours de Tlepoleme & de Sarpedon bien loin d'être dignes de censure, meritent au contraire d'être loüez. Et Eustathe, Homme d'un grand sens, leur donne de grandes loüanges, & y fait découvrir de grandes beautez. On en peut voir quelque chose dans mes Remarques, ausquelles M. de la M. n'a pas daigné faire attention. * *Il attaque principalement le peu d'égard qu'Homere a pour la vraisemblance, en faisant tenir à ses Heros de si longs discours quand il n'est question que de se battre, &c.* Je ne comprends pas comment un homme sensé peut faire une si pitoyable Critique, après ce qui a été dit dans les Remarques sur la Poëtique d'Aristote Chap. XXVI. pour la justification d'Homere. J'ai rapporté tout du long la Remarque de M. Dacier pag. 90. Mais tout ce qu'on écrit est inutile pour certaines gens, ils ne lisent point, ou

* *Pag.* 77.

ou ils lisent mal. Il seroit pourtant bon quelquefois de lire & de bien lire, & la Reflexion suivante va le prouver.

M. de la M. continuë, * *on a condamné dans un Opera de Quinaut la Scene où Epaphus & Phaëton se disent des injures, & se vantent reciproquement de leur naissance. On ne goûtoit pas que, l'épée au côté, leur colere s'exhalât en discours ; cependant le contretemps n'est pas si considerable que dans la chaleur d'un combat ; mais on a deux poids & deux mesures pour les anciens & pour les modernes. On condamne franchement Quinaut parce qu'il est de notre siecle, & le prejugé de l'Antiquité fait qu'on n'ose sentir la faute d'Homere.* Voilà une grande douleur pour M. de la M. de voir un Opera de Quinaut blâmé. Mais on l'a blâmé avec raison sans avoir pour cela deux poids & deux mesures. Il est fâcheux que M. de la M. marque ici d'une maniere si évidente le peu de soin qu'il a eu de s'instruire de son Art. On blâme dans Quinaut ce qu'on approuve dans Homere, parce que le Poëme Epique & le Poëme Dramatique sont fort differens, & que ce qui réüssit dans l'un, ne doit pas être toûjours hazardé dans l'autre. Si M. de la M. avoit consulté Aristote, il lui en auroit dit la raison : † *il faut jetter le merveilleux dans la Tragedie*, dit-il, *mais encore plus dans l'Epopée qui va en cela jusqu'au déraisonnable ; car comme dans l'Epopée on ne voit pas les personnages qui agissent, tout ce qui passe les bornes de la Rai-* son

F 2

* *Pag.* 78. † *Ch.* 25. *de la Poëtiq.*

son, est tres propre à y produire l'admirable & le merveilleux ; par exemple tout ce qu'Homere dit d'Hector poursuivi par Achille, seroit ridicule sur le Theatre ...... Mais c'est ce qui ne paroît pas dans l'Epopée. Voilà justement le cas de l'Opera de Quinaut. On ne peut souffrir Epaphus & Phaëton qui se querellent l'épée au côté, parce que cela est entierement opposé à nos mœurs & à nos coûtumes ; & ils paroissent ridicules, parce qu'on les voit, & que c'est une action qui se passe à nos yeux. Et on souffre dans Homere Tlepoleme & Sarpedon, Diomede & Glaucus faire la même chose, parce qu'on ne les voit pas, & que ce n'est qu'un recit. Voilà une décision bien nette, tirée de la nature de ces deux Poëmes, dont M. de la M. devoit être mieux instruit. Et voilà pourquoi ce qu'il blâme dans Homere y produit le merveilleux, & seroit très-ridicule dans la Tragedie. En un mot on ne doit pas hazarder dans la Tragedie tout ce que l'on hazarde dans le Poëme Epique, & on en voit la raison. M. de la M. blâme * encore les discours que les vainqueurs adressent quelquefois à ceux qu'ils ont tuez. Ces discours continuez & adressez personnellement au Cadavre, ne lui paroissent ni Heroïques, ni naturels. Ce n'est point à moi à parler sur ces matieres, mais il me semble que tout ce qui naît de la passion est naturel. Or il est constant que ces discours, c'est la passion qui les dicte. D'ailleurs on peut dire que pour l'ordi-

* *Pag.* 80.

dinaire ces discours ne s'adressent pas à un homme mort, mais à un homme mourant. Celui qu'Idomenée tient à Othryonée dans le XIII. Livre, & que M. de la M. a choisi pour exemple, est tel. Il ne paroît pas qu'Othryonée fût déja mort. Un homme percé d'un coup de pique, peut vivre quelques momens. Mais justifions encore mieux Homere, & faisons voir à M. de la M. qu'on peut fort bien parler à un corps mort; heureusement l'Histoire nous en fournit des exemples. Après la bataille de Philippes, Antoine trouva sur le Champ de bataille le corps de Brutus qui s'étoit tué après sa défaite. Plutarque remarque qu'il s'arrêta & qu'il lui fit des reproches sur la mort de son frere Caïus Antonius, que Brutus avoit fait mourir en Macedoine pour vanger la mort de Ciceron. Plutarque n'a pas été assez bizarrement délicat pour condamner ce discours adressé à un Cadavre, & pour nous dire qu'il ne lui paroissoit ni Heroïque ni naturel, car il sentoit bien que c'étoit l'effet de la passion. Mais M. de la M. a des regles de Critique toutes particulieres. J'espere qu'il aura la bonté de souffrir dans les fictions de la Poësie ce qui se voit dans la nature, & que l'Histoire elle-même justifie & autorise par des faits. Il ne condamne pas seulement la raillerie d'Idomenée comme mal placée, parce qu'elle s'adresse à un mort, il la trouve encore froide, & je croi qu'il se trompe. On ne pouvoit rien dire de plus amer, ni de plus ingenieux à un homme qui recherchoit Cassandre en mariage, & qui pour l'obtenir,

avoit promis de chaſſer les Grecs ; & j'oſerois bien deffier M. de la M. qui a tant d'eſprit & de délicateſſe, de rien ſubſtituer à la place, qui fût plus convenable & qui valût mieux.

Mais les diſcours qu'il trouve les plus mal placez, ce ſont ceux que les hommes adreſſent à leurs chevaux. * *Heureuſement*, dit-il, *ils ſont en petit nombre dans l'Iliade. N'eſt-il pas encore bien étonnant qu'il y en ait ? Qu'on impute tout cela, ſi l'on veut, à la groſſiereté des temps, il s'enſuivra que les meilleurs eſprits devoient s'en ſentir, & par conſéquent les meilleurs Ouvrages étoient encore tres imparfaits.* Il rapporte enſuite le diſcours qu'Hector tint à ſes chevaux dans le VIII. Livre, & celui qu'Antiloque tient aux ſiens dans le XXIII. Il pouvoit ajoûter celui qu'Achille tient aux ſiens dans le XIX. Jamais perſonne n'a imputé à la groſſiereté des ſiecles ces harangues faites aux chevaux. Jamais perſonne n'a été aſſez fou pour tirer de ces Diſcours cette concluſion, que cette groſſiereté avoit infecté les meilleurs eſprits, & que par conſéquent leurs Ouvrages ne pouvoient être qu'imparfaits. Comment ſe peut-il qu'un Reformateur d'Homere raiſonne ſi mal, & qu'il continuë de marquer le peu de connoiſſance qu'il a de la nature du Poëme Epique? Nous avons déja vû que c'eſt une fable tout comme celle d'Eſope; dans la fable non ſeulement les bêtes, mais les plantes même par-

* *Pag.* 81.

parlent, & ont du sentiment. Nous en voyons même des exemples dans l'Ecriture Sainte. C'est ce qui a donné à Homere la liberté de faire parler un cheval, & je m'étonne que notre Censeur n'ait pas plûtôt fait ce reproche à Homere, car il est bien plus étrange de faire parler un cheval, que de parler à un cheval. Homere ne s'est servi qu'une seule fois de cette liberté. * Il a fait parler & même prophetiser le cheval d'Achille, & j'ose dire qu'il n'y a point d'endroit dans Homere où la grande adresse de ce Poëte paroisse dans un plus grand jour; on peut voir ma Remarque. Le P. le Bossu a fort bien dit que cet incident doit être mis entre les Miracles dont l'Iliade est pleine, comme on lit dans l'Histoire Romaine que cela est quelquefois arrivé, & comme nous le savons de l'Anesse de Balaam. De sorte que quand Homere auroit usé plus souvent de cette licence, on ne pourroit blâmer sa fable de quelque irregularité. Voilà comme parlent les gens instruits. D'ailleurs rien n'est si propre à donner de l'admiration que ces choses extraordinaires & naturellement incroyables, & c'est le merveilleux que cherche sur-tout le Poëme Epique, qui comme Aristote nous en avertit, a le privilege de le pousser jusqu'au déraisonnable. Si Homere a donc pû faire parler un cheval sans s'exposer à la censure, n'a-t-il pas pû encore mieux faire parler les hommes à leurs chevaux,

* *Liv. 19. p. 164.*

vaux, & cela devoit-il lui attirer cette froide raillerie qu'*il ne mettoit pas grande difference entre les hommes & les chevaux*. Un homme qui accuse les Heros d'Homere d'être de fort mauvais railleurs, devroit être meilleur railleur lui-même. Il est pourtant si persuadé qu'il a raison, qu'il finit cet article par ces paroles. * *Je ne perdrai point de raisonnement à critiquer ces endroits, il n'en faut point d'autre censure que de les faire lire.* Il a tant perdu de raisonnemens à critiquer, qu'il fait fort bien d'en être avare ; il s'en avise pourtant un peu tard, & il en perdra encore. *Jusqu'où va cependant le respect de l'Antiquité*, dit-il, *Virgile, quoi-que d'ailleurs si judicieux Imitateur d'Homere, n'a pas laissé de l'imiter une fois dans cette absurdité.* Les injures, qui déplaisent tant à notre Censeur dans Homere, ne lui coûtent rien, il traite Virgile d'absurde, comme s'il lui disoit une douceur ; mais dans ce même endroit il fait voir qu'il ne connoît pas mieux Virgile qu'Homere ; car Virgile a plus fait encore, que de faire parler à des chevaux, il donne un sentiment humain au cheval de Pallas, & lui fait pleurer la mort de son Maître. Il fait plus encore, il fait que Turnus adresse un long discours à sa Pique, qu'il l'invoque même comme une Divinité ; vraiment Virgile est bien plus absurde que M. de la M. ne pensoit.

Voilà donc ces discours adressez à des chevaux, justifiez par la nature de la Fable.

* *Pag.* 84.

Mais indépendamment de cette raison qui est décisive, à ne regarder ces discours que du côté de l'éloquence, & de ce que l'Art Oratoire permet, & qu'il enseigne même, il n'y a rien là qu'on puisse blâmer. Un Orateur dans la passion parle à tout, & fait tout parler. Les anciens Orateurs en fournissent assez d'exemples.

M. de la M. ne laisse pas de trouver dans Homere des discours bien placez, & il met de ce nombre ceux que les Ambassadeurs d'Agamemnon tiennent à Achille dans le IX. Livre pour desarmer sa colere : *Il n'y en a point dans toute l'Iliade*, dit-il, *qui soient plus à propos, ni qui donnent une plus grande idée du genie d'Homere* ; mais comme notre Censeur est d'une délicatesse extrême & d'une finesse de goût superieure à tout ce qu'on a vû jusqu'ici, il n'y a rien de parfait à ses yeux, & ces discours ont eu beau passer jusqu'ici pour des modeles achevez de la plus parfaite éloquence, il y trouve de grands défauts. *Il faut*, dit-il, *descendre à present dans le détail de ces discours pour y demêler quelques-uns des défauts qui sont semez par tout dans ceux d'Homere.* Il faut bien que ces discours se sentent du genie grossier qui les a produits. Nous allons voir ici un effort de Critique admirable.

Le défaut qu'il trouve dans celui d'Ulysse, c'est le détail des offres d'Agamemnon, † *où il repete mot pour mot trois longues pages qu'on*

† Pag. 81.

qu'on vient de lire un instant auparavant. Je ne croi pas que jamais une si étrange Critique soit échappée à un homme sensé. Et afin que le Lecteur en voye toute l'absurdité par lui-même, il faut le mettre dans le fait. Agamemnon résolu enfin de ne rien oublier pour appaiser Achille, dans un Conseil qu'il tient dans sa tente, propose tout ce qu'il est prêt de donner à ce Heros ; on nomme les Ambassadeurs ; ils partent, & étant arrivez dans la tente d'Achille, Ulysse, qui parle le premier, fait le détail de ces offres d'Agamemnon. Ce détail avoit été fait dans le Conseil une heure auparavant. Sans doute ; mais Achille n'étoit pas dans ce Conseil, il n'avoit pas entendu ces offres, & il falloit bien qu'il en fût instruit. Que le Roi aujourd'hui marque des conditions à ses ennemis, celui qui sera chargé de ses ordres & qui ira les offrir de sa part, n'en fera-t-il pas le détail, quoi-que ce détail ait déja été fait dans son Cabinet ; comment feroit-il pour l'éviter? Diroit-il, *le Roi vous offre les conditions qu'il a proposées dans son Conseil*? J'ai honte de répondre à une censure si pitoyable.

Dans la réponse d'Achille, voici les défauts qu'y trouve notre Censeur : * *Il se compare avec quelque étenduë à un oiseau qui s'expose à tous les dangers pour ses petits. La comparaison est juste, mais je ne croi pas qu'elle soit de la passion*, &c. Cette Critique n'est pas moins

* *Pag.* 86.

moins étonnante que la premiere. Car cet endroit est parfaitement beau. Et cette comparaison, pleine de douceur & si belle d'elle-même, est encore plus belle dans la bouche d'Achille par le contraste qu'elle fait avec cet esprit fougueux & emporté. Mais, toute douce qu'elle est, elle ne laisse pas d'avoir sa fierté. Achille traite par-là tous les Grecs de gens foibles qui auroient peri mille fois s'il ne les avoit sauvez. Il n'y a donc rien de plus ridicule que de dire qu'elle n'est pas de la passion. Quand notre Seigneur dit à Jerusalem, *combien de fois ai-je voulu assembler tes enfans comme une poule assemble ses petits sous ses aîles?* N'y a-t-il point là de la passion? Il me paroît que M. de la M. est de ces gens dont parle Terence, *Qui n'entendent rien à force de faire les entendus.* Dans l'Ecriture Sainte on trouve plusieurs Comparaisons empruntées des Oiseaux, toutes tres pathetiques. Toute la grace qu'il fait à cette Comparaison, c'est de ne la trouver pas choquante, comme beaucoup d'autres répanduës dans les Discours de l'Iliade; * *mais il a crû devoir la relever pour faire sentir qu'Homere ne contraste pas assez le style de son propre recit, & celui des discours de ses Acteurs, &c.* Autre erreur de M. de la M. Voit-on regner dans les Discours de ces Ambassadeurs la grande Poësie qui regne dans ce qui est proprement du Poëte! & ces Discours sont-ils en rien au dessus de la portée de ceux qui les font?

* *Pag.* 87.

Le second défaut du discours d'Achille, *c'est le mauvais choix des circonstances : il tombe dans un détail froid & inutile. Si Neptune m'accorde une heureuse Navigation*, dit ce Heros, *j'arriverai le troisiéme jour à la fertile Phthie ; je trouverai là toutes les richesses que j'y ai laissées en partant pour cette malheureuse expedition, & j'y en porterai d'ici assez d'autres, &c.* La passion dédaigne ces petites circonstances, dit notre Censeur ; & *quand il seroit vrai qu'elles seroient naturelles, il suffit qu'il soit naturel aussi de les ômettre pour que le Poëte doive choisir entre deux choses également dans la nature, celle qui peut faire le plus de plaisir.* Voilà la regle du monde la plus fausse dans son application. Ces circonstances ne sont nullement petites, & elles sont non seulement naturelles, mais tres convenables. Et ce qui est naturel & convenable est toûjours ce qui fait le plus de plaisir. Il ne faut que se remettre l'état où est Achille, & le sujet qu'il a de se plaindre d'Agamemnon. Il est résolu de se retirer, & pour mieux faire voir à ces Ambassadeurs que son parti est pris, il leur dit qu'il arrivera en trois jours dans sa Patrie. Agamemnon lui a enlevé le prix dont on avoit honoré son courage ; & lui a fait de grandes injustices dans le partage du butin ; il déclare qu'il ne s'en met point en peine, qu'il a assez de richesses dans son Palais, & que malgré lui il y en portera assez d'autres, & qu'il y menera de belles femmes, *qui sont le fruit de ses conquêtes, & qu'on n'a pû lui ravir.* Bien loin que ces circonstances soient

soient petites & indignes, elles sont tres-grandes & d'une fierté digne d'Achille.

Un troisiéme défaut de ce discours d'Achille, c'est le caractere des passions mal observé. * *Achille*, dit-il, *refuse avec hauteur les presens d'Agamemnon. Quand il me donneroit*, dit ce Heros, *tous les Tresors qui entrent dans Orchomene ou dans Thébes d'Egypte, qui est la plus riche Ville du monde, & qui a cent Portes par chacune desquelles sortent tous les jours deux cens Guerriers, avec leurs chevaux & leurs chars. Non, quand il me donneroit autant de talents d'or que le rivage de la Mer a de grains de sable, avec tous ces immenses presens Agamemnon ne me flechiroit jamais.* On sent d'abord, dit notre Censeur, que l'alternative de Thébes & d'Orchomene n'est point du tout du caractére de l'emportement, & de plus que les particularitez de la Ville de Thébes ne sont pas supportables en cet endroit dans la bouche d'Achille. Je croi bien que M. de la M. sent ce qu'il dit, car il sent bien des choses que les plus sensez même ne sentent pas; mais où a-t-il appris que ce n'est pas du caractere de l'emportement, de promener son imagination sur tous les sujets qui peuvent encherir sur l'idée qu'on a donnée d'abord, & que l'on veut fortifier? Peut-on s'empêcher de sentir que cette gradation, ou plûtôt cette exaggeration de richesses est l'effet de la passion? Et en cet état Achille pouvoit-il mieux choisir que de prendre

* *Pag.* 88.

dre les deux plus riches Villes du monde? Et quant aux particularitez de Thébes, que ce Censeur trouve insupportables, elles sont ajoûtées avec beaucoup de sens & de raison, pour marquer la grandeur de cette Ville & ses richesses immenses. En effet quelle Ville, qu'une Ville dont il sortoit vingt mille Chars de Guerre ! Que doit-on juger de son Infanterie & du reste de ses Habitans ? D'ailleurs un autre qu'Achille, auroit peut-être oublié cette particularité ; mais cette idée de Guerre, combien est-elle séante dans la bouche de ce Heros ?

Enfin le quatriéme défaut de ce discours d'Achille, selon ce Censeur, ce sont les sentimens équivoques. Achille dit que *la vie est d'un prix que rien n'égale .... rien n'est comparable à la vie.* Il dit qu'il prefere une longue vie à une vie courte & suivie d'une gloire immortelle. *On devine bien*, * dit M. de la M. *par le caractere d'Achille, déja connu, que son raisonnement ne part pas de l'abondance du cœur, mais il n'y a rien ni dans le raisonnement, ni dans les termes, qui ne presente une lâcheté bien sincere, & il me semble qu'avec un peu plus d'Art, Homere auroit pû faire briller le courage d'Achille, même en le faisant parler contre la gloire.* On ne sait comment prendre M. de la M. Il se plaint qu'il n'y a point de passion dans les discours d'Homere, & quand il y en a il ne la sent point. Il étoit pourtant bien aisé de sentir que plus cette prétenduë lâche-té

* Pag. 89.

té d'Achille paroît sincere, plus elle marque la colere & le dépit de ce Heros, & n'est-ce pas là l'effet de la passion? Je dis bien davantage, c'est qu'il n'y a ici nulle lâcheté, & que M. de la M. explique fort mal le sentiment d'Achille; ce Heros ne prefere point du tout une longue vie sans gloire à une vie courte suivie d'une gloire immortelle, mais il la prefere à une gloire immortelle dont il ne peut se flatter, & il en dit la raison, *car jamais ils ne verront*, dit-il, *la fin de cette Guerre, & ne saccageront jamais le superbe Ilion, Jupiter le couvre de sa main invincible.* Pourquoi s'aller faire tuer pour une entreprise qui ne réüssira pas? Voilà comme Homere fait parler ce Heros, toûjours tres sensément & sans dementir son caractere. Si M. de la M. avoit traité ce sujet, le beau tour qu'il lui auroit donné! Jugeons-en par la maniere dont il a corrigé le sentiment d'Achille;

Mais enfin par la gloire on veut m'interesser,
La gloire est un faux bien (*il croyoit le penser*,
Et le dépit menteur le séduisant lui-même,
Il parle avec mépris du seul objet qu'il aime.)

Je ne dis rien de cette fausse maxime qu'il met dans la bouche d'Achille, & qu'Achille étoit incapable de penser; mais je demande à M. de la M. qui est-ce qui prononce cette heureuse Parenthese, & qui interrompt ainsi Achille dans sa Tente où il n'y a que les Ambassadeurs, Patrocle & lui? comment M. de la M. qui a tant de délicatesse & d'Art, n'a-t-

il

il point ſenti que cette Parentheſe gâte tout, & qu'elle convertit tres mal à propos en recit, une choſe qui ſe paſſe en action. Nous parlerons ailleurs de ces diſcours de M. de la M.

Il tombe enſuite ſur le diſcours de Phœnix, & il aſſûre que *tout ce qu'il employe pour flechir Achille auroit été bien plus touchant qu'il ne l'eſt dans Homere, ſans les défauts qui en éteignent preſque le pathetique*, car il trouve des défauts par tout. * *Un de ces défauts c'eſt que Phœnix employe des circonſtances choquantes, en parlant de l'enfance d'Achille.* Combien de fois, *dit-il*, avez-vous vomi dans mon ſein, comme il arrive aux Enfans de vomir ſur leur Nourrice. Il me loûë enſuite d'avoir judicieuſement ſupprimé cet endroit, *Qui prouve fort bien en paſſant*, dit-il, *que tout ce qui eſt dans la nature, n'eſt pas pour cela bon à peindre.* J'ai bien des choſes à répondre à cet article. Premierement il n'y a rien qu'on ne puiſſe flêtrir en le traduiſant plattement, & baſſement comme M. de la M. vient de traduire cet endroit. *Combien de fois avez-vous vomi dans mon ſein.* Ce n'eſt point là Homere, j'avois averti M. de la M. que le Grec diſoit : ***Pendant cette premiere enfance***, *toûjours tres difficile, vous avez ſouvent inondé mes habits du vin que je vous donnois à boire & que vous rejettiez.* Pourquoi prêter à Homere des termes groſſiers qu'il n'a point employez? En ſecond lieu, perſonne n'eſt plus perſuadé que

* *Pag. 90.*

que moi que tout ce qui est dans la nature, n'est pas pour cela bon à peindre; mais je dis que ce que Phœnix dit ici, n'est pas de la nature des choses qu'on ne puisse peindre. Dans tous les temps & dans tous les païs, comme je l'ai dit dans ma Remarque, les Images dépendent des usages, & des manieres de penser. Celle qu'Homere fait ici, outre qu'elle est exprimée en termes tres beaux, tres harmonieux & tres Poëtiques, est encore tres naturelle & tres propre à attendrir Achille, en rappellant dans son esprit une idée qui entraîne necessairement celle de la tendresse que Phœnix avoit pour lui. Cela sert même à relever la grandeur d'Achille, car quel Enfant étoit-ce qu'un Enfant duquel un homme comme Phœnix, fils de Roi, essuyoit tous ces dégoûts? Enfin je merite si peu la loüange que me donne M. de la M. que j'ai declaré que quoique je sache fort bien qu'aujourd'hui on n'a pas la force de voir ainsi la nature toute simple, & qu'il faut souvent l'orner & la déguiser, je n'aurois pas laissé de suivre ici Homere, si j'avois pû trouver dans notre Langue des termes qui eussent approché de la beauté de ceux qu'il a trouvez dans la sienne.

Un autre défaut que M. de la M. trouve dans le discours de Phœnix, *C'est qu'il fait entrer deux longues Histoires dans son discours; la premiere est absolument hors de place, puisque c'est la sienne propre, qu'Achille devoit avoir déja entenduë plus d'une fois. Et la seconde, plus convenable au sujet, mais trop étenduë.* Voilà com-

comme notre Critique trouve des taches à ce qu'il y a de plus parfait. La premiere Histoire est hors de sa place, parce que c'est celle de Phœnix lui-même, & qu'Achille devoit l'avoir déja entenduë plus d'une fois. Qui a jamais raisonné de cette maniere? Cette premiere Histoire est d'autant mieux dans sa place qu'elle est l'Histoire de Phœnix lui-même, & que par là elle doit faire plus d'impression. Mais Achille l'avoit déja entenduë plus d'une fois. D'où le sait-il? Phœnix avoit-il été si pressé de dire à Achille qu'il s'étoit vû sur le point de tuer son Pere? Et quand même Achille auroit déja ouï raconter cette Histoire, pouvoit-elle être rappellée plus à propos qu'ici pour faire voir à quels malheureux excès porte une colere opiniâtre & outrée?

La seconde Histoire est plus convenable *au sujet*, dit M. de la M. *mais trop étenduë.* Cette Histoire a un si grand rapport & une ressemblance si sensible avec le fait dont il s'agit, qu'il n'y a personne qui ne le sente, & Homere y a suivi la même methode que dans son Poëme. Et quant à son étenduë, qu'il lui reproche, il devoit se souvenir que les discours de ces Ambassadeurs n'occupent aucun temps utile, tout se passe pendant la nuit. Et avec cette précaution Phœnix ne laisse pas de prendre les devants lorsqu'il dit: *je me souviens à ce propos d'une Histoire ancienne qui ressemble assez à ce qui se passe aujourd'hui, & qui est une leçon admirable, je vais vous la conter, car je parle au milieu de mes amis.* Après ce-

la,

la, ose-t-on reprocher à Phœnix qu'il a trop étendu une Histoire si necessaire, & dire *qu'il est ennuyeux*, *&* *que ce défaut tient lieu de tous les autres* ? Je voudrois bien que M. de la M. sût que ce n'est pas toûjours la longueur qui cause l'ennui, il y a des abregez mille fois plus ennuyeux que les plus longs Originaux dont on les a tirez ; on en voit de si longs qu'ils rebuttent, & qu'on ne les acheve jamais. Je suis fâchée d'apprendre à ce Censeur que cette longue Histoire, qu'il reprend dans le discours de Phœnix, est la même que Quintilien loüe dans ce Ch. si admirable qui commence son X. Liv. *Narrare verò quis breviùs quam qui mortem nunciat Patrocli ? Quis significantiùs potest quam qui Curetum Ætolorumque prælium exponit ?* Je sai bien que l'autorité de Quintilien n'est pas une autorité pour M. de la M. mais elle le sera pour les Esprits du commun.

Ce Censeur en veut ici *aux pauvres Commentateurs qui admirent les Histoires diffuses dans la bouche des vieillards d'Homere, parce qu'en effet le défaut de la vieillesse est d'aimer trop à conter. Mais ils ne songent pas que les vieillards d'Homere sont des Heros, & de plus des sages, &c.* Voilà une reflexion profonde; mais ces vieillards d'Homere tout Heros qu'ils sont, ne sont pas exempts des foiblesses que la nature apporte avec l'âge, & parce qu'ils sont sages, & que le long temps qu'ils ont vêcu leur a appris beaucoup de choses, c'est justement ce qui fait qu'ils aiment à conter pour répandre les tresors de leur

leur experience & de leur sagesse, & pour recevoir aussi le fruit de tout ce qu'ils ont fait de bien. * *Nestor, qu'Homere donne pour le plus sage des hommes, fait en un autre endroit encore pis que Phœnix, il arrête Patrocle qui refuse de s'asseoir, impatient qu'il est de retourner vers Achille. . . . On ne sait qui blesse le plus dans le discours de ce prétendu sage, ou l'envie demesurée de parler, ou la vanité, ou l'imprudence.* Je souffre de voir le pauvre Nestor, ce bon vieillard, si maltraité par un jeune homme qui se prévaut de ses talens & de ses forces. L'endroit que M. de la M. a devant les yeux, est dans le XI. Liv. de l'Iliade. Je ne devrois faire d'autre réponse à ce Censeur que de prier le Lecteur de lire ce Discours de Nestor. C'est la meilleure justification qu'on puisse en donner, car il est si plein d'éloquence & d'un si grand sens, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer. Si M. de la M. n'avoit pas tant de mépris pour les Commentateurs, il auroit pû profiter de ma Remarque, où j'ai répondu à cette Critique que de gens peu sensez avoient faite avant lui. Le Lecteur me pardonnera si je la rappelle ici. Patrocle vient de dire à Nestor qu'il n'a pas le temps de s'asseoir, qu'il est pressé d'aller rendre réponse à Achille, qui l'attend avec impatience. Cependant voici Nestor qui commence un Discours assez long, & Patrocle l'écoute. J'ai vû des gens qui reprochent cela à Homere, comme une

* *Pag.* 91.

une faute ou comme un petit oubli, mais ils se trompent, Patrocle ne s'assied point, il écoute ce discours debout. Nestor étoit un Prince si considerable & si respectable, que Patrocle ne pouvoit ni ne devoit l'interrompre pour le quitter, & ce discours est si serieux, si important, il touche de si près Patrocle & a un si grand rapport à Achille & aux affaires presentes, que Patrocle n'a pas à craindre d'être blâmé de ce petit retardement. Je dirai bien davantage, ce discours est placé ici avec tant d'Art, qu'Homere en tire le dénouëment de son Poëme. Patrocle retenu par Nestor, voit de ses yeux l'extremité où les Grecs sont réduits ; en s'en retournant il rencontre Eurypyle blessé, il est obligé de le mener dans sa Tente & de le penser, & pendant qu'il est occupé à ce devoir si necessaire, il voit les retranchemens forcez, & c'est la vûë de ce grand danger qui l'excite à faire de plus grands efforts pour fléchir Achille. D'ailleurs est-il possible qu'on ne soit pas touché de la beauté des sentimens & des preceptes dont Nestor remplit la fin de son Discours, & Patrocle n'auroit-il pas fait une grande faute s'il ne l'avoit pas écouté tout entier? M. de la M. auroit bien fait de ne pas attaquer Homere, particulierement sur ce qui regarde le grand sens, car j'ose l'assûrer que la partie n'est pas égale. Enfin M. de la M. plûtôt que de ne trouver rien à redire au Discours d'Ajax, s'avise de le critiquer par un souhait, tant il a de ressources pour la Critique. *Je ne desirerois,*

sirerois, dit-il*, *qu'une chose dans son Discours, c'est qu'il finit par un trait d'indignation, qui soûtint dans l'ame du Lecteur le même mouvement que le reste y fait naître.* On va voir combien sa Critique est juste & raisonnable, car ce trait d'indignation qu'il desire dans le discours d'Ajax, il le lui fournit liberalement, sa fecondité le rend prodigue de ces largesses. Après avoir changé ce discours de maniere qu'il n'est plus reconnoissable, voici ce beau trait d'indignation par où il desiroit qu'Ajax l'eût fini:

Cruel, puisque nos pleurs ne trouvent point de grace,
Puisse tomber sur vous le sort qui nous menace.

Mais Ajax n'étoit pas si peu sensé de parler ainsi à un homme fougueux comme Achille qui n'auroit pas été assez insensible, ni assez moderé pour lui répondre comme il a fait. Je suis fâchée qu'un Poëte comme M. de la M. ait defiguré les trois plus beaux Discours qu'on ait jamais lûs, & qu'il n'en ait compris ni le sens, ni l'œconomie. Cette belle imitation est le digne fruit de son excellente Critique.

Pour appuyer la censure qu'il vient de faire, il contrefait le Rheteur, & nous debite ses préceptes sur l'Art Oratoire, comme il nous a déja donné ses regles sur le Poëme Epique, avec cette difference qu'il n'y a rien que de faux dans celles-ci, & qu'il y a du vrai mêlé

* Pag. 92.

mêlé avec le faux dans ceux-là. Tâchons de bien mettre ce faux dans son jour, & de faire voir qu'on ne doit pas faire plus de compte des preceptes qu'il donne sur l'Eloquence, que de ses regles sur la Poësie. *Un Discours doit avoir son unité*, dit-il, *& il ne faut pas que rien en demente le caractere dominant.* Cela est vrai. *Si le fonds d'un Discours est l'éloquence, la fin doit être le trait le plus propre à persuader. Cette regle est fort bien observée par Ulysse.* Qu'est-ce que cela veut dire? L'éloquence n'est nullement le fonds de ce Discours, & il n'y en a pas moins dans celui de Phœnix que dans celui d'Ulysse; & celui d'Ajax dans sa simplicité fougueuse n'est pas moins éloquent que les deux premiers. Celui d'Ulysse ne persuade point Achille; celui de Phœnix commence à l'ébranler, & celui d'Ajax le fait renoncer au moins à ce prompt départ qu'il avoit resolu. Continuons, *Si le fonds en est pathetique, comme celui de Phœnix, la fin doit être touchante, celle du Discours de Phœnix ne l'est pas.* Autre erreur: la fin du Discours de Phœnix est plus touchante que celle du Discours d'Ulysse. Ulysse finit en disant *qu'Hector est persuadé qu'il n'y a pas un Grec qui ose s'opposer à ses efforts.* Et cela est tres propre à reveiller la jalousie d'Achille; mais Phœnix finit le sien plus fortement, & d'une maniere plus touchante. Car il lui dit, *Que si après avoir rejetté nos dons, la necessité vous force de combattre, vous aurez beau nous sauver, & nous procurer la victoire, vous n'aurez plus les mêmes honneurs.* Et je ne croi pas qu'on puisse jamais

rien

rien dire de plus fort, & de plus touchant à un homme ambitieux comme Achille, & amoureux de la gloire jusqu'à l'excès.

Si le fonds en est l'indignation, il doit finir avec le même sentiment. C'est une doctrine tres fausse. L'Orateur qui a commencé son Discours par l'Indignation, est le maître de le finir par le caractere doux & tendre, quand ce caractere va à son but. J'ai déja fait voir combien le trait d'Indignation que M. de la M. a prêté à Homere à la fin du Discours d'Ajax, est malheureux & contraire à ses vûës. Il a voulu éclaircir cette Doctrine par une Comparaison. *Il en est là-dessus de l'esprit comme de l'oreille sur la Musique, un air composé dans un mode, ne peut passer que par certains chemins pour finir indispensablement dans le ton qui lui est propre, autrement l'oreille est blessée; il faut de même qu'un Discours composé, dans un certain mouvement, soit rangé dans l'ordre particulier que ce mouvement exige, & qu'il finisse de maniere à le soûtenir & à l'accroître, autrement l'esprit sent qu'on l'égare & il se rebute.* Cette comparaison me paroît tres fausse. Il est bien vrai qu'un air composé dans un mode peut s'en écarter. Il est vrai encore qu'il faut necessairement qu'il finisse dans le même mode; mais il n'en est pas de même d'un Discours, il peut finir tout autrement qu'il n'a commencé, finir par l'indignation quand il a commencé par la douceur, & par la douceur quand il a commencé par l'indignation, sur-tout quand l'indignation & la douceur concourent également au

au but que l'Orateur se propose, comme dans ce Discours d'Ajax. Il faut encore bien remarquer que non seulement l'unité regne dans chacun de ces Discours, mais qu'il n'y a qu'une seule unité pour les trois, car ils tendent tous à fléchir Achille, & c'est à quoi M. de la M. devoit avoir fait quelque attention.

Nous voici enfin arrivez à l'endroit où notre Censeur a promis de faire voir contre mon sentiment, qu'Homere a fait servir un seul & même Discours à deux fins fort differentes, ce qui est tres vicieux ; c'est le Discours qu'Agamemnon tient aux Troupes dans le II. & dans le IX. Livre. J'ai prétendu que dans l'une & dans l'autre occasion le Discours est simulé, & que ce Prince ne propose la fuite à ses Soldats que pour les sonder. Dans le II. Livre cela est hors de doute, car il le dit lui-même, mais cela n'est pas si visible dans le IX. & M. de la M. croit que la proposition d'Agamemnon est tres sincere, & que ce Prince desesperant du salut de l'Armée, propose aux Chefs d'abandonner le Siege, & voici ses raisons : *Si cela n'étoit pas, Homere auroit averti que c'étoit encore une épreuve, s'il avoit voulu qu'on le pensât.* Mais cela n'étoit plus necessaire, car les Chefs se souvenoient de la premiere épreuve, & cela suffisoit. *D'ailleurs*, ajoûte M. de la M. *quelqu'un des Chefs s'en seroit douté d'autant plus aisément qu'ils avoient déja entendu le même Discours lorsqu'il n'étoit qu'une feinte, cependant personne ne soupçonne là-dessus*

la sincerité d'Agamemnon, *Diomede au contraire lui reproche durement sa lâcheté*, *le sage Nestor applaudit à la liberté de Diomede*, *& pour tout dire Agamemnon ne se justifie point.* Mais ce sont ces mêmes réponses de Diomede & de Nestor qui prouvent que M. de la M. se trompe & qu'ils se sont fort bien apperçûs que le but d'Agamemnon est le même que dans le II. Livre; & c'est pourquoi Diomede répond avec tant de dureté, ce qu'il n'auroit jamais fait s'il avoit pris le Discours d'Agamemnon au pied de la lettre, je croi l'avoir prouvé dans mes Remarques, & Denys d'Halicarnasse l'a démontré tres solidement, en faisant voir *que cette accusation violente d'Agamemnon est au contraire la défense de ce Prince*, *& un moyen sûr de faire réüssir ses desseins.* Ses desseins font donc, selon Denys d'Halicarnasse, de sonder les Troupes, & d'obliger les Chefs à les retenir; la liberté dont Diomede se sert, & les injures qu'il dit au General ne servent qu'à les mieux tromper, car le croyant veritablement en colere, elles ne manqueront pas de donner dans son sens. *Ces injures*, ajoûte ce Rheteur, *sont de l'or pour Agamemnon.* Cela me paroît assez fort, je suis persuadée qu'on pourroit balancer entre M. de la M. & moi, mais entre lui & Denys d'Halicarnasse, qui est-ce qui balancera?

Ce Critique entreprend de parler des Comparaisons, & il ne fait que periphraser ce que Saint Sorlin a dit des fausses & basses Comparaisons d'Homere & du goût ancien, & ce qu'on a vû depuis dans le malheureux Parallele

lele des Anciens & des Modernes, sur les Comparaisons que cet Auteur, déja oublié, appelle *ingenieusement des Comparaisons à longue queuë.* M. de la M. a même l'imprudence d'attaquer la même Comparaison que cet Auteur avoit déja attaquée, & que M. Despreaux a si judicieusement défenduë contre lui. Il s'agit de ces Comparaisons où le Poëte, non content de dire précisement ce qui sert à la Comparaison, s'étend sur quelque circonstance Historique de la chose dont il parle.

Dans le IV. Livre de l'Iliade*, à propos du sang qui sortoit de la blessure de Menelas, Homere compare ses jambes à l'yvoire le plus blanc, qu'une femme de Meonie ou de Carie a teint avec la plus éclatante pourpre pour en faire les bossettes d'un mors. Et par occasion il employe ensuite trois vers admirables sur l'usage & sur la beauté de ces bossettes qui font l'envie de tous les cavaliers, & qui sont reservées pour les Rois & pour les Princes. Ces grands Critiques ne peuvent souffrir cet écart, & condamnent par-là un endroit tres naturel, tres sensé & tres agréable, en quoi ils font voir qu'ils n'ont aucune idée juste des Comparaisons. Je m'étonne que la réponse de M. Despreaux n'ait retenu le dernier, car il a fait voir que dans la Poësie, sur-tout dans le Lyrique & dans le Poëme Epique, les Comparaisons ne sont pas seulement mises pour éclaircir & pour orner le dis-

* *Pag.* 161.

discours, mais encore pour amuser & pour délasser agréablement l'esprit du Lecteur, en le détachant de temps en temps du principal sujet, & en le promenant sur d'autres images agréables ; & que c'est en cela qu'a principalement excellé Homere, dont non seulement toutes les Comparaisons, mais tous les les Discours, sont pleins d'images de la Nature si vrayes & si variées, qu'étant toûjours le même, il est néanmoins toûjours different, instruisant sans cesse son Lecteur, & lui faisant observer dans les objets mêmes qu'il a tous les jours devant les yeux, des choses qu'il ne s'aviseroit pas d'y remarquer.

Pour appuyer la Remarque de M. Despreaux, j'avois rapporté celle d'Eustathe, qui meritoit bien quelque consideration : *Remarquez*, dit cet Archevêque, *quelle érudition, & quelle varieté presente cette Comparaison par les differentes Histoires qu'elle renferme, ce grand Poëte se proposant toûjours pour but d'embellir ainsi ses images pour instruire & pour plaire.* Après des autoritez de cette nature, il est étonnant que M. de la M. tombe encore dans ces fausses Critiques, qui ont été si foudroyées.

La doctrine qu'il débite dans ses préceptes sur les Comparaisons, donneroit lieu à bien des réflexions curieuses ; je me contenterai d'une seule qui, j'espere, se fera sentir. Voici les belles paroles de notre Censeur: * *Il y a des esprits severement exacts qui ne sauroient goû-*

* *Pag.* 98.

goûter les Comparaisons ; ils pensent qu'elles n'éclaircissent jamais rien , parce qu'elles sont toûjours tres imparfaites , & qu'il vaudroit bien mieux s'attacher à bien peindre l'objet dont on parle , que d'avoir recours à des similitudes tronquées , qui ne servent qu'à confondre les choses. Cela est vrai à parler philosophiquement.

Qui sont donc ces esprits si exacts à qui M. de la M. applaudit d'une maniere si Philosophique ? Je crains bien qu'ils ne soient plus insensez qu'exacts. Pourquoi les Comparaisons sont-elles toûjours imparfaites & tronquées ? Elles ne le sont jamais que par la faute de celui qui les fait, lorsqu'il ne sait ni les bien choisir, ni les bien rendre. Mais elles sont tres parfaites par leur nature, & pour bien peindre les objets dont on parle , il n'y a pas de moyen plus sûr que d'en donner des images par des Comparaisons. Est-ce la Poësie seule qui s'en sert ? L'Eloquence ne s'en sert-elle pas de même ? Dieu ne s'en sert-il pas ? Les divines Ecritures n'en sont-elles pas toutes pleines , & Notre Seigneur n'en employe-t-il pas à tout moment dans ses discours ? Dirons-nous, comme ces esprits exacts , que ces Comparaisons n'éclaircissent rien, & qu'il auroit mieux valu que le Saint Esprit se fût attaché à bien peindre les objets, que d'avoir eu recours à ces similitudes tronquées ? Et pour parler philosophiquement avec M. de la M. devons-nous assurer que ces Comparaisons sont imparfaites , & qu'elles ne servent qu'à confondre les choses au lieu de les éclaircir ? Vraiment selon ces beaux

esprits il y a bien des choses à réformer dans la Sainte Ecriture. Ne sent-on pas l'affreuse impieté de ce langage? Ce n'est pas sans grande raison que l'Ecriture appelle *Ignorance*, l'Impieté. Ne sortons point d'Homere. Jamais Poëte n'a mieux réüssi que lui à bien peindre les objets par des similitudes. Le Discours le plus Philosophique en pourroit-il donner une idée plus forte & plus vive que les images qu'il en trace dans l'esprit par ses Comparaisons? Que signifie donc tout ce verbiage, & ce que notre Censeur ajoûte ensuite, * *Les Poëtes ne doivent pas tant songer à donner des idées précises, qu'à en donner de vives, quoiqu'un peu plus confuses.* Les idées confuses éclaircissent donc mieux la chose, & peignent mieux l'objet dont on parle que les Comparaisons? Qui est ce qui peut avancer une maxime si étrange? Voilà le précepte le plus faux qu'on puisse donner. Un Poëte ne doit jamais souffrir de confusion dans ses idées, ni recourir aux Comparaisons, que pour porter dans l'esprit des idées & plus vives & plus précises. Ce seroit un admirable secret pour bien peindre, que de préferer une folle vivacité à la précision, & une confusion insensée à la netteté & à la verité. *Pour ce qui est d'élever & de réjouïr l'esprit par les Comparaisons*, poursuit M. de la M. *il faut convenir qu'Homere y ré[illegible] assez bien.* Ne voilà-t-il pas un plaisant éloge? Il avoüe que ses Comparaisons ont presque toutes de la noblesse & de l'agré-

* *Pag.* 99.

l'agrément, & que pour les images ordinaires, il ne pouvoit rien choisir de plus grand ni de plus agréable, c'est ce qu'il appelle *réüssir assez bien.* C'est un merveilleux homme que M. de la M! Il va au de-là du noble, de l'agréable, du grand. Nous verrons comment il relevera les Comparaisons d'Homere par les siennes.

On reproche cependant, dit-il*, *quelque bassesse à Homere : par exemple, la Comparaison d'Ajax assiegé par une foule de combattans, & qui se retire à regret du Champ de bataille, à un âne que des enfans chassent d'un pré à coups de pierres, & qui mange encore l'herbe en se retirant.* Voilà déja la Comparaison tres mal exposée & entierement défigurée par ce pré & par cette herbe qu'il plaît à M. de la M. de faire manger à l'âne. Homere ne parle nullement d'un pré, il parle d'une piece de bled, il ne dit point que l'âne mange encore l'herbe en se retirant, mais qu'il abat une infinité d'épics à droit & à gauche, & qu'il fait un affreux dégât dans cette moisson. Que M. de la M. n'entende ni le Grec, ni le Latin, cela est pardonnable, mais il devoit au moins entendre le François. Je me flatte que cette image étoit assez bien renduë dans ma Traduction. Mais c'est la coûtume de ces rares Critiques, ils ont grand soin de deshonorer les passages qu'ils citent, en les traduisant bassement, & plattement. Cela fait pourtant grand tort au genie Poëtique de M. de la M.

* *Pag.* 100.

Un grand Poëte comme lui, ne devoit-il pas sentir combien cette image de moisson & d'épics convient à des Troupes, & combien celle de pré & d'herbe leur convient peu en cette occasion. Nous sommes heureux que ce Censeur ait sauté ce Livre; cette Comparaison auroit bien souffert entre ses mains. Continüons.

C'est sur-tout le choix de l'âne, dit-il, *que les Critiques ont attaqué. Je ne crois pas qu'ils ayent raison, car l'idée de bassesse que nous attachons à l'âne est arbitraire, & on pouvoit l'estimer aussi raisonnablement en Grece que nous le méprisons ici.* Ne sommes-nous pas bien obligez à M. de la M. de prendre ainsi la defense d'Homere? Il ne croit pas que les Critiques, qui attaquent ce choix de l'âne, ayent raison, & il debite ensuite sa petite conjecture, que l'âne pouvoit être estimé en Grece; il n'en fait rien, il s'en doute. S'il étoit un peu plus versé dans l'Ecriture Sainte, il n'auroit pas crû, il auroit sû que l'âne étoit fort estimé dans tout l'Orient, & les Interpretes lui auroient appris que c'étoit parce qu'on le regardoit comme une monture modeste, & comme la marque de la paix, car les chevaux étoient pris pour la marque de la Guerre, *bello armantur equi.* Mais c'est en demander trop pour lui; que ne lisoit-il au moins une Remarque de M. Dacier sur la Poëtique d'Aristote *, où il fait voir tres clairement que cette image bien loin d'être basse &

* *Chap.* 26.

& platte, est au contraire tres belle & tres noble? *Du temps d'Homere*, dit-il, *les ânes n'étoient pas méprisez, comme ils le sont aujourd'hui, leur nom n'avoit pas été converti en injure, & c'étoit la monture des Princes & des Rois. Homere a donc pû sans bassesse comparer Ajax à cet animal, sur-tout lorsqu'il n'est question que de faire paroître son obstination, sa force, & sa patience. Et l'on ne peut se moquer de cette Comparaison, puisque Dieu même l'a mise dans la bouche de Jacob, qui dit en benissant ses Enfans*, * *Issachar sera comme un âne fort qui se tient dans ses bornes.* Après cela M. de la M. n'a-t-il pas bonne grace de venir dire froidement qu'il ne croit pas que les Critiques ayent eu raison, & que l'âne pouvoit être estimé en Grece? Et n'est-ce pas-là une belle justification, & une conjecture bien appuyée? Mais il n'en demeure pas-là.

Malgré cette justification, continuë-t-il, *la Comparaison me blesse encore un peu par les enfans, & la gourmandise opiniâtre de l'âne, car en tout temps & en tout Païs ces images ne répondent pas assez noblement à la valeur obstinée d'Ajax & à la fureur de ses Ennemis.* Il ne faut pas s'attendre que ce Critique absolve jamais Homere à pur & à plein, s'il faut le justifier il se contente de dire qu'*il croit*, & [illegible] justifiant il trouve toûjours quelque chose qui le blesse. Ici il est blessé de ces enfans & de la gourmandise opiniâtre de l'âne. Il souhaiteroit sans doute à cet animal un peu plus de

* Issachar asinus fortis accubans inter terminos.

sobrieté. Comment une Critique si fausse a-t-elle pû tomber dans l'esprit d'un homme sensé? Il n'y a rien de plus beau, ni de plus noble que cette image. En effet qu'y a-t-il de plus noble que de faire entendre que ces Combattans, dont Ajax est environné, ne sont auprès de lui que comme des Enfans qui veulent chasser l'âne de la piece de bled, qu'il se rit de tous leurs efforts, qu'il ne s'en hâte pas davantage, & qu'il ne fait pas un seul pas sans faire un ravage affreux dans tous leurs rangs. Il est bien question là de la gourmandise de l'âne. Il ne s'agit que de son obstination, de sa force, & de sa patience, & rien ne le montre mieux que ce trait qu'Homere ajoûte, *que ces enfans ne le chassent qu'avec peine & après qu'il s'est rassasié.* Car ce trait répond très noblement à la valeur obstinée d'Ajax & à la fureur de ses ennemis. C'est ce qui acheve la justesse de l'image. Cet âne ne sort de la piece de bled qu'après avoir assouvi sa faim & s'être rassasié d'épics. De même Ajax ne se retire du milieu de ces troupes qu'après s'être rassasié de meurtre & de sang.

Je sai bien, continuë * M. de la M. *qu'on trouve presqu'autant d'Art dans les Comparaisons à descendre du grand au petit, qu'à s'élever du petit au grand, mais cette maxime me paroît fausse dans les vûës du Poëme Epique.* Pourquoi cette maxime lui paroît-elle fausse? Pourquoi distinguer en cela le Poëme Epique du Poëme Lyrique? Et où a-t-il puisé cette doctri-

* *Pag.* 100.

doctrine si contraire à la Raison & à la pratique des plus grands Poëtes ? Pour bien juger des Comparaisons, il ne faut pas examiner si le sujet, dont on les emprunte, est grand ou petit, noble ou familier, il faut examiner principalement si l'image qu'il fait, est nette & vive ; si le Poëte a sû la relever par des mots Poëtiques, & si elle peint parfaitement ce qu'il a voulu representer ; & bien loin qu'un Poëte doive éviter de comparer les grandes choses aux petites, c'est-là où son Art paroît le plus, car il y a bien plus de difficulté, qu'à comparer les petites aux grandes ; un sabot qu'on fait rouler à coups de foüet, n'est pas une chose bien noble, ni bien relevée, cependant Virgile en a tiré une Comparaison admirable pour une Reine en fureur. M. de la M. devroit se desabuser de donner des regles. Celles qu'il ajoûte sur la necessité de varier les Comparaisons, & sur le danger d'en employer trop, ne sont pas judicieusement appliquées à Homere, qui ne peut jamais ennuyer par la frequence de ses Comparaisons, qu'un esprit peu né à la Poësie ; jamais Poëte n'a eu une si heureuse fecondité pour les varier.

Mais, dit-il, *ce Poëte employe souvent les mêmes sujets de Comparaison, & jusqu'à trois ou quatre fois dans la même page.* Je voudrois qu'il eût cité l'endroit, car j'avoüe que je ne le connois point, & j'oserois presque dire que M. de la M. s'est trompé, & que si Homere a employé quatre fois le même sujet de Comparaison dans une page, il l'a tellement

varié, qu'il est tres different quoi-qu'il soit toûjours le même.

* *Il entasse aussi trop de Comparaisons de suite; il y en a jusqu'à cinq à la fin du V. Livre.* Je n'ai point vû ces cinq Comparaisons à la fin du V. Livre, mais j'en ai trouvé autant dans une page & demi vers le milieu du second †. Homere voyant marcher cette nombreuse Armée de Grecs pour se mettre en bataille, fait de suite cinq Comparaisons entierement differentes. Et si cette fecondité est admirable, la sagesse avec laquelle ce Poëte s'en sert, ne l'est pas moins, car il ne l'employe que tres à propos ; le temps qu'il faut pour mettre une grande Armée en bataille, lui donne tout le loisir de faire toutes les Comparaisons dont il a besoin pour peindre les differens mouvemens de cette Armée. M. de la M. n'aime pas cette foule de Comparaisons; de ces cinq il en a supprimé quatre & les plus belles. Je ne l'en blâme point, il a fait fort prudemment. La maniere dont il a rendu celle qu'il a conservée, ne nous porte pas à desirer les autres. Mais je voudrois au moins qu'il eût sû que cette frequence de Comparaisons, bien loin d'être vicieuse, est au contraire tres belle & tres noble, puisque Dieu même s'en sert dans l'Ecriture Sainte; j'en ai remarqué jusqu'à trois dans un seul verset, & notre Seigneur en employe sept dans un seul Chapitre ‡. Que veut donc dire M. de

* *Pag.* 102, 103. † *Tom. I. p.* 87.
‡ *Matth. Chap. XIII.*

de la M. avec cette petite delicatesse d'un esprit froid & borné?

Après les Comparaisons viennent les Sentences. M. de la M. en juge aussi à sa maniere, c'est-à-dire, fort cavalierement, & d'une maniere qui fait bien voir que c'est encore une matiere qu'il n'a guere approfondie. Il veut que *le Poëte les revête de tout l'éclat qui peut interesser à les retenir, car souvent le Lecteur plus amoureux du plaisir que de la perfection, dédaigneroit ces maximes si elles n'étoient qu'utiles, au lieu que si elles attachent d'abord par leur beauté, il peut aller ensuite jusqu'à en goûter la solidité.* J'avoüe que c'est un galimathias pour moi. Qu'est-ce à dire que des Sentences belles? Y a-t il d'autre beauté pour elles que le grand sens dont elles doivent être pleines. Par exemple, cette Sentence qu'Ulysse employe dans le II. Livre: *La pluralité des Rois n'est point bonne*, quelle autre beauté a-t-elle que son grand sens? En verité il ne faut pas parler pour parler.

Mais examinons un peu la Critique de notre Censeur sur l'emploi qu'Ulysse fait de cette Sentence. *Homere*, dit-il †, *n'a pas placé heureusement cette Sentence fameuse: la pluralité des Rois n'est point bonne.*

Il faut mettre le Lecteur dans le fait, afin qu'il soit à portée de juger de cette belle Critique. Agamemnon avoit dit aux Generaux: *Pour sonder les Troupes & tâter leurs courages, je m'en vais leur ordonner de s'en-*

† *Pag.* 104, 105.

fuir sur leurs Vaisseaux ; vous de vôtre côté vous ne manquerez pas de les retenir par vos paroles.

Tous les Soldats prenant à la lettre l'ordre d'Agamemnon, se preparoient au départ, mais Ulysse inspiré par Minerve se met en devoir de les retenir, il parle aux Princes & aux Soldats avec beaucoup de force ; il leur represente qu'ils n'ont pas bien compris l'ordre du Roi, que ce qu'il a dit n'est que pour les éprouver, & qu'il les châtiera s'ils s'opiniâtrent à partir contre l'intention de leur General, qu'ils n'ont pas bien comprise ; & il finit par cette Sentence : *La pluralité des Rois n'est point bonne, qu'il y ait un seul Chef & un seul Roi.*

M. de la M. dit sur cela, *Etoit-ce le lieu de faire valoir la necessité d'un seul Chef ; & ne semble-t-il pas au contraire, que les Soldats auroient pû retorquer la maxime d'Ulysse contre lui-même?* La pluralité des Rois n'est point bonne ; *Pourquoi opposes-tu donc ton autorité à celle de notre Roi ? C'est nous qui lui obéissons en fuyant, & c'est toi seul qui lui resistes en prétendant nous retenir. Une maxime si déplacée ne se concilie point la créance, & le Poëte la décredite lui-même par le contre-temps.*

Il n'y a jamais eû de Critique plus fausse. Cette Sentence est si parfaitement placée par Ulysse à la fin de son Discours, qu'il ne pouvoit rien dire de plus fort pour retenir les Troupes. Il leur a declaré que l'intention du Roi est qu'elles demeurent, & que l'ordre qu'il leur a donné de partir, n'est que pour les

les fonder; il leur a fait entendre que si malgré cela ils s'opiniâtrent à se retirer, ils attireront le châtiment que merite cette desobéïssance ; & pour leur ôter le pretexte de dire, *Nous obéissons à nos Princes*, il finit en leur disant, *Quoi donc serons-nous tous Rois ici*, & il accompagne cela de cette Sentence : *La pluralité des Rois n'est point bonne.* Sentence grosse de sens, qu'on sent bien que Minerve elle-même a inspirée, & qui est employée si heureusement pour produire son effet sur les Troupes, qu'elle tient lieu de toutes les raisons qu'il n'a pas le temps de leur expliquer, & qu'elle leur ferme entierement la bouche. Sans la derniere impertinence elles ne pouvoient faire la réponse que M. de la M. a la bonté de leur suggerer. Aussi Homere marque-t-il qu'Ulysse en parlant ainsi avec adresse & autorité, retint l'Armée. Je ne sai pas si M. de la M. peut disputer quelque chose en Poësie à Homere, mais encore une fois je ne lui conseille pas de lui rien disputer en éloquence & en force de sens. Il a l'indulgence d'applaudir à cette Sentence d'Hector, *Le meilleur de tous les augures c'est de combattre pour la Patrie.* Et à celle de Patrocle, qui dit à Merion qui s'amusoit à insulter Enée dans le combat, *Les conseils veulent des paroles, & la Guerre demande des actions.* En effet elles sont parfaitement belles. Cependant, chose assez plaisante, M. de la M. ne les a conservées ni l'une ni l'autre dans son Poëme. Il n'a donc pas conservé tout ce qu'il a trouvé beau. Pourquoi nous a-t-il fait entendre qu'il

n'a retranché que tout ce qui n'étoit pas precieux. Je suis sûre que tous les gens Sages lui auroient sû plus de gré, d'avoir conservé ces deux maximes à Homere, que de tout ce qu'il lui a trop liberalement prêté. Je me trompe, il n'a supprimé que la derniere; il a encore pis fait de l'autre, car il l'a ôtée du XII. Liv. où elle est fort bien, & il l'a transportée dans le XVIII. Liv. où elle est tres mal, comme on le verra dans le IX. Liv. de son Poëme.

A l'égard de la premiere, il est bon de remarquer en passant quelques petites negligences où M. de la M. est tombé, & qui font voir le peu de soin qu'il a eu de bien lire un Poëte qu'il a voulu corriger & embellir. Voici ses paroles, *Helenus presse Hector de rentrer dans Troye, & lui prédit de grands malheurs, s'il s'obstine à demeurer hors des murs. Hector lui répond : le meilleur de tous les augures c'est de combattre pour sa Patrie.* Premierement ce n'est point Helenus qui parle à Hector, & à qui Hector répond, c'est Polydamas, & il ne presse point Hector de rentrer dans Troye, il le presse de renoncer à l'attaque des retranchemens, à cause du prodige que Jupiter vient de leur envoyer, & qu'il lui explique. M. de la M. a si bien étudié Homere, il l'a si bien medité, qu'il confond ici le discours que Polydamas fait à Hector dans le XII. Livre de l'Iliade avec celui que le même Polydamas lui tient dans le XVIII. discours tres differens par le temps & par l'occasion où ils sont faits. Dans le premier il le presse de re-

renoncer à l'attaque des retranchemens, & dans le dernier il lui conseille de rentrer dans Troye pendant la nuit pour déliberer ensemble & pour se préparer à combatre Achille de dessus les murailles. On verra ma Remarque sur le IX. Liv. du nouveau Poëme.

A l'égard de la seconde Sentence : *Les Conseils veulent des Paroles, & la Guerre demande des Actions.* M. de la M. ne la rappelle ici que pour en tirer une occasion d'insulter encore Homere. *Cette maxime est belle*, dit-il, *& il seroit à souhaiter que ce Poëte ne l'eût point perdu de vûe, il nous auroit épargné toutes ces harangues dont il rallentit les combats. Mais malheureusement les Poëtes ne sont pas fort consequent*; façon de parler fort surprenante pour un des Quarante de l'Academie. *Ils disent le pour & le contre, & comme ils ne pensent pas d'ordinaire par principes, il ne faut pas s'étonner s'ils se condamnent quelquefois eux-mêmes, sans s'en appercevoir.* Le pauvre Homere est bien malheureux d'avoir employé cette belle Sentence, qui a fait découvrir qu'il ne pense pas par principes. Mais un Critique plus sage & plus judicieux en auroit tiré une consequence toute contraire ; il auroit pensé que puisqu'Homere étoit si bien instruit de cette maxime, il n'étoit pas vrai-semblable qu'il l'eût démentie si grossierement ; & qu'il falloit donc que ses harangues fussent si heureusement placées, qu'elles ne nuisissent point aux combats. Et il auroit deviné juste.

* *Toutes les maximes de l'Iliade ne sont pas de la*

* *Pag.* 106.

la même beauté, continuë-t-il, *il y en a de triviales, comme celle-ci:* les hommes n'ont pas tant de vigueur à jeun qu'après avoir mangé, &c. *Les Sentences triviales rebutent, parce qu'elles n'apprennent rien, & l'on ne veut pas perdre de temps à ce qui ne vaut pas la peine d'être dit.* Je ne sai de quel endroit ce Censeur a tiré cette prétenduë Sentence, car pour obliger les Lecteurs à le croire sur sa parole, il ne cite point les Livres d'où il tire ce qu'il dit. Cela n'empêchera pas que je n'assure que c'est encore ici une Critique très fausse. Premierement ce qu'il appelle Sentence, ne l'est point, car toute verité n'est pas Sentence: *Les hommes n'ont pas tant de force à jeun, que quand ils ont mangé*, est une verité commune; comme quand on dit, *un convalescent n'a pas tant de force, que quand il est en pleine santé.* Appellera-t-on cela une Sentence? En second lieu, que ce mot soit dans Homere, il ne sauroit être appellé Trivial, s'il est dit à propos, & à des Soldats qui se préparent à combattre avant que d'avoir repu. Et il est au contraire plein de sens. C'est ainsi que tous les Generaux ont toûjours parlé à leurs Troupes. C'est ainsi que dans le XIX. Liv. Ulysse dit à Achille*, qui veut qu'on marche tout à l'heure pour combattre sans avoir pris de la nourriture: *Divin fils de Pelée, quelque impatience que vous ayez d'aller au combat, ne menez pas vos troupes à jeun attaquer l'ennemi, car l'affaire ne sera pas sitôt décidée, &c. C'est pourquoi ordonnez aux Grecs d'aller repaître; le pain &*

* *Tom. 3, p. 149.*

& le vin font la force & le courage du Soldat. Il est impossible qu'un homme, qui n'a pas mangé, combatte toute une journée, car si son courage ne l'abandonne pas, ses forces l'abandonnent. Voilà comme parle un homme sensé, & cela bien-loin d'être trivial, est tres necessaire, & vaut bien la peine d'être dit. M. de la M. ne trouve pas de ces choses triviales dans nos Romans, c'est-là qu'il a formé son goût, & c'est de-là que lui vient cette grande délicatesse.

Il y a des Sentences diffuses, ajoûte M. de la M. *& elles ennuyent parce qu'elles ne laissent rien à penser; plaisir qu'il faut toûjours ménager au Lecteur sans préjudice de la clarté.* Et pour exemple il cite celle-ci : *L'adresse fait souvent plus que la force. C'en étoit assez*, dit-il, *pour une Sentence, mais Homere ajoûte : C'est moins par sa force que par son adresse qu'un Charpentier réüssit dans son art ; c'est par son adresse & non par sa force qu'un Pilote sauve son Vaisseau au milieu des plus grandes tempêtes : & enfin c'est par son adresse qu'un Cocher devance un autre Cocher.* Voilà comme notre Censeur convertit en mauvais sens tout ce qu'il y a de plus sage. Ce qu'il vient de rapporter, est tiré * des Conseils que Nestor donne à son fils Antiloque, qui va entrer en lice dans les jeux dont Achille termine les funerailles de Patrocle. Il vient de lui dire, *Mon fils, tu as des chevaux fort pesants, & qui n'ont pas beaucoup de force, si tu ne remedies à ce deffaut par ton adres-*

* *Liv. 13. Tom. 3. pag. 288.*

adresse, tu es perdu ; arme-toi donc de toute ton adresse, &c. Pour empêcher donc ce jeune homme de compter sur la force & sur la vitesse de ses chevaux, rien n'étoit plus sage que de le fixer à ne recourir qu'à l'adresse, & de lui faire voir par des exemples familiers l'avantage que l'adresse a sur la force. Et c'est ce que Nestor fait par l'exemple du Pilote, & par celui du Charpentier. Et cela est non seulement tres sensé, mais tres necessaire dans cette occasion. Ovide étoit bien moins délicat que M. de la M. car il a eu la sottise de trouver ce précepte de Nestor fort beau, & de l'imiter même lorsqu'il dit:

Arte citæ veloque rates, remoque reguntur,
Arte leves currus, Arte regendus amor.

De l'Expression.

Ce beau jugement sur les Sentences d'Homere est suivi de preceptes pour l'Expression, & M. de la M. commence d'abord par nous dire que *l'expression est à peu près dans la Poësie, ce que le coloris est dans la Peinture.* Il ne paroît pas qu'il les ait assez approfondis pour bien décider de ce qu'ils ont de semblable ou de different. Et rien n'est moins vrai que ce qu'il avance ici, que *l'expression est à peu près dans la Poësie, ce que le coloris est dans la Peinture.* Car l'expression a infiniment plus d'étenduë & est beaucoup plus considerable que le coloris, qui n'est pas à beaucoup près dans la Peinture ce que l'autre est dans la Poësie.

Je

Je ne suis pas assez habile pour marquer cette difference jusqu'à la derniere précision, je dirai seulement une chose qui me paroît tres sensible, c'est qu'un Peintre peut paroître excellent Peintre indépendamment du coloris, & que jamais Poëte ne paroîtra excellent Poëte indépendamment de l'expression. Quand je voi les Estampes merveilleuses de Raphaël ou du Poussin, &c. j'admire ces Peintres, mon imagination va même jusqu'à suppléer au coloris ; mais un Poëte dénué d'expression, me paroîtra toûjours un méchant Poëte. Cela est si vrai, que si dans la Traduction des grands Poëtes, on n'a l'Art de soûtenir leurs idées par la noblesse d'une diction qui y réponde, il n'y a plus de Poësie. Je m'étonne d'autant plus que M. de la M soit tombé dans cette erreur, qu'il reconnoît incontinent lui même que toutes les parties d'un Poëme sont inutiles si la beauté de l'expression ne vient les animer ; & qu'un Ouvrage fait pour plaire, ne se soûtient pas long-temps sans une beauté d'expression convenable à la matiere. Personne ne disconviendra de cette verité, le Poëme même de M. de la M. en est une preuve trop sensible. Mais on ne sauroit dire la même chose de la Peinture, qui pourra fort bien se soûtenir sans le coloris. Ce faux principe de M. de la M. l'a précipité dans une autre erreur encore plus grande, quand il soûtient qu'on ne sauroit bien juger de l'expression d'Homere. Il conclut bien que puisque l'Ouvrage de ce Poëte a réüssi de son temps,

temps, & dans les fiecles qui l'ont fuivi, il faut qu'en general il ait bien parlé fa Langue: *Mais je croi* *, dit-il, *qu'il faut s'en tenir à ce préjugé vague & indeterminé, &c. Si perfonne n'en fait affez pour découvrir & appretier les fautes de fon ftyle, perfonne n'en fait affez non plus pour en fentir les traits heureux.* M. de la M. veut déclarer les plus favants Critiques, Juges incompetens fur la diction d'Homere, & leûr ôter le droit de la loüer & de la blâmer, parce qu'il prétend que perfonne ne fait affez la Langue Grecque pour en connoître ni les beautez, ni les défauts. Il fe mettroit par-là affez au large. Mais il ne fera pas difficile de lui faire voir que fa prétention vient du peu de connoiffance qu'il a de la matiere qu'il traite. Et pour la renverfer il ne faut qu'examiner deux temps dans la Langue Grecque; celui qu'elle a duré avant Homere, & celui qu'elle a duré après lui. Par le premier nous connoîtrons pourquoi cette Langue étoit déja dans fa perfection du temps de ce Poëte; & par l'autre, nous verrons que nous fommes aujourd'hui en état d'en juger avec connoiffance de caufe.

Il eft certain que bientôt après le Déluge on voit des veftiges de cette Langue, & nous favons que Cadmus ne fut pas longtemps fans porter les Lettres Phéniciennes en Grece. Cette Langue avoit donc déja plus de fept cens ans à la Guerre de Troye, & près de mille ans du temps d'Homere. Ainfi

* *Pag.* 110.

Ainsi voilà déja une durée étonnante pour une Langue, & bien capable de lui donner la perfection, car la perfection des Langues vient toûjours de leur durée, sur-tout quand il y a de suite plusieurs Regnes paisibles & glorieux, comme cela arriva à la Grece quelques generations avant la Guerre de Troye, & quelques generations après. Il ne faut donc pas s'étonner qu'après mille ans cette Langue fût si parfaite. Voilà pour le premier point.

L'autre ne nous sera pas moins avantageux, & nous aidera bien à refuter le sentiment de M. de la M. Il est certain que quand une Langue a été portée à sa perfection, ce qui l'y fixe, ce sont les grands Ecrivains. Depuis Homere il y a eu continuellement d'âge en âge une foule d'Ecrivains, Poëtes, Orateurs, Historiens, Philosophes, qui tous ont imité la diction d'Homere, & ceux qui en ont le plus approché, ont eu le plus de réputation.

Depuis Homere jusqu'à Alexandre le Grand, & à la défaite de Darius à Arbelles, c'est-à-dire, jusqu'à l'Olympiade CXII. pendant l'espace de cinq cens ans ou environ, on compte plus de deux cens Poëtes, dont les principaux sont Hesiode, Anacreon, Eschyle, Pindare, Sophocle, Euripide, Aristophane, je ne compte que ceux dont nous avons des Ouvrages entiers.

Après la défaite de Darius à Arbelles, c'est-à-dire depuis l'Olympiade CXII. jusqu'à l'Olympiade CLXXXVII. ou à la

mort de Cleopatre, pendant trois cens ans il y en eut encore un grand nombre, dont les plus considerables sont Menandre, Theocrite, Calsimaque, Apollonius de Rhodes, Aratus, &c.

Depuis la mort de Cleopatre jusqu'à la prise de Constantinople en 1453. de Notre Seigneur, la Langue Grecque se maintint encore assez florissante, & après cette Epoque la Poësie qui cessa entierement en Grece, jetta encore quelque feu en Italie.

Cette Langue ne s'est pas moins conservée florissante dans les Ecrits des Historiens & des Philosophes. Le plus ancien des Historiens que nous ayons, c'est Herodote, quatre cens cinquante ans ou environ après Homere, dont il a parfaitement imité le style; mais avant lui il y en avoit eu d'autres qui ont laissé beauconp de réputation. Herodote a été suivi de Thucydide, qui quoique plus jeune, fut son contemporain, & Thucydide a été suivi de Xenophon. J'abuserois du temps si je comptois tous les Historiens qui ont fleuri jusqu'au quinziéme siecle.

Homere a aussi été bien-tôt suivi par des Philosophes qui ont conservé sa Langue dans toute sa pureté. Aristote & Platon sont les principaux de ceux qui ont succedé aux premiers. Aristote n'admire qu'Homere; & Platon le regarde non seulement comme le plus grand de tous les Poëtes, mais encore comme celui dont la diction est la plus charmante, car il l'imite presque toûjours, & on diroit

roit qu'il entre contre lui en lice pour lui disputer le prix.

Quels secours n'avons-nous point encore pour juger des beautez de cette Langue, & des diversitez de style? Les Rheteurs comme Demetrius Phalereus, Denys d'Halycarnasse, Longin, &c. Ajoûtons à cela les Glossaires qui nous marquent les proprietez & les singularitez de cette Langue, & qui nous enseignent ce qu'il y a de beau ou de vicieux dans les meilleurs Ecrits.

Tous ces Ecrivains parfaitement instruits de leur Langue, donnent la Palme à Homere pour le style, & le regardent comme le modele le plus parfait. *Pour ce qui est de la diction & des sentimens*, dit Aristote, *bien loin qu'Homere les ait negligez, il y a surpassé tous les autres Poëtes.* Les Rheteurs, qui ont souvent critiqué les autres Ecrivains, même les plus parfaits, n'ont jamais marqué aucune faute de diction dans Homere, & ils ne l'auroient pas plus épargné que les autres s'ils y en avoient trouvé.

Par tout ce que je viens de dire, on voit que la Langue Grecque a été florissante jusqu'au quinziéme siécle, de sorte qu'elle étoit encore une Langue vivante il n'y a que deux cens soixante ans.

Depuis ce temps-là encore nous avons eu des Grecs naturels tres savans. Ils ont pû considerablement aider nos Critiques qui ont parû dans le seiziéme siécle, comme un Budée dont nous avons les doctes Commentaires sur cette Langue. Cela étant, on ne peut

 pas

pas s'empêcher de déferer à l'autorité de tant de savans hommes qui tous ont relevé la diction d'Homere au dessus de celle de tous les autres Ecrivains, & qui en ont parlé avec une parfaite connoissance, puisqu'ils ne portoient leur jugement que sur leur propre Langue.

Il est donc faux de dire que nous ne jugeons de la Langue d'Homere que comme d'une Langue morte, car nous en jugeons sur le rapport des grands Critiques pour qui elle étoit encore vivante, qui la parloient, & qui par cette raison en connoissoient toutes les délicatesses. Et les Critiques, qui sont venus dans le dernier siécle, en se formant le goût sur ces grands modeles, ont été en état de juger des beautez du style d'Homere, & de voir en quoi consiste l'avantage qu'il a eu sur tous les autres Poëtes & les autres Ecrivains. Il n'est pas même vrai que personne ne possede assez les Langues mortes, pour en sentir, comme il faudroit, les beautez & les défauts. Les Savans aujourd'hui ne distinguent-ils pas le style d'Homere de celui de Pindare? Celui d'Herodote de celui de Thucydide & de Polybe? Ne sent-on pas encore la difference qu'il y a entre Tite-Live & Tacite? entre Virgile & Lucain, entre Juvenal & Horace? En verité voilà un beau dessein à M. de la M. de vouloir nous persuader que les grands hommes, qui ont vêcu depuis la renaissance des Lettres, & qui ont fait tant d'Ouvrages admirables, ne savoient ni assez de Grec, ni assez de Latin pour sentir les beau-

beautez & les défauts de ces Langues. Car voilà ce qu'il prétend : *Ceux même*, dit-il *, *qui sont les plus versez dans la Langue Grecque, ne sentent qu'à peu près ses beautez & ses negligences ; & cet à peu près peut les induire en de grandes erreurs quand ils se hazardent à des aprétiations trop positives.* Heureusement il fortifie ses raisons par un exemple, & il ne faut que ce seul exemple pour faire voir combien il s'est trompé.

Voici un endroit d'Homere, dit-il, *où je soupçonne quelque méprise de la part des Commentateurs.* Cela est déja assez plaisant qu'un homme qui ne sait pas lire en cette Langue, veuille par un soupçon critiquer les Commentateurs sur un mot de cette même Langue-là. † C'est sur l'échange des Armes entre Glaucus & Diomede: Glaucus donna des Armes d'or pour celles de Diomede qui étoient d'airain. Dans le vers Grec il y a un terme qui est équivoque ἐξέλετο φρένας, car il signifie deux choses, *il lui ôta l'esprit*, & *il lui éleva l'esprit.* Dans le premier sens Homere diroit, *alors Jupiter ôta la prudence à Glaucus*, d'avoir fait un échange si inégal, & d'avoir été si dupe. Et selon le dernier sens, il dit : *alors Jupiter éleva le courage à Glaucus.* Et c'est le sens que j'ai suivi, comme le seul digne d'Homere, qui nous fait entendre que Jupiter empêcha Glaucus de tomber dans cette pensée basse & sordide, que ses Armes toutes d'or é-

H 2 toient

* *Pag.* 111. † *Dans le* 6. *Liv. Tom. I. pag.* 279.

toient de plus grand prix que celles de Diomede qui n'étoient que d'airain.

Que dit à cela M. de la M. qui apparemment n'auroit pas été si malhabile que Glaucus ? Il dit*, *Madame Dacier assûre que l'expression Geecque signifie l'un & l'autre. J'avoüe ingenüement que je ne saurois le croire.* Pourquoi ne sauroit-il le croire ? Est-ce une chose inouïe que dans une Langue il y ait des termes qui signifient deux choses toutes contraires ? Voici ce qui l'a trompé, il a crû que c'étoit moi qui donnois ce double sens à ce mot, & comme il a en tête qu'on ne juge pas bien d'une Langue morte, il rejette sur cela mon jugement. Mais s'il avoit voulu profiter de la Remarque de M. Dacier † à qui je dois la mienne, il auroit vû que ce n'est pas moi qui ai relevé ce double sens, & que c'est Porphyre : or Porphyre en pouvoit juger puisqu'il parloit de sa Langue. Mais il y a plus encore, c'est que Porphyre n'a fait en cela que suivre le precepte d'Aristote qui dit‡: *Toutes les fois qu'un mot semble signifier quelque chose de contraire au dessein du Poëte, il faut examiner toutes les differentes significations que ce mot peut avoir dans le passage en question.* Aristote savoit donc que dans sa Langue il y avoit des mots qui signifioient des choses differentes. Et dans quelle Langue n'y en a-t-il pas ? Un mot peut donc avoir deux sens contraires, & c'est l'endroit & le dessein que doit

* Pag. 182. † Sur le 26. Ch. de la Poëtiq. d'Aristote. ‡ Dans ce Ch. 26.

doit avoir le Poëte, qui déterminent celui que l'on doit choisir. Que deviennent après cela toutes les admirables réflexions que fait M. de la M. Plus il a d'esprit, plus il est à plaindre de s'être engagé à parler de choses qu'il ne sait point.

Si M. de la M. refuse de croire qu'un mot Grec ait deux significations differentes, ce qui est pourtant si vrai, que personne n'en doute ; à plus forte raison refuse-t-il de se rendre à ce que j'ai remarqué * dans les ordres que Nestor donne à sa Cavalerie dans le IV. Liv. La prudence de Nestor & sa capacité pour la Guerre sont-là dans tout leur jour. Mais un de ses ordres, renfermé en deux vers, presente quatre sens differens, & tous fort raisonnables. Notre Censeur croit *que c'est la plus grande de toutes les fautes: Un ordre donné à des Soldats dans le fort d'une mêlée, peut-il être trop clair; & peut-on risquer de mettre la confusion entre eux par une équivoque qui les feroit agir diversement !* † *Non, quoiqu'on en dise, je n'accuserai point Homere de ces imprudences : il est bien plus vrai-semblable que c'est nôtre ignorance de sa Langue, qui fait nôtre embarras, & qui ne nous permet pas de discerner bien précisement ce qu'il a voulu dire.* Voilà comme il parle pour combattre ma Remarque, prevenu que c'est moi qui par ignorance, ai trouvé ces quatre sens : mais je me suis tuée de lui crier que c'est Eustathe ; or on ne peut pas accuser ce savant Arche-

* *Tom.* I. *p.* 172. † *Pag.* 113, 114.

chevêque d'avoir ignoré sa Langue. Et quant à l'inconvenient qu'il y trouve, & au danger de jetter la confusion dans les Troupes par une équivoque, ils sont fort mal imaginez, car Nestor fait cela si à propos, que ses Soldats ont beau entendre cet ordre tout differemment, il n'en peut arriver aucun desordre.

Pour mieux faire voir notre impuissance à juger de l'expression d'Homere, voici la belle supposition que fait M. de la M. * *Transportons-nous à deux mille ans dans l'avenir; imaginons-nous que nous parlons une nouvelle Langue, & que la Langue Françoise est une Langue morte comme le Grec l'est aujourd'hui; nous étudierions Corneille & Moliere, comme des Auteurs Classiques qu'on nous proposeroit pour modèles; nous aurions lieu de penser sur le témoignage de leurs contemporains, & des siecles suivans, que ces Auteurs étoient admirables pour l'expression.* M. de la M. n'a-t il pas de honte d'avancer une chose si évidemment fausse? Où sont les contemporains de Corneille & de Moliere, qui ont jamais dit que ces Auteurs sont admirables pour l'expression? Au contraire n'a t-on pas toûjours dit, & nos Critiques n'ont-ils pas écrit qu'ils manquoient de cette partie, & qu'ils n'étoient pas de bons Auteurs de la Langue? On a admiré l'élevation de genie de Corneille, & l'heureuse facilité, & le naturel de Moliere; mais outre que dans l'un & dans l'autre on a trouvé de fort méchantes pieces, on fait voir

* *Pag.* 114.

voir dans le premier quantité de fautes de Langue, & une Eloquence de Declamateur; & dans l'autre tant de negligence pour l'expression, qu'il n'y a point de page où on ne trouve des barbarismes, & des bassesses qui deshonoreroient le style le plus pur d'ailleurs, & le plus châtié.

M. de la M. rapporte ensuite * ces vers de Moliere de l'Ecole des Femmes:

Tout ce qu'elle peut faire en un tel accessoire,
C'est de me renfermer dans une grande Armoire.

Et il dit agréablement: *Quelque Homme de Lettres de ce temps-là, & profond dans le François, n'employeroit-il pas hardiment* accessoire *pour conjoncture, pour occasion? &c.*

Sur ces vers de Corneille, dans Polyeucte:

Qu'est-ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon espoir & le reduit en poudre!

Quelque Commentateur de Corneille, dit-il, *ne se recrîroit-il pas sur la beauté de cet* espoir *personifié & mis en poussiere? Nôtre Langue, pourroit-il dire, n'est pas si hardie; mais ce sont autant de beautez qui nous manquent.*

Et sur ceux-ci du même Poëte, dans Nicomede:

* *Pag.* 115.

Ou Rome à ses Agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

* *Qui s'appercevroit alors que ces deux vers sont fort bas pour l'expression, quoi-qu'assez beaux pour le sens ? Ne pourroit-il pas même arriver que quelque Savant admirât le bel effet que font le* long *&* *le* large *dans ces deux vers ?*

Voilà comme M. de la M. manie la fine ironie & la bonne Critique. Il se prévaut trop contre Homere du grand talent qu'il a pour la Poësie : comme il n'y a dans son Poëme ni de ces bassesses, ni de ces improprietez, il sait bien que le plus sot Commentateur ne pourra que bien placer tous ses points admiratifs. C'est ce que nous verrons dans l'examen de son Poëme qui certainement fourniroit beaucoup de matiere à un Commentateur. * En attendant M. de la M. peut se rassûrer sur l'avenir, jamais Corneille ni Moliere n'imposeront à la posterité sur le Langage ; jamais on n'approuvera *accessoire* mis pour *occasion*, ni *l'espoir personifié* & *mis en poudre*, ni *pouvoir bien large*. Et il sied plus mal à M. de la M. qu'à un autre de le présumer. Il a trop mauvaise opinion du nouveau Dictionnaire que l'Academie Françoise imprime, qui est certainement un Chef d'œuvre, & qui en fixant le veritable usage de tous les termes, selon les differens styles, sera dans tous les siecles le boulevart de la Lan-

* *Pag.* 116.

Langue Françoise contre la Barbarie qui voudroit l'attaquer.

Ainsi pour revenir à Homere, continuë notre Censeur, *je crois que c'est assez de présumer en general que son expression est fort belle, & qu'on peut le soupçonner encore de bien des fautes en ce genre, dont nous ne sommes pas juges competents, non plus que des beautez.* Je devrois être faite aux soupçons & aux conjectures de M. de la M. mais j'avouë qu'il me surprend toûjours & que je ne m'y accoûtume point. Après qu'Aristote, Platon, & tous les Ecrivains Grecs ont décidé qu'Homere a mieux écrit que personne ; après que Longin nous a assuré que dans l'Iliade *le sublime marche partout d'un pas égal sans que jamais il s'arrête ni se repose*, ce Censeur qui ne sait pas un mot de Grec, vient nous dire serieusement qu'on peut présumer qu'il a bien écrit, & en même temps qu'on peut le soupçonner de quantité de fautes dont nous ne sommes pas Juges competens. M. de la M. tres ignorant en Grec, veut qu'on compte pour rien le jugement de tous ces savans hommes ; qu'on ne juge de la beauté du style d'Homere que par présomption, & que sur ses simples soupçons on l'accuse de plusieurs fautes dont nous ne pouvons juger. A-t-on jamais rien écrit de plus absurde?

Notre Censeur après avoir parlé des moyens que le Poëme Epique employe pour faire son imitation, vient à parler de la fin qu'il se propose, qui est la Morale. Les mauvaises Critiques que nous avons vûes jus-

qu'ici, n'approchent point de celles qu'il a le courage de débiter sur cette matiere. Il refuse à Homere la loüange d'enseigner une bonne Morale, & il nous le represente comme pernicieux pour les mœurs. S'il a raison, Homere est un tres méchant Poëte, car il a peché contre les Regles de son Poëme qui n'est fait que pour donner des instructions de vertu. Il ne sera pas difficile de défendre Homere contre des accusations si frivoles.

Premierement le Sujet du Poëme est une grande instruction, puisque c'est une Fable, comme je l'ai déja montré, & qu'il n'y a point de Fable dont la Morale ne soit le fondement, puisque c'est un point de Morale déguise sous l'Allegorie d'une action. D'ailleurs voyons les jugemens qu'on en a portez dans tous les siécles. * Lycurgue, cet homme si sage, lui a rendu ce grand témoignage, *Que les instructions morales & politiques que ses Poësies renferment, ne sont pas moins utiles, que ses contes & ses fictions sont agréables.* Plutarque assûre † *que lorsqu'on examine à fond les fables & les fictions que l'on blâme le plus dans ce Poëte, on les trouve pleines d'une tres utile instruction & d'une speculation profonde.* Aristote, qui est celui qui a le mieux développé la nature de ce Poëme, nous enseigne ‡ *que la Poësie est plus grave & plus philosophe que l'Histoire, parce que la Poësie dit les choses generales, & que*

* *Plutarq. dans la Vie de Lycurgue.* † *Dans son Traité* Comment il faut lire les Poëtes. ‡ *Poët. Chap. 9.*

que l'Histoire rapporte les choses particulieres. On peut voir sur cela la Remarque de M. Dacier. Et Horace, Disciple d'Aristote, encherit encore sur l'expression de son Maître, en assûrant que * *le Poëme d'Homere est plus philosophe que la Philosophie même, & que ce Poëte enseigne beaucoup mieux, & avec plus de suite que Chrysipe & que Crantor, ce qui est honnête ou deshonnête, utile ou pernicieux.* Et il en dit la raison. Mais comme M. de la M. a supprimé dans son Poëme toute la Morale qu'Horace trouvoit dans celui d'Homere, il a fait prudemment de ne pas vanter cette Morale qu'on auroit inutilement cherchée dans son imitation. Nous en parlerons dans l'examen de ce Poëme où je ferai voir que jamais Philosophe n'a donné de plus grands préceptes de Morale qu'Homere, & que M. de la M. les a tous supprimez sans faire quartier à un seul, & qu'il y en a même qu'il a convertis en impieté & en blasphême. En verité il est étrange qu'après que tout le monde a reconnu que l'Iliade & l'Odyssée sont deux tableaux tres parfaits de la vie humaine, où tout ce qui est digne de loüange ou de blâme, utile ou pernicieux, en un mot tous les maux que la folie peut produire, & tous les biens que la sagesse peut causer, sont representez avec une varieté admirable, que le R. P. le Bossu & M. Dacier l'ont démontré tres-solidement, l'un dans son Traité du Poëme Epique, & l'autre dans ses Commentaires sur la Poëti-

* *Epist. 2. Liv. 1.*

que d'Ariſtote & ſur celle d'Horace, il eſt étrange, dis-je, que M. de la M. vienne combattre ce ſentiment avec les raiſons du monde les plus fauſſes, & qui ne font que confirmer ce que j'ai déja fait voir, qu'il n'a aucune idée de ce Poëme. Examinons quelques-unes de ſes raiſons.

Il me paroît, dit-il *, *qu'il porte ſouvent des jugemens faux des actions qu'il repreſente* .... † *Commençons par les jugemens du Poëte renfermez dans les diſcours de ſes Acteurs : Au premier Livre, Achille parle avec inſolence à Agamemnon. Agamemnon le menace, le ſage Neſtor ſe leve pour les calmer. Il remontre à l'un qu'il doit du reſpect au Chef de l'armée, & à l'autre qu'il doit de l'égard au fils des Dieux. Voilà dans la bouche de Neſtor un jugement d'Homere ſur la conduite d'Achille & d'Agamemnon. Il les condamne l'un & l'autre, & la Morale eſt contente.* La plus ſevere Morale ne pouvoit pas demander davantage de Neſtor, que ce qu'il fait dans cette occaſion. M. de la M. n'a pas ſenti, ou il a voulu affoiblir & diminuër la force & la ſageſſe du diſcours de ce vieillard. *Vous Agamemnon*, lui dit-il, *quoique le plus puiſſant, n'enlevez point à Achille la Captive que les Grecs lui ont donnée ; & vous, fils de Pelée, ne vous attaquez point au Roi ; car de tous les Rois qui ont porté le ſceptre, & que Jupiter a élevez à cette gloire, il n'y en a jamais eu de ſi grand que lui. Si vous avez plus de valeur, & ſi vous êtes fils d'une Déeſſe, il eſt plus puiſ-*

* *Pag.* 117. † *Pag.* 118.

puissant parce qu'il commande à plus de peuples. Fils d'Atrée appaisez vôtre colere, & je vais prier Achille de surmonter la sienne, car il est le plus ferme rempart des Grecs dans les sanglants combats. En verité la prudence & la sagesse ne paroissent-elles pas bien éminemment dans ce discours de Nestor? Il parle d'abord avec autorité à l'un & à l'autre pour reprimer leur emportement & leur injustice. Il fait ensuite valoir la préeminence des Rois, & enseigne qu'il n'y a ni naissance ni valeur qui puisse dispenser ceux qui leur sont soumis, de leur rendre l'obéïssance & les respects qu'ils leur doivent. Et enfin il a recours aux prieres. Est-ce là se contenter de les condamner l'un & l'autre. Mais voyons un peu par curiosité comment M. de la M. si délicat sur la Morale, corrige cet endroit pour le rendre plus instructif:

* *Ainsi tu dois, Atride, en regnant sur toi-même*
Justifier les Grecs de ton pouvoir suprême.
Et nous verrons Achille ardent à t'imiter,
Nous confirmer l'appui qu'il vouloit nous ôter.

Ces vers ne sont-ils pas bien nobles & pleins de sens? Et cette expression n'est elle pas bien Françoise? *Atride, tu dois justifier les Grecs de ton pouvoir?*

Au IX. Livre, continuë notre Censeur, *Agamemnon propose aux Chefs d'abandonner le* Sie-

* *Liv. I. pag. 12.*

Siege. Diomede le traite de lâche avec le dernier mépris, lui dit qu'il est le maître de partir quand il voudra, que tout le camp même peut le suivre; mais que pour lui il demeurera seul avec Sthenelus, bien assûré du succès. Le sage Nestor applaudit sans restriction à tout ce discours; ainsi Homere n'en condamne ni l'insolence ni la vanité, comme la bonne Morale le demandoit. Faut-il justifier cent fois les mêmes passages? On avoit averti M. de la M. que le discours d'Agamemnon est une feinte, & par conséquent que les reproches que Diomede lui fait, favorisent son dessein, & concourent à faire demeurer les troupes. * Denys d'Halicarnasse a fort bien dit que *ces reproches sont de l'or pour Agamemnon.*

† *Thetis au premier Livre conseille à Achille la plus mauvaise action qu'il pût jamais faire; c'est-à-dire, de se retirer sur ses Vaisseaux, & de laisser périr les Grecs qui n'étoient pas coupables de l'injustice d'Agamemnon..... Jupiter lui-même se déclare le protecteur de la vengeance d'Achille, au lieu qu'en bonne Morale il auroit dû l'en punir. Demanderoit-on une meilleure preuve du jugement d'Homere sur la colere d'Achille, & voudroit-on soutenir qu'il ne laisse pas de condamner ce que Jupiter approuve?* Pour moi je ne demanderois pas une meilleure preuve de la mauvaise Critique de M. de la M. que celle qu'il donne ici. Effectivement c'est une chose fort surprenante que la Déesse Thetis entre dans le ressentiment de son fils,

* *Voyez ma Remarque.* † *Pag. 119.*

fils, & qu'elle ait de la douleur de voir que devant mourir bien-tôt sous les murs de Troye, il y soit encore deshonoré : & il est fort étrange que Jupiter, qui est la Justice même, exauce une mere affligée qui demande que l'affront fait à son fils soit reparé & qu'Agamemnon soit puni de son injustice. Mais, dit on, les peuples, qui sont innocens de cette injustice, en pâtiront. Mais est-ce la premiere fois que les peuples ont souffert des fautes des Rois, & a-t-on accusé Dieu de cruauté & d'injustice toutes les fois que cela est arrivé?

Minerve, ailleurs, va elle-même exhorter Pandare à la plus grande de toutes les perfidies. Dans le IV. Liv. Jupiter fléchi par Junon, implacable ennemie des Troyens, ordonne à Minerve d'aller à l'armée des Troyens, & de les porter à enfraindre le Traité qu'ils avoient juré. Minerve obéït, & conseille à Pandarus de tirer sur Menelas. Cela a fort déplû à l'Auteur du Clovis. *Homere a fait un Jupiter ridicule qui battoit sa femme, &c. Ensuite il le fait méchant, le faisant Auteur de la perfidie des Troyens, ayant envoyé Minerve pour persuader à Pandarus qu'il tirât une fléche contre Menelas, pour rompre l'accord fait par serment après un grand sacrifice.* M. de la M. tres fidelle Copiste de ces belles Critiques, trouve aussi ce procedé de Jupiter tres mauvais. Il auroit dû ou profiter de ma Remarque, ou la refuter. J'avois dit : pourquoi Homere fait il que Minerve va elle-même exciter Pandarus à une action aussi injuste que pa-

paroît celle qu'il va faire, de violer l'alliance par un acte d'hostilité ? C'est pour faire entendre que la Sagesse elle-même preside à tous les Décrets de Jupiter, & qu'elle conduit tous les ressorts de la Providence.

* *La même Déesse trompe le religieux Hector en faveur d'Achille, peut-on puiser quelques idées de justice dans ces exemples ?* On vient de voir qu'on peut puiser des idées de justice dans les deux premiers, puisque c'est la Sagesse même qui conduit tout ce qui s'y passe. Il en est de même dans celui-ci. La mort d'Hector est resoluë ; Jupiter a mis dans les bassins de la fatale balance les deux destinées d'Achille & d'Hector, & celle d'Hector plus pesante a emporté la balance, & s'est précipitée dans les Enfers; Minerve, c'est-à-dire, la Providence va faire executer ce que Jupiter a résolu. Comment le fait-elle? Elle s'adresse à Achille, & lui dit : † *Arrêtez-vous, & reprenez haleine, je vais joindre vôtre Ennemi, & lui persuader de tourner tête, & d'en venir aux mains avec vous. A ces mots Achille s'arrête & s'appuye sur sa pique.* Achille hors d'haleine & voyant Hector encore plus fatigué que lui, s'arrête un moment pour respirer, & pour reprendre des forces. La prudence d'Hector trompée par-là, car Minerve en cet endroit sous la forme de Deïphobus est la prudence d'Hector même, soûtenuë par le souvenir des discours de son frere, & ce Heros croyant Achille recru, tourne tête & va con-

* Pag. 120. † Liv. 22. Tom. 3. p. 249.

contre lui. Cela est tres naturel, & c'est ce qui a donné lieu à cette idée, que Minerve aide Achille, & trompe Hector, idée qui rend cette Poësie si animée & si vivante; car la Poësie suit ses loix, comme dit fort bien Eustathe, lorsqu'elle préfere une fiction merveilleuse à une verité simple qui ne feroit que languir. Aristote a eu raison de dire *qu'il ne faut pas juger de l'excellence de la Poësie, comme on juge de celle de la Politique, ni même comme de celle de tous les autres Arts.* La Politique & tous les autres Arts cherchent le vrai ou le possible. La Poësie cherche l'étonnant & le merveilleux, pourvû qu'ils ne choquent pas absolument la vraisemblance.

* *Homere donne à de certains vices un éclat qui décele assez l'opinion favorable qu'il en avoit, on sent par-tout qu'il admire Achille; il ne semble voir dans son injustice & dans sa cruauté, que le courage & la grandeur d'ame; & l'illusion du Poëte passe souvent jusqu'au Lecteur.* Voilà le jugement le plus faux que l'on puisse porter du caractere d'Achille & de celui d'Homere. Comment peut-on se persuader que ce Poëte admire Achille? Y a-t-il la moindre ombre de raison à reprocher à ce grand Philosophe, j'emprunte les termes du P. le Bossu, d'avoir crû que les emportemens d'un homme, qui sacrifie ses amis & son Païs à sa vengeance, soient une action loüable, vertueuse, & digne d'être imitée par les Princes, & que l'on y trouve la grandeur d'ame!

Ho-

* *Pag.* 120.

Homere aura admiré un homme qui dit à son General, *va impudent, yvrogne, timide, il n'y a que des lâches qui t'obéïssent?* Un homme qui dit à Apollon même qu'*il se vengeroit de lui s'il pouvoit?* Il n'y a que des séditieux & des impies à qui de telles paroles puissent échapper. Il a revêtu ce caractere d'Achille d'une valeur étonnante, mais c'est pour le rendre plus éclatant & non pas plus loüable, car par-tout ce n'est que fureur & brutalité. Il n'y a donc point d'illusion dans le Poëte; & jamais cette illusion prétenduë ne passa jusqu'au Lecteur bien instruit.

Aristote ignoroit-il les emportemens continuels d'Achille? Ou les a-t-il pris pour des vertus? Non sans doute, lui qui nous a fait voir que le caractere d'Achille doit remplir, non tout ce que fait un homme en colere, mais tout ce que la colere elle-même peut faire. Ainsi il n'a regardé ce Heros Poëtique que comme un brutal directement opposé à l'homme de bien. Et le P. le Bossu l'a prouvé.

Horace, par exemple, qui estimoit tant Homere, ne reconnoît aucune vertu dans Achille, ni aucune action qui merite quelque loüange, & jamais il ne l'a loué ni de sa vaillance, ni de la mort d'Hector, ni d'aucune autre chose qu'il ait faite contre les Troyens. Au contraire il fait de lui un portrait horrible, & tres ressemblant. Il dit qu'il est violent, emporté, inexorable, qu'il ne reconnoît aucune justice, & n'a d'autre raison que son épée. Est-ce-là un Heros loua-

louable & admirable ? mais il lui a donné la valeur, la vigilance, & l'ardeur à poursuivre une entreprise. Oui, mais ces qualitez étant indifferentes, ne sont bonnes que dans les gens de bien, comme dans Scipion, & elles sont des vices tres pernicieux dans les méchans, comme dans Catilina. Mais M. de la M. ajoûte, *Alexandre fut tellement frappé de l'éclat du caractere d'Achille, qu'il se le proposa tout entier pour modele ; & parce que ce Heros après avoir tué Hector, le traîna indignement sur la poussiere, Alexandre crût encherir sur sa gloire, en traînant de même encore tout vivant, le Gouverneur d'une Place qu'il venoit de prendre.* A-t on jamais raisonné de cette maniere ? Alexandre a imité Achille dans l'action du monde la plus inhumaine, & qui marque le plus de brutalité, donc c'est l'illusion du Poëte qui a passé dans l'ame de son Lecteur, donc Homere a admiré Achille. Qui est-ce qui lui a dit que les choses les plus vicieuses ne trouvent point des imitateurs ? Horace n'a-t-il pas dit que * *les Originaux qui peuvent être imitez par leurs vices, sont sujets à tromper* ? Une jeunesse bouillante & fougueuse se laissera prendre à l'éclat de la valeur, dont elle ne démêlera pas ce que cette valeur a de bon d'avec ce qu'elle a de vicieux, ni ce qu'elle a de solide d'avec ce qu'elle a de brillant. Les jeunes gens se laissent prendre aux premieres apparences, & lorsq-

* Decipit exemplar vitiis imitabile. *Epist.* 19. *Liv.* 1.

lorsqu'ils sont une fois prevenus, il est rare qu'ils en reviennent. * Combien y en a-t-il encore aujourd'hui qui préfereront la valeur d'Achille, & celle de Turnus à celle d'Enée. Achille pourtant n'est qu'un Soldat, & Enée est un grand Capitaine.

Ce que M. de la M. ajoûte pour justifier Alexandre, † *avoit-il si grand tort de vouloir ressembler à un homme qu'Homere distingue par tout, par une protection particuliere des Dieux*, est une leçon de morale tres vicieuse. Il avoit sans doute grand tort, puisqu'il imitoit une action tres inhumaine & tres brutale, & qu'il encherissoit encore sur cette brutalité, séduit par son ignorance qui l'empêchoit de voir que cette vaillance, qui l'éblouïssoit, n'étoit que la vaillance d'un homme violent, emporté, implacable, en un mot d'un Heros tres vicieux, & Homere n'en est point coupable. Il n'a point donné dans le caractere d'Achille un mauvais exemple, mais il a donné un exemple d'un caractere vicieux qui ne peut produire que de mauvaises actions. Et cela est tres different, car ce dernier peut être aussi utile pour la Morale que l'autre seroit pernicieux.

M. de la M. vient ensuite à la Morale qui est la plus sensible dans l'Iliade, qui est le besoin que nous avons du secours des Dieux: *Homere*, dit-il, *n'est point ménager des preuves sur cet article; tout son Poëme n'en est qu'un tis-*

su.

* *On peut voir le P. le Bossu. Liv. 4. Chap. 14.*
† *Pag. 121.*

ſu. Les ſentimens dont il auroit pû ſe fier à la nature, il les fait inſpirer expreſſement par les Dieux. Priam ne ſe ſeroit point aviſé de redemander le corps de ſon fils, ſi Jupiter ne lui en eût donné l'ordre par Iris. Le courage & la force des Heros ne leur ſuffiſent pas pour vaincre, ſi les Dieux ne s'en mêlent, &c. C'eſt n'avoir aucune idée ni de la Nature, ni de la Poëſie que de parler ainſi. Homere eſt-il le ſeul des Auteurs Payens qui ait fait entendre que tous les mouvemens des hommes venoient des Dieux? Et d'ailleurs ſi l'on prive la Poëſie du concours des Dieux, à quoi ſera-t-elle reduite?

L'inſtruction ſeroit ſolide, ajoûte notre Cenſeur, *ſi Homere n'en perdoit tout le fruit, en donnant pour cauſe de la protection des Dieux, plûtôt leur caprice, que notre Religion & notre fidelité à nos devoirs.* Effectivement les caracteres qu'Homere introduit, ne ſont pas trop pieux, & la maniere dont ils ſervent Dieu, & dont ils rempliſſent leurs devoirs, ne devoit pas trop leur attirer cette protection. Mais M. de la M. ne ſe moque-t-il pas du monde, de venir faire une objection ſi pitoyable après ce qu'on lui a dit ſi ſouvent, qu'Homere a fait des Dieux de nos paſſions & de nos vices: *Venus*, dit-il, *protege Paris.* Qui protegera-t-elle donc que celui qu'elle a toûjours animé, qu'elle a porté à commettre la plus grande des injuſtices, & qui a été toûjours ſi fidelle à l'honorer & à la ſervir?

Jupiter protege l'injuſte Achille; ſont-ce là des

exemples qui encouragent les hommes à la vertu? Achille a été offensé, Jupiter le protege. Cela suffiroit peut-être pour justifier cette protection; mais M. de la M. n'a-t-il jamais lû que Dieu a protegé des méchans pour leur faire exécuter de grandes choses? Cet Alexandre si brutal, qu'avoit-il fait pour s'attirer le secours de Dieu qui l'a protegé? L'Ecriture Sainte n'est-elle pas pleine de ces sortes d'exemples? Je lui demande encore d'où venoit que sous la Loi il y avoit des Anges qui protegeoient les Perses, & d'autres qui protegeoient les Grecs? Qu'avoient fait ces Grecs & ces Perses pour s'attirer cette protection? On trouvera ces idées établies dans ce que nous avons de plus respectable & de plus saint; & on les condamnera dans la Poësie? Quelle erreur!

* *Mais pourquoi, m'objectera-t-on peut-être, l'Iliade a-t-elle plû, si la Morale y est aussi violée, que vous le dites? Je réponds qu'Homere a suivi les idées de son temps, & qu'il portoit des choses, les mêmes jugemens que ses auditeurs.* Voilà une tres mauvaise réponse. L'Iliade a plû, parce que bien loin que la Morale y soit violée, elle y est au contraire tres bonne, tres sensible, & que ce Poëme est plus moral & plus philosophe que la Philosophie même, comme Aristote & Horace l'ont reconnu, & comme l'a prouvé de nos jours un Religieux aussi pieux que savant.

Ce qui suit n'est pas plus raisonnable. *Homere n'avoit peut-être pas la force de s'élever à des*

* *Pag.* 122.

des idées plus justes, mais aussi n'étoit-il pas necessaire pour son dessein. Deux grandes erreurs en trois lignes. Jamais Poëte n'a eu des idées plus justes qu'Homere, de tout ce qui est honnête ou deshonnête, utile ou pernicieux. Voilà la premiere. L'autre encore plus grande, c'est de dire que cela n'étoit pas necessaire pour son dessein. Car d'enseigner la vertu, c'est le but principal que se propose la Poësie : sans ce but le Poëme Epique n'est pas un Art, ou c'est un Art pernicieux, & qui par consequent n'est pas tolerable.

La vangeance & l'orgueil étoient en honneur ; il les y a laissées. N'est-ce pas ignorer entierement la nature de la Fable d'Homere, que d'avancer une telle proposition, si aisée à ruiner ? Le fondement de la Fable de ce Poëme, & le point de Morale qu'il veut enseigner, c'est que cette vengeance & cet orgueil ont des suites funestes. Car qu'est-ce que la colere d'Achille, que cet esprit de vangeance dont il est animé ? & l'affront que lui fait Agamemnon, qu'est-ce, qu'un esprit d'orgueil qui le porte à deshonorer un Heros qui lui étoit si necessaire ?

Dès que la Morale s'est éclaircie, dès qu'il a paru des Philosophes, on a vû des Censures d'Homere. Autre erreur. Le Philosophe même qui a le plus travaillé à éclaircir la Morale, & qui en a fait des Traitez admirables, est celui qui a le mieux développé l'Art du Poëme d'Homere, & qui a fait voir que c'étoit une Fable uniquement destinée à enseigner la

la Morale, & à donner des préceptes de vertu. *Mais*, dit-il, *on a vû des Censures d'Homere*, il veut parler des reproches que lui a faits Platon. Mais l'injustice de ces reproches, & la maniere dont on y a répondu, devoient empêcher notre Censeur de lui en faire de semblables. Pour excuser Platon, on peut dire qu'il n'a pas regardé l'Iliade comme Aristote, entant qu'une fable ou une instruction morale déguisée sous l'Allegorie d'une action, il ne l'a considerée que par parties, & il a cru qu'avant que la plûpart des gens eussent démêlé cette Fable dans l'étenduë de son Poëme, ces parties plus frapantes pourroient reveiller des passions que la Philosophie, sur-tout la sienne, travailloit à détruire. Et de ce côté-là ses objections pourroient avoir quelque couleur. Mais elles ne font rien contre l'Iliade ni contre l'Odyssée considerées entant que Fables, comme la Fable du Loup & de l'Agneau, telles qu'elles sont en effet. Et c'est ainsi que Platon étoit obligé de les considerer. Dans ma Préface sur l'Odyssée je combattrai tous les reproches que Platon a faits contre cette imitation, & j'espere de faire voir qu'ils ne sont pas moins injustes que ceux que j'ai combattus dans ma Préface sur l'Iliade. Une grande marque de leur peu de fondement, c'est qu'ils n'ont frappé personne. En effet ces reproches ont-ils diminué la réputation d'Homere? Elle n'a fait qu'augmenter depuis. Mais c'est ce que M. de la M. va tâcher d'affoiblir.

Quoi-

Quoique sa réputation se soit soutenuë depuis ces Censures, dit-il, *ce credit ne vient pas de la verité de ses jugemens, ce n'est qu'un préjugé d'éducation fondé sur des applaudissemens qui, à remonter jusqu'aux premiers suffrages, ne sont la plûpart que des échos les uns des autres.*

Je louë au moins la prudence de M. de la M. d'employer ainsi tout son esprit à éluder l'autorité de tous les siécles, & celle de tous les plus grands hommes qui ont vécu dans tous les temps, & qui ont tous admiré Homere. Ce n'est pas, dit-il, le merite du Poëte qui a attiré ces suffrages, c'est un préjugé d'éducation. De tous ces personnages qui lisoient Homere en sa Langue, aucun n'a eu la force de dissiper ce préjugé. Aristote, Horace, & de notre temps M. Despreaux, le P. le Bossu & M. Dacier qui ont tous examiné ces Poëmes, le flambeau à la main, ont encore été conduits par ce préjugé. Il n'y a eu que trois ou quatre grands hommes de notre siecle, l'Auteur du *Clovis*, l'Auteur des *Paralleles*, & M. de la M. qui sans aucune connoissance de sa Langue, sans aucune idée de la Poësie, sans aucune étude, ont surmonté ce préjugé, & sont venus éclairer notre Raison égarée. Ces loüanges qu'on a données à ce Poëte ne sont que les échos les unes des autres. Ainsi à remonter de siécle en siécle pour arriver à l'origine de ces échos, nous remonterons jusqu'à Lycurgue qui est le premier dont nous ayons l'éloge d'Homere; c'est sa voix qui retentit enco-

re jusqu'à nous, & comme il vivoit dans un siécle grossier, ce bon Legislateur a admiré des sottises. Tout ce qui est venu depuis n'est qu'une Repetition. Ainsi M. de la M. débarrassé tout d'un coup de tous ces millions de suffrages que tous les siécles ont donnez à Homere, se trouvera n'avoir en tête que Lycurgue dont il triomphera bien aisément. En verité il y a bien de l'art à écarter ainsi par un seul mot tant d'ennemis si redoutables. Mais c'est trop compter sur la credulité des hommes, que d'avancer des choses si éloignées de toute raison.

Du Merite personnel d'Homere, & du Prix de l'Iliade.

M. de la M. prend ici * de grandes précautions : il déclare qu'il ne confond point l'Auteur avec l'Ouvrage, & que sa Critique tombe uniquement sur le dernier. Il avouë qu'Homere avoit toutes les dispositions necessaires pour être grand Poëte; *Mais*, dit-il, † *la disposition de l'esprit du Poëte, n'emporte pas toûjours le même degré d'execution. La disposition la plus grande ne peut parvenir qu'à une execution mediocre, si l'ignorance & la grossiereté des temps y met de trop grands obstacles; au lieu qu'une disposition médiocre parviendra à une exécution plus heureuse, dans des temps plus éclairez & plus polis.*

J'entends ici M. de la M. il veut modestement nous faire sentir pourquoi avec une medio-

* Pag. 123. † Pag. 124.

mediocre disposition à la Poësie il est pourtant parvenu à une execution plus heureuse qu'Homere avec toute sa grande disposition d'esprit, ce sont les lumieres & la politesse de notre siecle qui en sont cause. Voilà un raffinement d'orgueil & de modestie dont personne encore ne s'étoit avisé. Je ne sai lequel des deux domine dans ce mélange.

C'est donc la grossiereté de son siécle qui a empêché Homere de parvenir à la perfection de la Poësie. Mais en quoi ce grand Critique trouve-t-il cette grossiereté ? Est-ce dans la Fable du Poëme ? Jamais choix n'a été plus grand, plus noble, plus juste, plus interessant, plus moral. Est-ce dans ses idées? Jamais Poëte n'a eu des conceptions plus fortes, plus majestueuses, plus vastes & plus variées. Est-ce dans l'expression ? Jamais Poëte, ni autre Ecrivain profane ne l'a égalé. Est-ce dans la Peinture qu'il fait des mœurs ? Mais outre qu'il ne pouvoit peindre que les mœurs de son siécle, ces mœurs qu'il peint, ne sauroient être blâmées par un homme sage, car ce sont les mêmes que celles que nous voyons dans l'Ecriture Sainte, mœurs qui pour leur simplicité sont bien préferables aux mœurs si recherchées, & aux usages si délicats que notre Censeur vante tant. Je dis plus encore, quand même ces mœurs seroient tres grossieres, si le Poëte les avoit bien peintes, cette grossiereté n'empêcheroit pas qu'il ne fût arrivé à l'execution la plus parfaite. Continuons:

Il faut donc juger d'Homere, dit-il, *par les*

progrès qu'il a faits, eu égard à la grossiereté de son siecle, & il faut juger de son Ouvrage par les beautez & les défauts qui s'y trouvent, eu égard aux lumieres du nôtre.

C'est à-dire, qu'Homere a eu assez d'esprit, eu égard au siecle grossier où il a vêcu; & que son Poëme est tres imparfait, examiné aux lumieres du nôtre. J'avouë que ces jugemens si sensez de M. de la M. me divertissent, je ne trouve rien de plus plaisant. Je laisse là l'esprit d'Homere, que jamais personne n'a égalé en Poësie dans aucun temps; je m'attache à cette folie de dire que son Poëme auroit été moins imparfait s'il avoit eu nos lumieres. M. de la M. a-t-il oublié que notre siécle, ce siécle si délicat, si poli, si lumineux, a produit plusieurs Poëmes Epiques, qui sont des monstres, & non pas des Poëmes. Mais encore une fois d'où vient que M. de la M. lui-même n'a pas profité des lumieres de cet heureux siécle, & que l'admiration pour le Poëme d'Homere se renouvelle & augmente depuis qu'il a donné le sien? En verité notre siecle ne devroit jamais parler de Poëme Epique après les beaux Chefs-d'œuvres qu'il a donnez en ce genre.

Homere, dit-il, *avoit l'esprit vaste & fécond, plus élevé que délicat, plus naturel qu'ingenieux, & plus amoureux de l'abondance que du choix.* Voilà de belles antitheses. D'abord on est effrayé de la fausseté qu'elles présentent. Mais on n'a qu'à entendre la Langue de ce Censeur, & on y trouve de la verité. Il appelle *délicatesse* cette fadeur, & cette fausse polites-

se

ſe de nos Romans. Il appelle *Genie & élevation d'eſprit*, ce bel eſprit plein d'affectation & de pointes. Et il appelle *Choix*, cette vaine pompe que cherche un goût faux, qui préfere le fard aux ſolides beautez de la Nature, & le clinquant à l'or. Veritablement tout cela manque à Homere; ſon élevation eſt toûjours accompagnée de délicateſſe, mais de cette délicateſſe fiere & noble qui dédaignant les vains ornemens, ne préſente jamais les objets que par ce qu'ils ont de plus grand, de plus gracieux, ou de plus touchant. Son naturel eſt toûjours animé par cet eſprit vaſte, profond, & ſolide à qui le vrai n'échappe jamais; & ſon abondance n'eſt jamais ſans ce choix judicieux qui fait que parmi tous les treſors qu'il étale, on ne trouve rien d'inutile, de deſagréable ni de ſuperflu. Tout ce que je dis là eſt raſſemblé dans cet éloge que M. Deſpreaux a fait d'Homere:

On diroit que pour plaire, inſtruit par la Nature
Homere ait à Venus dérobé ſa ceinture.
Son Livre eſt d'agrémens un fertile tréſor,
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or;
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace:
Toûjours il divertit, & jamais il ne laſſe.

On trouve là tout, l'élevation avec la délicateſſe; le naturel avec la vivacité, & l'eſprit & la richeſſe avec le choix. Les dégoûts de M. de la M. prévaudront-ils ſur ce grand éloge donné par un homme ſi ſuperieur, qui

étoit en même-temps grand Poëte & grand Critique, & qui parloit de ce qu'il connoissoit ?

Notre Censeur continuë; *Il a saisi par une superiorité de goût, les premieres idées de l'Eloquence dans tous les genres ; il a parlé le langage de toutes les passions, & il a du moins ouvert aux Ecrivains qui devoient le suivre, une infinité de routes, qu'il ne restoit plus qu'à applanir.* Voilà à quoi se borne l'éloge qu'il fait d'Homere ; il n'a saisi que les premieres idées de l'Eloquence dans tous les genres, il a ouvert une infinité de routes, toutes raboteuses, qu'il a fallu ensuite applanir. Mais où sont les Ecrivains qui ont encheri sur les idées d'éloquence qu'Homere a données ? Qui sont ceux qui ont applani ces routes ? Ce ne peut être que M. de la M. par les merveilleuses Regles de Poëtique & d'Eloquence qu'il vient de nous donner dans ce Discours.

Il y a apparence, ajoûte-t-il, *qu'en quelque temps qu'Homere eût vêcu, il eût été du moins le plus grand Poëte de son Païs, & à ne le prendre que dans ce sens, on peut dire qu'il est le maître de ceux mêmes qui l'ont surpassé.* Le plaisant éloge ! Homere, qui dans tous les siécles a été regardé non seulement comme le plus grand des Poëtes de toutes les Nations, mais comme le Dieu de la Poësie, le voilà réduit au petit état du plus grand Poëte de son Païs, en quelque temps qu'il eût vêcu ; & pour comble d'ignominie le voilà dégradé jusqu'à ne pouvoir plus se regarder comme égal aux Poëtes qui l'ont suivi, mais comme le Maître de ceux qui l'ont surpassé ?

Que

Que M. de la M. nous les montre. Je l'entends, c'est lui-même. Eclairé des lumieres de notre siécle, il a donné au Poëme d'Homere cette perfection qu'il lui auroit donnée lui-même s'il avoit vêcu de notre temps. Il faut bien l'en croire. Eh qui croiroit-on si on ne croyoit celui qui a porté ce jugement si solide de l'Iliade ! *L'ouvrage*, dit-il *, *me paroît aussi éloigné de la perfection, que l'Auteur étoit propre à l'atteindre s'il eût été placé dans les bons siécles.* Cela bien entendu veut dire s'il eût vêcu de notre temps, M. de la M. vit aujourd'hui, faut-il donc s'étonner qu'il ait mieux reüssi qu'Homere, & qu'il l'ait corrigé & embelli ?

Selon lui, l'*Iliade est infectée de tous les défauts de son temps, ce qui regarde les Dieux y est absurde, ce qui regarde les Heros, y est souvent grossier ; les idées le Morale y sont confuses.* Voilà ce que l'Auteur de *Clovis* avoit reproché à Homere, de n'avoir sû donner que de miserables idées de ses Dieux & de ses Heros, & d'avoir blessé la Morale. M. de la M. copie fidellement son Auteur. N'a-t-il point de honte de renouveller des reproches si pitoyables & si méprisez, & de suivre les vûes d'un homme dont il ne sauroit s'empêcher lui-même de se moquer. Ces fausses Critiques ont été si solidement refutées, que je ne croi pas qu'on puisse jamais leur rien opposer de raisonnable.

Il est vrai que l'action du Poëte est grande & pathe-

* *Pag.* 116.

pathetique, *mais elle est noyée dans la quantité & dans la longueur des Episodes.* Il falloit bien que M. de la M. blâmât la quantité & la longueur des Episodes d'Homere, puisqu'il vouloit les retrancher. Mais malheureusement pour lui rien ne fait mieux voir l'utilité, la necessité & la beauté des Episodes d'Homere, que le retranchement qu'il en fait; & on peut leur appliquer ce mot que Tacite dit sur quelques images qui ne parurent point à un convoi, *Ideò præfulgebant quia non visebantur.* Ces Episodes brillent d'autant plus, & on les a plus presens, qu'ils ne paroissent pas, & qu'on les desire.

Les differens genres d'Eloquence, dit-il, *n'y paroissent qu'ébauchez : descriptions, recits, comparaisons, discours, tout presente pêle-mêle des beautez & des défauts.* La justesse de ces Critiques paroît par tout ce que j'en ai dit. Encore une fois où sont ceux qui ont perfectionné cette Eloquence qu'Homere n'avoit qu'ébauchée? *Il n'y a presque pas un morceau*, continuë-t-il, *qui soit de cette justesse, & de ce choix, dont la succession des préceptes & des exemples nous a fait découvrir le prix.* M. de la M. nous auroit fort obligez s'il avoit voulu nous rapporter ici quelques-uns de ces préceptes & de ces exemples qui nous découvrent le peu de justesse des morceaux dont il parle. D'où vient donc qu'il ignore que la plûpart des préceptes de l'Eloquence, & tous ceux de la Poësie sont tirez des Ouvrages d'Homere, & que c'est depuis ces préceptes qu'Homere a été le plus admiré? Et pour

pour ce qui est des exemples, où en trouvera-t-il qu'on puisse égaler à ceux qu'Homere a donnez dans tous les genres?

M. de la M. cherche ensuite les raisons pourquoi l'Iliade a fait un si grand effet sur les Contemporains d'Homere. Et il s'en offre à lui une foule: * *L'étenduë & la hardiesse du dessein, la nouveauté des idées, la description de tout ce qui pouvoit interesser les Grecs.* En effet voilà d'assez grandes choses, & des choses assez capables de toucher & de plaire. Mais d'où vient que ces mêmes choses dans les siécles suivans ont autant frappé ceux pour qui ces idées n'étoient plus nouvelles, & que ces descriptions n'interessoient plus? D'où vient que cette admiration a cru à mesure que les hommes ont été plus éclairez & plus polis? D'où vient que sa réputation augmente, & qu'il peut dire avec encore plus de raison qu'Horace †,

Usque ego postera
Crescam laude recens?

Cela est embarassant. On ne peut plus accuser la barbarie des siécles.

Voici une raison plus plaisante encore, *Par-dessus tout cela, si l'on veut, la prononciation du Poëte même qui farde toûjours son Ouvrage.* Homere a donc trompé ses Contemporains par sa déclamation, qui fardoit son ouvrage. Voyez ce que c'est que l'experien-

* *Pag.* 127. † *Od.* 30. *Liv.* 3.

ce. M. de la M. croit qu'il en est des Contemporains d'Homere comme de ses amis à qui il a recité son Poëme avant que de le faire imprimer. Ils ne s'excusent de l'avoir loüé, qu'en rejettant la faute sur la déclamation du Poëte qui les a séduits. Excuse frivole, je connois de ses Auditeurs qui n'y ont pas été trompez. Et j'ose dire même qu'il n'y a point de déclamation assez imposante pour empêcher les Connoisseurs de sentir les défauts dont ce Poëme est rempli. Accordons à notre Censeur que toutes ces choses en ont imposé aux Contemporains d'Homere. Mais les siécles suivans qu'est-ce qui les a trompez ? Il nous l'apprendra bien-tôt. Continuons cet article.

* *Ce n'est que la connoissance du parfait qui nous dégoûte du mediocre.* Voilà pourquoi M. de la M. est si dégoûté de la mediocrité d'Homere, il a une connoissance juste du parfait, & il nous le fera voir dans son Poëme comme il nous le montre dans sa Critique.

* *Combien les premiers joüeurs d'instrumens tiroient-ils de mauvais sons dont les oreilles encore ignorantes n'étoient point offensées? On étoit charmé alors d'une harmonie informe & grossiere qui nous paroîtroit insupportable aujourd'hui, &c.* M. de la M. ne pouvoit pas ravaler davantage Homere qu'en le comparant aux premiers joüeurs d'instrumens, qui sans doute ne tiroient pas des sons dont nous fussions au-

* Pag. 128.

aujourd'hui fort charmez. Pour moi je le releverois par une comparaison tirée aussi de la Musique, mais qui conviendroit mieux. La Grece n'a pas connu de plus ancien Musicien qu'Orphée fils de la Muse Calliope, qui, pour me servir des termes d'Horace * , *étoit si savant dans l'Art de sa Mere, qu'il arrêtoit le rapide cours des fleuves , calmoit l'impetuosité des vents, & par la douceur de sa lyre, menoit par-tout avec lui les chênes attentifs à son harmonie.* Ce grand Musicien c'est Homere , les Poëtes qui l'ont suivi approchent de lui comme notre Musique Françoise ou Italienne approche de celle d'Orphée. Mais selon notre Censeur , la Poësie d'Homere est comme la Musique informe des premiers Inventeurs. Comment ose-t-il avancer des choses si éloignées de toute raison? Que diroit-il d'un morceau de Musique de ces temps grossiers , qui seroit venu jusques à nous, & à qui tous les plus grands Musiciens des siécles passez , & ceux d'aujourd'hui donneroient ce grand éloge qu'il n'y en a jamais eu de comparable ? Voilà l'éloge qu'ont donné aux Poëmes d'Homere dans tous les temps, tout ce qu'il y a eu de plus savans Hommes , de plus grands Ecrivains & de plus grands Poëtes. Et c'est même dans les temps qui ont produit les plus beaux Ouvrages , qu'il a été le plus loüé.

Voyons présentement les raisons que M.

* *Od.* 12. *Liv.* 1.

de la M. donne de l'effet que l'Iliade a produit dans les siécles suivans. *Ce fut un temps de barbarie*, dit-il *, *que celui qui se passa depuis Homere jusqu'à Lycurgue qui apporta le premier en Grece les Ouvrages de ce Poëte ; & par consequent ils y dûrent avoir tout l'effet de la nouveauté, à cause de la grossiereté de ces Peuples, à quoi se joignit encore le respect qu'on a pour les choses anciennes, & qui s'accroît toûjours avec le temps.* Ne diroit-on pas qu'il s'est écoulé plusieurs siécles depuis Homere jusqu'à Lycurgue, cependant il ne peut y avoir tout au plus que cinquante, ou soixante ans. Il y a même des Auteurs qui croyent qu'Homere vivoit encore du temps de ce Legislateur. Ciceron & Strabon sont de ce nombre. On ne pouvoit donc pas regarder alors ces Poëmes d'Homere comme anciens, ni par conséquent avoir pour eux ce respect qu'on a pour les choses anciennes.

Plusieurs Villes jalouses d'avoir produit l'objet de l'admiration des autres, se disputerent la naissance d'Homere, on alla même jusqu'à lui élever des Temples, &c. N'est-ce pas une chose bien plaisante que M. de la M. veuille imputer à la grossiereté des siécles tous les honneurs & cette espece de culte rendus à Homere, comme s'ils n'étoient que les hommages qu'une nouveauté informe lui eût attirez. Ce grand Critique ignore que c'est dans les siécles les plus polis qu'il a reçû les plus grands honneurs, & qu'il les a reçûs des Princes & des Villes qui lisoient ses Poëmes.

D'ail-

* *Pag.* 129.

D'ailleurs, continuë-t-il, *les Poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée tinrent lieu d'Histoire, c'étoit le seul monument de l'Antiquité; les limites des Peuples se regloient quelquefois sur les passages d'Homere, & ses vers étoient devenus l'Oracle universel des Payens. Que de raisons d'estime, mais toutes étrangeres au merite de l'Iliade entant que Poëme!* Je suis fâchée qu'un homme d'esprit comme M. de la M. continuë si long temps ses mauvais raisonnemens. D'où pense-t-il donc que venoit ce grand respect qu'on avoit pour les vers d'Homere, que du mérite de son Poëme & de l'admiration que ce Poëme donnoit pour lui? Mais je lui demande, la grande loüange que Lycurgue donna à ces Poëmes en disant, *que les Instructions morales & politiques qu'ils renferment, ne sont pas moins utiles, que ses contes & ses fictions sont agréables*, peut-elle tomber sur aucune de ces raisons? Les siécles suivans ont-ils loüé Homere parce qu'il tenoit lieu d'Histoire? Parce qu'il servoit à regler les limites? Parce qu'il étoit l'Oracle des Payens? Est-ce là ce qui a donné tant d'admiration pour lui aux plus grands Poëtes, de notre temps, & qui étant grands Poëtes, ont été en même temps grands Critiques? M. de la M. tiendra-t-il contre un Racine, un Despreaux, qui ont été des plus grands Admirateurs d'Homere.

Mais voici une belle maniere d'affoiblir les éloges que tous les grands Hommes de l'Antiquité, Poëtes, Historiens, Orateurs ont

donnez à Homere. * *C'est que tous ces Ecrivains l'étudierent & se formerent sur lui. Tout étoit, pour ainsi dire, de son Ecole, & il ne faut regarder les éloges qu'ils en font, que comme une bien-séance ou une prévention d'éleves qui en rendant justice au mérite personnel de leur Maître commun, n'étoient pas obligez de distinguer scrupuleusement ses Ouvrages d'avec lui-même.* Cela n'est-il pas bien ingenieux ? Ces Ecrivains Grecs qui ont loüé Homere, ne l'ont loüé que par bien-séance, comme on doit toûjours loüer son Maître, & rien ne les obligeoit à critiquer son Ouvrage, il y auroit eu trop d'ingratitude; mais dans leur Cabinet ils pensoient bien autrement qu'ils ne parloient dans leurs Ouvrages. M. de la M. est persuadé qu'il les a pour complices du mépris dont il honore publiquement ce Poëte; car comme il n'a rien appris de lui, il n'est pas obligé à tant de ménagement, qui n'est en eux qu'un effet de leur reconnoissance.

Les Philosophes comme de raison, furent les premiers qui secoüérent le joug de l'autorité, les uns plus, les autres moins. M. de la M. ne compte donc pas Aristote pour Philosophe. C'est lui qui a donné les plus grands éloges à Homere, parce que c'est celui qui a le mieux développé & éclairci son Art. Et j'ose dire qu'il n'y en a aucun qui ait blâmé le Poëme d'Homere entant que Poëme, & qui n'ait admiré son Art. Mais M. de la M. va affoiblir le suffrage d'Aristote. Ce ne sera pourtant

* *Pag.* 130.

tant qu'après avoir recusé celui d'Alexandre : *Il y a entre autres*, dit-il, *deux suffrages bien imposans pour l'Iliade ; celui d'Alexandre, & celui d'Aristote. J'ose recuser absolument Alexandre.* Que Darius auroit été heureux s'il avoit sû comme M. de la M. écarter ce Prince ! Voici les raisons de ce grand Censeur.

* *La matiere de l'Iliade flattoit assez son amour propre pour imposer à son jugement, il n'y voyoit que l'éloge de son temperament emporté, & de son inclination dominante pour la Guerre..... Cette longue suite de combats, si ennuyeuse pour la plûpart des Lecteurs, avoit un charme toûjours nouveau pour lui.* Il est vrai que l'éclat dont Homere a revêtu la valeur d'Achille, avoit surpris Alexandre, & l'avoit empêché de bien démêler ce que ce caractere a de vicieux. Il est vrai encore que ces combats si vivement décrits, & où l'on voit des traits de valeur si bien marquez & si heroïques, avoient de quoi plaire à un grand Guerrier ; mais ce n'est pas cela seulement qu'Alexandre admiroit dans ce Poëte quand il appelloit ses Poëmes *ses provisions pour l'Art militaire*, & qu'il leur destina la magnifique Cassette de Darius, afin que le plus parfait ouvrage de l'esprit humain fût enfermé dans la plus précieuse Cassette qui eût jamais été faite par aucun Ouvrier.

La principale raison dont se sert notre Critique pour rejetter le jugement d'Alexandre, c'est

* *Pag.* 131.

c'est ce qu'Horace * dit de lui, qu'il étoit tres fin Connoisseur en Tableaux & en Statuës, mais que si *on l'avoit obligé à juger des Livres & des dons des Muses, on l'auroit trouvé si grossier, qu'on auroit juré qu'il étoit né dans l'air le plus épais de la Beotie.* Et Horace en juge ainsi, parce que, comme il vient de le dire quelques vers plus haut, il avoit si bien goûté les vers d'un méchant Poëte appellé Chœrilus, qu'il lui avoit donné quantité de pieces d'or. Mais en verité c'est prendre trop à la lettre ce jugement d'Horace; l'estime qu'Alexandre avoit pour Homere doit faire juger plus avantageusement de son goût pour la Poësie. que la liberalité qu'il fit à ce méchant Poëte n'en doit faire juger desavantageusement. Les liberalitez des Princes magnifiques comme Alexandre, ne marquent pas toûjours leur goût pour les ouvrages qu'on leur presente. Ce sont souvent des excès de leur magnificence qu'on n'a pas toûjours meritez. Ils font comme les Dieux, ils recompensent notre bonne volonté & notre zele, car ils n'ont pas toûjours comme Auguste, des Horaces, des Virgiles & des Varius sur qui verser leurs dons, ni, comme le Roi, des Despreaux, des Corneilles & des Racines, ou, pour me servir d'une comparaison plus familiere, ils font comme les habiles Jardiniers qui cultivent & arrosent souvent des plantes, moins pour les fruits qu'elles ont déja portez, que pour ceux qu'ils esperent qu'elles

* *Epist.* 1. *Liv.* 2. *vs.* 242.

les porteront à l'avenir. Le Roi a plus donné que ni Alexandre, ni aucun autre Prince du monde, & nous ferions bien malheureux s'il n'avoit jamais donné que par goût ; car comme perfonne n'a le goût plus fin ni plus délicat ; moins de gens auroient eu part à fa magnificence. M. Dacier & moi favons au moins qu'il y a trente-cinq ans que nous vivons de fes bienfaits, & nous n'avions encore rien fait alors qui en fût digne ; ce que nous avons pû faire depuis, s'il a quelque merite, eft dû à ces regards favorables qu'il a jettez fur nous. Le prefent fait à Chœrilus par Alexandre ne doit donc point nuire à ce Conquerant, ni nous obliger à rien rabbattre du prix de l'éloge qu'il a fait d'Homere.

Venons à Ariftote. M. de la M. qui ne trouve rien de difficile, ni qui foit au deffus de fon Art, n'eft pas embarraffé à recufer le jugement de ce Philofophe. Et voici le bel expedient qu'il a imaginé.

Pour Ariftote, dit-il, *je croirois que peut-être a-t-il voulu flatter fon Prince, fi fon Art Poëtique eft pofterieur au goût d'Alexandre pour l'Iliade.* Cela n'eft-il pas bien fubtil ! Ariftote voyant le goût que fon Prince avoit pour l'Iliade, a voulu y trouver un Art bon gré mal gré. Mais fi felon M. de la M. Alexandre n'admiroit qu'Achille, comment donc Ariftote, bon Courtifan comme il étoit, & voulant faire fa cour à ce Prince, a-t-il eu le mauvais fens de faire voir que le caractere d'Achille étoit celui d'un méchant homme ?

Com-

Comment n'a-t-il pas plûtôt relevé ce Heros, auquel son Maître vouloit ressembler? Comment n'a t-il pas donné dans l'idée qu'a embrassée M. de la M. que l'Iliade n'est que l'éloge de cet homme fougueux & emporté?

Notre Critique voit bien le peu de fondement de cette imagination. Il a recours à une autre, car il est fécond: *Je croi du moins*, dit-il, *que son esprit de systême lui ayant fait entrevoir un Art dans les Poëmes d'Homere, il est devenu amoureux de sa découverte, & qu'il a employé pour la justifier, cette subtilité obscure qui lui étoit naturelle, & qui donne tant de peine aux Commentateurs quand ils travaillent à le rendre intelligible & solide.* Il n'y a rien au monde de plus risible. Voilà donc la Poëtique d'Aristote, c'est-à-dire, un des Ouvrages des plus parfaits, & du plus grand sens qui ayent jamais été faits sur aucun Art, le voilà traité de vision & de chimere; c'est l'ouvrage d'un fou à qui un esprit de systême a fait entrevoir dans Homere un Art qui n'y est point, & qui n'ayant pas voulu perdre sa découverte, dont il étoit amoureux, a eu recours à son obscure subtilité pour la soûtenir. Et en même temps l'excellente Traduction qui a été faite de cette Poëtique, & le savant Commentaire qui l'accompagne, les voilà traitez de travail forcé où l'on a bien de la peine à rendre son Auteur intelligible & solide. Voilà une profonde décision de M. de la M. C'est ainsi qu'il traite l'Ouvrage de M. Dacier sur la Poëtique d'Aristote, cet Ouvrage auquel un des plus dignes Academiciens*,

ciens*, & un des meilleurs esprits du siécle vient de donner ce grand & juste éloge, *Que la Poëtique d'Aristote n'étoit peut-être pas si intelligible de son temps pour les Atheniens, qu'elle l'est aujourd'hui pour les François depuis l'excellente Traduction que nous en avons, & qui est accompagnée des meilleures Notes qui ayent peut-être jamais été faites sur aucun Auteur de l'Antiquité.* M. de la M. n'apperçoit qu'une subtile obscurité dans un Ouvrage où les plus Savans trouvent tant de verité, de raison & de lumiere. Jules de la Menardiere plus croyable que M. de la M. quoi-que reprehensible en beaucoup de choses, parle bien autrement dans sa Poëtique, *si les instructions que nous donnent Aristote & Horace ne sont pas fort étenduës*, dit-il, *nous pouvons dire en revanche que tout ce qu'ils en ont écrit, est tellement raisonnable, qu'il faut ne l'être point du tout pour ne pas suivre leurs pensées.* Dans un autre endroit il appelle la Poëtique d'Aristote, *la source des clartez que nous avons sur ces matieres; que pour bien expliquer cet Art, il faut s'attacher au tronc de l'arbre, & ne pas s'éloigner des sentimens de cet Esprit qu'on peut appeller Divin*, il l'appelle *un prodige de Science*, il dit *qu'il le croit illuminé au-dessus des autres Hommes.* Et enfin il ajoûte qu'*Aristote établit ses pensées sur de si puissantes raisons, qu'il semble que la Raison même emprunte la voix de ce Philosophe pour décla-*

* *M. de Valincour dans un Avis imprimé par ordre de l'Academie sur les Occupations de la Compagnie.*

déclarer sa volonté sur les matieres qu'il explique. L'Abbé d'Aubignac dans sa Pratique du Theatre dit : *Il faut qu'un Poëte s'applique à la lecture de la Poëtique d'Aristote & de celle d'Horace, & qu'il les étudie sérieusement & attentivement.* Voilà comme ont parlé & comme parleront toûjours les gens sensez. Et l'on doit encore plus tenir ce langage aujourd'hui, que la beauté & la verité de cette Poëtique ont été mises dans un si grand jour.

Après que M. de la M. a fait ainsi savamment & raisonnablement l'histoire de la réputation des Ouvrages d'Homere chez les Grecs, il fait voir avec la même suffisance comment ils parvinrent chez les Latins, & la cause de l'effet qu'ils y firent.

Comme ils ne parvinrent aux Latins, dit-il, *que soûtenus déja des suffrages de la Grece, ils y furent reçûs avec respect, & ils y exciterent l'émulation des Ecrivains dans les differens genres, & chacun ne songeant qu'à disputer le prix à ses rivaux presens, fit, pour ainsi dire, les honneurs de son Païs & de son siécle.* N'est-ce pas là une conjecture bien ingenieuse & bien concluante ? Toute l'estime que les Latins ont témoignée pour Homere, tous les éloges qu'ils lui ont donnez, ne sont qu'un effet de leur civilité, ils font les honneurs de leur Païs à un étranger qui avoit de la réputation dans le lieu, & ne se souciant point de rien disputer à un mort, ils ne s'attachoient qu'à leurs Rivaux presens. M. de la M. n'est ni si jaloux ni si civil.

Et

* *Et l'on regarda Homere sans jalousie non seulement comme le Pere de la Poësie & de l'Eloquence, ce qui étoit vrai, mais encore comme le modele de la perfection, ce que je ne croi pas soûtenable.* Ceci jure un peu contre ce qui précede, car la civilité peut bien porter à marquer de l'estime, mais elle ne porte point à regarder quelqu'un comme le modele de la perfection, quand il en est si éloigné. Sans nous arrêter à cette contradiction, profitons de l'aveu de M. de la M. Homere a été regardé comme le modele de la perfection par les Latins. C'est quelque chose, car ce sentiment ne peut venir que d'un fond de persuasion. Notre Censeur s'y oppose, & ne croit pas cela soûtenable, qui croira-t-on? Les Latins sont veritablement d'un côté, mais M. de la M. est de l'autre.

A propos de perfection il est necessaire de détromper ici pour une bonne fois ceux qui accusent les admirateurs d'Homere de regarder ce Poëte comme la perfection même en tout & par tout. Il y a deux sortes de perfections, la perfection absoluë, & la perfection par comparaison. La premiere ne se trouvera jamais dans les ouvrages des hommes ; ils porteront toûjours les marques de leur infirmité. Il n'y a donc pour eux que la seconde, & c'est celle d'Homere. Jusqu'ici il a joui de ce second degré d'honneur, qui est sans doute le premier pour les hommes, car jusqu'ici il n'a rien parû qui l'ait ni sur-

* *Pag.* 133.

surpassé, ni même égalé. Horace, qui est celui des Latins qui a examiné le plus à fond ses Poëmes, & qui par cette raison est aussi celui qui les a le plus loüez, y reconnoît des taches, mais il a soin de nous avertir qu'elles sont en petit nombre, & que ce sont de ces taches legeres qui ne choquent point *, & qui naissent ou d'une negligence pardonnable, ou de l'infirmité naturelle aux hommes. Voilà les fautes qu'il reprend, ou plûtôt qu'il excuse dans Homere. Et six vers plus bas il fait bien encore connoître combien ces fautes d'Homere sont legeres & incapables de nuire à sa réputation quand il dit qu'il s'étonne que Chœrilus ait bien rencontré deux ou trois fois, & qu'il est veritablement fâché s'il arrive à Homere de sommeiller en quelques rencontres ; il se moque toûjours du premier en l'admirant deux ou trois fois, & il admire toûjours l'autre, lors même qu'il a le plus de dépit des fautes legeres qui lui ont échappé. Longin dit † la même chose, car il assure que bien que ces grands hommes n'ayent pas été exempts de fautes, ils avoient pourtant quelque chose de surnaturel & de divin. Il dit qu'un seul des beaux traits, & des pensées sublimes qui sont dans leurs Ouvrages peut payer tous leurs défauts. *Je dis bien plus*, ajoûte-t-il, *c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homere, dans Demosthene, dans Platon,* &

* *Poëtiq. vs.* 352. † *Dans son Traité du Sublime. Chap.* 30.

& dans tous ces autres celebres Heros, elles ne feroient pas la moindre ni la milliéme partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi l'envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siécles; & personne jusqu'ici n'a été en état de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'hui, & que vraisemblablement ils conserveront toûjours.

Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,
Et les bois dépouillez, au Printemps refleurir.

J'avouë qne je suis assez sotte pour croire que ces éloges de deux fous comme Horace & Longin, doivent consoler Homere des censures & du mépris de deux sages comme Saint-Sorlin & M. de la M.

Ce qui contribua encore à augmenter parmi les Latins, le respect pour Homere, c'est la conduite de Virgile: *Ce Poëte*, dit-il, *ayant bien voulu imiter Homere, & avoüer son imitation sans faire valoir ce qu'il y ajoûtoit d'invention, de justesse, & d'élegance, le prejugé en acquit encore plus d'empire, & la longue possession du premier rang fut prise enfin pour un droit incontestable.* C'est-à-dire, selon ce grand Critique, que Virgile ayant été assez niais pour imiter Homere & pour avoüer qu'il l'imitoit, & de ceder ainsi par une sotte modestie, ou par une civilité mal entenduë le premier rang, dont il pouvoit se mettre en possession, Homere passa sans contredit pour le premier des Poëtes, car qui est-ce qui auroit disputé quelque chose à un Poëte à qui Vir-

Virgile même cedoit. M. de la M. n'a eu garde d'être si benin. Il crie qu'il imite Homere, mais en même-temps il crie qu'il y ajoûte, qu'il le reforme, & qu'il l'embellit. Il se moque de ces civilitez & de ces modesties. Cependant Homere est bien heureux, il profite de tout. M. de la M. a fait plus d'honneur à ce Poëte par son imitation, que Virgile ne lui en a fait par la sienne. Mais que M. de la M. nous apprenne donc en quel endroit de ses Ouvrages Virgile a fait cet aveu qu'il imitoit Homere. Il n'en a pas dit un seul mot, & cela auroit été même inutile. Les Poëmes d'Homere étoient si connus, que Virgile n'avoit que faire d'avertir de son imitation.

Comme les éloges qu'on a donnez à Homere embarrassent toûjours M. de la M. malgré l'audace de ses conjectures & de ses décisions, il voudroit bien les décrediter: *Qu'on me permette ici*, dit-il, *une reflexion. Tous ces éloges que les Auteurs font des Ecrivains des siécles passez sont ordinairement fort suspects.* A qui sont-ils suspects? Aux méchans Poëtes, aux mauvais Critiques; mais nullement aux grands Poëtes, ni aux Connoisseurs. * *Il ne faut pas prendre à la lettre ce que Ciceron dit de Demosthene, ni ce qu'Horace dit de Pindare, c'est souvent un détour de la vanité qui loüe volontiers les morts pour se dispenser de loüer les vivans.* Voilà le dernier retranchement de ces Ecrivains, ils recusent toûjours les anciens Juges, & M. de la M. est tres

* *Pag.* 134.

tres fidelle ici, selon sa coûtume, à son Saint-Sorlin, dont tout son discours n'est que la paraphrase. Cet homme si sensé pour faire voir qu'Homere est un méchant Poëte, ne fait pas d'autre secret que de faire voir que les loüanges qu'Horace lui donne, doivent être fort suspectes. Et pour cet effet il assûre, non qu'elles sont outrées, *mais fausses & ironiques*, & c'est, dit-il, ce que les faux Savans n'ont pas vû; *Les estimateurs d'Homere*, dit-il, *s'estiment bien appuyez dans leurs sentimens par les grandes loüanges qu'Horace lui a données dans son Epître à Lollius ...... Les défauts de ce Poëte ont été cachez à ces faux Savans par les fausses & fines loüanges qu'Horace lui a données, dont le secret n'est connu que par les esprits les plus judicieux & les plus délicats. Virgile en l'imitant presque par-tout, même dans plusieurs de ses plus grandes impertinences, n'a pas eu l'esprit de discernement qu'avoit Horace. C'est donc en Horace la plus fine Critique qui fut jamais, d'avoir loüé Homere.* Cela ne demande pas de grandes réflexions. Voilà l'homme que suit par-tout M. de la M. N'est-ce pas faire un bel usage de sa Raison!

Si nous examinons les motifs qui font agir ces grands Auteurs, nous les trouverons encore plus pitoyables. *C'est*, dit M. de la M. *un détour de la vanité qui loüe les morts pour ne pas loüer les vivans.* Selon lui Ciceron n'a tant loüé Demosthene que pour s'empêcher de loüer les Orateurs de son temps. Et Horace ne loüe Pindare que pour ne pas loüer les Poëtes Lyriques ses Contemporains & ses

Rivaux. Voilà un rafinement de la vanité ; Saint-Sorlin dit que c'en est un de l'envie. Il est persuadé qu'on ne loüoit l'Iliade & l'Eneïde que pour ne pas loüer *Clovis* & la *Magdelaine* ; & notre Censeur croit encore qu'on ne loüe aujourd'hui Pindare, comme Horace l'a loüé, & qu'on ne loüe Malherbe que pour ne pas rendre justice à ses Odes, ainsi toutes les loüanges qu'on donne aux Anciens, sont données aux dépens des Modernes. Miserable prévention. Les Connoisseurs loüent tout ce qui est loüable & mettent à chaque chose son prix.

Mais je veux, dit-il *, *que ces éloges, que ces préferences partent quelquefois d'une veritable modestie, faudroit-il pour cela prendre les Auteurs modestes au mot & tirer avantage contre eux de l'injustice qu'ils se feroient?* M. de la M. n'a rien à craindre de ce côté-là, il y a mis bon ordre.

Regardons toûjours les choses en elles-mêmes, ajoûte-t-il, *& si elles sont à notre portée, n'en jugeons jamais simplement sur l'autorité des autres.* Cela est trop plaisant d'entendre parler ainsi M. de la M. qui juge d'Homere sans savoir même lire en sa Langue. Est-ce regarder la chose en elle-même ? Homere est-il à sa portée ?

Fussent-ils les Juges les plus competens sur la matiere dont il s'agit, ils nous doivent des raisons, & des raisons qui nous éclairent. Ne diroit-on pas qu'on a loüé Homere & Virgile sans en donner les raisons ? Eh on n'a fait au-

* *Pag.* 134.

autre chose. Aristote, Horace, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, Plutarque, Longin, & de notre temps le P. le Bossu, M. Despreaux, M. Dacier en ont donné tant de raisons, & des raisons si fortes, que si M. de la M. n'en est pas éclairé, ce n'est pas leur faute; & l'on peut lui faire le même reproche qu'Horace fait à un homme qu'il vouloit guérir; * *Tu ne veux ni rien apprendre, ni rien écouter, ni croire tes Maîtres.*

Après avoir rendu compte des raisons du succès qu'Homere avoit eu à tort chez les Grecs & chez les Latins, M. de la M. vient à rendre raison du succès qu'il a eu dans les derniers siécles.

Quand les Lettres, dit-il, *ont commencé à refleurir dans les derniers siécles, on n'a pû parvenir à la connoissance de ses Ouvrages que par des études profondes; il a fallu apprendre les Langues presque oubliées, & dont il étoit impossible de discerner la force, ni les graces particulieres. Cependant avec cette connoissance imparfaite les Savans n'ont pas laissé de lire Homere, & de croire l'entendre par-tout.* Il n'y a point de Comedie plus plaisante que tous ces raisonnemens: pour connoître Homere il a fallu faire des études profondes, & étudier sa Langue, mais comme il est impossible de la bien savoir, on n'en a eu qu'une connoissance imparfaite, & on a crû entendre ce qu'on n'entendoit point. Voilà pourquoi M. de la

 M.

* Discere, & audire, & meliori credere non vis? *Epist.* 1. *Liv.* 1.

M. plus prudent, s'est délivré tout d'un coup de ce travail trop pénible, & sans faire ces études profondes, & sans étudier la Langue, il est parvenu à connoître si parfaitement Homere, qu'il a été en état de le corriger, de le reformer, de l'embellir. Cela n'est-il pas plus commode?

Je ne dis rien sur cette prévention, qu'on ne peut discerner la force, ni les graces particulieres de la Langue Grecque; on en a déja vû l'injustice, & je crois avoir montré qu'il n'y a point de Langue pour l'intelligence de laquelle on ait tant de secours que pour celle-là.

Pour augmenter le ridicule de ces premiers Savans qui croyoient entendre le Grec, il ajoûte, * *Tout les charmoit, jusques-là qu'en prononçant les vers de l'Iliade ou de l'Odyssée, ils se passionnoient sur leur harmonie, qui peut-être dans leur bouche auroit fait pitié à Homere même.* Mais le ridicule retombe sur ce Censeur qui ne devoit jamais parler de ce qu'il ne connoît point. Il ne sait pas qu'après tout ce que les Anciens nous ont laissé sur la mélodie Grecque, il n'est pas possible qu'on se trompe sur l'harmonie des vers.

De-là sont nez les Commentateurs, continuë-t-il, *qui n'ont entrepris d'expliquer Homere que dans la ferme résolution de tourner toutes ses Pratiques en préceptes.* M. de la M. en veut fort aux Commentateurs d'Homere. Ils lui auroient pourtant épargné bien des ridicules s'il avoit

* *Pag.* 135.

avoit sû en profiter. Ils n'ont point du tout eu en vûë de tourner toutes ses Pratiques en préceptes, mais de confirmer la verité des préceptes, par ses Pratiques, & cela est tres different. Après qu'un Art est établi, & que ses Regles sont trouvées, les meilleurs Commentateurs sont ceux qui savent justifier ces Regles par les exemples mêmes qui les ont fait trouver.

Ce qu'il ajoûte qu'*Ils employent tantôt un principe pour relever le merite d'un endroit, & tantôt, sans y prendre garde, ils loüent excessivement ce qui seroit une faute grossiere selon le principe qu'ils ont posé, & que dans l'ardeur de loüer Homere, le contradictoire ne leur coûte rien, &c.* C'est un reproche vague auquel je ne puis répondre. Je dirai seulement que si ce Censeur avoit cité les endroits, il seroit tout étonné que c'est lui qui se trompe, & que les Commentateurs ont raison.

* *Ils sont prodigues, dans leurs remarques, des points d'admiration.* Mais si ces points d'admiration sont bien placez, il n'y a rien de mieux. M. de la M. ne sait pas combien il est rare de trouver des gens qui sachent admirer à propos. C'est cette savante Admiration que Platon appelle la *mere de la Sagesse.* Je suis fâchée que M. de la M. en soit si éloigné. Il seroit heureux de l'avoir apprise. Il m'auroit fait grand plaisir de me mettre en état de placer beaucoup de points d'admira-

* *Pag.* 136.

tion sur son Poëme, & de m'applaudir de les avoir heureusement placez.

C'étoit-là le peuple adorateur d'Homere, il n'étoit connu que d'eux seuls. Voilà comme sont ces Messieurs, ils traitent d'idolatrie l'estime & l'admiration que les Savans ont pour Homere. *Il n'étoit connu que d'eux seuls.* De qui pouvoit-il être connu que de ceux qui avoient fait ces études profondes, & qui avoient étudié sa Langue ? Malheureusement ces temps de tenebres ne portoient point des Saint-Sorlin, des la M. *Et comme ils avoient interêt*, dit-il, *qu'il fût excellent, afin que leur savoir ne fût pas frivole, & qu'on les jugeât bien payez de leurs peines, ils venoient aisément à bout de se le persuader à eux-mêmes.* Voilà comme l'ignorance s'est moquée du savoir dans ces derniers temps; les Savans & ceux qui se sont appliquez à commenter Homere, ont interêt qu'il soit excellent, afin que leur savoir ne soit pas frivole, & qu'on en fasse quelque cas. Mais si c'est là l'interêt des Savans, je demande à M. de la M. les ignorans n'ont-ils pas aussi le leur ? Quel est-il ? N'est-ce pas que le savoir soit décrié, afin que leur ignorance ne soit pas méprisée ? De ces deux interêts quel est le plus juste, le plus honnête, le plus utile ? M. de la M. ignore tout le merite du savoir. Homere l'avoit bien connu, & il le fait connoître par un trait qui le releve infiniment, & qui en donne une idée magnifique. C'est dans le XIII. Livre où ce Poëte parlant de Jupiter & de Neptune, dit que ces deux puissants Dieux

Dieux n'avoient l'un ſur l'autre aucun avantage du côté de la naiſſance, étant tous deux fils de Saturne, *mais que Jupiter étoit l'aîné, & qu'il avoit plus de connoiſſances*; mot à mot, *qu'il ſavoit plus de choſes*. En effet c'eſt le degré de ſcience qui fait le degré d'élevation. Et quelqu'un a fort bien dit que le *Savant eſt le Dieu de l'Ignorant*. Qu'on ne m'accuſe point de parler ainſi pour moi; je n'ai jamais prétendu à ce ſavoir qui rend reſpectable, je ne me ſuis jamais amuſée à lire ou à écrire que pour me délaſſer des occupations que les femmes doivent regarder comme leur principal & leur plus indiſpenſable devoir. Mais j'honore, je reſpecte les veritables Savans, ces grands perſonnages qui par leurs lumieres éclairent tous les hommes dans tous les temps.

Il n'eſt donc pas étonnant que la réputation d'Homere refleurît dans ſon ancien éclat, puiſque preſque, à l'exception de Scaliger, tous ceux qui pouvoient le lire dans ſa Langue s'accordoient à le traiter de Divin. Au moins voilà un aveu ſincere. M. de la M. reconnoît que tous ceux qui le liſoient dans ſa Langue le traitoient de Divin. Il y avoit long-temps qu'il étoit en poſſeſſion de ce titre, puiſque Platon même l'appelle le *Poëte tres Divin*, conformément à ſon ſiécle le plus éclairé qui ait jamais été. Mais il leur oppoſe Scaliger, il devoit dire Scaliger le pere, c'eſt-à-dire, le plus méchant Critique qui ait jamais été. Voilà le grand jugement de M. de la M. Il oppoſe à cette foule de Savans un Homme

seul, & un Homme dont le goût étoit fort dépravé. Il faut avoüer que la Nature lui a donné une heureuse aptitude à se revolter contre les opinions les plus generales & les plus reçûes.

Enfin sont venuës les Traductions Françoises, dit M. de la M. & il me fait l'honneur de dire que la mienne est la meilleure. Malgré cet éloge je sens encore combien elle est défectueuse comparée à son Original. * *Cette Traduction*, dit-il, *a trouvé trois sortes de Lecteurs, des Lecteurs prévenus qui ont admiré Homere; des Lecteurs degoûtez qui l'ont méprisé, & qui l'ont regardé comme un Ecrivain miserable, & des Lecteurs moderez, qui y trouvent beaucoup de beautez, mais qui s'ennuyent à la plus grande partie du Poëme.*

Je me déclare sans honte de ces derniers, dit-il, *& je prétends que l'admiration des premiers siécles ne fait rien contre nous.* M. de la M. a si bien détruit les causes de cette admiration, qu'on ne doit pas s'étonner qu'il n'en soit plus ni l'esclave, ni la duppe. *Le plaisir qu'Homere a fait dans tous les temps*, dit-il, *n'a été qu'un plaisir fondé sur la nouveauté, sur les monumens Historiques, sur un respect aveugle, en un mot plaisir d'illusion & de prévention fondé sur l'autorité des suffrages. Tout cela n'est point la Raison. Et c'est à elle seule qu'il appartient d'appretier toutes choses.* Cela est clair. Tous ceux qui ont loüé & admiré Homere jusqu'ici, ont été trompez par un vain plaisir.

* *Pag.* 137.

ſir. Tous ces grands hommes qui ont fait des études profondes, qui ont étudié la Langue d'Homere, & même qui l'ont parlée, ont été dans l'illuſion & dans la prévention. Mais il eſt venu de nos jours trois Hommes incomparables, l'Auteur du *Clovis*, celui du *Parallele*, & M. de la M. dont Dieu a ſuſcité l'ignorance pour diſſiper cette illuſion & cette prévention. Quel bonheur pour notre ſiécle!

M. de la M. s'abbaiſſe enſuite * à rendre raiſon au Public de ſon entrepriſe, il traite de la Traduction, & il ſe défend principalement ſur le ridicule qu'on pourroit lui donner d'avoir choiſi un Ouvrage pour lequel il paroît n'avoir pas aſſez d'eſtime, & il ſe défend fort bien. Ceux qui ont regardé Homere comme un original parfait & inimitable, ont dû en trouver la Traduction au deſſus de leurs forces, & craindre de paſſer pour temeraires de l'avoir choiſi pour le traduire. Mais M. de la M. qui le prend pour un Poëte fort mépriſable, & auquel par conſequent il eſt fort ſuperieur, n'a rien à craindre de ſon entrepriſe, il peut fort bien eſtropier Homere, & dire qu'il lui fait honneur. *J'ai pris*, dit-il †, *de l'Iliade ce qui m'a parû devoir en être conſervé, & j'ai pris la liberté de changer*, il devoit ajoûter, *& de retrancher, ce que j'ai crû deſagréable.* Nous verrons dans la ſuite s'il a eu raiſon.

‡ Il traite des Principes de la Traduction, de

* *Pag.* 139. † *Pag.* 139. ‡ *Pag.* 140, 141, 142, 143.

de la Traduction Litterale, & de la Traduction Elegante, & il me fait l'honneur d'admettre mes principes, de se déclarer pour la derniere, & de donner même ma Traduction pour une assez bonne preuve de ce que j'ai avancé. Je dois cet éloge au peu de connoissance qu'il a de l'Original, car s'il l'avoit connu, s'il avoit lû seulement deux vers d'Homere, il auroit rendu plus de justice à mon Ouvrage, c'est à-dire, qu'il en auroit parlé moins avantageusement.

J'ai dit que la Traduction Litterale est une Traduction servile, qui par une fidelité trop scrupuleuse, devient tres infidelle, car pour conserver la lettre, elle ruine l'esprit, ce qui est l'Ouvrage d'un froid & sterile genie; au lieu que la Traduction Elegante est une Traduction genereuse & noble, qui en s'attachant fortement aux idées de son Original, cherche les beautez de sa Langue, & rend ses images sans compter les mots; qui ne s'appliquant principalement qu'à conserver l'esprit, ne laisse pas dans ses plus grandes libertez de conserver aussi la lettre, & qui par ses traits hardis, & toûjours vrais, devient non seulement la fidelle copie de son original, mais un second original même, ce qui ne peut être executé que par un genie noble & fecond.

M. de la M. n'a pas assez pesé sur ces paroles, qui font voir qu'on ne doit & qu'on ne peut mettre sous cette espece de Traductions élegantes, ces Traductions qui s'éloignent des idées du Poëte, qui ne conservent

vent pas la beauté de ses images, & qui lui prêtent des choses peu convenables, & qui ne sont en aucune maniere du même ton. C'est ce que j'espere de rendre sensible dans l'examen que je ferai de quelques endroits de son Poëme.

* Il entreprend ensuite de faire l'Apologie de notre Langue. Personne n'est plus persuadé de sa beauté que moi, car je l'admire toûjours dans nos grands Ecrivains. Mais cela n'empêche pas que je ne soûtienne toûjours ce que j'ai avancé, qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, l'harmonie, la noblesse, & la majesté des expressions d'Homere, ni de conserver l'ame qui est répanduë dans sa Poësie, & qui fait de tout son Poëme comme un corps vivant & animé. Comment M. de la M. peut-il me contester ce principe, lui qui ne sait pas un mot de Grec? Il n'y a point d'homme sensé qui connoissant la Langue Grecque n'avouë que la nôtre ne peut lui être comparée, ni en abondance, ni en force, ni en harmonie, ni en magnificence, ni en majesté, & qu'elle manque de toutes les ressources qu'on trouve dans l'autre pour fortifier, soûtenir, & animer la diction. M. de la M. veut prouver le contraire, & voici les beaux argumens dont il se sert.

Sur-quoi peut-on fonder, dit-il †, *ce desavantage de notre Langue? Est-ce par la disette des mots qu'elle peche? Qu'y a-t-il donc qu'elle ne puisse*

* *Pag.* 145. † *Pag.* 145. Abondance de la Langue.

puisse bien exprimer? Pour un homme d'esprit voilà un raisonnement pitoyable. Qui doute que ce ne soit la disette des mots qui fasse la pauvreté d'une Langue. Il n'y a rien, dit-il, qu'elle n'exprimer. C'est ce que Saint-Sorlin avoit dit avant lui ; il prétend que nous avons plus de phrases que les Grecs & que les Latins : *Quant à l'abondance*, dit-il, *un Poëte François qui a eu une belle & forte pensée, s'est-il jamais plaint qu'il n'ait pû trouver des termes pour l'exprimer?* Mais il y a exprimer & exprimer. Je suis persuadée qu'il n'y a rien que la Langue Suisse & le Bas Breton n'expriment. Sont-ce là des Langues riches & abondantes? La Langue abondante est, non celle qui peut exprimer toutes ses idées, mais celle qui présente un choix. Or il n'y en a aucune de si heureuse en cela que la Grecque. Il y a une infinité de choses où la nôtre manque de termes, c'est-à-dire, de beaux termes, de termes nobles. M. Despreaux même, plus croyable que M. de la M. sur notre Langue, & qui s'en est servi plus heureusement, en tombe d'accord : *La Langue Françoise*, dit-il, *est principalement capricieuse sur les mots, & bien qu'elle soit riche en beaux termes sur de certains sujets, il y en a beaucoup où elle est fort pauvre.* Il n'y a point d'Ecrivain, s'il n'est follement amoureux de son expression, comme cela arrive quelquefois, qui ne le sente. Et en verité nous avons grand interêt, M. de la M. & moi, que cela passe pour constant, afin qu'on ait moins de choses à nous reprocher sur ce qu'Ho-

qu'Homere perd dans sa Traduction & dans la mienne.

* *Est ce le défaut d'Elegance qu'on reprocheroit à notre Langue, mais qu'y a-t-il qu'elle n'exprime avec la force & les graces propres au sujet?* M. de la M. se contente d'ordinaire de la premiere apprehension des objets qu'il envisage, c'est pourquoi il se trompe si souvent. Personne ne niera que nous n'ayons des Ecrivains qui ont écrit avec élegance. Mais cette Elegance n'approche point de celle des Grecs. Et en voici une raison qui me paroît décisive: l'Elegance est la fille de l'Abondance, on écrira toûjours plus élegamment dans une Langue qui présente un choix; si notre Langue est donc pauvre sur certains sujets, comme on n'en peut pas douter, elle sera moins élegante, & par consequent, &c.

Pour faire encore mieux sentir à M. de la M. l'avantage que certaines Langues ont sur les autres & du côté de la richesse & de l'élegance, & de tout ce qui fait la beauté des Langues, c'est qu'Homere a été traduit en vers Latins par un Allemand †, & cette Traduction est non seulement fidelle, mais élegante. Homere y est reconnoissable, il y a cependant quelques fautes qui lui ont échappé, ce qui est bien pardonnable dans un si grand & si difficile travail, & cette Traduc-

K 7 tion

* *Pag.* 146. Elegance. † Ilias Latine reddita Helio Eobano Hesso interprete. *Apud Guill. Morelium* 1550.

tion peut être citée pour exemple. Je demande donc d'où vient que ce Poëme Latin a tant d'avantage sur le Poëme François? Cet Allemand avoit-il plus de genie pour la Poësie que M. de la M. je n'ai garde de le penser; cet avantage vient donc de ce que la Langue Latine est plus riche, & par consequent plus élegante que la nôtre. La Langue Latine a autant d'avantage sur la nôtre que la Grecque en a sur la Latine. D'ailleurs ce Poëte Allemand a cru que tout étoit précieux dans Homere, il en a tout conservé.

Seroit-ce, dit-il *, *par le son des mots mêmes qu'on voudroit déprimer notre Langue? Les sons d'une Langue sont indifferens, du moins pour ceux qui n'en savent point d'autre.* Voici en quatre ou cinq lignes trois ou quatre principes tres faux. M. de la M. ne sauroit pas les mettre plus dru. *Les sons d'une Langue sont indifferens.* Où est l'oreille qui ne se revoltera pas contre ce principe? La Langue des Lapons & celle des Iroquois seront donc comparables à la Langue Françoise, & à la Langue Grecque pour l'harmonie. Pour refuter ce paradoxe il ne faut point de raisonnement, l'oreille seule suffit pour peu qu'elle soit délicate, & qu'elle distingue les sons. La Langue Latine, plus riche & plus harmonieuse que la nôtre, dans le temps même qu'elle étoit dans sa plus grande perfection, cedoit pourtant à la Langue Grecque, comme

* *Pag.* 147. Harmonie.

me Horace l'avoüe dans son Art Poëtique, quand il dit que * *les Muses ont donné aux Grecs l'esprit & toutes les graces du Langage.*

Continuons : *Les sons d'une Langue sont indifferens, du moins pour ceux qui n'en savent point d'autre.* Seconde erreur non moins grande que la premiere, & je m'étonne qu'un homme qui a fait des Opera & des Cantates y soit tombé, car il n'est pas possible que son Musicien ne lui ai dit souvent qu'il y a des paroles plus douces & plus chantantes les unes que les autres. Par exemple, le mot *Bouvier* est un mot rude qui n'entrera jamais ni en Poësie, ni en Musique. *Pasteur* est un mot doux & harmonieux qui y fera toûjours un bel effet. Notre mot *Vache* est rude & grossier, le mot *Genisse* est doux & beau, & le mot Grec δάμαλις encore plus doux & plus beau. Il est donc faux que les sons soient indifferens, du moins pour ceux qui ne savent que leur Langue il y a des sons plus ou moins rudes, plus ou moins grossiers, & qu'elle recherche ou qu'elle évite.

Ce qui suit est encore plus étonnant. *Ils ne nous plaisent, ou ne nous choquent que par le sens que nous y attachons, car enfin ils ne sont que l'occasion arbitraire de nos idées. C'est de ces idées seules que naissent nos plaisirs & nos dégoûts.* Il n'y a rien que l'experience démente davantage ; le sentiment de l'oreille est tres diffe-

* Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo, Musa loqui. *Poëtiq. v. 323.*

different de celui de l'esprit. Telle chose charmera l'oreille qui déplaira à l'esprit, & telle chose plaira à l'esprit, dont l'oreille sera tres choquée. L'oreille séduira souvent l'esprit, mais il arrivera rarement que l'esprit séduise l'oreille, dont le sentiment est ordinairement superbe & fort aisé à blesser. Il est donc faux que les sons ne plaisent que par les sens que nous y attachons. Notre mot *Vache* n'a pas un autre sens que le mot Latin *Vacca*, cependant notre mot *Vache* ne sauroit être employé en Poësie, & *Vacca* l'est heureusement, non seulement dans le genre Bucolique, mais encore dans le Poëme Epique. Notre mot *Châtaignes* a le même sens que le mot *Castaneæ*, cependant un Poëte qui diroit en vers *Châtaignes bouillies*, seroit sifflé, & on trouve fort beau ce vers de Virgile:

Castaneæ molles & pressi copia lactis.

Et il faudroit n'avoir point d'oreille pour ne pas sentir la difference qu'il y a pour le son entre ces deux mots *Châtaignes* & *Castaneæ*. Il est donc faux que ce soit de nos idées seules que naissent nos plaisirs & nos dégoûts.

Il ne tiendroit qu'à nous, dit-il, *de faire un beau mot de celui de* Porc, *& un mot desagréable de celui de* Coursier, *il ne faudroit pour cela qu'en changer le sens.* Autre erreur qui est une suite de la précedente. Que l'on change tant que l'on voudra le sens de *Porc*, jamais on n'en fera qu'une syllabe dure & desagréable. Qu'on attache tant qu'on voudra une idée

idée desagréable à *Coursier*, le son de ses syllabes ne sera jamais choquant.

Je ne veux pas dire qu'il ne faille avoir égard au son dans l'assemblage des mots, c'est ce qui met de la grace & de l'harmonie dans le discours, je prétends seulement qu'on peut avoir cet égard en François comme en Grec. M. de la M. varie & n'est pas ferme sur ses principes. Si les sons sont indifferens dans une Langue, comme il le prétend, pourquoi y avoir égard plûtôt dans l'assemblage des mots que dans les mots mêmes ? On peut avoir cet égard en François comme en Grec, donc les sons ne sont pas indifferens.

* *Il y a des Ecrivains durs & des Ecrivains gracieux en chaque Langue.* Qui en doute ? Mais cette dureté & cette grace viennent en partie du choix des mots rudes ou grossiers, & qui ont un son agréable ou desagréable ; & par consequent les sons d'une Langue ne sont pas indifferens.

J'ai dit en parlant de ma Traduction, que peut-on attendre d'une Traduction en une Langue comme la nôtre, toûjours sage, ou plûtôt toûjours timide, & dans laquelle il n'y a presque point d'heureuse hardiesse, parce que toûjours prisonniere dans ses usages, elle n'a pas la moindre liberté. Je croyois cela incontestable, cependant M. de la M. tourne ce reproche en éloge. Il veut que *cette sagesse & cette timidité soient des preuves du bon goût des Ecrivains. Pourquoi la Langue est-elle si timide*, dit-il, *c'est que les bons Auteurs.*

* *Pag.* 143.

teurs nous ont accoûtumez à ne rien souffrir que de sensé. N'est-ce pas raisonner profondement? Est-ce que les Grecs & les Latins n'ont pas eu de bons Auteurs? Est-ce qu'ils n'ont jamais écrit sagement? C'est dans leur plus grande sagesse que leur Langue, & sur-tout celle des Grecs, paroît la plus libre & la plus Maîtresse de ses expressions. Mais si les bons Auteurs nous ont accoûtumez à ne rien souffrir que de sensé, d'où vient que M. de la M. n'a pas profité de cette coûtume dans son Poëme?

Nous ne manquons ni de termes hazardez, continuë notre Censeur, *ni d'expressions audacieuses, & il n'y a encore que trop d'Ecrivains qui le font bien voir.* Il détruit d'une main ce qu'il édifie de l'autre; mais ces expressions hazardées & audacieuses sont des vices & non pas des vertus de la Langue, puisqu'on les condamne; peut-on donc vanter une Langue par ses expressions audacieuses & hazardées, qu'on avoüe ne pouvoir souffrir? Je n'ai garde de nier qu'il n'y ait quelquefois des hardiesses heureuses dans notre Langue, je dis seulement qu'elles y sont tres rares, qu'elle est en cela tres à l'étroit, & qu'elle n'a pas la centiéme partie des ressources que la Langue Grecque fournit. M. de la M. ne le dispute que parce qu'il l'ignore. Comment le sauroit-il.

Si le goût se corrompoit, dit-il, *la Langue sortiroit bien-tôt de cet esclavage qu'on lui reproche.* Autre mauvais raisonnement. Si la Langue tomboit dans la Barbarie, elle n'auroit sans dou-

doute ni préceptes, ni régles pour la diction; mais c'est dans le temps que la Langue Grecque & la Langue Latine ont été dans leur force, dans le temps du grand goût, qu'elle a été plus noble, plus sublime, plus hardie, plus libre. Ses heureuses hardiesses ne sont donc point le fruit de la Corruption du Goût.

M. de la M. combat ensuite ce que j'ai dit dans ma Préface pour faire voir l'adresse d'Homere quand il est obligé d'employer les termes les plus communs, & les moins agréables. Voici mes propres termes : *Qu'a-t-il donc fait pour empêcher sa Poësie d'être deshonnorée par ces termes si capablss de l'avilir? Il a sû la relever par l'harmonie en les mêlant ensemble avec Art, & en les soûtenant par des Particules sonores, & par des Epithetes magnifiques ou gracieuses qui cachent tout leur desagrément.* Que dit sur cela ce grand Critique, *Nous n'avons point*, dit-il, *ces Particules sonores qu'Homere séme dans ses vers & dont il soûtient ses expressions. C'est que nous n'admettons rien de sonore, s'il n'est utile au sens.* Voilà une belle excuse. Si ces Particules sonores nuisoient au sens, c'est tout ce qu'il pourroit dire. Mais sans tant de discours je lui demande : une Langue qui avec tout ce qui est utile au sens a de plus ces Particules sonores, n'est-elle pas plus riche & plus belle que celle qui manque de ces Particules? M. de la M. n'y a pas pensé. Une Langue n'a rien dans ses trésors qui ne soit utile quand l'Ecrivain sait l'employer; & tout ce qui sert à l'harmonie & à l'agré-

l'agrément, sert au sens. M. de la M. continuë à refuter ce que j'ai avancé : *Homere*, dit-il *, *employe quelquefois les plus vils, & il les releve aussi-tôt par des Epithetes magnifiques. Si nous n'en faisons pas de même, c'est encore par goût plûtôt que par impuissance.* M. de la M. corrompt les textes. Je n'ai point dit qu'Homere employât quelquefois les mots *les plus vils*, mais les mots propres les plus simples, les plus communs, les plus durs, & les moins agréables ; cela est tres different. Les mots communs sont quelquefois bas, & ils ne sont pourtant pas vils. Mais sans nous arrêter à ces minuties, c'est une chose constante qu'il n'y a rien qui avilisse davantage un discours que les mots bas. D'un autre côté il est certain que jamais Ecrivain n'est descendu dans un plus grand détail qu'Homere, ni n'a hazardé de dire les plus petites choses plus volontiers ; & c'est un des grands Chefs d'œuvres de la Poësie, de dire noblement les plus petites choses. Mais comment faire pour les dire noblement quand la Langue ne présente que des termes bas, & communs ? Homere a trouvé ce secret, car, comme Denys d'Halicarnasse l'a fait voir, il a employé ces termes avec tant d'Art & tant d'industrie, qu'il les a rendu nobles & harmonieux. M. de la M. dira tant qu'il voudra que nous évitons ces termes *vils* plûtôt par goût que par impuissance, on se moquera de ce détour, & il n'y a pas un homme sensé qui ne reconnoisse qu'une Langue qui a l'avantage dont

* *Pag.* 149.

dont je parle, eſt fort ſuperieure à celle qui ne l'a pas.

J'ai dit qu'un autre avantage d'Homere dans ſa diction, c'eſt qu'en mêlant des termes durs, rudes, & communs, avec les termes les plus polis & les plus coulans, il a fait une compoſition moyenne qui tient de l'auſtere ou de la rude, & de la gracieuſe ou de la fleurie; & par ce moyen il mêle agréablement l'Art & la Nature, la Paſſion & les Mœurs, comme Denys d'Halicarnaſſe l'a fort bien remarqué. M. de la M. veut encore rabaiſſer cet avantage de la Langue d'Homere, & faire entendre que ſi nous ne nous en ſervons point, c'eſt que nous le mépriſons, & que nous le trouvons plus nuiſible qu'utile: *Nous n'employons pas ce mêlange*, dit-il, *quoi-que nous en ayons les materiaux.* Il eſt vrai, nous avons des termes bas, & des termes nobles; mais quand nos Poëtes les mêlent, comme cela arrive ſouvent, cela fait un compoſé tres riſible. D'où vient cela, c'eſt que notre Langue ne fournit pas cette harmonie que la Langue Grecque fournit. *Et nous n'employons pas ce mêlange*, dit notre Cenſeur, *parce que nous croyons que le ſtyle en perdroit cette harmonie égale & ſoûtenuë en quoi conſiſte la veritable beauté.* Mais les Grecs l'employoient pour ſoûtenir cette égalité d'harmonie. D'où vient donc que ce mêlange releve & ſoûtient l'harmonie dans la Langue Grecque, & qu'il la ruine dans la nôtre, cela ne marque-t-il pas l'avantage de la premiere? Je ne ſuis point ſurpriſe que M.

M. de la M. fasse tant de fautes sur cette matiere ; quelque esprit qu'on ait , cela est inévitable quand on parle de choses qu'on ne sait point ; mais que sachant bien qu'il ne les sait point , il ait l'audace d'en parler , c'est ce qui m'étonne. Aristote , Denys d'Halicarnasse, Demetrius, Longin , &c. rendent tous témoignage au grand effet que faisoit cette composition , & M. de la M. veut le détruire ; il se croit plus grand Critique dans une Langue qu'il ignore , que tous ces grands hommes dans la Langue qu'ils parloient.

Nous voici arrivez à la célebre dispute , si en notre Langue les Poëtes doivent être traduits en Prose ou en Vers. Je croi avoir démontré dans ma Préface sur l'Iliade , que la Traduction en vers est impossible. M. de la M. semble avoir assez goûté mes raisons, mais pour justifier le parti qu'il a pris , il prétend * que la versification peut suivre par des équivalents les pensées d'Homere, c'est une grande erreur. Une Traduction en vers faite par équivalents, est un monstre, & non pas une Traduction.

J'ai dit que je ne craignois pas d'assurer que les Poëtes traduits en vers, cessent d'être Poëtes. M. de la M. s'écrie sur cela : *Que prétend-on dire par ce paradoxe* ? Il n'y a point là de paradoxe. J'ai voulu dire que le Poëte traduit en vers, devient si plat , si rampant, si défiguré , qu'il n'est plus reconnoissable, franchissons le mot , j'ai voulu dire ce que M.

* *Pag.* 151.

M. de la M. nous a fait voir, qu'un Poëte traduit en vers, n'a rien du Poëte. Eſt-ce un paradoxe? *J'ai dit que ce qu'Homere a penſé & dit, quoique rendu plus ſimplement & moins poëtiquement qu'il ne l'a dit, vaut certainement mieux que tout ce qu'on eſt forcé de lui prêter en le traduiſant en vers. J'appelle de ce principe*, dit M. de la M. * *& j'en poſe un tout oppoſé. Homere eſt quelquefois ſi defectueux en ce qu'il a penſé & dit, que le Traducteur proſaïque & le plus déterminé à être fidelle, eſt ſouvent contraint de le corriger en beaucoup d'endroits.* Et il prétend que je l'ai fait. Mais ce que je lui ai prêté, ce n'eſt point pour le corriger, c'eſt au contraire pour ne pouvoir le ſuivre, & cela eſt rare. J'ai même tiré du fond de ſes idées & de ſes expreſſions ce que j'ai fourni du mien. Par tout j'ai pris Homere lui-même pour guide. Cela eſt ſi vrai, que ma Traduction ſert partout à faire entendre le texte, peut-être mieux que toutes les Traductions litterales qui en ont été faites. Il n'en eſt pas de même d'une Traduction en vers, elle s'écarte même dans les endroits qui paroiſſent les plus ſimples & les plus faciles. Malgré cette experience, M. de la M. s'opiniâtre à croire qu'*on pourroit mettre à profit cette impuiſſance de ſuivre Homere; qu'en cherchant des équivalents on découvriroit quelquefois mieux, & que la difficulté de rendre les choſes telles qu'elles ſont, conduiroit à imaginer la maniere dont elles doivent être.* Voilà toûjours M. de la M. frap-

* *Pag.* 152.

frappé de cette idée qu'Homere eſt défectueux, & qu'on peut le corriger & dire mieux qu'il n'a dit. Cela ſeroit fort beau. Que ne l'a-t-il donc fait ? Et d'où vient qu'Homere ne paroit jamais ſi grand, ſi judicieux, ſi ſenſé, que dans les choſes que M. de la M. lui a ôtées, quand on vient à les comparer aux équivalents qu'il a imaginez.

Je ne blâme pas M. de la M. de n'avoir pû executer ſon deſſein ; je lui avois prédit que cela étoit impoſſible ; je le blâme de l'avoir entrepris. Ce deſſein avoit autrefois paſſé dans la tête de deux plus grands Poëtes que lui, de M. Racine & de M. Deſpreaux. Le premier n'en fit qu'une page & y renonça, & le ſecond en fit deux cens vers qu'il jetta au feu. Car ils s'apperçurent bientôt de la verité de ce mot de Virgile, qu'*Il auroit été plus aiſé d'arracher à Hercule ſa maſſuë, que de dérober un vers à Homere par l'imitation.* Ce qui a parû ſi difficile à Virgile, ce que M. Racine & M. Deſpreaux ont abandonné après l'avoir tenté, je l'ai appellé impoſſible. Mais cela eſt aiſé à M. de la M. il y reüſſit parfaitement.

Voilà donc la Traduction en vers abſolument interdite aux Poëtes. Mais M. de la M. n'a ici aucun interêt. J'ai dit qu'il étoit impoſſible de traduire un Poëte en vers, mais je n'ai jamais dit qu'il fut impoſſible de le mutiler & de l'eſtropier comme a fait M. de la M. qui en a rejetté plus des trois quarts, qui a changé encore plus de la moitié de ce qu'il a conſervé, & qui a ajoûté beaucoup de cho-

ſes

ſes de ſa façon, de ſorte qu'il n'y a pas d'Homere un ſeul vers qu'on puiſſe reconnoître. Cependant il ne laiſſe pas de ſe dire Traducteur en beaucoup d'endroits. Je ferai voir qu'il ne l'eſt point. Mais quand même il auroit réüſſi dans tous ces endroits, il ne pourroit pourtant être regardé comme un Traducteur de l'Iliade, mais comme un Poëte qui en auroit traduit des morceaux, ce que je n'ai jamais traité d'impoſſible.

Entant que Traducteur, dit-il *, *je me ſuis attaché particulierement à trois choſes, à la préciſion, à la clarté & à l'agrément.* Voilà un beau projet, mais il falloit l'executer. Ces trois choſes manquent au Poëme de M. de la M. Il n'y a point de préciſion, car ſouvent il met pluſieurs vers pour un ſeul d'Homere; il manque ſouvent de clarté parce qu'il employe des expreſſions tres équivoques, & il manque d'agrément parce qu'il n'employe preſque par-tout que des expreſſions ou trop recherchées & inouïes, ou baſſes, plates & deſagréables; & qu'en cherchant à adoucir les images d'Homere, & à ſubſtituer ſes idées à celles du Poëte, il a alteré ſes caracteres, & corrompu ce naturel plus noble & plus agréable que tous ces agrémens recherchez, tres indignes d'un grand Poëte. Mais d'où vient que M. de la M. dans un Poëme comme l'Iliade, n'enviſage que la préciſion, la clarté, & l'agrément? Et pourquoi ne nous promet-il pas le grand, le noble, le ſublime, le magnifique, en un mot le merveilleux, qui

* *Pag.* 153.

qui est le caractere dominant du Poëme Epique? Est ce par modestie? Tout ce que je sai, c'est qu'il ne nous les a pas promis, & qu'il ne nous les a pas donnez.

* *Il a fallu par exemple anoblir par rapport à nous les injures d'Achille & d'Agamemnon.* Pourquoi l'a-t-il fallu? Parce que l'Auteur du *Clovis* l'a dit? Belle raison? Il ne le falloit point du tout. Ce ne sont pas des Heros de notre siécle, ni des Heros de Roman; & les emportémens d'Achille contre Agamemnon sont tellement de son caractere, que si on les adoucit, & si on les anoblit, ce caractere ne subsiste plus. Quand Caton en plein Senat appelle César *yvrogne*, faudra-t-il anoblir cette injure par rapport à nous?

Il a fallu éloigner des querelles de Jupiter & de Junon toute idée de coups & de violences. Il ne le falloit point du tout. Voilà encore l'Auteur du *Clovis*, qui ne veut pas que Jupiter batte sa femme. Mais ce sont des points de la Théologie Payenne qu'il faut conserver. Homere nous les rend tels qu'il les a reçûs Et sous cette indécence & cette dureté apparentes, le Poëte cache des choses que le Lecteur prend plaisir à pénétrer. Nous ne sommes pas les Auteurs de cette Theologie, nous ne devons pas la supprimer.

Il a fallu adoucir la préference solemnelle qu'Agamemnon fait de son esclave à son épouse. C'est encore ce qu'il ne falloit point. Car pour conserver le caractere d'Agamemnon il falloit faire voir à quel excès d'aveuglement l'avoit

* Pag. 155.

voit réduit la passion qu'il avoit pour cette Captive. Mais ce qu'il y a ici de fort plaisant, c'est que M. de la M. pour adoucir cette préference, fait tenir à Agamemnon un discours plus indécent que ce qu'il lui ôte, car il fait que devant tout le monde il déclare sa passion :

> *Mes feux pour ma Captive ont fondé mes refus,*
> *Je l'aime.*

Agamemnon n'avoit garde de s'exprimer si ouvertement sur sa passion ; il la laisse entrevoir, mais il ne la dit point.

Venons aux changemens qu'il a faits : *J'ai retranché*, dit-il, *des Livres entiers*, *j'ai changé la disposition des choses* ; *j'ai osé même inventer*. Helas oui ! Et tout cela tres témerairement & tres malheureusement, comme nous le verrons bien-tôt. En attendant voyons les raisons qu'il rend de cette conduite, *Si témeraire*, dit il, *au premier aspect*. Elles sont toutes singulieres & de même parure que tout ce que nous avons vû : * *Je me suis proposé en mettant l'Iliade en vers*, *de donner un Poëme François qui se fît lire*, *& je n'ai compté d'y pouvoir réüssir qu'autant qu'il seroit court*. A ce compte il ne l'a pas fait encore assez court, car on ne le dit point, & ses plus grands Partisans l'abandonnent. Voilà un secret bien admirable, Homere paroît court avec ses vingt-quatre Livres ; M. de la M. lui en retranche les trois quarts, & il paroît long. Le

* Pag. 156.

Poëte Philemon en rend une raison sensible: *Un homme qui ne dit pas ce qu'il faut, est long quand il ne diroit que deux syllabes : mais celui qui parle bien & à propos ne peut être appellé long, quoi-qu'il parle long-temps. Et la preuve de cela*, ajoûte-t-il, *c'est Homere; après tous les milliers de vers que ce Poëte nous a donnez, personne ne s'est encore avisé de l'appeller long.* Voilà ce qui fait la brieveté d'Homere; & la longueur de M. de la M. qui l'a tant abregé.

M. de la M. n'a donc compté pouvoir se faire lire qu'autant qu'il seroit court. Et il trouve *que ce qui a fait tort à nos Poëtes François, entre autres choses, c'est la longueur. Une émulation mal entenduë les a trompez. Ils ont voulu courir une Carriere aussi longue que celle d'Homere & de Virgile.* Qu'on ne s'attende point que M. de la M. entre ici dans la nature du Poëme Epique pour en déterminer la longueur par des raisons tirées du fond du Poëme, ni qu'il fasse voir en quoi consiste la beauté de tous les Etres qui sont composez de parties; il ne vous dira point que tous ces Etres doivent avoir non seulement un ordre, mais encore une grandeur juste & raisonnable, car le beau consiste dans l'ordre & dans la grandeur. C'est pourquoi rien de trop petit ne peut être beau, parce que la vûë se confond dans un objet qu'on voit en un moment presque insensible ; rien de trop grand ne peut être beau non plus, parce qu'on ne le voit pas d'un coup d'œil, & qu'en voyant ses parties successivement l'une

après

après l'autre ; le ſpectateur perd l'idée du tout, comme s'il voyoit un animal de dix mille ſtades. Il laiſſe toutes ces raiſons vulgaires à Ariſtote, à ce méchant Philoſophe, & plus méchant Critique, à ce viſionnaire, & il remonte à des raiſons plus eſſentielles, à des raiſons de politique. La premiere, * *c'eſt que les vers veulent être extrémement ſoignez, & qu'il eſt temeraire de ſe mettre hors d'état de ſuffire à cette Elegance exacte & connuë que les vers exigent.* Ainſi M. de la M. ne conſeille à nos Poëtes François d'être courts, & il n'a lui-même abregé Homere, qu'à cauſe de la difficulté qu'il y a à ſe ſoûtenir dans une longue Carriere. Homere & Virgile l'ont pourtant fait, mais nos Poëtes François n'ont ſû le faire, & M. de la M. tout grand Poëte qu'il eſt, n'a oſé s'en flatter. On ne lui conteſtera pas ce principe, mais on ſentira en même-temps le ridicule qu'il y a à regler la longueur du Poëme Epique, non par la juſte étenduë que ce Poëme doit avoir par rapport à ſa nature, mais par l'haleine du Poëte.

L'autre raiſon *qui doit engager les Poëtes Heroïques François à réduire leurs Poëmes, c'eſt la cadence trop uniforme de nos vers. Elle eſt agréable un certain temps, mais à la longue elle fatigue.* Voilà une plaiſante raiſon. La cadence des vers d'Homere & de Virgile n'eſt-elle pas uniforme ? Il n'y a jamais eu que les ignorans qu'elle ait ennuyez : † *Douze mil-*

* *Pag.* 157. † *Pag.* 158.

mille vers, fussent-ils excellents, dit-il, *ne le paroîtroient pas, s'ils étoient lûs tout de suite.* Autre erreur. Douze mille vers excellents plairoient infiniment, s'ils étoient bien placez & convenables. S'ils ennuyoient, cet ennui ne viendroit point de leur longueur, mais de leur place & du mauvais emploi que le Poëte en auroit fait.

L'Iliade d'Homere a seize mille vers, & jamais personne ne lui a reproché sa longueur, avant l'Auteur du *Clovis*, celui des *Paralleles*, & M. de la M. Virgile en a près de dix mille, & personne ne le trouve long. Ils ont eu assez d'haleine l'un & l'autre pour fournir cette longue Carriere, sans languir, sans fatiguer l'attention du Lecteur, & cela malgré l'uniformité de leurs vers.

C'est par ces raisons, ajoûte-t-il, *que j'ai réduit les vingt-quatre Livres de l'Iliade en douze qui sont même beaucoup plus courts que ceux d'Homere.* Cela est clair, il n'a réduit Homere que parce qu'il n'auroit pû soûtenir cette Elegance exacte pendant vingt-quatre Livres, & que la cadence uniforme de ses vers auroit ennuyé le Lecteur. Voilà du moins un aveu loüable, & personne ne lui dira qu'il n'a pas raison. Il devoit même l'abreger davantage, & s'il avoit supprimé les vingt-quatre Livres, il n'auroit que mieux fait. Mais ni Homere, ni Virgile n'ont pas reglé par ces raisons l'étenduë de leurs Poëmes. Ils l'ont reglée par la nature de leur imitation, & ils ont eu assez d'haleine pour fournir cette étenduë: *On croiroit d'abord*, dit-

dit, il, *que ce ne peut être qu'aux dépens de choses importantes, que j'ai fait cette réduction.* On le croit d'abord, & on le voit ensuite; j'ose même esperer que les plus aveugles le verront.

* *Si l'on considere que les répetitions, à bien compter, emportent plus de la sixiéme partie de l'Iliade, que le détail anatomique des blessures, & les longues harangues des Combattans en emportent encore bien davantage, on jugera bien qu'il m'a été facile d'abreger sans qu'il en coûtât rien à l'action principale.* Mais ces répetitions sont necessaires & marquent les mœurs; & tout ce qui marque les mœurs doit être conservé. Les harangues encore marquent les mœurs, & celles d'Homere renferment tant de choses curieuses & précieuses, elles sont placées avec tant d'Art, qu'il n'y a que le mauvais goût qui ait pû les rejetter ou les abreger. Et le détail des blessures fait un effet agréable dans cette Poësie, comme dans la Peinture, où le Peintre qui décrit une bataille, ne manque pas de varier les blessures & la chûte des Combattans.

Je me flatte de l'avoir fait, & je crois même avoir rapproché les parties essentielles de l'action, de maniere qu'elles forment dans mon Abregé un tout plus regulier & plus sensible que dans Homere. On ne peut pas se flatter avec moins de raison. Il y a des parties essentielles de l'action qui sont entierement retranchées, de sorte que cet Abregé peche entierement contre

* *Pag.* 159.

la regle fondamentale de ce Poëme, & ne fait qu'un tout tres mal assorti de ses parties, & tres irregulier. Et la preuve n'en est pas difficile. Un ou deux exemples suffiront. Un Lecteur qui n'aura jamais lû Homere, lira par hazard l'Epître * qu'Horace écrit à Lollius, où après avoir dit qu'Homere enseigne mieux que les plus grands Philosophes, tout ce qui est honnête ou deshonnête, &c. Il lui donne les raisons de ce sentiment, & pour faire voir que l'Iliade est un fidelle tableau des mouvemens insensez des Rois & des Peuples, il dit que dans le Conseil des Troyens, Antenor est d'avis d'ôter au plûtôt la cause de la Guerre, & de rendre Helene aux Grecs. Que répond à cela Paris? Il déclare que quelque bonheur qu'on lui promette, & de quelque esperance qu'on le flatte, on ne pourra l'obliger à y consentir. Tout cela est admirablement exposé dans le VII. Livre de l'Iliade. On voit Antenor qui parle dans le Conseil, & son discours est tres sage & tres sensé; & on voit Paris qui lui répond avec beaucoup de folie. Il n'y a personne qui ne voye que c'est une partie considerable & essentielle de l'action de l'Iliade, puisqu'Horace l'a choisie pour prouver ce qu'il dit du Poëte. Le Lecteur frappé de cet endroit va le chercher dans le Poëme de M. de la M. mais il n'y en a pas un mot. Horace a jugé cet incident une partie utile & necessaire, qui pouvoit donner même une idée de l'Iliade; mais M. de

* *Epist.* 2. *Liv.* 1.

de la M. qui veut pourtant qu'il y ait de la Morale dans le Poëme, en juge autrement; & il retranche cela comme une bagatelle indigne d'être lüe.

Depuis la fin du IX. Livre jusqu'au XIV. il y a quatre Livres tout remplis de choses tres importantes & tres necessaires, indépendamment même des merveilles de la Poësie, M. de la M. qui jusqu'à la fin de son Liv. VI. en a déja retranché trois, saute du VI. au XIV. comme s'il sautoit un ruisseau. Et n'en dit que quelques petits traits au commencement de son VII. comme on le verra plus amplement dans l'Examen de ce Livre. Voilà ce que M. de la M. appelle *abreger sans qu'il en coûte rien à l'action principale, & rapprocher les parties essentielles de l'action.* N'y a-t-il pas là bien du goût & de la sagesse?

Le P. le Bossu dans son Traité du Poëme Epique, dit-il, *Ouvrage le plus méthodique & le plus judicieux que le Préjugé ait produit.* Voilà comme M. de la M. se joüe de la Raison; l'Ouvrage le plus parfait que la Raison tres éclairée ait formé sur la nature du Poëme Epique, l'Ouvrage entierement fondé sur les regles d'Aristote & d'Horace, en un mot l'Ouvrage de la Science, il l'appelle *Préjugé.* Mais les regles qu'il nous a débitées, ces regles entierement opposées à la Raison & à l'autorité de ces deux grands Maîtres, l'Ouvrage de l'ignorance, il l'appelle *Verité & Raison.* De sorte que ces grands Critiques modernes font sur les regles du Poëme Epique ce que tous les malfaiteurs voudroient

faire sur les Loix, s'il leur étoit possible; ils voudroient les anéantir pour pouvoir pecher avec plus d'impunité & plus de licence.

Ce P. le Bossu donc prétend, continuë-t-il, *que tout le dessein de l'Iliade n'est que de faire voir combien la Discorde est fatale à ceux qu'elle divise. Il n'est pas bien sûr qu'Homere y ait pensé.* Cela est si sûr, qu'il n'y a rien de plus sûr. Le P. le Bossu ne l'a pas seulement prétendu, il l'a prouvé d'une maniere tres solide, & il n'y a qu'un entêtement aveugle qui puisse resister à la force & à l'évidence de ses preuves qu'Aristote & Horace lui ont fournies. Il faut même se boucher les yeux pour ne pas l'y appercevoir. Achille & Agamemnon se querellent & se divisent, les Troyens profitent de leur division, & battent les Grecs. Agamemnon appaise Achille, & ces deux Princes ne sont pas plûtôt reconciliez, que voilà les Troyens vaincus. Qui est-ce qui peut s'empêcher de reconnoître cette Fable dans l'Iliade. Elle en est donc le veritable sujet. M. de la M. tres persuadé du contraire n'a pas laissé d'adopter ce dessein.. *Quoiqu'il en soit*, dit-il, *j'ai tâché que cette verité se sentît dans mon Ouvrage, je l'ai même établie dans la proposition, en disant que la colere d'Achille lui fut funeste à lui-même aussi-bien qu'aux Grecs, ce qu'Homere auroit dû faire, s'il avoit eu le dessein qu'on lui suppose.* Voilà une grande complaisance, il donne à Homere un dessein que ce Poëte n'a pas eu, & qu'il croit supposé gratis. A tout hazard il l'a reçû, & pour le rendre plus sensible,

il

il a marqué que la colere d'Achille lui fut funeste à lui-même, *ce qu'Homere*, dit-il, *étoit obligé de marquer*. Mais rien ne l'y obligeoit, & la nature de sa Fable ne le demandoit point. Cette circonstance n'est point du tout essentielle à la Fable, elle n'est que pour servir au caractere d'Achille. Homere auroit fait une faute s'il l'avoit marquée dans sa proposition, & je le prouverai dans l'Examen du Liv. I. Comment M. de la M. qui aime tant les surprises, a-t-il voulu en prévenir une dès le second vers, & préparer le Lecteur à voir Achille puni de sa colere même? Lui qui supprime toutes les préparations inutiles, pourquoi en prête-t-il une à Homere qui a crû pouvoir s'en passer, & qui a dû s'en passer! * *En un mot je n'ai été plus court qu'afin de dire plus nettement ce qu'on prétend qu'Homere a voulu dire.* Mais la longueur d'Homere ne l'a pas empêché d'expliquer fort nettement ce qu'il a voulu dire. Est-ce une maxime bien sûre que pour être court on en soit plus clair & plus net?

† *Souffriroit on au Theatre que dans les Entre-actes d'une Tragedie, on vint nous dire tout ce qui doit arriver dans l'Acte suivant? Approuveroit-on que l'action des principaux personnages y fût interrompuë par les affaires des confidens?* Voilà pour les Préparations & pour les Episodes d'Homere. J'ai déja parlé des Préparations que notre Censeur lui reproche. Pour ce qui est des Episodes, il paroît qu'il n'en

* *Pag.* 160. † *Pag.* 161.

n'en a point connu la nature. C'est d'Homere même qu'Aristote a tiré les préceptes qu'il donne sur les Episodes. * *Il faut bien prendre garde*, dit-il, *que les Episodes soient propres*, c'est-à-dire, tirez du sujet, du fond de la Fable, & qu'ils soient tellement liez avec cette Fable, qu'ils en fassent partie & qu'ils n'en puissent être separez. Et tels sont ceux de l'Iliade; ils tiennent à l'action principale par quelque endroit. Et quant à leur étenduë, le même Philosophe a averti que * *dans le Poëme dramatique les Episodes sont courts, mais que l'Epopée est étenduë & amplifiée par les siens.* Reconnoîtra-t-on à cela l'Epopée de M. de la M. & après ce que je viens de remarquer sur les retranchemens qu'il a faits; oseroit-il dire qu'il n'a retranché que des parties inutiles?

‡ *Les Savans prévenus ne le sentent point dans l'Iliade.* Les Savans comme Aristote, comme Horace, comme Denys d'Halycarnasse, comme Longin, comme M. Despreaux, comme le P. le Bossu sont trop prévenus pour sentir dans Homere ces défauts dont il vient de parler; mais les ignorans libres de préjugez, & tres nouveaux sur l'Art du Poëme, le sentent, & ils en doivent être crus. Cela n'est-il pas bien sensé?

M. de la M. donne ensuite un exemple des libertez qu'il a prises dans la vûe de soûtenir & d'augmenter l'interêt, c'est dans son VIII. Liv. qui répond au XVI. & au XVII. Liv. d'Ho-

* *Poëtiq. Ch.* 18. † *Ibid.* ‡ *Pag.* 162.

d'Homere, où Patrocle revêtu des Armes d'Achille & monté sur son char, fait un carnage horrible des Troyens. On le prend d'abord pour le Heros dont il porte les Armes, mais on se détrompe bientôt. Il tuë Sarpedon, & enfin il attaque Hector. M. de la M. fait durer l'erreur des Troyens, qui prennent Patrocle pour Achille. *Hector*, dit-il, * *triomphe de Patrocle, & il l'insulte plus à propos que dans Homere, puisqu'il le prend pour Achille & qu'il l'a vaincu sans secours, Patrocle mourant détrompe Hector, surprise interessante! Et enfin la tristesse où tombe Hector détrompé, ferme, ce me semble, cet incident d'une maniere grande & pathetique.* M. de la M. se flatte d'avoir corrigé ici un endroit important d'Homere, & de lui avoir fourni une grande beauté; mais j'ose lui dire qu'il l'a entierement gâté & corrompu. Homere étoit trop sage pour chercher dans un endroit si serieux une surprise aussi injurieuse à la gloire d'Achille. Patrocle couvert des Armes de ce Heros, monté sur son char avec son Ecuyer Automedon, pouvoit & devoit même être d'abord pris pour lui; mais cette erreur ne devoit pas durer long-temps, & on devoit bientôt revenir de cette méprise. Cette surprise, que M. de la M. trouve si interessante, est Romanesque & puerile, & jette ici un comique tres risible, comme j'espere de le faire voir en son lieu.

† *Je me suis du moins affermi dans ces pensées par*

L 7

* *Pag.* 164. † *Ibid.*

par le plaisir que cet endroit m'a paru faire à ceux qui l'ont entendu. La prudence vouloit donc que M. de la M. recitât toûjours son Poëme, & qu'il ne l'imprimât jamais. Ce plaisir dont il parle, n'a été qu'un songe, le grand jour est venu, & le songe s'est dissipé. Mais M. de la M. n'auroit-il point pris le silence pour approbation? Nos Poëtes, qui expliquent tout en leur faveur, sont sujets à s'y méprendre. J'ai vû des gens de beaucoup d'esprit, & en grand nombre, revenir de ces Lectures publiques remplis d'une indignation, qu'ils auroient fait éclater si le respect dû au lieu ne les avoit retenus.

Dans cette même page notre Censeur déclare qu'*il n'a pas retranché les défauts qui ne s'apperçoivent que par la reflexion.* S'il avoit touché à ceux-là, que seroit devenu le pauvre Homere? *Il s'est contenté de remedier autant qu'il a été possible aux défauts qui choquent, qui ennuyent, ceux-là ne se pardonnent point.* Toute la terre a trouvé qu'Homere n'ennuyoit & ne lassoit jamais. M. Despreaux l'a dit comme les autres,

Toûjours il divertit, & jamais il ne lasse.

M. de la M. plus délicat & plus severe, le trouve ennuyeux, il lui a ôté tous les défauts qui choquent & qui ennuyent. Mais d'où vient qu'après cette heureuse correction on revient à Homere qui paroît encore plus charmant.

* *Je n'ai pas dépouillé les Heros de cet orgueil injuste où nous trouvons souvent de la grandeur.* M. de la M. se détermine toûjours par des raisons de Roman, c'est-à-dire, tres frivoles. Quand on trouveroit un orgueil injuste dans les Heros d'Homere, il faudroit le conserver, non pas parce que nous y trouverions de la grandeur, car ce ne seroit qu'une fausse grandeur, mais parce qu'il serviroit à marquer le caractere. Et c'est pour conserver le caractere qu'il faut être fidelle à cette expression.

Mais je leur ai retranché l'avarice, & l'avidité du butin qui les avilit à nos yeux. Autre raison Romanesque. L'avidité du butin ne doit point être regardée, sur-tout pour ces temps-là, comme une marque d'avarice, puisque le butin est toûjours la marque & le sceau de la Victoire. Autrement il faudra condamner d'avarice tout ce qu'il y a de plus Saint. Jacob dans la bénédiction qu'il donne à ses Enfans, dit que *Benjamin partagera les dépouilles.* Moïse dit, *Nous avons eu les dépouilles des Villes que nous avons prises. Nous avons enlevé tout le butin des Villes. Asa battit les Ethiopiens & fit un grand butin.* Et David lui-même pour marquer une grande joye, dit †, *J'aurai la même joye d'entendre vos paroles, que celui qui rencontre un grand butin.* * *LÆTABOR ego super eloquia tua sicut qui invenit spolia multa.* David sera-t-il accusé d'avarice? Cela l'avilira-t-il à nos yeux? Et faudroit-il adou-

* *Pag.* 165. † *Psal.* 118. *vs.* 162.

adoucir ce caractere? En verité ce qui est dit avec éloge de ces Personnages si Saints, peut bien être souffert dans les premiers Heros de la Grece, qui vivoient même dans un temps, où le métier de Pirate n'étoit point deshonorant. Que M. de la M. aille s'instruire de ces caracteres & de ces temps-là dans le premier Livre de Thucydide, car il les ignore trop.

Et je n'ai pas voulu par exemple qu'Achille examinât la rançon d'Hector avant que de le rendre, une si basse attention le deshonoreroit plus; Poëtiquement parlant, que sa cruauté même. Voilà toûjours le Roman qui marche. Mais où est-ce que M. de la M. a trouvé qu'Achille examine la rançon d'Hector? Il n'y en a pas un mot dans Homere, qui fait au contraire qu'Achille, avant que d'avoir reçû les présens, dit à ce Pere affligé qu'il est disposé à lui rendre son Fils parce qu'il en a reçû l'ordre de Jupiter, & qu'ensuite il va lui-même avec ses amis Automedon & Alcimus dételer le char & le chariot de Priam, & ils emportent les présens pour la rançon d'Hector. M. de la M. vouloit il qu'Achille les refusât. C'est, poëtiquement parlant, qu'il falloit conserver cette circonstance, & ce qu'il met *sans soin de la rançon*, est un adoucissement très-insipide, très-contraire au caractere d'Achille, & par consequent très-mal imaginé. Mais M. de la M. a tant perdu de beautez dans les discours de Mercure, de Priam, & d'Achille, qu'on ne doit pas s'éton-

ner s'il a encore donné à Achille ce petit trait qui ne lui ressemble point.

J'ai tâché de rendre la Narration plus rapide qu'elle ne l'est dans Homere, les descriptions plus grandes & moins chargées de minuties, les comparaisons plus exactes, & moins frequentes, &c. Je ne sai pas comment cela a pû se faire. M. de la M. a trouvé le secret de rendre les Narrations d'Homere longues en les abregeant, ses Descriptions plattes & basses en voulant les relever, & ses Comparaisons froides & peu interessantes en voulant les corriger? Et j'en donnerai des exemples.

Enfin j'ai songé à soûtenir les caracteres, parce que c'est sur cette régle, aujourd'hui si connuë, que le Lecteur est le plus sensible & le plus severe. M. de la M. persevere dans sa pitoyable prévention, & il se trompe en toutes manieres. Il insinuë que la régle des caracteres est connuë aujourd'hui, & qu'elle étoit ignorée des Anciens; premiere erreur. Il assûre que c'est sur cela que le Lecteur est le plus sensible & le plus severe; seconde erreur. Il est certain qu'il n'y a pas aujourd'hui de régle plus connuë que celle qui enseigne toutes les qualitez que doivent avoir les caracteres, mais elle n'est connuë que par les judicieux préceptes qu'Aristote & Horace en ont donnez, & qu'ils ont tirez de la Pratique d'Homere, nous n'avons sur cela rien ajoûté à leurs lumieres. Voilà pour la premiere erreur. Il est encore tres certain que le commun des Lecteurs n'est sur cela ni fort délicat, ni fort séverе, & que les Auteurs mê-

mes

mes n'y sont pas fort exacts, car c'est en cela que pechent la plûpart des Ouvrages modernes. Voilà pour la seconde. Si M. de la M. a songé à soûtenir les caracteres, il y a mal songé, & il a mal profité de ces régles aujourd'hui si connuës, car il n'y a pas dans Homere un seul caractere qu'il n'ait entierement gâté.

M. de la M. explique ensuite les raisons qu'il a eües de changer le bouclier d'Achille, & les circonstances de la mort d'Hector : *J'avoüe*, dit-il*, *que le bouclier d'Achille m'a parû défectueux par plus d'un endroit ; les objets que Vulcain y représente, n'ont aucun rapport au Poëme, & ils ne conviennent ni à Achille pour qui on le fait, ni à Thetis qui le demande, ni à Vulcain même qui en est l'ouvrier.* Voilà de plaisantes raisons. Il n'y avoit aucune necessité que les objets représentez dans ce Bouclier, eussent aucun rapport au Poëme, ni qu'ils convinssent ni à Achille, ni à Thetis, ni à Vulcain. La seule convenance par rapport au dernier, c'étoit que ce Bouclier fût digne de sortir de la main d'un Dieu, & il l'est. C'est le plus [illegible] Episode & le plus grand ornement que la Poësie ait jamais mis en œuvre; & Homere a eu grande raison de dire à Thetis †, *Je vais faire à vôtre fils des Armes qui seront l'étonnement & l'admiration de l'Univers.* Je pourrois dire ici à M. de la M. ce qu'un Ancien dit à un homme qui lui demandoit ce que c'étoit que la beauté : *Mon ami*, lui dit-il,

* *Pag.* 166. † *Liv.* 18. *p.* 125.

il, *c'est la question d'un aveugle ; donne-moi un homme qui ait des yeux, & il la sentira.* Je dis de même, donnez-moi un homme qui ait le veritable esprit de la Poësie, il sentira la beauté de ce Bouclier, & il n'aura garde d'en substituer un de sa façon. Toutes les objections que ce grand Censeur fait ici après Jule Scaliger, l'Auteur du *Clovis*, & quelques autres méchans Critiques, ont été refutées si solidement, que je ne conçois pas comment on ose les répeter. Je renvoye le Lecteur à mes Remarques sur ce Livre d'Homere, & aux Remarques de M. Dacier sur la Poëtique d'Aristote, je n'en dirai ici qu'un mot en passant.

Les figures representées agissent & changent de situation comme si elles étoient vivantes, ce qui fait un prodige puerile. C'est l'objection qui est puerile. Pourquoi M. de la M. vient-il réchauffer les miserables raisons dont s'est servi l'Auteur du *Clovis* dans le Chapitre qu'il a fait contre ce Bouclier. Et comment un homme comme lui, qui se pique de Poësie, peut-il parler ainsi après ce qu'Homere a dit: *Toutes ces figures se mêlent & combattent comme si c'étoient des hommes qui fussent veritablement en vie.* Ces dernieres paroles ne font-elles pas voir que ces figures ne sont nullement animées, & qu'elles ne changent point de situation, & qu'Homere ne parle là que comme doit parler tout homme qui explique un tableau ; il donne à ses figures le mouvement & la vie qu'elles n'ont pas ; le valet d'Horace parloit mieux de Peinture que tous ces Cri-

Critiques, lorsque grondé par son maître de ce qu'il s'étoit amusé, il lui répond qu'il a tres grand tort, lui qui a tant de goût pour les Tableaux, de le gronder s'il lui est arrivé de s'amuser à regarder les combats de deux Gladiateurs que l'on a charbonnez sur une méchante enseigne où on les voit les jarrets bien tendus & dans les mêmes mouvemens que si veritablement ils poussoient & paroient des coups,

. . . . * *veluti si*
Re vera pugnent, feriant, vitentque moventes
Arma viri.

Davus parle là comme parle Homere, & comme parle tout homme qui explique l'action d'un tableau.

La multiplicité des objets qu'on reproche encore à ce Bouclier, est une Critique tres peu sensée. Car bien loin qu'il soit trop chargé d'Ouvrage, il est au contraire tres sage, tres regulier & tres distinct. Virgile en avoit jugé de même, puisque dans un siécle aussi éloigné des mœurs des Grecs que le nôtre, il n'a pas laissé de donner à son Poëme le même ornement, & qu'il a même chargé le Bouclier de son Heros de plus de matiere, & n'est-ce pas abuser de son esprit que de dire qu'il étoit ridicule à Vulcain de faire un travail si difficile à appercevoir & à déchiffrer.

Les diverses actions des mêmes figures sont

* *Sat. 7. Liv. 2.*

font encore reprochées sans fondement. L'ouvrier n'a-t-il pas la liberté de faire paroître ses personnages en differens états. Et sans recourir même à ces répetitions de figures, en expliquant un tableau, ne peut on pas exprimer des choses qu'on ne voit point. Un Ancien, en parlant de la Peinture, a fort bien dit, * *Il faut qu'elle montre ce qu'elle cache*. Et Pline, en parlant d'un tableau de Nicomachus, n'a-t-il pas dit qu'*il avoit peint deux Grecs qui plaidoient l'un après l'autre*. Voyoit-on ces deux Grecs se remuër, & le dernier prendre la place de l'autre ? Si l'on peut donc parler ainsi de l'Ouvrage d'un homme, que ne peut-on pas dire de l'Ouvrage d'un Dieu ? Il n'est pas possible de voir des Critiques plus froides, ni qui marquent si peu de goût pour la Poësie, que celles que l'on a faites sur ce Bouclier. Le Bouclier d'Enée dans Virgile, est encore plus chargé de figures, il y a une plus grande varieté, & une plus grande multiplicité d'objets, & les diverses actions des mêmes figures y sont en plus grand nombre. Cependant M. de la M. tolere ce Bouclier d'Enée, a-t-il raison ?

† *J'ai donc imaginé un Bouclier qui n'eût point ces défauts.* Oui, mais tout ce Bouclier que M. de la M. a imaginé, n'est qu'un défaut depuis le commencement jusqu'à la fin. La meilleure Critique qu'on en puisse faire, c'est de prier le Lecteur de le lire, & de le comparer à celui qui lui a tant déplû, on dira

* Ostendat quæ occultat. † *Pag.* 168.

ra que le Bouclier François est l'Ouvrage d'un Forgeron tres mediocre, & le Bouclier Grec, l'Ouvrage d'un Dieu, comme M. Dacier l'a fort bien dit dans ses Remarques sur la Poëtique d'Aristote, en parlant du Bouclier d'Achille & de celui d'Hercule dans Hesiode:

Illum hominem dices, hunc posuisse Deum.

Je ne sai si je me trompe, ajoûte-t-il, *mais il me paroît heureux d'avoir fait ainsi du Bouclier d'Achille un titre de sa grandeur*, & *pour ainsi dire, son manifeste.* M. de la M. se fait une felicité à juste prix. Parce qu'il a representé sur ce Bouclier les nôces de Thetis & de Pelée, il se trouve heureux de lui avoir donné un titre de sa grandeur. Voilà un plaisant titre, & un titre bien necessaire à Achille.* Et parce qu'il y a placé l'enlevement d'Helene, voilà encore un bonheur de lui avoir fourni un manifeste, piéce encore plus inutile que la premiere. Voilà une belle invention; j'en dirai un mot sur le IX. Livre.

* Nôtre Censeur trouve la mort d'Hector encore plus défectueuse que le Bouclier d'Achille. Et il faut avouër que dans cette Critique il paroît fort vaillant, car il est choqué de ce qu'Hector, qui plein de force & d'ardeur attend le redoutable Achille; † ne voit pas plûtôt approcher cet ennemi, qu'il se sent combattu de differentes pensées; il se repent de

* *Pag.* 169. † *Dans le* 22. *Liv. de l'Iliade.*

de n'avoir pas suivi le conseil de Polydamas qui lui conseilloit de rentrer dans Troye avec ses troupes ; il craint les reproches des Troyens ; il veut tenter la fortune du combat ; il pense ensuite à aller faire des propositions à son ennemi ; enfin la connoissance qu'il a de ce caractere féroce & intraitable, lui fait prendre la resolution de combattre genereusement ; mais dès qu'il voit Achille près de lui couvert de ces Armes éclatantes, il est saisi de frayeur, & prend la fuite. Cela déplaît à notre brave Censeur, il s'imagine qu'Homere est tombé là dans une grande faute. Mais quoi, ce Poëte qui tant de fois a peint la valeur par des traits si éclatans & si admirables, n'a-t-il pas sû donner à Hector cette intrepidité, & cette fermeté qui font le Heros ? N'a-t-il pas sû dire comme M. de la M.

* *Hector menace moins, mais il sait mieux frapper,*
Il perd presque l'espoir sans perdre sa valeur.

N'a-t-il pas eu l'esprit de lui faire relever dans sa fuite un des traits,

† *Il releve un des traits, & s'en armant encor,*
Furieux se retourne. Attends, dit-il, Achille
Attends, je ne fuis plus, ce trait est mon asyle,
En vain par ta fureur tu crois m'épouvanter,
Je ne crains plus tes coups quand je puis t'en porter.

Ce

* *Liv.* II. *p.* 156. † *Pag.* 157.

Ce caractere n'est-il pas Heroïquement soûtenu. Mais quoi, dira la valeur Françoise, vouloir faire passer Hector pour un Heros ! Un Heros qui fuit ! Ne précipitons point notre jugement. Voyons comment Homere prépare cet incident qui paroîtroit si étrange s'il étoit fait sans raison. Nous avons vû au XVIII. Livre que pendant que Thetis va demander une armure pour Achille, ce Heros s'étant présenté sans armes sur le bord du fossé, & ayant fait entendre sa voix terrible, tous les Troyens & * leurs Alliez furent renversez & mis en désordre Quand Thetis lui apporte ‡ ses armes Liv. XIX. & qu'elle les met à ses pieds, ces Armes divines rendent un son si terrible, que la frayeur s'empare du courage de tous les Thessaliens, il n'y en a pas un qui ait le courage de les regarder, ils sont saisis d'épouvante. Dans la bataille qui suit au XX. Livre, Achille alloit tuer Enée, si Neptune ne l'avoit enlevé, & Hector luimême eut grand besoin qu'Apollon l'enveloppât d'un épais nuage pour le dérober à la fureur de cet ennemi. Enfin Achille pareil au Dieu des combats, fait un horrible ravage dans les rangs des Troyens, un nombre infini de braves Guerriers tombent sous l'effort de son bras, & des ruisseaux de sang inondent le champ de bataille.

Dans le XXI. Livre il poursuit les Troyens avec tant d'ardeur & jette parmi eux un tel effroi, que les uns s'enfuyent vers Troye, &

* *Tom.* 3. 109. 110. ‡ *Pag.* 139.

es autres se précipitent dans le Xanthe. A-
ille poursuit les derniers, & se jette après
x dans le Fleuve où il en fait une bouche-
: horrible. Il continuë ses ravages dans la
aine ; & Priam fait ouvrir les Portes pour
cevoir les fuyards. Les Troyens étant ainsi
ntrez dans la Ville, saisis de frayeur com-
e des Faons de Biche qui par la fuite ont
gagné leur fort, c'est alors qu'Hector ayant
fuï d'entrer avec les autres, prend la fol-
résolution de combattre Achille, malgré
s ardentes prieres de Priam qui le presse de
ntrer. *Mon fils*, lui dit-il, *n'attends point*
ul cet homme terrible, car il est beaucoup plus
rt que toi. Priam ne veut pas lui dire une in-
ıre; Achille étoit connu pour le plus vail-
nt des Hommes. Malgré cela Hector l'at-
nd, mais il ne le voit pas plûtôt approcher,
ıe son courage s'évanouït, & qu'il prend
fuite. On voit avec quel art cela est mé-
agé. Un Heros qui sans armes par sa seule
résence effraye & met en désordre une ar-
ıée, que ne doit-il pas faire sur un homme
:ul quand il est couvert de ces Armes divi-
es, qui seules ont jetté la terreur dans l'ame
es Thessaliens? Il étoit difficile pour ne pas
ire impossible, qu'Hector résistât à cette
remiere impression. Et l'on peut dire que sa
ıite, sans les deshonorer, honore Achille
lus que tout ce qu'il vient d'executer. Ce
u'il y auroit eu de vicieux, c'est si la valeur
'Hector ne s'étoit pas reveillée, mais elle se
eveille Heroïquement, car se sentant aban-
onné des Dieux, livré à sa malheureuse desti-

née, & certain de la mort, il attaque Achille, & après avoir rompu sa pique contre ses armes, il met l'épée à la main, & fond sur lui avec beaucoup de courage. Que l'on compare présentement l'Hector d'Homere avec l'Hector du Poëme François, le premier est un veritable Heros, & l'autre n'est qu'un homme tres mediocre. Je pourrois ajoûter ici beaucoup d'autres réflexions. Mais ce que je viens de dire suffit pour faire voir que ce n'est point à nous à corriger ce que des têtes grandes & fortes ont imaginé & ménagé avec beaucoup d'art, de connoissance & d'intelligence.

* *Ainsi j'ai changé sans scrupule toutes ces circonstances pour rétablir la gloire des deux Heros de l'Iliade.* Personne n'accusera M. de la M. d'être scrupuleux, mais cette purgation de tout scrupule, qu'est-ce qui l'opere en lui, est-ce la science ou la vaine opinion ? Bien loin de rétablir la gloire des deux Heros de l'Iliade, il la détruit, & il fait de cet incident une chose tres froide en changeant toutes ces circonstances, & toute la nature du combat. Dans Homere Hector & Achille se battent à la pique & à l'épée, M. de la M. leur donne des traits, ce qui est ridicule ; Hector parle de ses traits,

Voyons si de mes traits tu pourras échapper.

On croiroit qu'il a un Carquois rempli de fléches, cependant il n'a qu'un seul & unique trait qui est un dard.

Hector

* Pag. 171.

Hector aussi-tôt lance son dard, il brise son épée tre les Armes Divines, & c'est alors que se ιvant sans défense, il est réduit à fuir. M. de M. ne sent-il point le froid que jette ici te monotonie, s'il m'est permis de parler si ? Voilà trois Armes differentes qui se sent ou s'émoussent contre les armes d'Alle. Son dard s'émousse d'abord, ensuite ı épée se brise, c'est déja trop; & enfin un ; traits décochez de dessus les murailles est evé par Hector, & ce trait est encore reussé par ces Armes divines. Y a-t-il un ınd secret à feindre que ces Armes émoussıt, brisent ou repoussent tout ce qui les urte. Après ce troisiéme trait ainsi repous-, voilà Hector desarmé & livré à son ennequi le tuë sans peine & sans peril, & par nsequent sans gloire. Est-ce là relever la ɔire d'Achille ?

Il fuit sous les remparts de Troye pour exposer ennemi à une grêle de traits, danger qui enrdit Achille à le poursuivre, & qui fait même e action Heroïque de la poursuite d'un ennemi armé. Voilà justement ce qu'Homere avoit ité avec tres grand soin. Il fait qu'Hector yant, tâche de gagner le chemin des muilles, & de s'approcher des tours, afin que s Troyens puissent le secourir en accablant chille de fléches; mais Achille le coupe toûurs, & le détourne vers la plaine. Ce qui t une action prudente, car ç'auroit été une lie à Achille d'aller sous les remparts s'exɔser à une grêle de traits sans aucune necesːé. Mais de cela même Homere tire une

difference tres glorieuse à Achille : Hector fuyant, veut s'approcher des murailles pour exposer Achille à tous les traits des Troyens, & Achille en détournant Hector vers la plaine, bien-loin de vouloir s'aider de ses troupes, leur fait signe de ne pas tirer sur son ennemi.

* *Si ces corrections sont bonnes, je ne prétends pas en tirer vanité. Le défaut étoit si sensible, qu'à moins que d'être idolâtre d'Homere, je ne pouvois n'en être pas blessé.* Bien-loin de tirer vanité de ces corrections, il y auroit grand sujet de s'en humilier. Il ne faut point être idolâtre d'Homere, mais il seroit utile de l'être de la Raison.

J'abandonne l'Ouvrage au Public, si j'obtiens son approbation, peut-être m'enhardira-t-elle à entreprendre un Poëme tout-à-fait original.

Il y a quarante cinq ans que l'Auteur du *Clovis*, après avoir bien déclamé contre Homere, & fait contre lui presque toutes les mêmes Critiques que M. de la M. vient de renouveller, fait esperer à son Lecteur affligé un Poëme nouveau tout-à-fait original, *Un autre grand Ouvrage de Poësie dont le sujet est infiniment au dessus de tous les Poëmes Heroïques, & dont les sentimens, la diction, & tous les autres ornemens Poëtiques doivent s'élever à proportion de la merveille & de la sublimité de leur matiere.* Voilà une consolation ; en nous arrachant Homere des mains, ces grands Poëtes ont la charité de nous promet-

* Pag. 172.

ıettre un dédommagement confiderable. Si Auteur du *Clovis*, de la *Magdelaine*, & *'Efther* pouvoit promettre un fi bel Ouvrage .près n'avoir fait que critiquer Homere, que ıe doit-on pas attendre de M. de la M. qui 'a purgé de tous les défauts que perfonne n'y avoit jamais reconnus, & qui a évoqué l'Ombre d'Homere, de forte qu'on voit ce Poëte conduit par Mercure venir lui remettre la Lyre, cette Lyre qui a été enfevelie avec lui depuis tant de fiécles.

On dira que je fuis un ignorant, j'en demeure d'accord. Si M. de la M. s'eft fenti ignorant de bonne foi, pourquoi a-t-il entrepris une chofe qui demande de profondes connoiffances ? Mais il fe moque, & il fe contredit incontinent, car il ajoûte, *J'ai fongé néanmoins à ne parler que de ce que j'entends.* S'il entend toutes les chofes dont il a parlé, c'eft un des favans hommes du monde. Ces deux lignes fourniffent une preuve fenfible de ce que Platon a enfeigné, que l'ignorance que l'on connoît n'eft jamais un mal, car il n'y a perfonne d'affez fou pour vouloir faire ce qu'il fait bien qu'il ne fait pas. Mais que la feule ignorance qui eft mauvaife, c'eft celle qu'on ignore. M. de la M. *a fongé*, dit-il, *à ne parler que de ce qu'il entend*, & il me permettra de lui dire qu'il n'a parlé que de tout ce qu'il n'entend point, mais qu'il croit entendre. C'eft ce qui l'a fait tomber dans toutes les fautes que nous venons de voir. Fautes que l'on pourroit appeller heu-

M 3 reu-

reuses, si elles lui faisoient connoître ce qui jusqu'ici lui a été si caché.

Il faudra faire voir, dit-il, *en quoi je me suis trompé. Il ne suffira pas même de me convaincre de plusieurs fautes, je serai toûjours en droit de tenir pour bien remarqué de ma part tout ce qu'on passera sous silence.* C'est-à dire, que si on s'étoit contenté de relever seulement deux ou trois douzaines de fautes dans son Discours sur Homere, il auroit tiré avantage de ce peu qu'on lui auroit reproché, & il auroit crû que tout ce qu'on n'auroit pas relevé, auroit été admirable. Je croi qu'il a satisfaction, car il n'y a pas une page où on n'ait fait voir des erreurs capitales. Il reste peu de chose dont il puisse s'applaudir. Il faut pourtant le desabuser sur cela même; quand on ne lui auroit point répondu, & qu'on auroit tout passé sous silence, qu'auroit-il pû en inferer? Qu'on auroit trouvé ses Remarques justes? Non, mais qu'on les auroit méprisées, & en voici la preuve; l'Auteur du *Clovis* avoit reproché à Homere presque toutes les mêmes choses; personne ne lui a jamais répondu, on n'y a pas fait même la moindre attention. En étoient-elles meilleures? Non, mais elles ont été méprisées, & Homere a continué de joüir de sa réputation; il a conservé la Couronne que le Temps & la Terre entiere lui ont mise sur sa tête. Tout vieux qu'il est, il enterrera encore tous ses Censeurs & ces Poëtes mediocres, qui n'ont jamais sû mettre dans leurs Poëmes la moindre petite

par-

artie de ce feu Divin qui éclate dans une eule de ses Images.

J'espere qu'après le succès qu'a eu cette nouvelle tentative de M. de la M. les beaux Esprits Modernes se desabuseront, & qu'ils perdront la folle esperance de ruiner la réputation de ces Ouvrages que tous les siécles ont honorez, respectez & consacrez, & qu'ils verront enfin que le seul moyen qu'ils ayent de corriger leur goût entierement corrompu, c'est de suivre la voye qu'ils ont abandonnée, & de former leur jugement sur ces excellens Originaux pour le rendre juste. Car comme ce n'est que l'ignorance & le mépris de ces grands Modelles, qui ont dépravé dans tous les temps le jugement & le goût, ce n'est que par les contraires que l'on peut le rétablir, & jamais, comme le P. le Bossu l'a fort bien bien montré, personne ne pourra se fier à soi-même avec plus d'assurance dans ce qui regarde la Poësie, & sur-tout le Poëme Epique, que quand il se plaira à ce que tous les plus grands genies ont admiré; & que ses pensées, son genie & ses raisonnemens seront conformes aux préceptes d'Aristote & d'Horace, & à la Pratique d'Homere & de Virgile.

REFLEXION
SUR L'ODE INTITULE'E
L'OMBRE D'HOMERE.

AVANT que de passer à l'Examen du nouveau Poëme de l'Iliade, dont il paroît que son Auteur a trouvé l'execution si heureuse, quoique faite avec une mediocre disposition à la Poësie, arrêtons-nous un moment sur cette Ode qui merite quelque consideration.

Nous avons vû que ce Critique a accusé les Heros d'Homere d'une vanité qui dédaigne même les apparences de la modestie, mais nous avons vû en même temps que Plutarque les a assez bien justifiez. Il faut presentement tenir la parole que j'ai donnée, & faire voir que si Plutarque a justifié la vanité de ces Heros, il a confondu celle de M. de la M. car s'il a trouvé fort bon que les grands Hommes se loüent quelquefois & qu'ils parlent magnifiquement d'eux-mêmes, ce n'est pas qu'il n'ait connu le prix de la modestie. Une marque sure qu'il l'a connu, c'est qu'il donne sur cela des regles tres sages, & que l'orgueil des Poëtes l'a fort blessé. *Pindare*, dit-il, *après avoir dit que de se vanter hors de propos est tres voisin de la folie, ne cessé pourtant de parler hautement de son habile-té*

é dans son Art, qui est certainement digne de randes loüanges, qui est-ce qui ne l'avoüe pas? ependant nous voyons que ceux qui sont couronnez dans les jeux publics, ce sont d'autres qui es préconisent, pour ôter ce que de parler de soi-même a de desagréable & de fâcheux. Il ne se contente pas de cela, il donne encore la raison pourquoi cette vanité des Poëtes est impertinente & odieuse. *Toute loüange*, dit-il, *qu'un homme se donne à soi-même pour être loüé des autres, est toûjours vaine & injuste, parce qu'elle n'est jamais accompagnée d'aucune utilité, & qu'elle ne vient que de l'ambition, & d'un appetit importun de gloire, & d'un amour propre tres déreglé; & quand il se la donne pour rabaisser les autres, & pour obscurcir leur réputation, alors, outre la vanité que l'on y condamne, on y déteste encore l'envie & la malignité.* Telle est ordinairement la vanité des Poëtes. Et voilà le vrai caractere de celle de M. de la M. Jamais orgueil Poëtique n'a été porté à un tel excès. Car il rabaisse Homere, & se met infiniment au dessus de lui. Pindare, que Plutarque trouve trop orgueilleux, n'a que les premiers élemens de la vanité; Horace qui l'a imité y est encore plus novice, & notre Malherbe est une ame basse & rampante qui ne fait que promettre l'immortalité à ses vers. M. de la M. a des idées bien plus nobles de lui-même, ne cherchons point un autre Maître en matiere de vanité. Par ses enchantemens il évoque l'Ombre d'Homere, & ce grand Poëte, après avoir joüi plus de deux mille six cens ans de l'approba-
 tion

L'Auteur du Traité des *Causes de la Corruption de l'Eloquence*, disoit qu'il aimoit encore mieux l'impetuosité de Graccus & le seul bon sens de Crassus, quoiqu'éloignez de cette parfaite éloquence où l'on doit viser, que les frisures de Mecenas, *tant il est vrai*, dit-il *, *qu'il vaut mieux charger un Orateur d'une robe d'une grosse étoffe, que de le parer des habits trop recherchez d'une Courtisanne.* Si ces ornemens trop affectez lui ont parû peu convenables, non seulement à un Orateur, mais à un homme, à combien plus forte raison ceux de M. de la M. lui auroient-ils parû indignes de la Muse d'Homere, de cette Muse pleine de gravité, de majesté & de sagesse.

Je ne parle point ici des vers de cette Ode, j'avoüe que je n'en connois point les expressions, elles sont pour moi toutes étrangeres: *Assûrer aux Dieux par des airs sublimes l'immortalité de ses vers*; *Céder à l'innocente magie de l'énergie poëtique*; *l'Epoque du débris d'Ilion*; *Un genie citoyen d'un Païs*; *Un chant sublime qui illustre un luth*; *Seconder & regler une yvresse*; *Reprouver l'esprit timide, dont des vers sont idolâtrez*; *Avoir l'humaine foiblesse*; *S'appuyer du fonds vif des pensées de quelqu'un*; *Abreger de longs combats de plus d'une harangue*; *Des vers qui se garantissent du faux merveilleux de la Fable*; *Animer & justifier le courage d'Achille par une image.* Voilà des phrases qui ne me pa-

* Adeo meliùs Oratorem vel hirta toga induere quam fucatis & meretriciis vestibus insignire.

roissent point du lyrique ordinaire que nous connoissons, c'est apparemment d'un lyrique de Necromantien ; & comme cette Ode est la premiere que nous ayons dans ce genre, il ne faut pas s'étonner si le style nous en paroît nouveau. Mais en verité quand la matiere est si grande & si noble, il ne faut pas s'arrêter aux mots. Rien n'est si grand que cette idée de faire venir Homere rendre hommage à M. de la M. & en reconnoître la superiorité.

On dira qu'il est permis à un Poëte, & surtout à un Poëte lyrique, dans l'yvresse de son enthousiasme de se loüer lui-même. Il peut dire comme Pindare, *que ses vers sont bien d'un autre prix que les statuës ; qu'ils volent par tout l'Univers, & qu'ils portent en tous lieux la gloire de ceux qu'il a chantez.* Ou comme Horace, *qu'il se métamorphose en cygne ; qu'il va voler en Orient, en Occident, au Septentrion & au Midi ; que ses Ouvrages resisteront aux injures des temps, & que ses loüanges se renouvelleront dans tous les âges.* Ou comme Malherbe, que *ce qu'il écrit dure éternellement.* Mais il ne lui est pas permis de dégrader un Poëte, déja couronné par les suffrages de tous les hommes, pour se mettre à sa place ; & de promettre qu'il va corriger ce qu'il a fait, car voilà le caractere de l'orgueil poëtique que Plutarque a si justement condamné, & qui est celui de M. de la M. Nous ne voyons pas qu'Horace ait eu la folle présomption d'évoquer Pindare des Enfers, afin que conduit par Mercure il vînt lui soumettre ses vers

vers & lui remettre sa Lyre. On voit au contraire les grands éloges qu'il lui donne, & combien il se reconnoît son inferieur. M. de la M. a cru que c'étoit une fausse modestie, & il s'est livré sans aucun scrupule à un orgueil tres sincere & tres vrai.

Mais que penseroit-on d'un Capitaine d'Infanterie, qui après avoir assez bien fait dans une escarmouche ou en parti, plein de son mérite évoqueroit dans une Ode l'Ombre du grand Condé, qui mené aussi par Mercure viendroit lui remettre son épée, & reconnoître qu'il est capable de s'en mieux servir, & d'effacer par ses exploits la gloire de ces Campagnes immortelles qui feront l'admiration de l'Univers, & dans lesquelles, pour me servir de l'expression d'Homere, ni Mars ni Bellone ne pourroient trouver rien à reprendre? Ou pour me servir d'une comparaison moins élevée, & plus approchante de la Poësie, que diroit-on d'un Peintre mediocre, qui, comme dit Horace, après avoir peint passablement un Cyprès, ou quelques Paysages, viendroit à avoir si bonne opinion de lui-même, qu'il évoqueroit l'Ombre d'Apelle ou de Raphaël, qui conduit par Mercure viendroit lui remettre sa palette & ses pinceaux, reconnoître que dans tous les Ouvrages qu'il a laissez, il n'y a ni bon goût, ni noblesse, ni beauté, ni genie, & le prier d'anoblir ses inventions, de corriger ses desseins, de varier ses figures, & de jetter par-tout un grand caractere qu'il n'a pû attrapper? Auroit-on bonne opinion d'un tel Peintre?

Examinons présentement de quelle maniere ce grand Genie se sert de la Lyre qu'Homere lui a laissée. On avoüera qu'elle s'est bien desacordée entre ses mains.

EXAMEN

DU LIVRE PREMIER.

Rien n'est plus contraire au progrès de l'Eloquence & de la Poësie, & generalement de tous les Arts, que le découragement. Pour produire quelque chose de grand & de noble, il faut présumer un peu de soi, avoir quelque sorte d'audace & tenir son ame grosse, pour ainsi dire, d'une genereuse fierté qui fasse esperer que ce que l'on produira sera digne de quelque loüange & de quelque gloire. Et en même temps il faut choisir quelque grand modelle sur lequel on tâche de se former. C'est un conseil que nous ont donné les Anciens ; Longin veut que toutes les fois que nous travaillons à un Ouvrage qui demande du grand & du sublime, nous fassions cette reflexion : *Comment est-ce qu'Homere auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Demosthene ou Thucydide même, s'il est question d'Histoire ? Car*, dit-il, *ces grands hommes se presentant à nôtre imagination, nous servent comme de flambeau, & souvent nous élevent l'ame aussi haut que l'idée que nous avons*

avons conçûe de leur genie. Un autre motif aussi puissant, ajoûte-t-il, *c'est de penser au jugement que toute la posterité sera de nos Ecrits. Car si un homme, après avoir envisagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la derniere posterité.* M. de la M. a pris tout le contrepied de ce que Longin conseille. D'un côté bien-loin de chercher en composant comment Homere auroit dit cela ou cela, il a commencé par se former une idée tres basse de ce Poëte qu'il a tâché d'imiter, & voilà ce qu'on n'avoit encore jamais vû, car où est l'homme qui prenne un modelle qu'il méprise ? Il ne faut donc pas s'étonner si cette idée tres basse, qu'il a eu d'Homere, ne lui a pu élever l'ame, & a laissé sa Poësie dans la bassesse où nous la voyons. D'un autre côté il a bien envisagé le jugement de la posterité, mais avec une confiance outrée; il a crû non seulement que ce qu'il écrivoit seroit digne d'elle, mais qu'il effaceroit ce qu'Homere avoit écrit, & il est difficile qu'une temerité si aveugle ait le succès dont on s'est flatté. Ce seroit certainement une chose tres desirable qu'il s'élevât parmi nous un Genie capable de surpasser Homere, cela feroit honneur à l'esprit humain, à notre Nation & à notre Langue. Mais j'ose dire que cela n'arrivera jamais à aucun Genie qui méprisera Homere. Car dès que la source du grand

grand & du beau sera méprisée, où ira-t-on puiser? Et quelles idées grandes & sublimes pourra-t on tirer de ce qu'on n'estime point, ou qu'on ne regarde tout au plus que comme tres mediocre? Une imagination incapable de sentir le beau & le grand, sera-t-elle capable de le produire? M. de la M. en est une preuve, on ne peut pas douter qu'il n'ait de l'esprit, du genie même & de l'invention, mais il a manqué de ce goût naturel & simple qui saisit les beautez d'Homere, & cela l'a perdu. Il me fait souvenir de cet excellent Joüeur de flute de Thebes qui faisoit entendre d'abord un homme qui en jouoit mal, & jouoit ensuite lui-même, & disoit: *C'est ainsi qu'il faut joüer; c'est ainsi qu'il ne faut pas joüer.* Le Poëte Moderne fait de même; il nous fait d'abord entendre Homere, & nous dit: *C'est ainsi qu'il ne faut pas chanter*, & il chante ensuite & dit, *c'est ainsi qu'il faut chanter.* Voyons donc comme il chante, & servons-nous du moyen que nous fournit un Ancien dont parle Plutarque, il disoit *qu'un secret infaillible pour avoir un tres grand plaisir à entendre un bon Musicien, c'est d'en entendre auparavant un mauvais.* Voyons lequel servira de lustre, ou Homere à M. de la M. ou M. de la M. à Homere.

Ce Critique se pique d'être Traducteur en beaucoup d'endroits; s'il l'est quelque part, il doit l'être sur tout dans l'exposition. Cependant rien n'est plus different que celle d'Homere & celle de son Poëme, Homere dit: *Déesse, chantez la colere d'Achille fils de Pelée*

Pelée, cette colere pernicieuse qui causa tant de malheurs aux Grecs, & qui précipita dans le Royaume sombre de Pluton les ames genereuses de tant de Heros, & livra leurs corps en proye aux chiens & aux vautours, depuis le jour fatal qu'une querelle d'éclat eut divisé le fils d'Atrée & le divin Achille, ainsi les Decrets de Jupiter s'accomplissoient. Le nouveau Traducteur dit:

Muse raconte-moi la colere d'Achille,
Pour les Grecs, pour lui-même en malheurs si fertile,
Et qui le retenant dans un cruel repos
Fit aux Champs Phrygiens perir tant de Heros.
Tel fut de Jupiter le Decret homicide
Depuis qu'aux cœurs d'Achille & du puissant Atride
La Discorde insolente eut versé son poison,
Et dans ces cœurs aigris eut éteint la Raison.

Appelle-t-on cela traduire, ou est-ce corriger Homere? Outre qu'il n'y a presque rien de ce qu'a dit ce Poëte, il n'y a nulle Poësie, nulle harmonie dans ces vers : si j'avois les balances dont Aristophane se sert dans sa Comedie des Grenouilles, pour peser les vers d'Eschyle & ceux d'Euripide, & que j'y pesasse les vers du nouveau Critique avec ceux d'Homere, on seroit bien étonné de voir que dans chaque Livre de son Poëme il ne s'en trouveroit pas trois ou quatre qui fussent de poids. Ce qu'il prête à Homere n'est pas meilleur. Je suis étonnée sur-tout de ce qu'il a ajoûté *pour lui-même en malheurs si fer-*

si fertile, car outre que cela ruine la surprise dont M. de la M. est si jaloux, comme je l'ai dit dans la Critique du Discours, il éteint dans l'ame l'horreur qu'on doit avoir pour ce caractere injuste & intraitable. Dès que je sai qu'il va être puni, je sens diminuer cette aversion, & je commence à le plaindre. Homere n'avoit garde de nous avertir dès l'entrée de ce que coûteroit à Achille son emportement. D'ailleurs le seul malheur d'Achille c'est d'avoir perdu Patrocle. Ce seul malheur suffit-il pour dire *en malheurs si fertile*?

Le trait qu'il donne à ce pauvre pere qui va pour racheter sa fille, est tres froid,

Il croit déja la voir renduë à ses transports,
Et compte sur ses pleurs plus que sur ses tresors.

Homere n'avoit garde de dire une chose de si mauvais sens, que le grand Prêtre d'Apollon allant pour racheter sa fille, comptoit plus sur ses pleurs que sur ses tresors. Il ne comptoit point du tout sur ses larmes, il comptoit sur son caractere, sur les marques de son Sacerdoce, sur ses bandelettes sacrées, & sur le sceptre d'or qui devoient le rendre respectable à toute l'Armée & aux Rois mêmes. Les larmes, dont parle Homere dans la suite, sont des larmes de douleur que le refus d'Agamemnon & ses paroles dures lui font verser. C'est ce qu'il ne falloit pas confondre.

La priere que fait ce grand Prêtre est encore

core toute défigurée dans le Poëme François, & le Poëte moderne ne dit point du tout ce qu'il doit dire. *Voir vos travaux achevez*, est tres froid. *Laissant vôtre affront sur les débris de Troye*, n'est pas une heureuse expression, & l'on ne dit point *rentrer dans ses foyers.*

Atride à leurs respects sent croître ses mépris.

Voilà de ces pointes & de ces antitheses qu'Homere n'a jamais connuës, & qui étoient tres éloignées de sa maniere de penser. Tout ce qu'Agamemnon dit au grand Prêtre est tres mauvais, aussi ne dit-il point ce qu'Homere fait dire, & malheureusement toutes les fois qu'on s'en éloigne on dit mal. A-t-il oublié qu'Agamemnon déclare qu'il préfere cette Captive à la Reine Clytemnestre sa femme, comment peut-il donc lui faire tenir ce langage?

Et dans les longs travaux où je veux l'avilir,
La Grece doit la voir indignement vieillir.

Ce n'étoit nullement le dessein d'Agamemnon d'avilir Chryseïs, & M. de la M. n'a point du tout compris le dessein de ce Prince.

La priere que Chrysès adresse à Apollon ne vaut pas mieux, elle est entierement gâtée par ses phrases & par ses grands mots qui ne conviennent point ici. Mais la descente d'Apollon est encore plus gâtée. Homere dit: *Il descend des sommets de l'Olympe le cœur plein de colere avec son arc & son carquois: les fleches agitées*

agitées par le vol rapide de ce Dieu irrité retentissent sur ses épaules, & couvert d'un nuage il marchoit semblable à la nuit. Il s'assit loin des Vaisseaux, & tira ses fleches qui fendirent les airs avec un sifflement épouventable. Voici comme M. de la M. rend cette image, qui est si Poëtique, si noble & si vivement representée:

Apollon l'entendit, & du plus haut des Cieux,
Armé de tous ses traits, il descend furieux,
Le bruit l'annonce en vain, des nuages le couvrent,
Mais non loin des Vaisseaux ces nuages s'entrouvrent.

N'est-ce pas là une Poësie bien noble? *Le bruit l'annonce en vain.* Mais comment le bruit l'annonce-t-il en vain, puisque ce bruit fut suivi d'effets si terribles? Un Dieu est-il annoncé en vain quand on ne le voit point, & qu'il fait si bien sentir les traits de sa vengeance?

Homere dit simplement qu'*Achille inspiré par Junon qui protegeoit les Grecs & qui étoit touchée de les voir perir, convoque une assemblée.* M. de la M. bien-loin de passer cela legerement, comme ce Poëte, appuye sur cette circonstance sans necessité,

* *De leur ravage affreux Junon est allarmée,*
De ses Grecs expirans elle plaint le destin,
Elle veut à la Mort arracher son butin,
Et contre ces malheurs sa bonté tutelaire
Inspire au cœur d'Achille un dessein salutaire.

Voi-

* Pag. 3.

Voilà un verbiage bien oppofé à la noble fimplicité de ce paffage. *Infpirer un deffein au cœur de quelqu'un* eft-il heureufement dit? Ce qu'Achille dit à Agamemnon eft pitoyable, M. de la M. n'a pas confervé un feul mot d'Homere, & il a fuivi fon goût.

* *C'eft Calchas, d'Apollon cet infaillible Eleve,*
Qui comme le prefent voit d'un regard certain
Tout l'avenir écrit au Livre du Deftin.

Voilà trois vers dont je fuis fure que M. de la M. eft tres content, je voudrois qu'il eût raifon de l'être, car je ferois bien aife d'avoir occafion de le loüer, mais pour cela il falloit ne s'éloigner pas fi fort de l'original & s'exprimer avec plus de nobleffe, Calchas *l'infaillible Eleve d'Apollon* eft-il dit bien noblement, fans compter l'équivoque? *Comme le préfent*, eft tres mal placé; d'ailleurs pourquoi ne donner à Calchas que la connoiffance du préfent & de l'avenir? Homere y ajoûte celle du paffé, & elle meritoit de n'être pas oubliée, c'eft du paffé qu'il s'agit ici.

Tout ce que Calchas dit à Achille, & ce qu'Achille lui répond, ce qu'Agamemnon outré de colere dit à Calchas, & ce qu'Achille replique à Agamemnon, tout cela eft entierement défiguré dans le Poëme François, & c'eft une chofe étonnante de voir avec quel Art M. de la M. évite tout le grand fens d'Homere & cette Heroïque fimplicité, il n'y a pas un feul vers qui ne fournît

* *Pag.* 4.

nît une belle matiere de Critique. En voici un échantillon :

* *Jusqu'à quand malheureux dans tes tristes fureurs,*
Feras-tu tes plaisirs d'annoncer nos malheurs?

Voilà un emportement emphatique qui ne convient point ici ; Agamemnon dit simplement dans Homere , *Devin qui ne prédis que des malheurs , tu ne m'as jamais rien dit d'agréable , tu ne te plais qu'à prophetiser des maux.* C'est ainsi qu'Agamemnon doit parler , & c'est ainsi qu'Achab parle du Prophete Michée dans l'Ecriture Sainte. M. de la M. n'a point connu l'adresse qui est dans ce discours d'Agamemnon , & que je croi avoir suffisamment expliquée.

Car enfin à tes yeux je ne m'en cache plus,
Mes feux pour ma Captive ont fondé mes refus.
Je l'aime.

J'ai déja parlé de l'indecence de ce discours d'Agamemnon. Homere n'avoit garde de le faire parler de cette maniere. D'ailleurs M. de la M. oublie qu'il vient de lui faire dire qu'*il veut l'avilir dans de longs travaux* , c'est-à-dire la traiter comme la plus miserable esclave ; comment conçoit-il que ce Prince pourroit traiter si mal une captive qu'il préferoit à la Reine Clytemnestre même?

* *Quoi*

* *Pag. 5.*

* *Quoi donc, sorti des Dieux, usurpes-tu leurs droits,*
Et penses-tu comme eux donner ici des loix ?
Répond le fier Atride au violent Achille,
Tu te pares ici d'une audace inutile.

Ces quatre vers ne sont assurément ni traduction ni imitation, il n'est pas necessaire d'en dire davantage, on n'a pas besoin de goût pour sentir ce qu'ils sont. Aussi Homere ne fait-il pas dire un mot de tout cela à Agamemnon.

* *Et de quel droit viens-tu par tes libres avis,*
Hors d'interêt pour toi, disposer de mon prix !

Que le Lecteur ne fasse pas le tort à Homere de croire qu'il ait rien dit de cela ; l'Auteur du *Clovis* & de la *Magdelaine*, auroit pû employer cette expression tres extraordinaire *hors d'interêt pour toi*, mais un grand Poëte comme M. de la M. qui a trouvé le parfait, devoit l'éviter.

Mais qu'un nouveau partage aussi les justifie.

C'est fort mal parler ; Agamemnon ne demande pas qu'on fasse un nouveau partage dont Achille vient de faire voir l'impossibilité, il demande qu'on lui donne un prix qui égale celui qu'on lui ravit, & il n'avoit garde d'appeller cela un partage.

Le temps te fera voir à quel point je te brave.

Voi-

* *Pag. 6.* † *Pag. 7.*

Voilà une menace trop vague & trop vaine qu'Agamemnon ne fait point. Il dit seulement : *Et malheur à celui à qui je m'adresserai.*

Achille l'œil en feu répond à ce discours,
Eh quoi de ton orgueil rien n'arrête le cours?

Voici sept ou huit vers tout de suite dont Homere n'a pas dit un seul mot. Et dans tout le reste M. de la M. oublie ce qu'il y a de plus fort & de plus sensé dans le discours d'Achille.

Qui m'anime moi-même à la chûte de Troye ?

Voilà une expression bien étrange! Qui est-ce qui a jamais dit, *cela anime ce Conquerant à la chûte de cette place*?

* *Ce prix, sur qui les Grecs, honorant mes exploits*
M'ont donné contre tous d'inviolables droits.

Voilà un plaisant Phœbus pour dire simplement *le prix dont les Grecs ont honoré mon courage.* Qui est-ce qui a jamais douté que le prix qu'on a donné à un homme n'appartienne à lui seul?

Dans Homere Achille se plaint de ce qu'après avoir bien combattu & exposé sa vie, on choisit pour Agamemnon ce qu'il y a de meilleur, & que pour lui, il est obligé de se contenter de ce qu'il y a de moins considerable. Mais M. de la M. pour purger le caractere d'A-

* *Pag.* 8.

d'Achille de cette prétenduë tache d'avarice, a corrigé cet endroit. Et voici la belle chose qu'il a imaginée :

Qu'on nous distingue alors par des prix inegaux.
Je consens que ton rang prévaille à mes travaux.

Il a corrompu tout le discours d'Achille par cette fausse generosité qu'il lui prête mal à propos.

Fui, dit Agamemnon, ne croi pas, fier Achille,
Que je perde à regret ton secours inutile.

M. de la M. a un art admirable pour rendre froids & plats les discours les plus forts, les plus nobles, & les plus Heroïques. Que l'on compare ce qu'Agamemnon dit dans Homere, & ce que le Poëte François lui fait dire ici, on ne sortira point de surprise.

* *Qui fier d'un cœur altier qu'il a reçû des Dieux.*

Est-ce ainsi que M. de la M. explique ces paroles si remarquables qu'Agamemnon dit à Achille? *Si tu es si vaillant, d'où te vient cette valeur, n'est-ce pas Dieu qui te l'a donnée?* Voilà une étrange alteration. Comment M. de la M. qui aime tant la Morale a-t-il supprimé une verité si pieuse? Et comment n'a-t-il pas senti qu'il la convertit en impieté? Jamais Homere n'a dit que c'est Dieu qui donne un cœur altier; il savoit que c'est

N nous

* *Pag.* 8.

nous qui le rendons tel, & il dit formellement ici que tous les biens viennent de Dieu.

Va pars, & pour tout fruit d'une impuissante audace,
Remporte de ton chef l'infaillible menace.

Quel galimathias est-ce là ? *Je remporte pour fruit d'une audace impuissante l'infaillible menace de mon chef.*

Dans le cœur du Heros s'éleve un nouveau trouble,
Il brûloit d'un couroux que ce discours redouble,
Il est prêt à frapper quand Minerve des Cieux
Vient arrêter le fer qui déja brille aux yeux.

On diroit que M. de la M. a fait serment de gâter tous les plus beaux endroits d'Homere, aucun ne lui peut échaper. Voici ce que dit le Grec : *A ces paroles Achille penetré de douleur & de rage, délibera d'abord dans son cœur s'il tireroit son épée, s'il écarteroit les Princes, s'il tuëroit Agamemnon, ou s'il retiendroit sa colere, & s'il calmeroit sa fureur. Dans cette agitation, son épée étoit déja à demi tirée, lorsque Minerve, &c.* Reconnoît-on le moindre trait de cette image si vive, si naturelle, si fiere dans tout ce verbiage si mou & si diffus, qu'on prétend nous donner comme fort au dessus de l'original ?

Quel sujet, lui dit-il, dans ces lieux t'interesse ?

Je ne dis rien de l'expression platte & basse de ce vers. M. de la M. vient de gâter l'image

mage de l'agitation d'Achille, & il ne gâte pas moins ce qu'Achille répond, car il perd toute la fierté de cette réponse où le caractere de ce Prince est si bien marqué. Mais il y a ici quelque chose de plus important encore; c'est que M. de la M. a supprimé dans la réponse de Minerve, ce qu'il y a de plus remarquable & de plus digne d'être respecté. Voici Homere: *Je ne suis descenduë du Ciel, lui répondit Minerve, que pour appaiser vôtre colere, si vous voulez m'obéir. C'est Junon elle-même qui m'a envoyée, car elle vous aime tous deux, & prend un soin particulier de votre vie. C'est pourquoi, Achille, moderez-vous, n'achevez pas de tirer l'épée, & contentez-vous de repousser cet affront par des reproches, &c.* Et voici M. de la M.

> * *Modere, dit Pallas, ce transport sanguinaire;*
> *Junon a dans les Cieux tremblé de ta colere,*
> *Ton sang, le sang d'Atride est cher à ses désirs;*
> *Par les reproches seuls vange tes déplaisirs.*

M. de la M. peut parler ainsi, mais Minerve ne doit pas parler de même. Sans entrer dans la Critique de ces quatre vers qui presentent plus de quatre fautes, comment ce Censeur a-t-il le courage de supprimer le commencement du discours de la Déesse qui explique si bien la doctrine de la liberté de l'homme, en faisant voir que Dieu nous avertit sans nous forcer, & que nous pouvons obéir ou ne pas obéir. Pour moi j'avoüe que je

* *Pag. 9.*

je croirois tromper le public, si j'ôtois à un Poëte des sentimens si sages & si conformes aux veritez qu'enseigne la Religion.

La réponse d'Achille est aussi malheureusement tronquée. Car M. de la M. lui ôte un sentiment pieux qui est compatible avec le fonds de ce caractere feroce, & dont le contraste fait admirablement ici : *Déesse, lui répondit Achille, il faut obéïr à vos ordres, quelque irrité qu'on soit, c'est toûjours le meilleur parti, car les Dieux écoutent favorablement les prieres de ceux qui leur obéïssent. En achevant ces mots il repoussa l'épée dans le fourreau.* Et voici ce que M. de la M. substituë à ces paroles si sensées :

J'obéïs, dit Achille, à ta Loi souveraine,
Mon respect pour les Dieux est plus fort que ma haine.

Qui ne croira pas qu'il dit qu'il respecte plus les Dieux qu'il ne les hait?

Sa main au même instant confirme ses égards,
Et le fer repoussé disparoît aux regards.

Voilà deux vers étonnans, pour dire simplement, *il repousse l'épée dans le fourreau.*

Tout le discours où Achille dit tant d'injures à Agamemnon, est entierement changé. Je ne m'amuserai pas à en faire la critique : on n'a qu'à lire M. de la M. & ce que dit Homere. Mais je ne saurois m'empêcher de dire qu'il n'a senti ni la Poësie ni la passion qui sont dans ces paroles d'Achille : *Je te jure*

re donc par ce sceptre, qui depuis qu'il a été separé du tronc de l'arbre qui l'a produit sur les montagnes, ne pousse plus de feüilles ni de rameaux, &c. je te jure, dis-je, par ce sceptre, &c. & c'est le plus grand serment que je puisse faire. Ce serment marque & sa fierté & sa fureur, & M. de la M. a si peu compris la beauté, la grandeur & la fierté qu'il y a dans cette image, qu'il n'en a fait qu'une simple comparaison, en disant froidement:

** Mais craignez tous qu'ainsi que ce sceptre sterile*
Sur sa tige autrefois fut un rameau fertile,
Qui separé du tronc qui pouvoit le nourrir,
A perdu sous le fer l'espoir de refleurir:
Craignez, craignez ainsi que séparez d'Achille,
Vous n'opposiez à Troye une haine inutile.

Il n'y a rien de plus malheureux que ces six vers. La comparaison est renfermée dans le serment, mais Homere n'a eû garde de l'expliquer.

† Dans quels transports, dit-il, faut-il que je vous voye!
Quel desespoir pour nous! quel triomphe pour Troye!

Le veritable caractere de l'éloquence de Nestor est entierement défiguré par ce discours. Comment un Poëte si fort au dessus d'Homere a-t-il pû lâcher ces vers!

* Pag. 10. † Pag. 11.

Dans quels transports, dit-il, faut-il que je vous voye!

Si le bruit s'en répand.

M. de la M. est trop injuste de nous donner une prose si plate pour les plus beaux vers du monde. Nestor tout vieux qu'il est, a une noblesse d'expression & une vivacité que le Poëte François tout jeune qu'il est, n'a ni sentie ni imitée. J'ai parlé ailleurs du changement qu'il a fait à la fin de ce discours.

* *Qui toûjours dans ses vœux inflexible, effrené,*
Veut usurper le rang que les Grecs m'ont donné.

Homere n'avoit garde de mettre dans la bouche d'Agamemnon une chose si fausse, jamais Achille n'avoit voulu usurper le rang de ce Prince.

Fils des Dieux prétend-il à leur indépendance?

Non il ne prétendoit point à l'indépendance des Dieux, mais il prétendoit être libre & avoir le droit de se soustraire à l'obéïssance d'Agamemnon, & il l'avoit en effet.

Croit-il l'outrage même un droit de sa naissance?

Qui est-ce qui a jamais dit *l'outrage est un droit de sa naissance?*

Non en suivant tes loix je croirois me trahir.

M. de

* *Pag.* 12.

M. de la M. fournit ici à Achille des termes qu'Homere n'auroit pas avoüez. Ce discours d'Achille est d'un fanfaron ridicule, au lieu que dans Homere c'est le discours d'un homme fier & sensé.

* *Et gardent, en fureur tous deux s'envisageant,*
Un dédaigneux silence encor plus outrageant.

Pourquoi M. de la M. s'opiniâtre-t-il à prêter à Homere des choses qui l'avilissent? On ne peut pas tenir contre ces expressions.

Il place vingt rameurs, embarque cent Taureaux.

Il a déja parlé de ces cent Taureaux, & j'ai oublié de lui demander comment il conçoit qu'on puisse embarquer cent Taureaux dans un vaisseau plat qui est mené par vingt rameurs. Il faut lui pardonner de n'avoir pas sû que le mot *Hecatombe* ne signifie pas toûjours un sacrifice de cent Bœufs, & qu'il est souvent pris pour un sacrifice d'un Taureau, d'une Brebis & d'une Chevre. Quelquefois pour un sacrifice d'un petit nombre de ces animaux. Homere va parler tout à l'heure d'une Hecatombe de Taureaux & de Chevres.

Y remet à regret l'aimable Chriseïde,
Et nomme en soupirant Ulysse pour son guide.

Ces regrets & ces soupirs sont de trop ici, M. de la M. qui apparemment a le cœur sen-

 sible,

* *Pag.* 13.

ſible, & qui eſt accoûtumé à nos Opera & à nos Romans, les a mis par goût. Mais Homere s'eſt bien gardé de ravaler ainſi Agamemnon, en le faiſant ſi fadement amoureux.

M. de la M. a ravalé de même le caractere d'Achille, quand il lui fait dire à Patrocle,

* *Va, mon cœur en gemit, mais ne l'écoute pas.*

Il embellit encore à ſa maniere le départ de Briſeïs. Homere ſe contente de dire *qu'elle ſuivoit les Herauts à regret & dans une profonde triſteſſe.* Mais cela eſt trop ſimple & trop commun; ceci eſt bien plus beau,

Elle marche avec eux deſolée, interdite,
Craint les fers qu'elle cherche, & plaint ceux qu'elle quitte.

Cette oppoſition, ou cette pointe n'eſt-elle pas bien du caractere d'Homere? *Briſeïs cherchoit-elle des fers?*

† *Achille loin des ſiens, court plein de ſon malheur,*
Dans le ſein de Thetis épancher ſa douleur,
Et l'œil baigné de pleurs qu'aprouve ſon courage,
Genereux ſuppliant il lui tient ce langage.

Quel jargon recherche! *des pleurs que ſon courage approuve! genereux ſuppliant.* Pourquoi ne pas dire comme ce grand Poëte ‡ *qui ne fait rien mal à propos: qui nil molitur ineptè:*

* Pag. 14. † *Ibid.* ‡ *Horace.*

eptè : après leur départ, Achille versant des larmes, s'assit loin de ses amis près du rivage, les yeux attachez sur la mer, & là les mains étenduës, il adresse ses prieres à Thetis.

Ma mere, si mes jours sont comptez par le Sort,
S'il a joint de trop près ma naissance & ma mort,
J'esperois moissonner, vous me l'aviez fait croire,
Dans mes rapides jours une éternelle gloire.

Est-ce là le langage d'un Heros, est-ce de la Poësie, est-ce du François ? Pourquoi ne pas parler naturellement ? Pourquoi ne pas dire ce que dit Homere qui parle toûjours avec tant de sens ? *Puisque vous m'avez donné une vie qui doit être si courte*, lui disoit-il, *le Dieu qui lance le tonnerre devoit au moins la rendre éclatante par de grands honneurs ; mais bien loin de m'accorder la moindre distinction, il souffre qu'Agamemnon me deshonnore.*

Voilà comme doit parler Achille ; dans la douleur qui le possede, il est bien en état d'aller chercher cette jolie opposition entre *des jours rapides* & *une éternelle gloire.* C'est donc là ce qui s'appelle embellir Homere ? Quels embellissemens !

Que voulez-vous, mon fils, dit-elle ? Ah ! par ce nom,
Repond-il, confondez l'orgueil d'Agamemnon ;
D'un fils humilié vengez l'ignominie,
Et reparez ma gloire, ou reprenez ma vie.

Quel langage ! M. de la M. nous vole une

image tres douce & tres naturelle, pour substituer des choses qu'Achille ne doit ni dire ni penser. D'ailleurs il supprime une recapitulation, un sommaire qui est un veritable modelle & qui fait tres bien ici. Un homme plein de son ressentiment ne peut se taire, il faut qu'il exhale sa douleur en parlant du sujet qui la cause. Tout ce que M. de la M. a supprimé de ce discours d'Achille est précieux, & ce qu'il substituë n'est pas de même; ni dans la pensée, ni dans l'expression, on ne trouve rien de simple, ni de naturel, rien qui soit digne d'Achille.

* *Et que mon propre affront devienne son supplice.*

Voilà une enflure étonnante qui jette une obscurité qu'on ne pénetre qu'à peine. M. de la M. abuse trop de la permission d'ajoûter & de retrancher, qu'il s'est fait donner par Homere. Au reste il aime fort cette phrase ; il avoit déja fait dire à Achille en parlant des Grecs :

Qu'ils reprennent leurs dons, ce sera leur supplice.

Et ici il redit,

Et que mon propre affront devienne son supplice.

C'est trop pour un homme délicat comme lui qui n'aime pas les répetitions d'Homere; cependant elles ne viennent pas de sterilité, & ce ne sont que celles qui viennent de peu de

* Pag. 15.

de genie qui ſont fatigantes. Il a déja repeté trois fois dans ce même Livre le mot *avilir*, un homme qui trouve notre Langue ſi abondante doit ne pas employer un même mot, une même phraſe ſi ſouvent.

J'irai, mon fils, ce nom ſuffit pour m'y réſoudre.

Voilà un plaiſant compliment que Thetis fait là à Achille. Je ſuis perſuadée qu'il n'y a pas même aujourd'hui une mere capable de parler ainſi à ſon fils dans une pareille conjoncture.

J'irai fléchir pour vous le Maître de la foudre.

Thetis ne parle pas ſi affirmativement dans Homere, elle ne doit pas même le faire, elle dit ſeulement : *Je dirai au Maître des Dieux & des hommes tout ce que je croirai le plus capable de le fléchir.* Mais je prie le Lecteur de comparer le diſcours de Thetis par Homere, avec celui de Thetis par M. de la M. On ſera étonné de la difference.

* *Chryſeïde s'émeut en touchant le rivage.*

Que ſignifie cette circonſtance ſans fondement, & qui n'eſt nullement neceſſaire.

Et la remet enfin dans le ſein paternel.

Pourquoi M. de la M. ſupprime-t-il le diſcours qu'Ulyſſe fait au pere en lui remettant

* *Pag. 16.*

tant sa fille? Car il est si necessaire, que c'est ce discours qui fonde la priere que Chrysès adresse à Apollon en faveur des Grecs. Je ne suis pas surprise que M de la M. ait supprimé tout ce qu'Homere dit du sacrifice, du festin qui le suit, & des Cantiques; sa Poësie auroit été trop embarrassée.

Tandis qu'au Camp des Grecs, du succès de son zele
Ulysse impatient va porter la nouvelle.

Qui ne croiroit qu'Ulysse laisse à Chrysa tout le monde, & qu'il va promptement rendre compte à Agamemnon de ce qui s'est passé? Pourquoi ne pas dire que *quand la nuit fut venuë, les Grecs se retirerent près de leur vaisseau, & que le lendemain dès que l'Aurore eut doré le sommet des montagnes, ils se rembarquerent & reprirent le chemin du Camp.* Il me semble que cela étoit necessaire.

Thetis plus prompte vole au céleste lambris
Y demander raison de l'affront de son fils.

Ne diroit-on pas que cette Déesse va quereller Jupiter & le prendre à partie! *Voler au céleste lambris y demander raison*, est-ce une expression bien noble? C'est là ce que M. de la M. appelle corriger Homere, c'est par ce beau sublime qu'il prétend nous prouver qu'il le peut traduire en vers.

Thetis devant ce Dieu prompte à s'humilier,
Par ses tendres respects commence à le prier.

Quand

Quand on dit qu'une personne *prie par ses respects*, on entend qu'elle prie dans une posture humiliée & sans parler. Cependant Thetis prononce une priere, ce n'est donc point par ses respects qu'elle prie, mais elle accompagne ses prieres de respects. M. de la M. change encore cet endroit à sa fantaisie avec le même succès. On n'auroit jamais fait si on vouloit remarquer tous les mauvais vers de ce Liv. I. comme ceux-ci.

Thetis à ses genoux redouble son instance :
Parlez, éclaircissez vos sentimens confus,
Prononcez sans égard la grace ou le refus.

Redoubler son instance est-ce une bonne façon de parler ? *Les sentimens confus* ne conviennent point ici, car quoique Jupiter garde le silence, ce silence ne marque pas que ses sentimens soient confus, & c'est manquer de respect à ce Dieu que de lui parler ainsi. *Prononcer la grace ou le refus*, est-ce une expression Poëtique, & *refus* & *grace* sont-ce des termes opposez ?

En doutez-vous encor, j'en jure par moi-même,
Je me lie à vos vœux par ce serment suprême.

C'est tres mal à propos que M. de la M. fait dire à Jupiter, *j'en jure par moi-même*, car il ne jure point, ce n'est ici qu'une promesse accompagnée d'un signe, mais il n'y a point de serment.

Il incline à ces mots son front imperieux,
Et ce seul mouvement ébranla tous les Cieux.

M. de la M. est heureux de n'entendre pas le Grec, car s'il sentoit la grandeur, la majesté, la force & l'harmonie des trois vers qu'Homere employe à exprimer le signe de Jupiter, il auroit honte d'avoir ainsi gâté ces vers admirables & qui ont été toûjours admirez. Homere dit à la lettre : *En même temps il fit un signe de ses noirs sourcils; les sacrez cheveux furent agitez sur la tête immortelle du Dieu, & il ébranla tout l'Olympe.* Il n'est point question d'*un front incliné* ni d'*un front imperieux*, il s'agit d'*un signe des sourcils* du Dieu, & cela est bien different. D'ailleurs *& ce seul mouvement* rend la chose petite par cette attention à la faire remarquer, après ceci M. de la M. supprime quatre-vingts ou cent vers qui font la fin du premier Livre dans l'original, & il les supprime avec moins de regret qu'il n'en auroit à supprimer le moindre de ses vers, & en cela il nous donne une belle idée du goût qu'il a pour la Poësie.



EXA-

EXAMEN
DU LIVRE SECOND.

* *Le sommeil a chassé les soins de l'Univers.*

HOMERE n'avoit garde de dire une chose si generale & si fausse, car il savoit que tout l'Univers ne dort pas en même-temps. Il se contente de dire *que les Dieux & tous les hommes du Camp des Grecs dormoient tranquillement*. Et c'est ce que M. de la M. devoit dire.

Qu'il arme les Guerriers qui l'ont choisi pour guide.

Voilà une plaisante expression pour Agamemnon General de tant de Rois, de dire *que les Guerriers l'ont choisi pour leur guide.*

Chargé de tant de soins, ton sommeil est un crime.

Cela est trop fort. Un Roi seroit bien malheureux s'il ne pouvoit dormir sans commettre un crime. M. de la M. n'est moderé en rien. Homere est bien plus sage. Voici comme il fait parler le Songe : *Fils du grand Atrée, quoi vous dormez ! Un General, qui préside à tant de Conseils, qui a sous sa conduite tant de* ven-

* *Pag.* 19.

peuples, & qui est chargé de tant de soins, ne doit pas dormir les nuits entieres. Cela est plein de sens, & donne une instruction tres vraye & tres utile. Ce discours du Songe est bien different dans M. de la M. de ce qu'il est dans Homere.

** Il ignore à quel temps son terme est arrêté,*
Et de combien de sang il doit être acheté.

M. de la M. a une Langue toute particuliere pour sa Poësie. Que veut dire *le terme de Troye est arrêté à un tel temps ? Et ce terme doit être acheté par beaucoup de sang ? Acheter un terme* est assez nouveau.

Il se leve, & jaloux de son autorité,
D'augustes ornemens accroît sa Majesté.

Que font à l'autorité les augustes ornemens ? Agamemnon en auroit-il été moins autorisé s'il avoit eu un cothurne moins superbe, une robe moins éclatante, & une garde d'épée moins étincelante ? Et peut-on dire qu'un Roi qui met des habits magnifiques, *est jaloux de son autorité.*

† M'a dit que Jupiter du haut de l'Empyrée. . .

Jamais le pauvre Homere n'a connu l'*Empyrée.*

Qu'ils ne trouvent alors, trop portez à m'en croire,
Qu'une voix pour la honte, & mille pour la gloire.

Quel

* *Pag.* 20. † *Pag.* 21.

Quel galimathias est-ce là ! J'avoüe que je n'aime point des Enigmes dans la Poësie. Pourquoi ne pas parler humainement comme Homere. *De mon côté*, dit Agamemnon, *je vais les sonder, & tâter leurs courages ; je vais leur ordonner de s'enfuir sur leurs vaisseaux. Vous de votre côté vous les retiendrez par vos paroles.* Voilà comme parlent les gens sensez.

La Poësie ne paroît jamais plus pompeuse, ni avec plus d'éclat que dans les Comparaisons. En voici une où Homere nous remet devant les yeux les Troupes Grecques qui arrivent pour se mettre en bataille. *Comme on voit sortir d'un Rocher creux, des legions infinies d'Abeilles fort serrées & incessamment suivies de nouvelles legions, voler par essaims sur les fleurs du Printemps, & se disperser de toutes parts ; on voyoit de même ces bataillons sortir des tentes & des vaisseaux, & courir par pelotons. La Messagere de Jupiter, la divine Renommée, brilloit à leur tête & les excitoit à marcher.*

M. de la M. ose-t-il se flatter d'avoir conservé la beauté de cette image, & l'ombre même de cette Poësie dans ces vers si dignes de la Pucelle? *

** Tels que d'un creux rocher les essains bourdonnans,*
Pour assieger les fleurs s'assemblent dans les champs,
Telles on voit des Grecs les troupes diligentes,
Deserter, à grand bruit, les vaisseaux & les tentes.

Que

* *Pag.* 21.

Que veut dire ce qui suit ?

Et qui toûjours passant de Heros en Heros,
Fait aujourd'hui l'éclat de l'Empire d'Argos.

C'est le Poëte qui parle, & il semble qu'il parle ainsi de l'état où étoit de son temps l'Empire d'Argos. Ce qui seroit ridicule. M. de la M. devoit expliquer, comme Homere, que *Pelops transmit ce Sceptre à Atrée Pasteur des Peuples, qu'Atrée le laissa à Thyeste riche en troupeaux, & que Thyeste le fit passer entre les mains d'Agamemnon.* Car c'est de quoi il s'agit.

La crainte & le respect répondent du silence.

Quel pitoyable Phœbus est-ce là ! La crainte & le respect répondent si peu de ce silence, qu'Homere marque exprès *que neuf Herauts crioient à haute voix pour obliger les troupes à faire silence, & à écouter les Rois.*

Mes amis, leur dit-il, chers compagnons de Mars.

Je prie le Lecteur de lire ce discours d'Agamemnon dans Homere*, même dans ma Traduction, page 64. & de la comparer avec celui de M. de la M. il verra combien ce dernier est défiguré, & combien tout l'Art d'Homere y est perdu ; & il sera étonné de la confiance de ce nouveau Poëte d'oser nous le présenter en cet état.

* *Déja notre vengeance a perdu neuf années.*

Quel

* *Pag. 23.*

Quel jargon eſt-ce là ? Et qui eſt-ce qui a jamais dit *ma vengeance a perdu tant de jours, tant d'années* ?

Tout s'ébranle, il ne part de tout le camp troublé
Que le cri du retour mille fois redoublé.

Les images déplaiſent à M. de la M. quelque bonne mine qu'il faſſe, car autrement auroit-il oublié ici cette belle Poëſie d'Homere, qu'il nous auroit ſi bien renduë: *L'Aſſemblée s'émeut comme les flots entaſſez de la mer Icariene lorſqu'ils ſont agitez par les vents d'Orient & de Midi qui ſont ſortis avec violence du ſein des nuës amoncellées par Jupiter ; ou comme on voit dans la plaine les moiſſons ondoyer à grands flots lorſque le zephyre exerce ſur elles toute ſa rage & les force à baiſſer la tête ſous ſes épouvantables coups ; telle s'émeut toute l'Aſſemblée.* J'ai aſſez peu de genie pour trouver cela beau & précieux en Poëſie, & pour croire qu'il méritoit d'être conſervé. Ces deux vers ne nous en dédommagent point.

* *Fille de Jupiter, j'implore ton ſecours.*

Dans ce diſcours que Junon tient à Minerve, M. de la M. donne beaucoup d'eſprit à cette Déeſſe, mais ſi cette Déeſſe avoit voulu parler ainſi, je ſuis ſûre qu'Homere l'auroit corrigée.

Que l'adultere Helene, enlevée à l'Aulide.

Qui

* *Pag.* 23.

Qui eſt-ce qui a jamais dit qu'Helene fut enlevée à l'Aulide ? M. de la M. veut dire apparemment quelque choſe qui ne ſe préſente pas d'abord ; il eſt trop profond.

* *Et que les Grecs prenant des ſentimens meilleurs,*
Meurent ici plûtôt que d'aller vivre ailleurs.

Minerve n'étoit pas aſſez imprudente pour parler ainſi à Ulyſſe. Ces paroles n'étoient pas bien propres à encourager des troupes & à les forcer de demeurer.

Au diſcours de Pallas l'ardeur d'Ulyſſe éclatte ;
Il court enorgueilli d'un ordre qui le flatte.

Je croi bien qu'un homme qui n'a jamais vû Minerve , ſeroit enorgueilli d'un ordre qu'elle lui donneroit. Mais Ulyſſe l'avoit tant vûë , elle l'avoit ſi ſouvent honoré de ſes ordres & de ſes conſeils, qu'Homere n'avoit garde de nous le repreſenter dans cette complaiſance de novice.

† *Vil Soldat, voudrois-tu te ſouſtraire à ſes loix ?*

M. de la M. a évité avec grand ſoin par un effet de ſon grand jugement , ce qu'Ulyſſe dit ici aux Soldats : *Quoi donc , ſerons-nous tous Rois ici ? La pluralité des Rois n'eſt point bonne. Qu'il y ait un ſeul Chef & un ſeul Roi*, *&c.* Il a crû que cette ſentence étoit ici tres mal placée, & il n'a pas connu qu'elle eſt au contraire d'une force à laquelle tout doit

* *Pag.* 24. † *Pag.* 25.

doit ceder. J'en ai dit ailleurs * les raisons.

M. de la M. en parlant du laid Therſite, dit

> † *Homme informe & ſans honte, & de qui la nature*
> *Aſſortit en naiſſant l'Ame avec la figure.*

Homere tenoit-il cette méchante doctrine, qu'il y a des ames qui ſortent vicieuſes des mains de la Nature ? je n'en croi rien. Il n'en dit pas un mot. C'eſt M. de la M. qui la lui prête. Je pourrois même prouver qu'il tenoit une doctrine toute contraire.

> *Cenſeur infatigable & d'Achille & d'Ulyſſe.*

Je voudrois que M. de la M. eût fait attention à l'adreſſe d'Homere, qui après avoir peint le plus méchant caractere du monde, le finit par ce trait qui marque le dernier des hommes, *c'étoit le Cenſeur infatigable d'Achille & d'Ulyſſe.* Peut-être auroit-il craint de nous donner lieu de l'appeller *le Cenſeur infatigable d'Homere.* Achille n'étoit pas plus admirable par ſa valeur, ni Ulyſſe par ſa prudence, qu'Homere l'eſt par ſa Poëſie.

> *L'amas de cent beautez aſſouvit tes deſirs,*
> *Tribut que nos exploits rendent à tes plaiſirs.*

Homere étoit trop ſage pour donner une idée ſi infame & ſi odieuſe; il dit ſeulement, *Tes tentes ſont pleines de belles femmes que nous te donnons.* Et plus bas quand il parle des

* *Pag.* 158, 159. † *Pag.* 26.

des plaisirs d'Agamemnon*, il ne parle que d'une seule captive pour remplacer Chryseïs.

** Il connoîtra bientôt si sans nôtre courage,*
Il peut garder les biens dont il nous doit l'usage.

M. de la M. parle fort étrangement. Ne semble-t-il pas qu'il est question ici de proprieté & d'usufruit? Il veut dire, *il connoîtra si sans notre valeur il peut conserver les biens dont nous l'avons mis en possession.* Mais est-ce parler en Poëte? La Prose la plus plate ne le souffriroit pas. Le discours du Thersite de M. de la M. est bien different de celui du Thersite d'Homere, & le discours d'Ulysse est encore plus gâté dans le Poëme François. M. de la M. prend grand plaisir à s'éloigner de ce qu'Homere a dit, voilà pourquoi il dit si souvent ce qu'il ne faut pas dire. Par exemple l'Ulysse d'Homere auroit-il jamais dit?

Jupiter l'a fait Roi, Thersite le dépose:
Et l'insensé qu'il est, croit nous ouvrir les yeux.

Ce qui suit n'est pas meilleur:

† Il frappe en menaçant, son courroux qui s'essaye,
Lui fait déja du sceptre une sanglante playe,
Et fuit au premier coup de crainte d'un second.

Tout cela me paroît bien indigne de la Poësie. M. de la M. n'a nullement connu la beauté & l'adresse du discours d'Ulysse à

* *Pag.* 27. † *ibid.*

à Agamemnon. On n'a qu'à le lire dans ma Traduction page 77. où il a sans doute perdu beaucoup, & le comparer avec celui-ci.

Atride, il est donc vrai qu'une Armée infidelle.

On ne trouvera point dans ce dernier ce tendre, ce naturel & ces images qui sont dans l'autre.

* *Le Pilote un seul mois éloigné de leurs yeux,*
De son impatience importune les Dieux.

Pourquoi réduire ceci au Pilote? Homere ne parle point ici de Pilote, il parle de tous les hommes, & il ne parle point des enfans, mais des femmes. *Car même*, dit-il, *on voit tous les jours des hommes qui n'ont quitté leurs femmes*, il ne dit pas leurs enfans, *que depuis un mois, se consumer de regret & d'ennui sur leur vaisseau, lorsque des tempêtes & une mer irritée les retiennent dans quelque Port éloigné.* Comment M. de la M. n'a-t-il pas senti combien cette image est plus douce & plus touchante que ce qu'il a mis? Dans tout ce discours il n'y a pas un seul vers qui ne soit digne de critique.

Et depuis qu'Ilion jouit de nos traverses,
Le Soleil a neuf fois vû ses maisons diverses.

Quel langage est-ce là? *Ilion jouit de nos traverses.* Et du temps d'Homere parloit-on *des diverses maisons du Soleil?*

Mais

* *Pag.* 28.

Mais la honte pour nous en croîtroit encor plus,
D'avoir tant demeuré pour retourner vaincus.

Ni la *Pucelle*, ni le *Clovis* n'offrent point deux vers plus plats.

Nos serments de Paris avoient proscrit la race.

Quelle est cette race de Paris? Je ne la connois point. Qui est-ce qui a jamais appellé la race de Priam, la race de Paris?

Et leur mere avec eux errant sur les rameaux.

N'est-ce pas se moquer de nous donner ce méchant vers, au lieu de l'image qu'Homere fait? *Le Dragon devora miserablement les petits; la mere lamentant ses chers enfans, & cherchant à les defendre, voloit tout autour, & le monstre se tournant tout d'un coup, la prit par l'aile & la devora malgré ses cris.*

* *A peine ils ne sont plus, que ce Dragon énorme*
Terrible encor à voir, en rocher se transforme.

Ne diroit-on pas que ce Dragon est un enchanteur qui se change en toutes sortes de formes. Pourquoi ne pas dire comme Homere? *Le Dieu qui l'avoit envoyé le rendit un signe stable & merveilleux; le fils de Saturne changea ce Dragon en pierre.* C'est trop aimer à s'éloigner du vrai.

Une muette horreur au Ciel fixoit nos yeux.

Pour-

* *Pag.* 29.

Pourquoi *au Ciel* ? C'eſt à la choſe même que les yeux étoient fixez. Homere dit: *Nous regardions tout étonnez ce terrible changement.*

Ne vous rebutez point d'une trop longue attente;
Votre gloire tardive en ſera plus conſtante.

En verité on eſt fort rebuté de voir de ſi méchans vers, & une affectation ſi vicieuſe. Pourquoi ne pas dire ce que Calchas dit: *Genereux Grecs, pourquoi vous vois-je dans cette conſternation & dans ce profond ſilence ? Jupiter, pour nous montrer de loin l'ordre des Deſtinées, nous envoye ce grand ſigne, &c.* Voilà ce que le bon ſens demande. Et Homere ne le manque jamais.

C'eſt trop perdre de temps en des diſcours frivoles.

M. de la M. ſe donne encore ici le plaiſir de gâter le diſcours de Neſtor qui eſt admirable dans l'original. *O Dieux !* s'écria-t-il, *vous vous amuſez à diſcourir ici, comme des enfans qui ne penſent nullement à la guerre. Que deviendront nos promeſſes & nos ſerments, nos déliberations, nos réſolutions, nos libations, & la foi que nous nous ſommes donnée, & à laquelle nous nous ſommes confiez ? Tout cela a donc diſparu avec la fumée de nos ſacrifices ?* Trouve-t-on quelque part une éloquence plus forte? Cependant c'eſt ce que M. de la M. mépriſe, & au lieu de ces paroles ſi animées & ſi pleines de ſens, il nous donne des vers tres

froids qu'on ne peut lire, & que je n'ai pas la force de rapporter.

* *Qu'aucun ne parte donc que sur quelque Troyenne*
Il n'ait vangé l'affront fait à l'Epoux d'Helene.

Je n'ose m'arrêter sur ces vers pour les critiquer comme ils meritent. Je dirai seulement que M. de la M. blesse ici la bienséance, & qu'il est moins sage qu'Homere. Le Poëte Grec s'est servi d'un terme qui n'est point deshonnête, & qui est le même dont l'Ecriture Sainte s'est toûjours servie en pareille occasion, au lieu que le Poëte François a employé une expression tres peu modeste; d'ailleurs Homere nous fait voir ici les larmes & le repentir d'Helene, & c'est ce qu'il ne falloit pas oublier, car cela est tres important pour la Morale.

Bien-tôt l'herbe de Troye auroit couvert les tours.

Voilà un plaisant vers. M. de la M. ne dit pas ce qu'il veut dire.

Je ravis une esclave, & je perds un heros.

Voilà l'esprit que M. de la M. donne à Homere, ces jeux de mots & ces antitheses *ravir* & *perdre*; une *esclave*, un *heros*. Jamais Homere n'a connu ces poisons du bon goût.

† *Mais, que dis-je? sans lui tout nous sera facile.*

L'A-

* *Pag.* 30. † *Pag.* 31.

L'Agamemnon d'Homere est bien plus sage que celui de M. de la M. Il dit, *Si jamais nous sommes d'accord, les Troyens sont défaits, & rien ne pourra retarder un seul moment leur perte.* Mais il faut dire aussi qu'il n'a pas tant d'esprit; car il ne dit point,

Et déja votre ardeur me rend plus d'un Achille.

Cela est beau de savoir recouvrer ainsi plusieurs Achilles. Mais cela étant, pourquoi s'avise-t-il de souhaiter plusieurs Nestors. Il va prendre Troye ce jour-là même:

Ce jour de nos travaux va nous donner le prix.

Que de fautes pour n'avoir pas suivi Homere!

Vous Grecs tenez-vous prêts au combat entrepris.

Est-ce un vers qu'un homme ose faire imprimer?

Quand les vents échappez des cavernes profondes,
Du choc bruyant des flots assiegeant les rochers.

Quelle Poësie! *Les vents assiegent les rochers du choc bruyant des flots. Un choc qui assiege, & les vents qui assiegent du choc des flots*, sont pour moi des expressions inouïes & barbares. Est-ce là l'abondance que M. de la M. trouve dans notre Langue? *Divitias miseras!* Homere s'exprime mieux: *L'air en retentit, comme lorsque des flots poussez par des vents opposez qui se font la guerre, & bouleversant la mer, se brisent impetueusement contre un rocher avancé qui*

s'oppose à leur furie. Cela n'est peut-être pas si beau ; mais je l'entends.

Prêt à sacrifier, Agamemnon commande
Que six Chefs qu'il choisit assistent à l'offrande.

Ne semble-t-il pas que ces six Chefs sont necessaires à Agamemnon pour son sacrifice ? Homere dit simplement, qu'il invita à ce sacrifice les principaux Chefs dont il en nomme six. C'étoit un honneur qu'on faisoit aux principaux Officiers quand on offroit un sacrifice. Si ç'avoit été pour quelque fonction, le Roi n'auroit pas oublié de nommer son frere, & il est remarqué que Menelas y vint sans être prié. *Assistent à l'offrande*, est-ce une expression qu'un Poëte puisse employer ?

Atride au milieu d'eux forme cette priere.

Notre Langue dit fort bien, *former des vœux*, mais je doute qu'elle dise *former une priere.*

Voici les Grecs qui s'assemblent pour se mettre en bataille. Homere commence cette admirable description par cette belle image. *Au milieu d'eux paroît Minerve armée de la redoutable, de l'invincible, & de l'immortelle Egide, & avec cette Egide elle parcourt rapidement tous les rangs, les fait marcher, & les remplit d'ardeur & d'impatience. Dans l'instant la guerre eut pour eux plus de charmes que le retour.* Que fait M. de la M. de cette Poësie si noble,

si

ſi pleine de ſens ? Il la gâte à ſon ordinaire par ſon bel eſprit.

* *Minerve de l'éclat de l'Egide immortelle,*
Allume dans leurs cœurs une audace nouvelle ;
Par tout chaſſe la peur & les ſoins du retour,
Fait naître à ſon aſpect le fier mépris du jour ;
Enflamme tous les Grecs d'une noble furie,
Et du champ de bataille elle fait leur patrie.

Que ſignifie *faire naître le mépris du jour*. Eſt-ce là une de ces heureuſes audaces que M. de la M. trouve dans notre Langue ? Bien loin d'être heureuſe, elle eſt tres mauvaiſe. N'eſt-ce pas encore une expreſſion bien ingenieuſe, *faire d'un champ de bataille la patrie des Soldats* ? Si Homere avoit eu cette ſorte d'eſprit, nous ne combattrions pas aujourd'hui pour ſa défenſe.

Le temps que ces troupes ſont à ſe mettre en bataille, donne le loiſir à Homere de promener ſon imagination ſur tous les objets qui ſe préſentent. Et pour nous faire voir ces objets comme il les voit lui-même, il fait cinq comparaiſons de ſuite toutes également nobles & ſimples. La premiere ſur l'éclat des armes. La ſeconde ſur le mouvement de tant de milliers d'hommes qui ſe mettent en bataille. La troiſiéme ſur leur grand nombre. La quatriéme ſur l'ardeur qu'ils ont pour le combat. Et la cinquiéme enfin ſur l'obéïſſance & la bonne diſcipline de ces

* *Pag. 32.*

ces troupes qui se mettent en bataille sans confusion, & qui se rangent sous leurs Chefs, comme les troupeaux sous leurs Pasteurs. M. de la M. qui n'aime pas les comparaisons par des raisons qu'il nous a si bien expliquées dans son Discours, n'en retient qu'une de ces cinq, qui est la seconde.

* *Des Cygnes du Caystre on voit les bataillons,*
A flots tumultueux inonder les valons;
De cent battemens d'aîle ils expriment leur joye,
Et frappent l'air des cris que l'écho leur renvoye,
Sur les bords du Scamandre ainsi les Argiens
Poussent cent cris rendus par les échos Troyens.

Mais cette comparaison est malheureusement corrompuë. Homere ne fait point cette image pour nous faire entendre les cris de ces troupes, il la fait pour nous faire voir leur mouvement: *Telles qu'on voit dans les prairies d'Asius sur le rivage du Caystre de nombreuses troupes d'Oyes sauvages, de Gruës, ou de Cygnes fondre du haut des Cieux, & battant des aîles s'abbattre & se poser à terre les unes devant les autres avec de grands cris qui font retentir toute la prairie; tels on voyoit les escadrons & les bataillons s'avancer hors des tentes & des vaisseaux vers la plaine qu'arrose le Scamandre.* M. de la M. nous rend-il cette image? Le Lecteur n'a qu'à voir les autres dans ma Traduction †, toute imparfaite qu'elle est, il admirera le grand goût du Poëte François.

Ari-

* *Pag.* 32, 33. † *Tom.* 1. *pag.* 87.

Atride les conduit, garand de leur fortune;
On le prendroit pour Mars, Jupiter ou Neptune.

Je ne voudrois que ce ſeul endroit pour faire juger de l'élevation du genie du Poëte François, & de ſon grand goût pour la Poëſie. Homere fait ici une image: *Le Roi Agamemnon*, dit-il, *brilloit au milieu des Combattans avec une fierté incomparable. Il avoit la tête & les yeux de Jupiter quand il lance la foudre, la taille de Mars & la force de Neptune.* De ſorte qu'il raſſemble en deux vers tout ce qui forme un grand Roi, & il releve la majeſté d'Agamemnon en lui donnant ce que les trois plus puiſſans Dieux ont de plus majeſtueux & de plus marqué. Au lieu de cette idée veritablement ſublime, M. de la M. nous donne deux vers tres plats, & ſe contente de dire tres froidement que ce Prince ſeroit pris pour un de ces trois Dieux.

M. de la M. nous dérobe ici le dénombrement des troupes Grecques & de leurs vaiſſeaux, & celui des troupes Troyennes. Cependant c'eſt un morceau tres important, tres neceſſaire, & tres digne de notre curioſité. Il a eu ſans doute ſes raiſons, & peut-être doit-on loüer ſa prudence. Mais en même-temps il a auſſi ſupprimé des endroits tres Poëtiques qui finiſſent ce ſecond Livre, & dont un grand Poëte devoit faire quelques cas. Et il a gâté l'envoi d'Iris par où il finit ſon Livre. *Cette Meſſagere des Dieux*, dit il, *fend la plaine azurée.* Comment? Iris fend-elle les eaux? vient-

elle à travers les flots ? On dit bien *la voute azurée*, pour dire le Ciel. Mais on ne dit *la plaine azurée* que pour dire la Mer. C'est à l'Academie à nous l'apprendre. Iris traverse les airs, & cela est plus raisonnable. Elle prend les traits d'un fils de Priam.

* *Et se presente au Roi sous des dehors si chers.*

Voilà une miserable expression pour une Poësie noble. *Sous des dehors si chers* ne peut être souffert. Tout le discours d'Iris est tres sage dans Homère, & tres imprudent dans le Poëte François.

* *Il faut du moins au nombre opposer la valeur.*

Voilà une chose de tres mauvais sens qu'Iris n'auroit jamais dite. Ce qui suit n'est pas plus sensé.

Et du Camp Argien ne fussions-nous que l'ombre.

Car c'est une grande imprudence de parler ainsi à des troupes qu'on veut mener au combat; & à ne regarder même que l'expression, qui est-ce qui a jamais dit que des troupes pour être peu nombreuses, *ne sont que l'ombre du Camp ennemi.*

* *Pag.* 33.

EXA-

EXAMEN DU LIVRE TROISIE'ME.

** D'une aîle audacieuse & voisine des nues,*
Fendent l'air, à grand bruit, les bataillons de Grues.

HOMERE dit: *Les Troyens s'avancerent avec un bruit confus & des cris perçants comme des oiseaux, & tels que les Grues sous la voute du Ciel, lorsque fuyant l'hyver & les pluyes du Septentrion, elles volent avec de grands cris vers le rivage de l'Ocean, & portent la terreur & la mort aux Pygmées sur lesquels elles fondent du milieu des airs.* M. de la M. ose-t-il se flatter de nous avoir rendu cette comparaison, & ne sent-il pas combien il la rend sauvage & étrange en la dépouillant des circonstances qui en fondent en quelque sorte la verité, & qui nous familiarisent avec elle?

Avec plus de silence approche l'autre Camp.

M. de la M. n'a pas compris l'opposition qu'Homere fait ici. Les Troyens s'avancent avec un bruit confus & des cris perçants, & les Grecs marchent, non avec plus de silence, car cela ne dit rien, mais *dans un profond silence.* Ce qui est tres different, & c'est ce qu'il falloit dire.

* *Pag. 35.*

Et ce brouillard épais devant les Grecs marchant,
Semble multiplier le nombre en le cachant.

Comment M. de la M. conçoit-il qu'un brouillard qui cache des troupes semble les multiplier quand il empêche de les voir. On est malheureux d'avoir tant d'esprit. Je ne dis rien de cette Prose qui n'a du vers que la rime.

Sur son dos descendoit la peau d'un Leopard.

Comment descendoit-elle sur son dos, & d'où descendoit-elle ? Il étoit couvert d'une peau de Leopard. Dit-on qu'*une casaque descend sur le dos*?

* *Et se flattant alors d'en avoir le courage,*
Il défioit les Grecs indignez de l'outrage.

Il n'y a là ni Poësie, ni nombre, ni construction, & je ne croi pas qu'il y ait nulle part deux vers plus indignes du Poëme Epique, à moins qu'on ne veuille donner la préference à ceux-ci.

Il saute de son char; & furieux qu'il est,
Du sang qu'il veut verser son espoir le repaît.

Homere en parlant de la fuite de Paris à la vûë de Menelas, nous la remet devant les yeux par cette comparaison : *Tel qu'un voyageur qui apperçoit un horrible serpent dans le fond d'une forêt, recule tout tremblant, & le visa-*

* *Pag. 36.*

visage couvert d'une pâleur mortelle ; tel Paris effrayé à la vûë du fils d'Atrée, se retire & va se cacher au milieu des bataillons Troyens. Cela n'est pas assez Poëtique pour M. de la M. il le supprime, & nous dit plus Poëtiquement,

Il échappe au peril, d'un pas précipité :
Ordinaire retour de la temerité.

Hector rougit de la lâcheté de Paris, & lui parle d'une maniere tres forte ; & Paris répond au discours de son frere avec beaucoup d'adresse & de douceur. On n'a qu'à les lire dans son Poëme & dans ma Traduction *, on en verra la difference.

† *Ce discours rend un frere à l'amitié d'Hector.*
Il court au Camp des Grecs.

Voilà une étrange expression, *ce discours rend un frere à l'amitié d'Hector.* Pour dire qu'Hector ravi de ce discours reconnut Paris pour son frere, & lui rendit son amitié, Homere, qui n'avoit pas tant d'esprit, dit simplement : *Hector eut une tres grande joye d'entendre le discours de Paris.* Et je croi cela meilleur. *Il court au Camp des Grecs.* Qu'y va-t-il faire ? Il est donc fou. L'Hector d'Homere est plus sage, il s'avance au milieu de l'armée, & fait ranger les bataillons, &c.

Tout garde le silence, & Menelas répond.

 Mais

* *Tom. I. pag. 121.* † *Pag. 37.*

Mais il répond fort mal dans M. de la M. & tres bien dans Homere. On n'a qu'à conferer leurs discours.

Les Soldats sont charmez, comme si Menelas Venoit de revoquer l'arrêt de leur trépas.

Voilà une expression beaucoup trop forte, & M. de la M. a tort de faire ainsi de tous les Grecs & de tous les Troyens des lâches qui se regardoient déja comme morts. Homere est bien plus sage. *Le discours de Menelas*, dit-il, *donna une grande joye aux Grecs & aux Troyens, car ils esperoient de se voir bientôt délivrez de cette cruelle guerre.* Sentiment tres raisonnable, & que les plus braves peuvent faire paroître sans se deshonorer.

Ils descendent des chars, renvoyez à leurs tentes.

Les Grecs n'étoient pas assez imprudents pour renvoyer les Chars à leurs tentes ; la faute auroit été trop grossiere. Ils les rangent à la queuë des bataillons pour les reprendre en cas de surprise. Et dans le Livre suivant on voit que leurs Chars n'étoient pas éloignez, & qu'ils auroient fait une grande sottise de les renvoyer dans leurs tentes. Voilà pour le bon sens. L'expression n'est pas moins étonnante. Qui est-ce qui a jamais dit, *ils descendent du carrosse, renvoyé à leur logis?*

Des traits de Laodice elle a pris l'apparence.

M.

* Pag. 39.

M. de la M. est le seul qui ait jamais dit, *prendre l'apparence des traits de quelqu'un.* Il profite peu de la richesse de notre Langne.

> *De ces combats sanglants pour sa cause entrepris,*
> *Et dont sa vanité cueilloit seule le prix.*

Homere, qui n'a pas tant d'esprit, se contente de dire : *Cette Princesse y représentoit tous les grands combats que les Troyens & les Grecs livroient pour elle sous les yeux mêmes du Dieu Mars.* Mais M. de la M. plus élegant & plus subtil, dit, *qu'elle y trace l'image des combats entrepris pour sa cause.* Cela n'est-il pas bien Poëtique ? Et il ajoûte cette profonde reflexion, *que sa vanité cueilloit seule le prix de ces combats.* Cela n'est-il pas bien digne d'Homere ?

Je ne m'amuserai pas à examiner le discours d'Iris qui est tres sensé dans Homere, & tres peu sensé dans le Poëte François, mais je ne saurois m'empêcher de relever les trois derniers vers comme tres indignes d'Homere. Iris dit simplement dans l'Original, *Paris & le vaillant Menelas vont seuls combattre, & vous serez le prix du vainqueur.* Mais M. de la M. qui ne perd jamais ses idées de Roman, dit

> * *Paris & Menelas combattront pour vos charmes.*
> *Heureux encor tous deux ! l'un va vous conquerir ;*
> *Et l'autre, en vous perdant, saura du moins mourir.*

Menelas qui va combattre pour les charmes d'He-

* *Pag.* 39.

d'Helene, & qui mourra du moins s'il ne peut la conquerir, me paroît la plus plaisante chose qu'on puisse imaginer.

Elle arrive au rempart où Priam écoutoit
La venerable Cour des Chefs qu'il consultoit.

Elle arriva sur la Tour des Portes Scées où elle trouva ces vieillards. Il me semble que c'est mal parler que de dire, *Priam écoutoit la Cour des Chefs*, car c'est distinguer la Cour d'avec le Prince. On peut bien dire qu'un Roi écoute sa Cour; mais non pas la Cour de tels & de tels Officiers. La raison en est sensible.

† *Et qui par leurs conseils, l'ame encor des combats,*
Tranquilles font mouvoir les ressorts des Etats.

Cela est dit trop generalement. Ces vieillards qui étoient sur la Tour ne font point mouvoir les ressorts des Etats, à peine faisoient-ils mouvoir ceux de Troye. M. de la M. a supprimé ici la comparaison qu'Homere fait de ces vieillards avec des Cygales. Comme il n'en a pas senti la beauté, je doute qu'il l'eût bien renduë. Tout ce que M. de la M. lui ôte, est autant de gagné pour lui.

Le plus bel éloge qui ait jamais été donné à la beauté, c'est celui que ces vieillards donnent à Helene dès qu'elle s'offre à leurs yeux. Cet endroit est admirable dans Homere, je l'avois assez bien expliqué dans mes Remarques

† *Pag. 40.*

ques pour le faire sentir, & pour empêcher M. de la M. de s'y tromper. Les vieillards sont frappez de la beauté d'Helene dès qu'ils la voyent, car ils ont des yeux; mais les glaces de la vieillesse les ayant delivrez de la tyrannie de l'amour, cette impression ne doit être que passagere & momentanée, & la sagesse doit dans le moment reprendre le dessus, & faire revenir de la surprise. C'est ce qu'Homere a merveilleusement observé. *Ils n'eurent pas plûtôt apperçû Helene*, dit-il, *que frappez d'admiration ils se dirent les uns aux autres, faut-il s'étonner que les Grecs & les Troyens souffrent tant de maux, & depuis si long-temps, pour une beauté si parfaite? elle ressemble veritablement aux Déesses immortelles. Cependant, quelque belle qu'elle soit, qu'elle s'en retourne sur ses vaisseaux, & qu'elle ne cause pas notre ruine, & celle de nos enfans après nous.* S'il avoit poussé plus loin l'admiration, il auroit péché contre la nature & contre la vrai-semblance. M. de la M. qui corrige Homere, suit d'autres leçons. Pour sept vers de ce Poëte il nous en donne douze. Et quels vers!

A peine les vieillards apperçoivent Helene,
Admirant, malgré l'âge, une si belle Reine.

Voilà qui est déja assez mauvais & pour l'expression & pour l'harmonie, & pour cet avertissement *malgré l'âge.* Ce qui suit n'est pas meilleur.

Tant

Tant d'appas, dirent-ils, l'éclat de ces beaux yeux,
Donneroient de l'envie aux Epouses des Dieux.

Cette énumeration ne convient point à des vieillards, *tant d'appas*, *l'éclat de ces beaux yeux*, c'est tout ce que de jeunes gens pourroient dire. Ces vieillards ne doivent parler qu'en general : *Une beauté si parfaite*, *elle ressemble veritablement aux Déesses.* Ce qui suit encherit encore.

Si la Grece, pour elle, a pû prendre les armes,
Si pour la conserver nous bravons tant d'allarmes,
Elle excuse à la fois le Grec & le Troyen.

Est-ce ainsi que doivent parler des vieillards accablez de tant de maux par une si longue guerre? Et peut-on souffrir qu'ils ajoûtent :

Qui peut la regarder, ne s'étonne de rien?

Qui peut lire cela d'un sang froid, se connoît mal en bon sens & en Poësie. Mais voici bien pis.

Cependant, s'il le faut, rendons à sa patrie,
Rendons à son Epoux cette Epouse cherie.

Ne voilà-t-il pas des vieillards bien sages, *rendons-la s'il le faut.* Mais, s'il ne le faut pas, ne la rendons point. Est-ce ainsi que parle la Sagèsse? Et ne dit-elle pas, *Cependant*, *quelque belle qu'elle soit*, *qu'elle s'en retour-*

tourne. On croiroit que M. de la M. auroit épuisé tout le ridicule, non, il a encore des ressources, & il finit ce bel endroit par ces deux beaux vers :

Sans faire contre nous, qu'excitent tant d'appas,
Murmurer nos neveux qui ne la verront pas.

C'est là le comble. Voilà ces pauvres vieillards, qui excitez par tant d'appas., impression bien longue, ne consentent à rendre Helene, s'il le faut, que pour se mettre à couvert des murmures de leurs neveux, qui privez de la vûë de cette belle Princesse, ne les excuseroient pas. Car s'ils pouvoient la voir, ces vieillards pourroient bien opiner à ne pas la rendre ; parce qu'ils seroient sûrs d'être justifiez. Est-ce ainsi que doivent parler des vieillards accablez de maux, & qui en prévoyent de plus grands encore ? Et ne doivent-ils pas plûtôt dire comme dans Homere, *qu'elle s'en retourne, & qu'elle ne cause pas notre ruine & celle de nos enfans après nous ?*

M. de la M. après avoir entierement corrompu un si bel endroit, gâte encore le discours de Priam à Helene, & la réponse d'Helene à Priam. Il n'y a pas un vers qui ne donnât lieu à une Critique importante. Mais cela nous meneroit trop loin. Je me contenterai de relever un endroit qui est tres vicieux & qui peche contre la bonne Morale. C'est qu'Helene rejette son crime sur les Destins.

Je

* *Je n'ai pû des Destins interrompre le cours.*

Elle est donc innocente. M. de la M. se plaint qu'il n'y a point de Morale dans Homere, il faut qu'il ne la connoisse pas, car il l'ôte quand il en trouve. Ici par exemple Helene dit, *plût aux Dieux que j'eusse préferé la mort à la honte quand je suivis votre fils, & que j'abandonnai mon mari, mais je n'eus ni assez de courage, ni assez de vertu.* Voilà une morale excellente; elle voit l'horreur de son crime, elle le déteste, & elle l'attribuë à son peu de vertu. M. de la M. change cette Morale en impieté, il justifie la coupable, qui se déclare telle, & il rejette son crime sur les Destins dont elle n'a pû interrompre le cours. Et cela contre la doctrine expresse d'Homere qui dans le premier Livre de l'Odyssée, que M. de la M. n'a pas encore lûë, dit, *quelle insolence! Les Mortels osent accuser les Dieux. Ils nous reprochent*, (c'est Jupiter qui parle,) *que nous sommes les Auteurs des maux qui leur arrivent, & ce sont eux-mêmes qui par leur folie se précipitent dans des malheurs qui ne leur étoient pas destinez.*

Qui moins grand que plusieurs, paroît pourtant leur Maître.

Est-ce un Poëte qui parle? *Agamemnon moins grand que plusieurs paroît pourtant leur Maître.* Voilà un terrible vers.

† *Voyez*

* *Pag. 41.*

* *Voyez, il a quitté son dard & son bouclier.*

Ulysse avoit laissé ses armes à terre. Mais ses armes, c'est sa cuirasse, son casque & son bouclier. Il est ridicule de dire qu'il avoit aussi quitté son dard ; un dard n'embarrasse pas un Géneral qui parcourt les rangs des Soldats. Mais est-ce un vers! *Il a quitté son dard & son bouclier.* Quel vers!

Helene montrant à Priam Ulysse, Antenor le reconnoît, raconte l'occasion où il l'avoit vû à Troye avec Menelas, & fait les deux caracteres de ces deux Heros ; caracteres parfaitement bien peints, mais que M. de la M. a défigurez selon sa coûtume.

† *L'un plus grand & plus fier montroit un air de maître ;*

L'autre plus recueilli songeoit moins à paroître.

Voilà des traits qui ne sont point de la main d'Homere, aussi ne conviennent-ils point. Homere dit seulement, *que Menelas étoit plus grand qu'Ulysse, mais que quand ils étoient assis, Ulysse avoit un air plus venerable.* Il est bien question d'*air de maître*, ni de *chercher à paroître.* Ce qui suit, ne vaut pas mieux :

Tous en furent charmez, aucun n'osa répondre.

Antenor auroit été tres impertinent, si pour loüer l'éloquence d'Ulysse, il eût fait de tous les

* *Pag.* 42. † *Pag.* 43.

les Ministres de Priam, de veritables sots qui n'auroient osé répondre une seule parole.

* *Plus s'ouvre ma memoire, où mille noms reviennent.*

Voilà une expression bien basse, & bien indigne de la Poësie, * *ma memoire s'ouvre*, la Prose ne la souffre pas.

Ou plûtôt, indignez de mon manque de foi,
N'y rougissent-ils pas de combattre pour moi?

M. de la M. affoiblit toûjours les expressions qui flétrissent le vice. Helene même ne ménage pas les termes. Elle dit, *ou ne veulent-ils pas combattre pour cette indigne qui les a deshonorez?*
Voilà comme la bonne Morale veut qu'on parle.

† *Sur les mains de Priam l'eau sainte est répanduë.*

Pourquoi *Sainte*? Ne diroit-on pas que c'étoit de l'eau benite. C'étoit de l'eau commune. Et ce n'est pas sur les seules mains de Priam que cette eau est répanduë, mais sur celles des Rois. *Ils donnent à laver aux Rois*, dit Homere.

Atride tond alors le front de chaque Agneau.

Je ne m'accoûtume point à la bassesse de cette Poësie. *Atride tond, &c.* Homere dit, *coupa de la laine sur la tête des Agneaux.*

L'ar-

* Pag. 43. † Pag. 44.

L'ardeur, par ces détails, n'est point diminuée.

M. de la M. nous donne ici en trois vers, une reflexion tres inutile & tres mal amenée. La céremonie de diſtribuer la laine des Agneaux aux Princes, eſt-ce un détail ?

Vous vangeurs du parjure, effroyables torrents. *

Agamemnon ne s'adreſſe point du tout au Styx, il s'adreſſe à la Terre, aux Fleuves pour intereſſer tous les élemens, & enfin il s'adreſſe aux Divinitez infernales qui puniſſent les parjures dans les Enfers.

Si malgré nos ſermens, le Troyen criminel
Rompt d'une ſainte paix le lien ſolemnel.

Si Homere avoit dit cela, il auroit dit une choſe peu ſenſée, auſſi ne le dit-il point, mais il dit, *si Priam & ſes enfans refuſent de payer ce tribut après la mort de Paris, je declare que je continuë le ſiége.* Apparemment M. de la M. a crû qu'Agamemnon ſe déshonoroit en diſant qu'il continuëroit le ſiége pour le payement de ce tribut. Voilà un plaiſant ſcrupule !

Priam dit dans Homere, qu'*il s'en retourne à Ilion, & qu'il n'a pas la force de voir combattre ſon fils avec le fier Menelas, car il n'y a que les Dieux qui ſachent celui que les inexorables Deſtinées ont condamné à la mort.* Au lieu d'un ſentiment ſi naturel, M. de la M. donne de l'eſprit à ce pere affligé, & lui met ces paroles dans la bouche :

* *Ce*

* *Ce combat où mon fils va défier la Parque,*

Je le déteste en Pere, & l'approuve en Monarque.

Défier la Parque, est-ce une chose bien sensée, & cette opposition de *Pere* & de *Monarque*, est-elle ici bien de saison?

* *De l'auteur de la guerre ils esperoient la mort,*

Comme si nos desirs déterminoient le sort.

Ils ne l'esperoient pas, ils la demandoient aux Dieux, ils la demandoient comme une chose qui leur paroissoit juste & necessaire, & ce n'étoit pas le lieu de mettre cette refléxion, *comme si nos désirs déterminoient le sort*. Les refléxions ne réüssissent pas à M. de la M.

† *Paris prend du combat l'appareil menaçant.*

Peut-on parler ainsi, pour dire ce qu'Homere dit si simplement: *Paris se couvre d'armes magnifiques*? Toute cette description de l'armure de Paris n'est point menaçante, elle est risible: *Bannir la crainte, & rappeller l'audace sous le brillant rempart d'une forte cuirasse. Le magnifique poids d'une épée, ornement & défense à la fois, pend à son côté. Le fardeau secourable d'un bouclier; ébranler un dard comme pour essayer son courage.* Voilà des expressions fort inouïes, je ne sai où M. de la M. va les chercher.

En voici encore qui ont leur mérite: *Des regards enflammez qui commencent le combat. Du*

* Pag. 46. † Pag. 47.

Du rapide effort penser qu'on a porté la mort à son ennemi. Le fer qui s'ouvre une large trace dans un bouclier. Un dard qui est sans atteinte.

Voilà le langage d'un homme qui corrige Homere & qui soûtient que notre Langue est aussi élegante que celle du Poëte Grec. Sur ses expressions on ne l'en croira pas. Menelas traînoit déja Paris par son casque, mais la courroye s'étant rompuë, le casque suivit la main de ce Heros qui le jetta de toute sa force du côté des Grecs.:

† *Menelas dans le Camp, le jette avec mépris.*

Cela est tres mal imaginé, Menelas ne le jette point du tout avec mépris, il étoit ravi de l'avoir, mais il le jette du côté des Grecs pour le mettre en sûreté, comme une marque de sa victoire. En verité il ne faudroit pas toucher à ce qu'on n'entend point.

* Venus ayant dérobé Paris à son vainqueur, M. de la M. fait cette ingenieuse reflexion.

Que n'eût-elle pas fait pour ce Troyen si cher,
Qui, pour elle osa plus que n'osa Jupiter!

Paris osa plus pour Venus que Jupiter n'avoit osé. Cette opposition n'est-elle pas bien judicieuse?

D'un air mysterieux aborde cette Reine;
Par un signe flatteur l'écarte de sa Cour.

Voilà du mystere où il n'en faut point. Venus

† *Pag.* 48.

Venus aborde la Princesse, la tire par sa robe, & lui dit que son mari la demande, il n'étoit pas necessaire de la tirer à l'écart pour cela.

* *Mais quand, à la splendeur, la fille de Léda*
Au travers de la vieille eût connu la Déesse.

Voilà deux plaisants vers; mais sans nous arrêter à l'expression ou à l'harmonie, examinons le sens : *à la splendeur connoître une Déesse au travers d'une vieille* ? Comment perce-t-on au travers de cette vieille pour y démêler cette splendeur! C'est une splendeur bien cachée. M. de la M. a fort défiguré ce discours d'Helene à Venus, & en a ôté tout ce qu'il y a d'instructif pour la Morale.

† *Si vous m'aimiez encor, je suis assez heureux.*

Homere ne fait point dire de ces fades galanteries. Il y a ici une faute de langue qui n'est pas pardonnable. *Si vous m'aimiez, je suis heureux.* La Langue demande, *je serois.*

‡ *Il l'embrasse & soupire ; à ce soupir si doux,*
Helene ne voit plus qu'un amant dans l'époux.

Il est bon de faire remarquer en passant combien Homere est plus sage que M. de la M. le premier ne s'arrête point sur cet endroit, & en conservant avec soin dans l'esprit de son Lecteur l'idée de mari & de femme entre Paris & Helene, il passe ceci en

* *Pag.* 49. † *Pag.* 51. ‡ *Ibid.*

en deux mots. *Paris*, dit il, *en parlant ainsi, se leva pour aller dans une autre chambre, & Helene le suivit.*

EXAMEN
DU LIVRE QUATRIE'ME.

CE Livre donneroit lieu à une infinité de remarques, si je m'attachois à examiner tous les changemens que M. de la M. y a faits, & toutes les expressions peu heureuses dont il s'est servi. Je me contenterai de marquer ce qui me paroît plus digne d'être relevé.

* *Ils regardoient de-là le sort douteux de Troye.*

Ils regardoient Troye, mais ils ne regardoient pas *le sort douteux de Troye*, car il n'y avoit plus rien à voir, Paris étoit vaincu, & Agamemnon demandoit l'execution du Traité.

Car, malgré leur pouvoir, l'encens & les autels,
Ils sont des passions les sujets immortels.

Voilà un avertissement tres inutile. Rien n'étoit plus ordinaire que ce langage, qui attribuë des passions à Dieu même. Dans cette conversation de Jupiter avec Junon, le caracte-

P

* *Pag. 53.*

caractere de ce Dieu & celui de cette Déesse sont étrangement gâtez.

* *De Minerve pourtant le couroux sait se taire.*
Junon est moins timide.

Doit-on pardonner à M. de la M. d'avoir attribué à timidité le silence de Minerve, qui est l'effet de sa grande Sagesse : Homere dit simplement, *Minerve, quelque irritée qu'elle fût contre Jupiter, se surmonta & garda le silence.*

Le vainqueur des Titans n'est pas encor le nôtre.

Voilà un langage impertinent dans la bouche de Junon. M. de la M. fait de cette Déesse une foible mutine tres ridicule. Homere s'est bien gardé de tomber dans ce défaut, il en fait une emportée, mais une emportée qui ne se méconnoît point, & qui sait que Jupiter est plus fort que tous les Dieux. *Quand je voudrois me fâcher, & m'opposer à vos desseins*, lui dit-elle, *à quoi me serviroient mon dépit & ma resistance? N'êtes-vous pas beaucoup plus puissant que moi?*

† *Et qu'aussi-tot le trait que tu vas décocher,*
Ne laisse à Menelas que l'honneur du bucher.

Voilà un plaisant langage pour Minerve. Une précieuse ridicule ne sauroit mieux s'exprimer. Qui est-ce qui a jamais dit qu'*un trait*

* *Pag.* 54. † *Pag.* 56.

trait ne laisse que l'honneur du bucher à un homme, pour dire qu'il lui donne la mort.

Pandare, à ce discours, tente son premier crime,
Croit, perfide qu'il est, n'être que magnanime.

M. de la M. ajoûte ici quatre vers pour corriger Homere. Mais, s'il l'avoit entendu, il auroit vû qu'il ne devoit pas être corrigé. J'ai parlé de cette action de Pandarus dans la Critique du Discours.

Il la pose sur l'Arc, & fait contre son corps
En ramener la corde avec de tels efforts.

M. de la M. ne réüssit pas mieux à peindre les petites choses que les grandes. Cette description d'un homme qui tend son arc n'est pas noble.

* *Et pour des jours si chers sans relâche agitée,*
Veille à parer les coups d'une Abeille irritée.

Ne diroit-on pas que la piqueure de cette Abeille va tuer cet enfant. Le naturel fuit toûjours M. de la M. dans sa Poësie. Pourquoi ne pas imiter cette simplicité d'Homere? *Minerve détourna le trait mortel, & prit soin de l'éloigner autant qu'une mere pleine de tendresse, qui voit dormir son enfant d'un sommeil tranquille, éloigne de lui une mouche opiniâtre, de peur qu'elle ne l'éveille en le piquant de son aiguillon.* Il n'y a rien là de tragique.

Cher Menelas, dit-il, en embrassant son frere.

* *Pag. 56.*

Que l'on compare ce discours de M. de la M. avec celui d'Homere, on en verra la difference. Dans l'un on trouve une simplicité noble & une Poësie admirable, & dans l'autre on ne trouve nulle Poësie, rien de noble ni de naturel.

* *Où l'orgueilleux Troyen de quelque affront nouveau*
Oseroit chaque jour charger votre tombeau.

Charger tous les jours un tombeau de quelque nouvel affront, est une expression bien singuliere, & qui ne peut se presenter qu'à un Poëte comme M. de la M. qui nous a averti qu'il cherchoit la netteté & la précision.

Menelas attendri de ces vives allarmes,
Regrette moins son sang que de si cheres larmes.

Ce qui est si recherché & si outré devient ridicule. Si Homere avoit eu tant d'esprit, il n'auroit pas tant vêcu. Il dit tout simplement: *Rassûrez-vous, mon frere, & n'effrayez pas les Grecs, ma blessure n'est pas mortelle.* C'est ainsi que la nature doit parler.

† *L'eau détache le sang sur la playe épanché.*

Homere ne dit point que Machaon lava la playe, mais qu'*il la suçça.* Pourquoi M. de la M. n'a-t-il pas voulu conserver cette particularité, qui nous apprend qu'il y a longtemps que l'on a connu & pratiqué la methode de succer les playes?

* Pag. 57. † Pag. 58.

** Du fils d'Atrée alors l'active vigilance*
Va répandre par-tout l'ardeur de la vengeance.

Pour peu que M. de la M. eût été sensible à la belle Poësie, il se seroit attaché à nous rendre celle d'Homere, qui décrit la revûe qu'Agamemnon fait de ses troupes. Car cette description est si pleine de force & de sens, & semée de tant d'images si vives, qu'il n'y a point de morceau de Poësie plus fort. M. de la M. en a perdu les traits les plus admirables, & nous donne à la place, des vers fort legers. On n'a qu'à comparer cette copie avec l'original sur ma Traduction † même.

‡ Pour prix de ta valeur, si ma reconnoissance
N'a jamais entre nous souffert de difference.

Si Agamemnon parloit ainsi à Idomenée, il parleroit fort mal. Ce Roi qui commandoit à tant de Rois; traitoit le Prince de Crete avec beaucoup de distinction, mais il souffroit entre eux quelque difference. Ce n'est pas à M. de la M. à prodiguer la majesté d'Agamemnon.

Soupçonnes tu la foi que je t'en ai donnée?

Que cette réponse d'Idomenée est differente de celle qu'il fait dans Homere! On n'a qu'à la voir ⊥.

* *Pag.* 59. † *Tom.* 1. *p.* 167. &c. ‡ *Pag.* 60. ⊥ *Tom.* 1. *p.* 169.

Il voit les deux Ajax ranimant leurs Soldats, &c.

Est-il possible que M. de la M. puisse nous presenter des vers si plats, au lieu de cette belle Poësie d'Homere? *Il arrive au quartier des deux Ajax qu'il trouve déja armez & environnez d'une nuée de bataillons. Comme lorsqu'un Pasteur assis sur un Cap élevé, voit un nuage se former au milieu de la mer, &c.* On n'a qu'à voir * cette image si magnifique, & qui donne une si grande idée de ces troupes des deux Ajax. M. de la M. s'est déclaré, il n'aime pas les Comparaisons.

† *De ces jeunes Guerriers je conduirai l'audace;*
Ils lanceront les traits, j'en marquerai la place.

Ne diroit-on pas que ces troupes vont tirer au blanc? En verité cela est trop plaisant, que M. de la M. fasse dire par Nestor que dans le combat il marquera *la place des traits* que ses troupes lanceront. Le Nestor d'Homere parle bien plus sensément: ‡ *Tout vieux que je suis je ne laisserai pas de marcher à la tête de mes escadrons, & de leur donner mes conseils & mes ordres, car c'est-là le partage des vieillards.* C'est ce que l'experience fait voir tous les jours.

Tranquilles ils comptoient sur la foi, violée.

Comme M. de la M. a une Poësie à part, il veut avoir aussi une Langue à part. Cette phra-

* Tom. I. p. 170. † Pag. 61. ‡ Tom. I. p. 174.

phrase *ils comptoient sur la foi violée*, ne presente d'autre sens, sinon qu'ils comptoient que la foi étoit violée. Mais M. de la M. veut dire tout le contraire. Il veut dire qu'ils comptoient que la foi étoit observée, lorsqu'elle étoit violée. Mais une virgule ne separe point une épithete pour desunir le sens.

* *Quand à nos longs travaux les Dieux enfin prosperes,*
Nous livrerent ces murs où perirent nos peres.

D'où vient que M. de la M. qui aime tant la Morale, & qui se plaint qu'il n'y en a point dans Homere, ne manque jamais de supprimer toute celle qu'il y trouve ? Nous en avons déja vû des exemples. En voici un nouveau : le fils de Sthenelus enseigne ici † que leurs peres ne perirent au siege de Thebes, que parce qu'ils s'étoient vantez qu'ils prendroient Thebes malgré Jupiter ; & que leurs fils n'eurent un meilleur succès & ne prirent cette superbe Ville, que parce qu'ils obéïrent aux signes que les Dieux leur envoyerent & qu'ils se confierent au secours de Jupiter. Est-ce là une morale qui méritât d'être supprimée ? Je n'examine point ici l'expression du Poëte François qui n'est pas heureuse. On dit bien *les Dieux prosperes.* * Mais *les Dieux prosperes à des travaux*, paroît étrange.

Ainsi qu'on voit les flots par les vents agitez,
Et s'élevant des mers, à bonds précipitez.

* *Pag. 63.* † *Tom. 1. p. 180.*

Homere fait ici une comparaison aussi magnifique que singuliere*; & M. de la M. nous en donne une tres mauvaise, & qui fait même une image contraire à la chose dont il s'agit ici. Le Lecteur n'a qu'à les comparer.

† *Le Soldat dont l'ardeur vient de se redoubler,*
Impatient d'agir, dédaignoit de parler.

Voilà deux méchans vers; quelles expressions *l'ardeur qui se redouble*, & *dedaignoit de parler!* Mais ce n'est pas là ce qu'il y a encore de plus mauvais. Quand Homere oppose le silence des troupes Grecques au bruit confus des Barbares, il ne s'agit pas là de parler. Il s'agit uniquement de ces cris que jettent des troupes peu disciplinées, & de ces exhortations qu'elles se font pour s'encourager. On peut voir un passage remarquable d'Arrien dans ses Tactiques, où il oppose fort bien le silence des troupes Grecques au bruit confus des Troyens.

Homere fait ici une image de la Discorde, & Longin frappé de la sublimité de cette idée, a fort bien dit que la grandeur qu'il lui donne, est moins la mesure de la Discorde que de la capacité & de l'élevation de l'esprit du Poëte. La voici dans ma simple Traduction: ‡ *Et de l'insatiable Discorde, sœur & compagne de l'homicide Dieu des combats, & qui, dès qu'elle commence à paroître,*

* *Celle d'Homere est à la p. 181. du 1. Vol.* † *Pag. 64.* ‡ *Tom. 1. pag. 183.*

tre, s'éleve insensiblement, & bientôt, quoiqu'elle marche sur la terre, elle porte sa tête orgueilleuse jusques dans les Cieux. Voici comme M. de la M. rend cette belle image.

La Discorde sur-tout, qui, si prompte à s'accroître,
Naît foible, mais bien-tôt remplissant tous les lieux,
A les pieds sur la Terre & le front dans les Cieux.

La Discorde *si prompte à s'accroître*, est une expression indigne de la Poësie. *Remplissant bientôt tous les lieux*, autre expression trop familiere. D'ailleurs il n'est pas question de l'étenduë, il est question de la hauteur. Car cette allegorie est pour dire que la Discorde ne regne pas seulement sur la Terre, mais qu'elle regne aussi dans les Cieux.

* *Ils paroissent cruels plûtôt que genereux.*

Comment peut-on mêler cette reflexion si froide dans une image aussi vive & aussi pleine de feu que celle qu'Homere présente ici? Je prie le Lecteur de comparer cette page avec la 185. de ma Traduction.

Dans le meurtre chacun par le meurtre affermi,
Veut payer de ses jours la mort d'un ennemi.

Je n'entends point ce langage : *Chacun est affermi dans le meurtre par le meurtre.* Le second vers est encore pire & presente un sens tres faux. Je croi bien que dans les combats les braves gens cherchent à vendre cherement

* *Pag. 65.*

leur vie, & veulent que la mort de plusieurs ennemis paye la leur. Mais je ne croi pas qu'il y en ait aucun qui estime assez la mort de son ennemi pour vouloir la payer de la sienne. Et j'en prends à témoin tous nos braves Officiers, ces disciples du Dieu Mars, dont les armées du Roi sont pleines.

Mais enfin des Troyens la valeur affoiblie.

M. de la M. après avoir supprimé dans ce Livre beaucoup de choses précieuses, & qu'on est ravi de voir, supprime tout le détail de cette bataille, comme si cela étoit indifferent. Quand il nous ôte la Poësie d'Homere, il croit ne nous rien ôter, & il croit nous donner beaucoup quand il nous donne la sienne.

Vole, prévient leur fuite; & d'une voix puissante.

M. de la M. n'y pense pas. Apollon ne vole point, il ne quitte pas la Forteresse d'Ilion. *Ainsi parloit du haut de la Forteresse ce redoutable Dieu. Une voix puissante*; est-ce une expression bien Poëtique?

* *Les regards immortels qui suivoient ces combats,*
Y comptent des Heros autant que de Soldats.

Par ces expressions exagerées & outrées M. de la M. croit-il nous dédommager de l'idée simple & naturelle, mais tres noble, qu'Homere donne de cette bataille, en disant qu'un homme conduit par Minerve même n'y auroit

* *Pag.* 66.

roit pû trouver que des sujets d'admiration, & en expliquant la cause de cette admiration. A ne considerer même que ses termes, *des regards qui comptent*, sont quelque chose de bien étrange.

EXAMEN
DU LIVRE CINQUIE'ME.

MR. de la Motte réduit dans ce Livre, le V. & le VI. Livre d'Homere, ou plûtôt il passe en quarante vers tout le V. Livre, & mutile à son gré le VI. de sorte que pour près de quinze cens vers qu'il nous dérobe de ce grand Poëte, il nous en donne trois cens de sa façon, je ne l'en blâme point. Je dirai seulement que ces vers servent à nous faire mieux sentir le grand goût de ceux qu'il nous fait perdre. Les Rheteurs ont relevé beaucoup de beautez de ces deux Livres. Mais ce n'est pas une Loi pour M. de la M. Il faut admirer la confiance d'un homme qui ose retrancher des morceaux si précieux qu'Apollon paroît avoir dictez, & nous présenter une Poësie que certainement ce Dieu n'a point connuë.

* *Mais dans ce jour de sang, la Guerriere immortelle.*

* Pag. 67.

J'ai bien ouï dire, *des hommes de ſang*, *une Ville de ſang*, comme dans l'Ecriture Sainte, *vir ſanguinum. Civitas ſanguinum. Væ civitati ſanguinum. Malheur à la Ville de ſang.* Mais je n'ai jamais ouï dire *un jour de ſang*, pour dire, un jour de bataille. La raiſon de cela eſt que ces expreſſions dans notre Langue, comme dans la Langue des Hebreux, dans la Grecque & dans la Latine, ſont toûjours employées en mauvaiſe part.

On ne reſiſtoit plus, il n'avoit qu'à frapper.

M. de la M. ne ſent-il pas qu'en voulant trop dire, il ne dit rien. Si on ne réſiſte plus, Diomede n'a pas grand honneur à faire tout ce meurtre.

Et ſa rapidité ſe redoublant toûjours.

M. de la M. aime bien cette phraſe, *ſe redoubler. Une rapidité qui ſe redouble toûjours*, eſt pourtant une expreſſion bien inouïe.

Homere parle d'un Troyen qui fut tué dans cette bataille par Merion; & en expliquant la cauſe de ſa mort, il donne une inſtruction tres utile pour la Morale, car il dit qu'il fut tué parce qu'il avoit bâti les vaiſſeaux avec leſquels Paris alla enlever Helene, & il les avoit bâtis parce qu'il avoit ignoré les Oracles des Dieux. Cependant cette ignorance ne l'excuſa point; & Homere montre par là que l'ignorance eſt juſtement punie dans ceux qui negligent de s'inſtruire de ce qu'ils doivent ſavoir. Encore une fois M. de la M.

qui

qui accuse Homere de n'avoir pas jetté de la morale dans son Poëme, ne devoit pas lui ôter celle qui y est. Il lui ôte de même celle où ce Poëte enseigne qu'il n'y a que Dieu qui puisse ouvrir les yeux aux hommes, & leur faire voir ce qu'ils sont incapables d'appercevoir d'eux mêmes. Il supprime encore celle où ce Poëte par une allegorie très fine & tres agréable, enseigne aux Guerriers à donner des bornes à leur courage, & à ne faire la guerre qu'à Venus. N'est-ce pas là de la morale ? N'en est-ce pas encore quand Dioné dit que ceux qui ont la folie de combattre contre les Dieux, ne demeurent pas long-temps sur la terre ? Tout cela est dans ce V. Livre, & il le supprime. Il retranche encore plusieurs autres préceptes utiles pour les mœurs. Et il y a une infinité d'autres beautez dont M. de la M. n'a pas été touché & dont il nous prive.

Je n'aurois jamais fait si je voulois relever toutes les fautes qui se présentent en foule dans ce Livre. Ce que j'ai dit sur ses quatre premiers Livres pourroit suffire pour faire voir que si cet Ouvrage peche par le dessein, il ne peche pas moins par l'execution, & que tout ce que M. de la M. a changé, ajoûté, ou retranché, prouve également le goût & le talent qu'il a pour la grande Poësie. Mais les Livres suivans me donneront lieu de mettre cette verité dans un plus grand jour. Je ne le suivrai pourtant pas pied à pied. Je me contenterai d'examiner dans chaque Livre les endroits les plus importans, où M. de la M. se

flatte d'avoir le mieux réüssi, & je ferai voir combien il se trompe.

Tout l'endroit où Helenus ordonne à Hector de rentrer dans Troye pendant le combat, n'est pas plus heureusement traité dans le Poëme que sagement critiqué dans le Discours. M. de la M. supprime sans pitié toute la conversation de Glaucus & de Diomede, & il fait perdre par là à son Lecteur plusieurs choses merveilleuses, des Histoires charmantes, comme celle de l'Impie Lycurgue, & celle de Bellerophon; des Sentences & des points de Morale fort instructifs; & au lieu de ces choses si admirables, il lui donne une douzaine de vers peu dignes de lui. Ce qu'Hecube dit à Hector, & ce qu'Hector répond à Hecube, est encore tres défiguré. M. de la M. a encore pris la liberté de changer fort mal à propos le discours qu'Hector fait à Paris. Et il n'a aucun égard à la Remarque de Plutarque qui fait sur cet endroit une refléxion admirable, & tres utile pour les mœurs. Je prie le Lecteur de voir ces deux passages à la page 74. de M. de la M. & à la page 285. de ma Traduction. Le discours d'Helene à Hector, ce discours plein d'une douceur charmante, n'est pas reconnoissable dans M. de la M. Mais rien n'approche de la maniere dont ce Poëte moderne a traitté l'adieu d'Hector & d'Andromaque, où Homere a assemblé tout ce que la douleur, la tendresse & l'amour conjugal ont de plus touchant. Je ne parle point du discours d'Andromaque & de celui d'Hector où M. de la M. convertit

en

en pointes & en traits d'esprit tres froids, la gravité, la force, la noble simplicité, & le grand sens de ces discours, je m'arrête à l'endroit tendre où Hector veut prendre & caresser son fils; rien n'est plus fini que ce tableau dans Homere. Hector s'approche de son fils & lui tend les bras; cet enfant effrayé du pennache qui flotte sur son casque, se rejette dans le sein de sa nourrice; Hector ôte son casque pour ne lui plus faire peur, prend l'enfant, l'éleve vers le Ciel, fait une priere tres noble, & tres sensée à Jupiter, après quoi il le remet entre les mains de sa chere Andromaque qui le reçoit avec un soûrire mêlé de larmes. M. de la M. ne sent point la beauté de ce tableau; il en renverse toute l'œconomie, en change les caracteres, & en ruine toute la beauté. Il fait qu'Hector veut prendre son fils pour l'embrasser, que cet enfant se rejette dans le sein de sa nourrice, & qu'alors,

† *Hector soûrit de voir ses naïves frayeurs;*
Et ce tendre soûris n'interrompt point ses pleurs.

Le moment n'est-il pas bien saisi, & les caracteres heureusement changez? Homere a eu la sottise de dire d'Andromaque δακρυόεν γελάσασα, c'est elle qui reçoit son fils des mains d'Hector avec un soûrire mêlé de larmes. Voilà un trop vilain caractere pour Andromaque, il faut que ce soit Hector qui joüe ce rolle, qu'il commence par pleurer & qu'il

† *Pag.* 78.

qu'il finisse par pleurer, & que pleurant toûjours il remette cet enfant entre les bras d'Andromaque.

A ces mots, il l'embrasse; & pleurant aussi-tôt,
Dans le sein d'Andromaque il remet ce dépôt.

Si on avoit cherché exprès à gâter cet endroit & à le rendre ridicule, on n'auroit pû y mieux réüssir. Je ne parle point des vers qui sont d'un froid à glacer, & qui fourniroient à un Longin des reflexions assez utiles, cependant voilà à quoi des hommes savans, des hommes de Lettres, ont applaudi. Le savoir & le goût ne sont pas toûjours d'intelligence.

EXAMEN

DU LIVRE SIXIE'ME.

DANS ce sixiéme Livre M. de la M. dont l'audace ne fait que croître, étrangle miserablement le VII. Livre d'Homere qu'il passe en cinquante vers, & dont il retranche non seulement des choses admirables pour la Poësie, mais des parties essentielles au Poëme, comme je l'ai fait voir dans la Critique du Discours. Il passe en douze vers tout le VIII. qui est pourtant un Livre tres précieux, non seulement par la grande Poësie qui

qui y regne, mais par des épisodes tres importans & tres necessaires au Poëme. Un conseil des Dieux ; la description d'une bataille ; Jupiter qui y pese dans ses balances d'or la destinée des deux armées ; les Grecs qui sont poussez ; le caractere de Diomede & les exploits d'Hector admirablement representez ; Junon & Minerve qui vont pour secourir les Grecs, & qui sont retenuës par la Messagere des Dieux ; la belle Harangue d'Hector à ses troupes sur le champ de bataille ; sa prudence de faire allumer des feux dans son camp, pour empêcher que les Grecs ne pussent se rembarquer sans être découverts ; la sagesse des ordres qu'il donne pour la garde d'Ilion, & cette armée qui passe la nuit sous les armes. Tout cela peint avec une Poësie toute divine, ne touche point M. de la M. il le supprime courageusement. Il estropie ensuite le IX. Livre, un peu moins pourtant que les deux autres, mais il auroit mieux valu qu'il l'eût passé. Car il nous le rend d'une étrange maniere. Il gâte le discours d'Agamemnon en le voulant rendre sincere ; il ôte à la réponse de Diomede cette adresse & cette noblesse avec lesquelles il parle au Roi ; il joint & confond ensemble tres mal à propos deux discours de Nestor, comme il a confondu deux assemblées, l'une où sont tous les Grecs sur le rivage, & dans laquelle Nestor fait le premier discours, & l'autre dans la tente d'Agamemnon où il n'y a que les Chefs, & où Nestor parle pour la seconde fois pour conseiller de fléchir Achille. Dans le

le premier discours Nestor ajoûte à l'avis de Diomede ce que Diomede n'avoit pas achevé d'expliquer. C'est de faire repaître les troupes, de poser des Gardes sur les bords du fossé de peur de surprise, & il conseille à Agamemnon de donner un repas à tous les Chefs de l'armée, de les consulter & de suivre le meilleur avis. Cela s'execute, on soupe; après le souper on tient un Conseil; Nestor prend le premier la parole, & c'est dans le second discours qu'il conseille à Agamemnon d'appaiser Achille. M. de la M. a tout gâté en confondant & en joignant ensemble, les deux assemblées & les deux discours; & il n'a senti aucune des beautez qu'il a si malheureusement supprimées. Je suis étonnée qu'il n'ait pas fait grace au moins à ce beau précepte que ce bon vieillard donne à Agamemnon, précepte tiré de la plus profonde Philosophie: † *Il faut que vous sachiez non seulement parler avec sagesse & avec dignité, mais aussi entendre tout le monde, & deferer à celui qui vous aura proposé ce qui est le meilleur pour votre bien & pour le bien general de la Grece; le bon avis, dès que vous l'aurez suivi, deviendra le vôtre, & vous fera autant ou plus d'honneur qu'à celui qui vous l'aura donné.*

Il a encore tres mal changé le discours d'Agamemnon. Je prie le Lecteur de les lire l'un & l'autre, celui de M. de la M. pag. 85. & celui d'Homere, Tom. II. pag. 82. on verra l'énorme difference. Pourquoi avoir retranché ce qu'Agamemnon dit que les Peu-

† *Tom. II. pag.* 80.

Peuples des Villes, qu'il donnera à sa fille en dot, † *offriront tous les jours de nouveaux dons à Achille comme à un Dieu*, *& que gouvernez justement sous son Sceptre, ils lui payeront avec joye de riches tributs.* Est-il indifferent de faire sentir que les tributs sont le prix de la justice que les Rois rendent aux Peuples? Je ne releverai point ici toutes les fautes que fait M. de la M. en ne distinguant point Phœnix des Ambassadeurs, en ne marquant point qu'Odius & Eurybate furent ces Ambassadeurs en qualité de Herauts pour rendre l'Ambassade plus solemnelle, & en supprimant du discours d'Achille ce qu'il y a de plus fort, cette noble simplicité, & cet esprit vif & pénétrant, qui, à la premiere vûë de ces Ambassadeurs, lui fait deviner ce qui les amene, & l'état où se trouvent les Grecs. Cela valoit mieux que la froide Poësie que M. de la M. substituë.

Mais venons aux discours des Ambassadeurs & de Phœnix qui les accompagne. Les Anciens ont remarqué que *dans tout ce que les Ambassadeurs disent à Achille, & dans tout ce qu'Achille leur répond, il y a une force d'éloquence admirable pour le genre judiciaire, & que jamais Homere n'a mieux fait voir que dans ce Livre, la force de son art merveilleux dans les Discours Politiques.* Cela ne paroît nullement dans les discours que M. de la M. leur prête. Il ôte premierement tout l'art & toute la force de celui d'Ulysse, & perd ses plus grandes beautez tant pour les choses que pour l'ex-

† *Tom. II. pag.* 86.

l'expression. Par exemple, les conseils que Pelée donne à Achille ne méritoient-ils pas d'être conservez tels qu'ils sont? * *Mon fils*, lui dit-il en l'embrassant, *Minerve & Junon vous accorderont la victoire quand elles le jugeront à propos, mais souvenez-vous de moderer votre fierté & de reprimer votre colere. La douceur vaut toûjours mieux que la force. Evitez les querelles, source feconde de toute sorte de malheurs, & croyez que la bonté & l'humanité vous feront toûjours plus honorer des Grecs que ni la dureté ni la violence.* M. de la M. croit-il avoir embelli cela, en disant si froidement:

> † *La gloire vous attend, mon fils, mais gardez-vous*
> *D'écouter les conseils d'un imprudent Couroux;*
> *Joignez à la valeur une douceur modeste;*
> *Faites votre devoir, les Dieux feront le reste.*

Ici M. de la M. fait une parenthese tres mal entenduë pour éviter de faire un second détail des présens.

> *Pour mieux l'interesser, Ulysse en cet endroit,*
> *De tous les dons offerts fait un détail adroit.*

Mais outre que ces deux vers ne sont pas dignes d'Homere, qui est-ce qui parle ainsi dans la tente d'Achille? Le Poëte ne peut pas intervenir là; il prendroit bien mal son temps de couper un discours direct. J'ai déja reproché à M. de la M. que par ces parentheses

* *Tom. II. p.* 94. † *Pag.* 89.

thefes il ruine tout ce bel épisode de l'Ambassade, & convertit l'action en recit.

La réponse d'Achille n'est pas moins gâtée que le discours d'Ulysse. M. de la M. lui a ôté toute cette fougue, cette force, cette fierté qui font le veritable caractere d'Achille, & qui éclatent dans son discours. Et ce qu'il y a de plaisant, Achille répond à ce qu'Ulysse ne lui a pas dit. *

* *Je ne confondrai point mon sang avec le sien;*
Qu'il réserve à sa fille un plus heureux lien.

Que veut donc dire Achille? Ulysse ne lui a pas dit un mot qu'Agamemnon lui offrît sa fille, & voulût l'avoir pour gendre. Il est vrai qu'Agamemnon dans ses instructions avoit donné l'ordre aux Ambassadeurs de le proposer. Ulysse le fait aussi dans Homere: † *Quand nous serons de retour à Argos où regne l'abondance*, lui dit-il, *vous serez son gendre*, *& vous tiendrez dans sa Cour la même place qu'Oreste son fils unique.* Mais dans M. de la M. Ulysse oublie cela tout net, & Achille ne laisse pas d'y répondre comme s'il l'avoit dit. Ne découvre-t-on pas une vraye prudence dans ce Poëte moderne, dans ce Censeur si severe & si délicat? Il prétend peut-être que cette offre est comprise dans ce vers:

De tous les dons offerts fait un détail adroit.

Mais cette prétention seroit tres-peu censée. L'offre de la fille d'Agamemnon meritoit

* *Pag. 92.* † *Tom. II. pag. 96.*

toit bien d'être expliquée, & cette offre ne peut être appellée un don.

Je voudrois que tous les Lecteurs pussent lire les judicieuses refléxions que Denys d'Halicarnasse a faites pour montrer toute l'adresse du discours de Phœnix. Ce seroit la meilleure Critique qu'on pourroit faire de celui de M. de la M. Je me contenterai de dire qu'il a perdu toute cette adresse, toute cette insinuation qui est admirable ; & qu'en supprimant les Histoires & plusieurs autres morceaux du discours de Phœnix, il a supprimé tout ce qu'il y avoit de plus fort & de plus capable d'ébranler Achille. Je ne releverai point ici toutes les imprudences de ce discours, mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer la petite negligence de M. de la M. Il fait dire par Phœnix à Achille :

Dès lors vous fîtes seul ma joye & mes douleurs ;
Vous devintes mon fils, je n'en connus plus d'autre.

Il semble par là que Phœnix avoit plusieurs enfans & qu'il leur préferoit Achille. Mais ce n'est point cela. Phœnix n'en avoit point, il le dit lui-même dans Homere †: *Je pensois en moi-même que puisque les Dieux m'avoient refusé des enfans, j'en avois trouvé un en vous, qu'un jour vous seriez ma consolation & mon appui.*

Mais rien ne marque tant le grand goût de M. de la M. pour la Morale & pour la Poësie, que le peu de cas qu'il a fait du plus beau

† *Tom. II. p. 113.*

beau morceau de Poësie qui soit dans aucun Poëte Payen, & d'un morceau qui renferme la verité la plus instructive & la plus merveilleuse. C'est ce qu'Homere dit des Dieux qui se laissent fléchir, & des Prieres & de l'Injure qu'il personifie, & à qui il donne tous les sentimens, & tous les traits de ceux qui font l'injure, & de ceux qui ont recours aux prieres. Il n'y a rien de si noble, de si Poëtique, & de si heureusement imaginé.

Les Dieux, dit-il, *ne se laissent-ils pas fléchir, eux à qui appartiennent proprement la vertu, la force & la gloire, &c.* Quel poids accablant que ces paroles? Ce qui suit est encore plus fort : *Vous devez savoir, mon fils, que les Prieres sont filles de Jupiter ; elles sont boiteuses, ridées, toûjours les yeux baissez, toûjours rampantes, & toûjours humiliées ; elles marchent toûjours après l'Injure, car l'Injure altiere, pleine de confiance en ses propres forces & d'un pied leger les devance toûjours, & parcourt la terre pour offenser les hommes ; & les humbles Prieres la suivent pour guerir les maux qu'elle a faits. Celui qui les respecte & qui les écoute en reçoit de grands secours ; elles l'écoutent à leur tour dans ses besoins, & portent ses vœux auprès du Thrône de Jupiter. Mais celui qui les refuse & qui les rejette, éprouve à son tour leur redoutable courroux ; elles prient leur pere d'ordonner à l'Injure de punir ce cœur barbare & intraitable, & de venger le refus qu'elles en ont reçû.* J'ose le dire, on n trouvera nulle part une fiction plus grande plus noble, plus Poëtique, & plus touchante. Quel nom

nom donner donc à celui qui supprime un morceau d'un si grand goût, & qui ne sent pas ce qu'il perd & ce qu'il fait perdre?

Si M. de la M. a si bien gâté le discours de Phœnix, il n'a pas mieux traité la réponse que fait Achille. Il ne paroît pas avoir connu en quoi consiste sa beauté, & ce n'est qu'un verbiage peu digne d'un Poëte. Jamais Homere n'auroit mis dans la bouche d'Achille ces étonnantes paroles:

** Je garde pour Atride une haine immortelle,*
Mais Jupiter lui-même est d'accord avec elle;
C'est lui qui me retient, & fidelle à ses Loix,
Je contente les Dieux & ma haine à la fois.

Voilà une pernicieuse morale. Jupiter d'accord avec la haine immortelle d'un homme! Jupiter qui l'inspire, qui l'ordonne! † Achille parle bien autrement dans l'original.

Ce Censeur n'a pas mieux connu la simplicité & la force du discours d'Ajax Et il lui met dans la bouche des paroles non seulement insipides comme celles-ci:

‡ Mais vous, plus fier encor du dépit qui nous brave.

Qu'est-ce que cela signifie? mais encore des paroles peu sensées, comme l'imprécation par laquelle il finit, & dont j'ai déja parlé dans la Critique du Discours.

La derniere réponse d'Achille est encore toute défigurée. Achille auroit-il jamais dit:

Cet

* *Pag.* 94. † *Tom. II. pag.* 122. ‡ *Pag.* 95.

Cet Ajax qui murmure,
Sauroit-il mieux que moi pardonner une injure ?

M. de la M. supprime les libations qu'Ulysse & Ajax font dans la tente d'Achille avant leur départ, comme si cela n'étoit d'aucune instruction. Il supprime après cela la réponse qu'Ulysse fait à Agamemnon de la part d'Achille, & le rapport du succès de son voyage. Il se contente de dire:

Ulysse leur annonce
Du Heros irrité l'inflexible réponse.

Comme si cette réponse n'étoit pas assez interessante pour être rapportée.

Enfin pour comble, M. de la M. gâte entierement le discours fougueux & noble de Diomede, afin qu'il n'y ait rien dans tout ce Livre qu'il n'ait eu la gloire de gâter. Ce discours de Diomede a pourtant toûjours parû si beau, que de grands Hommes en ont emprunté des traits pour animer leurs discours. Qu'y a-t-il de plus grand que ceci ? *Grand Roi, dont nous reconnoissons ici les ordres suprêmes, plût aux Dieux que vous n'eussiez pas prostitué au Fils de Pelée vos prieres & vos dons. Il est naturellement fier & orgueilleux, & vous n'avez fait qu'augmenter sa fierté. Laissons-le là sans nous informer s'il part ou s'il demeure, &c.*

Il donne ensuite ses conseils, il dit qu'on fasse repaître les troupes, & qu'on se prépare à la bataille pour le lendemain. M. de la M.

tres insensible à ce naturel simple & noble, nous dit avec un esprit guindé :

† *Mais Diomede enfin, plus sensible au mépris,*
Laissons, dit-il, laissons un regret inutile;
Et que notre valeur nous tienne lieu d'Achille;
Que demain les Troyens renversez sous nos coups,
Puissent à chaque instant le retrouver en nous.

Voilà comme ce Poëte se joüe du grand sens d'Homere, & lui substituë ces pointes qu'on pardonneroit à peine à un Ecolier.

† *Pag. 96.*

EXAMEN
DU LIVRE SEPTIE'ME.

Mr. de la Motte a dit en parlant d'Hector :

Plein de ce fol orgueil qu'enfante le succès.

Il reconnoît donc qu'il y a un orgueil qui ne laisse pas d'être fou, quoi qu'il soit enfanté par les succès. Comment appellera-t-on donc l'orgueil de ce nouveau Poëte, cet orgueil que certainement le succès n'a point enfanté! On ne peut pas lui donner de nom. Dans le Livre précedent il a estropié trois Li-

Livres d'Homere, le VII. le VIII. & le IX. son orgueil, quoi que peu heureux, croît dans celui-ci, il y en étrangle six : le X. le XI. le XII. le XIII. le XIV. & le XV. Cette audace mérite de nous arrêter un moment. Il passe en huit vers tout le X. Livre qui est pourtant précieux, car il contient une infinité de beautez charmantes ; je m'étonne qu'un Poëte comme lui qui doit avoir quelque sentiment de la grande Poësie, ait pû se résoudre à les passer. Par exemple tout au commencement de ce Livre il y a une image la plus sublime qu'on puisse imaginer ; Agamemnon affligé & prêt à donner une bataille, est comparé à Jupiter qui se prépare à inonder la terre, ou à exciter des guerres : † *Comme lorsque le Maître du Tonnerre se prépare à inonder la terre d'un déluge de pluyes, ou à la couvrir de grêle, ou de monceaux de neige, qui la dérobent aux yeux des mortels, ou qu'il est prêt à souffler les guerres funestes, on voit les éclairs se suivre sans relâche, & traverser les Cieux ; les soupirs qu'Agamemnon poussoit sans cesse du fond de son cœur, se suivoient de même, & il étoit dans une continuelle agitation.* C'est dans ce Livre qu'Homere décrit la marche de Diomede & d'Ulysse, que les Grecs envoyent espions pendant la nuit dans le Camp des Troyens, & celle de l'insensé Dolon envoyé pour le même dessein par les Troyens dans le Camp des Grecs. Cela est décrit d'une maniere si admirable, qu'on ne croit pas lire cette aventure, on croit la voir &

† *Tom. II. pag.* 131.

& être avec eux. Je me souviens qu'un jour j'en lûs un crayon à M. de la Fontaine, il en fut si charmé, qu'il soûtenoit que c'étoit le chef-d'œuvre d'Homere. C'est pourtant ce que M. de la M. trouve fort chetif. Il aime mieux nous dire à sa maniere:

* *Ils égorgent Rhesus, & frappent un grand nombre*
De ses plus braves Chefs, compagnons de son Ombre.

Ce *Compagnons de son Ombre* est si bien placé & si joliment dit!

Le XI. Livre est un des plus forts d'Homere, je croi même qu'après le XXI. c'est celui où le Poëte a fait les plus grands efforts, & jetté le plus de Poësie. C'est là aussi qu'il décrit la bataille & les exploits d'Agamemnon. Il n'y a point de page qui ne soit enrichie d'images magnifiques & sublimes. L'armure d'Agamemnon & celle d'Hector y sont peintes avec des traits qu'on ne peut se lasser d'admirer. On y voit les deux armées se ranger en bataille, & se charger ensuite avec une égale fureur. Tous les Heros y sont désignez par des traits sublimes qui marquent la grandeur & l'élevation de l'esprit du Poëte. Par exemple, ce qu'il dit d'Ajax qui se retire devant Hector : † *Tantôt il tourne tête, & jettant l'effroi parmi ses ennemis, il arrête leurs phalanges, tantôt il continuë sa retraite, & par sa contenance toûjours fiere & toûjours menaçante, il les empêche de s'approcher des vaisseaux : il marche de la sorte entre les*

* *Pag.* 97. † *Tom. II. pag.* 203.

les deux armées , couvrant l'une & repoussant l'autre. Peut-on rien imaginer de plus grand pour un Heros qui fuit ? Je le dis encore, tout ce Livre est plein de choses dignes d'admiration. Cependant M. de la M. n'en fait aucun compte, il passe tout ce Livre en cinquante vers, & quels vers ! Il n'a pas conservé un seul trait d'Homere ; à la bonne heure , cela ne marque que son grand goût pour les beautez de la Poësie ; mais voici ce qui marque la profonde connoissance qu'il a de l'art, c'est qu'il supprime entierement l'épisode qui fonde & qui amene le denoüement du Poëme. C'est la blessure de Machaon. Car Achille voyant de son quartier Nestor qui ramene sur son char un blessé , envoye Patrocle pour savoir qui est ce blessé. Patrocle arrivé dans la tente de Nestor , apprend que c'est Machaon. Nestor se sert de l'occasion pour exhorter Patrocle à tâcher de porter Achille à prendre les armes , ou du moins à l'envoyer tenir sa place dans le combat, à lui donner ses troupes , & à lui permettre de se revêtir de son armure. Patrocle excité par ses conseils , le quitte pour se rendre auprès d'Achille. En s'en retournant il rencontre Eurypyle blessé, il ne l'abandonne point , il le ramene dans sa tente , & pendant qu'il s'arrête à le panser lui-même , il est témoin de l'attaque des retranchemens, & voit par là qu'il n'y a d'autre ressource pour les Grecs , que de porter Achille ou à combattre, ou a lui prêter ses armes.

M. de la M. comprend si peu cet art, qu'il

fait une chose fort étrange au commencement du Livre suivant, comme nous le verrons tout à l'heure. Voici trois ou quatre de ces vers dont ce Poëte nouveau croit payer les beautez charmantes dont il nous prive:

> * *Ils s'attaquent; déja la mêlée est affreuse;*
> *Déja des plus hardis la mort a triomphé;*
> *C'est moins un premier choc qu'un combat échauffé.*

Cela n'est-il pas bien sublime, *la mêlée est déja affreuse, & c'est moins un premier choc qu'un combat échauffé?*

Quand Agamemnon se retire blessé, voici la belle chose qu'il dit à ses troupes:

> † *Je mourrai trop content, si ma mort vous anime;*
> *J'ai fait ce qu'exigeoient & ma gloire & mon rang;*
> *Suivez, pour triompher, la trace de mon sang.*

N'est-ce pas une grande idée, *suivez la trace de mon sang pour triompher*? Mais comme Agamemnon va se retirer, il y aura bientôt plus de traces de sang du côté des vaisseaux que du côté des ennemis. Je suis étonnée qu'un homme qui se vante de corriger & d'embellir Homere, nous donne une pareille Poësie.

Le XII. Livre est encore d'une grande force. Si dans le XI. Homere a admirablement bien réüssi à peindre les exploits d'Agamemnon, il ne réüssit pas moins heureusement dans le XII. à peindre ceux d'Hector qui force.

* *Pag.* 98. † *Pag.* 99.

ce les retranchemens. On ne trouvera nulle-part une Poësie plus admirable, plus variée, plus vive. Quand il n'y auroit que l'image qu'Homere fait d'abord d'Apollon, de Neptune & de Jupiter qui se joignent pour abolir les vestiges de la muraille des Grecs, il y a dans cette peinture une force, une magnificence & un fracas que rien n'égale. Ce Livre est varié de plus par des conseils, par des prodiges, & par des actions d'une valeur plus qu'Heroïque; par des comparaisons, qui en marquant l'étenduë & la fecondité du genie d'Homere, marquent en même temps sa sagesse & sa grande justesse; & par des discours pleins de force & de sens. C'est dans un discours d'Hector qu'est cette belle sentence, *Le meilleur de tous les Augures, c'est de combattre pour sa Patrie.* M. de la M. ne fait pas cas de cela. Il le regarde comme chose peu précieuse, & ce qu'il y a de bien merveilleux & qui marque une grande sagesse, c'est qu'il supprime ici cette sentence qui y est à sa place, & qu'il la transporte dans son IX. Livre qui tient lieu du XVIII. Livre d'Homere, où elle ne convient nullement. On verra là ma Remarque. La valeur des deux Lapithes qui défendent une porte contre un bataillon Troyen, & qui est décrite avec des traits admirables; celle de Sarpedon, & les grandes choses que ce Heros dit à Glaucus; l'effort d'Hector qui enfonce une des portes, & qui entre dans les retranchemens, semblable à un tourbillon qui couvre tout d'un coup la terre, tout cela est pitoyable aux yeux de M.

de la M. Il passe tout ce Livre en quarante-six vers, tous dignes de ce nouveau Poëte, & qui marquent un grand goût.

* *Les fossez sont bien tôt comblez de funerailles;*
Plusieurs tombent mourants, qui s'estiment heureux
D'aider leurs compagnons à s'élever sur eux.

Voilà tout ce qui s'y peut faire, & l'Heroïsme ne peut pas aller plus loin que d'être ravi en mourant, de servir d'échelon aux autres pour monter à l'assaut.

† *La mer blanchit d'écume, & l'horrible tempête*
Des pâles Matelots environne la tête.

Voilà qui est heureusement imaginé, *une tempête qui environne la tête des Matelots.* Cela ne doit-il pas nous consoler de toutes les beautez que M. de la M. nous fait perdre!

Le XIII. Livre est digne des deux autres, il semble même qu'Homere trouve en lui de nouvelles ressources pour se rendre plus grand. Ce Poëte décrit la suite du combat après les retranchemens forcez. Neptune sous la forme de Calchas excite les deux Ajax; ensuite sous la figure d'un des Generaux, il ranime un grand nombre de braves Guerriers; le combat recommence avec une nouvelle furie; Jupiter & Neptune divisez rallument l'ardeur des combattans. Idomenée fait des actions d'une valeur inouïe. Enée combat contre lui. Menelas se bat contre Helenus. Les Troyens

* *Pag.* 100. † *Pag.* 101.

Troyens sont repoussez à l'aîle gauche. Mais Hector soûtient & conserve son avantage à l'aîle droite. Jupiter envoye un signe favorable aux Grecs. Ce signe n'épouvante point Hector, il continuë ses attaques. Tout cela est décrit avec une force de Poësie si admirable, que Longin a tiré de ce Livre plusieurs passages dont il fait voir la sublimité; comme celui-ci où Homere parlant de Neptune, dit: * *Revêtu de ses armes les plus brillantes il attele son char, y monte, & prenant les guides, il pousse sur la plaine liquide ses chevaux infatigables & plus legers que les vents. Les pesantes Baleines sortent de leurs grottes profondes, & sautant autour de ce Dieu, elles rendent hommage à leur Roi. De joye la Mer s'ouvre devant lui & applanit ses ondes. Le char vole avec tant de legereté, que le flot écumeux ne mouille pas même l'essieu.* Le discours † que ce Dieu fait aux Ajax, & celui qu'il fait ensuite aux autres Officiers Grecs, sont d'une éloquence veritablement divine; les images & les comparaisons y sont abondantes, & d'une force & d'une évidence qui ravit. Par exemple, la description des troupes Grecques qui attendent l'attaque d'Hector : ‡ *Les rangs sont si serrez que les piques soûtiennent les piques, les casques joignent les casques, les boucliers appuyent les boucliers, & que les brillantes aigrettes flottent les unes sur les autres, comme les cimes touffuës des arbres d'une forêt.* La comparaison

 qui

* *Tom. II. pag.* 258. † *Tom. II. p.* 260, 261.
‡ *Pag.* 265, 266.

qui suit d'Hector comparé à un orgueilleux rocher qu'un torrent impetueux a détaché du sommet d'une montagne, &c. est parfaitement belle. Celle de tant de troupes acharnées au combat les unes contre les autres, & qu'il compare à ces tourbillons de poudre, que de violentes tempêtes excitées par des vents contraires, poussent & confondent, ne l'est pas moins: *C'est ainsi*, dit-il *, *que l'esperance, la crainte, la rage, le desespoir avoient rassemblé dans un seul espace tous ces fiers Combattans acharnez les uns contre les autres. La mort regne dans tous les rangs, l'horreur augmente, & ce grand nombre de casques, de boucliers, de cuirasses, d'épées & de piques qui se mêlent & se heurtent, jettent un éclat d'airain que l'œil ne peut soûtenir.* L'image qu'il donne des Troyens ne céde point à ces deux-là; † *Tous ces Guerriers marchent semblables à une horrible tempête qui du sein des nuées entr'ouvertes par les foudres de Jupiter irrité, fond sur la terre, couvre la mer, & agite les flots, qui s'élançant comme des montagnes, & blanchissant d'écume, s'amoncelent & se poussent avec un effroyable mugissement; tels les Troyens se pressent les uns les autres, & tout brillants de l'éclat de leurs armes, ils marchent sous leurs Chefs.* Quelle idée ne devons-nous pas avoir de M. de la M. qui trouve toute cette Poësie indigne de ses regards, & qui passe en seize vers tout ce Livre si admirable.

Enfin après avoir passé ces quatre beaux Li-

* *Tom. II. p. 277.* † *Pag. 306.*

Livres en 124. vers, il arrive au XIV. auquel il s'arrête davantage, & dont il remplit le reste de son VII. Livre. La ceinture de Venus lui a parû un morceau digne de sa Poësie. Et il a été si content de son imitation, qu'il n'a pas craint de dire que sa ceinture de Venus étoit plus belle que celle d'Homere. Nous allons voir combien il s'abuse dans cet orgueil.

Homere n'a pas employé tout son XIV. Livre à la description de cette ceinture, & au recit de la tromperie de Junon. Il ne perd point son sujet de vûë. Nestor entendant le bruit des Combattans, sort de sa tente pour voir ce qui se passe, il voit les Grecs plier, il voit la muraille abattuë, il s'avance & rencontre les Rois Diomede, Ulysse & Agamemnon qui avoient été blessez, & qui étoient sortis de leurs vaisseaux pour voir où en étoit la bataille. Ils parlent ensemble, & cherchent ce qui est le plus expedient dans l'extremité où ils se trouvent. Tous les discours que tiennent Nestor, Agamemnon, Ulysse & Diomede, sont d'une éloquence tres forte. Et Diomede donne un avis digne de lui, c'est d'aller tout blessez qu'ils sont, encourager les troupes, & soûtenir le combat. Ils marchent, Neptune les accompagne, & par un cri terrible il rallume le courage des Grecs. Junon le reconnoît aux grands effets qu'il produit dans les bataillons, elle en est ravie, mais en même-temps elle apperçoit sur le haut du Mont-Ida Jupiter qui roule dans sa tête des desseins qui la remplissent de crain-

crainte. Aussi-tôt elle cherche les moyens de surprendre ce Dieu. Notre Poëte Moderne ne s'arrête pas à ces petites choses qu'Homere a crû necessaires pour amener cet épisode merveilleux, & à l'exposition desquelles il employe le tiers de ce XIV. Livre. Et il passe tout d'un coup sans aucun milieu, à Junon qui voit Neptune encourager les Grecs, & Jupiter machiner quelque chose contre eux. Alors, dit-il,

* *Un dessein s'offre, est pris, s'arrange & s'execute.*

Il ne pouvoit pas mieux entrer en matiere que par un si beau vers. Que ne promet point un tel début ? Mais avant que d'examiner la Poësie de M. de la M. arrêtons-nous un moment à considerer celle d'Homere. Ce Poëte pour délasser son Lecteur, comme je l'ai marqué ailleurs, imagine ici un épisode plein d'amour, qui fait un effet merveilleux dans sa Poësie, & cet épisode ne laisse pas d'être moral, comme je l'ai fait voir en son lieu. Homere traite ce sujet avec la galanterie la plus fine, & en même tems avec toute la sagesse d'un Poëte Philosophe. Junon se lave, se parfume, & se pare de tous les ornemens les plus capables de relever sa beauté, & il ne faut pas douter que ce Poëte ne peigne ici les usages de l'Ionie, où le luxe, la mollesse, & la magnificence étoient sur le Thrône. Aussi le Spartiate Megillus avouë dans le III. Liv. des

* *Pag.* 102.

des Loix de Platon, *qu'Homere s'introduit fort dans son Païs, quoi que par-tout il peigne, non la vie*, c'est-à-dire les mœurs & les usages, *de Lacedemone, mais celle d'Ionie.* Et pour faire voir que la beauté seule ne suffit pas si elle n'est accompagnée des graces que la Mere des Amours peut seule donner, le Poëte feint que cette Déesse va demander à Venus sa ceinture, cette ceinture mysterieuse qui par un enchantement tout divin opere les plus grandes merveilles; car pour charmer Jupiter, pour le provoquer à un doux sommeil, & pour endormir sa prévoyance & sa sagesse, elle a besoin de tous les charmes & de tous les attraits les plus séduisans. Cela est décrit dans Homere avec toute la noblesse convenable à un aussi grand dessein, qu'est celui de surprendre Jupiter, & de faire triompher les Grecs. Après avoir lû Homere, si on lit M. de la M. au lieu de cette simplicité naturelle & noble, & de ce style majestueux, on ne trouve qu'une affectation vicieuse & un style plat à force d'être recherché. *Les yeux de la Déesse s'arment des regards les plus doux: Elle veut que l'adresse & la magnificence servent la puissance de ses traits. De sa superbe robe. des éclats éblouïssans se répandent dans l'air.* Mais ce n'est pas là tout. Ce nouveau Poëte prête à Homere d'autres gentillesses. Dans Homere Junon va emprunter la ceinture de Venus pour être mieux en état de charmer son mari. M. de la M. lui donne bien un autre motif, c'est une jalousie de femme. Junon s'étant renduë aussi belle qu'elle étoit

le jour qu'elle diſputa le prix de la beauté, ſent reveiller ſon ancienne jalouſie :

* *Mais ce n'eſt pas aſſez, la jalouſe Immortelle*
Se ſouvient que ce jour Venus étoit plus belle ;
De ſa rivale même, elle veut obtenir
De quoi venger l'affront qu'elle eut à ſoûtenir.

Venus qui n'eſt pas ſotte, & qui d'ailleurs eſt deffiante comme une coquette, s'en apperçoit, & lui répond :

† *Que ne pourriez-vous pas, même ſans mon ſecours,*
Dit-elle ? Ah ! vous m'allez enlever les Amours !
Je ne le cele point, votre beauté m'allarme.

En effet, ce que Junon ſouhaite, & que Venus craint, arrive ſur l'heure même. Junon n'a pas plûtôt la ceinture, qu'on ne ſait plus laquelle de ces deux Déeſſes eſt Venus :

‡ *Junon n'étoit que belle, elle devient charmante.*
Les Graces & les Ris, les Plaiſirs & les Jeux,
Surpris, cherchent Venus, doutent qui l'eſt des deux.

Cette gentilleſſe & cette petite pointe de Madrigal ne ſiéent-elles pas bien dans le Poëme Epique, & ſur tout dans un moment ſi vif, où il s'agit d'un deſſein ſi grave & ſi important ? Mais voyons le tiſſu de cette ceinture. Homere nous dit que *c'étoit un tiſſu admira-*

* *Pag.* 103. † *Ibid.* ‡ *Pag.* 104.

mirablement diversifié. Là se trouvoient tous les charmes les plus seducteurs, les attraits, l'amour, les desirs, les amusemens, les entretiens secrets, les innocentes tromperies, & le charmant badinage qui insensiblement surprend l'esprit & le cœur des plus sensez. Et voilà le miracle, voilà l'enchantement que tout cela se trouve dans une ceinture. M. de la M. philosophe ici mal à propos :

Ce tissu, le symbole & la cause à la fois,
Du pouvoir de l'Amour, du charme de ses loix.

Que signifie cette speculation si profonde? D'ailleurs il perd presque tout le miracle & tout l'enchantement, en imputant à cette ceinture des effets que les femmes attribuent tous les jours à des parures & à des ornemens qui ne sont nullement miraculeux, & où il n'y a nul enchantement.

Enfin rien n'est plus mal imaginé que d'avoir attribué aux refus, ce qu'Homere dit du *charmant badinage.*

Ces refus attirans, l'écueil des sages mêmes.

Je n'examinerai point ici ce que Junon dit au Sommeil, ni ce que le Sommeil lui répond, quoique l'expression en soit fort extraordinaire, car qui est-ce qui a jamais dit, *Mon peril passé me défend l'imprudence de faire une pareille chose?*

* *Non, mon peril passé m'en défend l'imprudence.*

Mais

* *Pag.* 105.

Mais je ne saurois m'empêcher de blâmer M. de la M. d'avoir fait agir la ceinture sur le Sommeil en faveur d'une des Graces :

Dès long-temps Pasithée objet de ton ardeur ....
Ce nom & la ceinture enflammerent son cœur.

Homere pour nous empêcher de donner dans cette opinion, a fait sagement refuser d'abord par le Sommeil ce que Junon lui demande ; marque sûre que quand il se rend, ce n'est pas par la vertu de la ceinture qui agit sur lui.

Ce que Jupiter dit à Junon me paroît bien indigne de ce Dieu :

* *L'Ocean va vous voir, chere Sœur, chere Epouse,*
Dit il, de son bonheur que mon ame est jalouse !
Que de charmes nouveaux ! l'Amour est avec vous !
A vôtre seul aspect, j'en ai senti les coups.

Je ne saurois m'empêcher de m'écrier,

Voilà pour Jupiter un langage bien fade !

Ce qu'il ajoûte est encore pis,

Le soin de l'Univers est sorti de mon ame.

Homere a pu nous faire voir Jupiter endormi quelques momens, mais jamais il ne lui auroit fait tenir un si étrange langage. Cet aveu que sa passion a banni de son ame le soin du Monde, est trop fort.

* *Pag.* 106.

La fin de cette aventure est très froide dans M. de la M. Ce n'est pas la bienséance qui l'a retenu, car il s'exprime bien moins sagement qu'Homere ; mais comment a-t-il pû ne pas sentir la beauté de l'image qu'Homere fait ici & la force de cette Poësie ? *En même temps la Terre fait sortir de son sein un tendre gazon. Le delicat lotos, le safran parfumé, l'agreable hiacynthe naissent à l'envi sous ces Divinitez, un nuage d'or les couvre ; & une brillante rosée rafraichissant les airs, distile de toutes parts. Ainsi le Pere des Dieux & des hommes dormoit tranquillement sur le plus haut sommet du Mont Ida, la tête de la Déesse nonchalamment penchée sur son sein immortel.* M. de la M. nous dédommage-t il de cette Poësie, en nous disant froidement,

Le Mont qui s'en émeut, se couronne de fleurs.

Il abrege malheureusement la fin de ce Livre, & supprime la harangue que Neptune fait aux troupes, quoique ce soit sur cette harangue que Plutarque a fait des reflexions tres sages & tres utiles. Mais ce qui est précieux pour Plutarque, ne l'est pas pour ce nouveau Poëte, qui a des idées bien plus justes du parfait.

Homere fait ici une image admirable pour peindre le combat qui recommence entre les Grecs conduits par Neptune, & les Troyens menez par Hector. Je ne saurois m'empêcher de la remettre devant les yeux du Lecteur : M. de la M. ne sauroit pas se plaindre de

de moi ; je ne lui fais pas l'injustice d'oppo-ser à ses vers les vers d'Homere, cela seroit trop inégal, car il n'y a point de vers qui puissent se soûtenir contre ceux de ce grand Poëte, je ne leur oppose que ma Prose qui est bien inferieure à l'original. *Cependant l'intrepide Hector range ses bataillons. Le Dieu de la Mer & ce Prince marchant fierement l'un contre l'autre, vont engager un sanglant combat, Neptune pour donner la victoire aux Grecs, & Hector pour couvrir de gloire ses Troyens. La Mer irritée, pour servir son Roi, inondant ses rivages, se répand autour des tentes & des vaisseaux. Les deux armées se choquent avec de grands cris. Ni les flots de la Mer les plus agitez par les violens souffles du Borée ne se brisent avec tant de bruit contre le rivage, ni le plus terrible embrasement qui s'éleve dans le fond d'une valée & qui ravage une forêt, ne répand au loin un son si éclatant & si affreux; ni enfin les vents les plus mutinez & les plus furieux ne battent avec un mugissement si horrible la cime des arbres qui resistent à leurs efforts.*

Voilà une Poësie magnifique qui se fait sentir, & voici comme M. de la M. nous l'a renduë:

* *Les deux Camps sont mêlez; & dans le choc fatal,*
Le mortel & le Dieu font un carnage égal.
Moindre est le bruit des flots que l'orage souleve;
Du tonnerre sortant du nuage qu'il créve;
Des rapides torrents tombant du haut des Monts;
Et des vents opposez luttants dans les vallons.

Ho-

* Pag. 108.

Homere eſt-il embelli?

Dans le diſcours tres-mutin que Neptune tient à Junon il y a une choſe aſſez plaiſante. Junon l'a exhorté à ceder à Jupiter au moins par prudence; que répond à cela Neptune?

> * *Eh bien, dit-il, cedons. Mais s'il pardonne à Troye,*
> *Plus de prudence alors, ma fureur ſe deploye.*

De ſorte que voilà Neptune qui declare qu'il n'écoutera plus la prudence, & qu'il fera des folies, ſi Jupiter veut épargner Troye. Cela eſt-il bien ſenſé?

C'eſt dans ce X V. Liv. qu'Homere peint la valeur & les exploits d'Hector avec des traits admirables & pleins de feu. On peut les voir même dans ma Traduction †. M. de la M. ſupprime tout cela & nous donne ſix vers d'un froid à glacer.:

> ‡ *Dans les rangs ennemis ſeul il ſe précipite;*
> *Leur fuite le rebute, & leur valeur l'excite.*

Voilà des antitheſes bien merveilleuſes & placées bien à propos; *fuite* & *valeur* dans les mêmes troupes, & le même homme *excité* & *rebuté*.

Dans les cinquante derniers vers de ce VII. Livre, M. de la M. eſtropie tout le X V. Livre d'Homere. Voilà donc ſix Livres réduits à un ſeul. C'eſt ainſi que ce grand Poëte ſe jouë de ce que les Muſes ont jamais produit de

* *Pag.* 110. † *Tom. II. p.* 382. ‡ *Pag.* 111.

de plus parfait. Un divertissement pour moi, c'est de comparer ce qu'Homere fait dire à ses personnages avec les discours que M. de la M. leur fournit. Par exemple, dans Homere Jupiter voyant à son reveil le terrible effet de la surprise que Junon lui a faite, lui parle d'un ton tres severe, & rappelle la memoire des châtimens dont il a sû autrefois la punir. M. de la M. qui a voulu éloigner toute idée de violence, & qui, comme l'Auteur du *Clovis*, ne trouve pas bon que Jupiter batte sa femme, change tout cela, & fait parler Jupiter d'un ton peu convenable à la majesté de ce Dieu:

* *Mon amour vous pardonne, effet de la ceinture,*
Mais ne l'outragez plus si vous voulez qu'il dure.

Tout ce XV. Livre d'Homere est d'une beauté charmante, tant par les traits d'une Poesie merveilleuse, que par les choses sensées & solides dont il est rempli. Mais M. de la M. n'en est point touché. Il fait que c'est Junon qui va porter à Neptune les ordres de Jupiter; c'est trop ravaler cette Déesse. Dans Homere Jupiter ordonne à Junon de monter au Ciel, & de commander à Iris & à Apollon de venir le trouver. Junon obéït, Iris & Apollon se rendent sur le Mont Ida, & Jupiter leur donne ses ordres.

Dans le Poëme François Neptune tient un discours tres insolent & tres outré, mais je passe tout cela; je passe encore toutes les beau-

* *Pag.* 109.

beautez de la Poësie que M. de la M. a perduës, quoique pourtant toutes ces grandes beautez qui éclatent dans ce Livre, dûssent être de quelque prix aux yeux d'un Poëte comme lui, je vais au moral ; ce qu'Iris dit à Neptune pour le ramener, & pour lui faire voir l'avantage du droit d'aîneſſe. * *C'eſt ſouvent une marque de grandeur & de force que de changer ; vous n'ignorez pas que les noires Furies ſuivent toûjours les aînez, pour venger les outrages que leur font leurs freres.* Cela n'étoit-il pas aſſez précieux pour être conſervé ? Ce que Neptune répond : *C'eſt un grand avantage quand ceux qui nous portent des ordres, ſont capables de nous donner en même-temps de ſages conſeils.* Cela ne devoit-il pas être de quelque prix devant un homme ſenſé comme M. de la M.

Le portrait qu'Homere fait de Periphetes fils de Coprée, & la difference qu'il met entre le Pere & le fils, méritoient, à mon avis, l'attention d'un homme qui ſe pique d'aimer la Morale, & qui reproche à Homere de n'en avoir pas aſſez :

Periphetes, dit-il, *étoit fils du fameux Coprée, qui portoit à Hercule les ordres injuſtes du Roi Euryſthée, & autant que Coprée s'étoit rendu mépriſable par cet affreux miniſtere, autant ſon fils s'étoit rendu recommandable par toutes ſortes de vertus. Diſtingué par ſa valeur, il égaloit les plus ſages de Mycenes par ſa prudence.* N'eſt-ce rien qu'un Poëte Payen qui enſeigne qu'un homme ſe deshonore en prêtant ſon mi-

* *Tom. II. pag.* 357.

ministere à un Prince injuste, quoiqu'il ne fasse que porter ses ordres ? Plus je lis ce XV. Livre, plus je suis étonnée de l'audace & du goût de M. de la M. qui a osé retrancher tant de choses précieuses, & des beautez si admirables, & qui n'a pas dit un seul mot de l'attaque des Vaisseaux qui est si admirablement décrite dans ce Livre, & qui fonde le dénoüement, comme nous le verrons dans la suite.

La comparaison qu'Homere fait d'Ajax qui alloit sur tous les vaisseaux, & passoit rapidement de l'un à l'autre pour les défendre, avec un Ecuyer habile qui manie en même temps quatre chevaux, & qui les poussant à toute bride dans une course qu'on a reglée, saute legerement de l'un sur l'autre, & vole avec eux, est assez singuliere pour avoir dû être conservée.

Je finirai l'examen de ce VII. Livre par cette refléxion, qu'il faut qu'un homme qui veut être Poëte, tâche, s'il se peut, de ne point faire de fautes contre les Arts dont il s'avise de parler. M de la M. ne paroît pas mieux instruit de la Chasse que de la nature du Poëme Epique, quand il dit:

* *Tels que d'ardens Limiers par le Cor excitez*
Suivent à longs abois les Daims épouvantez.

Il y a trois fautes dans ces deux vers. J'ai oüi dire que les Limiers *ne sont point excitez par le Cor: qu'ils ne suivent point à longs abois* la

* *Pag.* 110.

la bête ; qu'on ne s'en sert que pour la détourner & la lancer quand on la veut courir, & qu'on les tient toûjours au trait. Mais, comme dit fort bien Aristote, les fautes qu'un Poëte fait contre un autre Art que le sien, sont pardonnables, il n'y a que celles qu'il fait contre l'Art de la Poësie, qu'on ne peut jamais pardonner, car ce sont celles qui l'empêchent d'être Poëte. M. de la M. nous fournit une assez riche matiere de ce côté-là.

EXAMEN

DU LIVRE HUITIE'ME.

MR. de la M. en abregeant Homere, s'est flatté d'avoir rapproché les parties essentielles de l'action, de maniere qu'elles forment dans son Abregé un tout plus regulier & plus sensible. J'ai déja fait voir combien il s'est abusé ; mais en voici une nouvelle preuve, que les deux premiers vers de ce Livre viennent nous fournir.

* *Ainsi, sur les vaisseaux, regnoit l'horreur des armes ;*
Patrocle aux maux des Grecs donne un torrent de larmes.

Qu'Ho-

* *Pag.* 112.

Qu'Homere commence son X V I. Livre par ces paroles : *Ainsi les Grecs & les Troyens combattoient avec furie pour le vaisseau de Protesilas*, cela est à sa place, car il a décrit l'attaque des vaisseaux dans le Livre précedent avec beaucoup d'étenduë & de force, & on ne desire rien. Mais M. de la M. qui a supprimé tout ce combat, & qui s'est contenté de nous dire à la fin du V I I. Livre, qu'*Hector a poussé les Grecs sur leurs nefs, & que les deux Camps font voir l'Esperance, luttant contre le Desespoir*, comment peut-il commencer ce V I I I. Livre en disant,

Ainsi sur les Vaisseaux regnoit l'horreur des armes.

Ces paroles font desirer ce qui manque, & que ce nouveau Poëte ne nous a pas dit ; & on ne peut s'empêcher de sentir que la description de cette attaque des vaisseaux étoit une partie necessaire. A la bonne heure M. de la M. a cru que ce seul mot qu'il a dit suffisoit. Mais ces pleurs de Patrocle d'où viennent-ils? Ils n'ont ici nul fondement, parce que M. de la M. a supprimé l'épisode de Patrocle envoyé par Achille pour savoir qui étoit le blessé que Nestor ramenoit, comme je l'ai dit sur le Livre précedent. Au lieu que ces larmes sont tres bien fondées dans Homere. Car Patrocle, après avoir quitté Nestor, & s'en retournant pour rendre compte à Achille de ce que ce sage vieillard lui avoit dit, rencontre Eurypyle blessé, qui lui confirme ce que Nestor lui a dit, & qui l'as-

sûre

ſûre qu'il n'y a plus d'eſperance pour les Grecs, que les plus braves Capitaines ont été emportez bleſſez, que les retranchemens vont être forcez, & tous les Grecs paſſez au fil de l'épée. Pendant qu'il s'arrête auprès de lui, & qu'il applique ſur ſa playe un appareil pour calmer ſes douleurs, il voit les Troyens maîtres des retranchemens s'avancer vers les vaiſſeaux; alors penetré de douleur, il quitte Eurypyle, comme Homere a grand ſoin de nous le marquer dans le XV. Livre, va retrouver Achille, & ſe preſente devant lui fondant en larmes. Voilà donc ſes larmes fort juſtes & fort bien amenées. Mais dans M. de la M. on ne ſait d'où elles viennent, car il n'eſt point ſorti du quartier d'Achille, il n'a rien vû, & il ne peut pas dire comme dans Homere que ſes larmes ſont juſtes, que les Grecs ſont réduits à la derniere extremité, & que les plus vaillants de l'armée ſont hors de combat. Voilà comme M. de la M. rapproche les parties eſſentielles de l'action, en ôtant les milieux qui ſont ſi neceſſaires pour en faire un tout regulier & parfait. Je ne ſai s'il reconnoîtra que ce qu'il a ſupprimé manque à ſon Poëme; mais il ne ſauroit s'empêcher de ſentir qu'il eſt tres neceſſaire à l'original.

Tout ce qu'il y a de plus précieux dans ce Livre, tant pour l'expreſſion, que pour les ſentimens M. de la M. l'a entierement gâté, ou ſupprimé comme inutile. On n'a qu'à comparer les diſcours de Patrocle & ceux d'Achille, on verra que toute l'adreſſe, &

toute la grandeur en font perduës, & que M. de la M. ne les a pas seulement senties. Au lieu de ces grandes beautez, il nous donne des vers qu'on ne peut lire.

Achille en envoyant Patrocle au combat à la tête de ses troupes, après avoir mis lui-même ses troupes en bataille, fait des libations à Jupiter, & accompagne ses libations d'une priere tres noble & tres digne de lui. M. de la M. la supprime comme une chose vile, & comme s'il s'étoit indifferent de voir ce caractere fougueux & intraitable s'acquitter jusqu'à certain point des devoirs de la Religion. Mais s'il ne vouloit pas la conserver comme priere, il devoit au moins faire grace à ce point d'Antiquité, qui nous fait voir dès ce temps-là des Prêtres qui par l'austerité de leur vie tâchoient de se rendre agréables à leurs Dieux, en couchant à terre, & en renonçant au bain. Voici le commencement de la priere d'Achille: * *Puissant Jupiter, qui habitez loin de nous au dessus des Cieux, Roi des Pelasges qui vous ont fondé un auguste Temple dans la glaciale Dodone, où les Selles, divins Ministres de vos Oracles, vous offrent continuellement leurs parfums, & par l'austerité de leur vie tâchent de vous faire agréer leur culte, couchant toûjours à terre, & renonçant au bain, &c.* Il me semble que cette antiquaille étoit assez précieuse pour être conservée.

Après toutes les preuves que M. de la M. nous a données de son insensibilité pour cette belle Poësie, je ne laisse pas encore d'être étonnée

* *Tom. III. p.* 16.

étonnée de celle qu'il marque dans ce Livre, en supprimant des morceaux d'une grande beauté. Il y a sur-tout un grand nombre de comparaisons tres sublimes qu'un grand Poëte n'auroit pû se résoudre à passer, & qui, s'il n'avoit pû les imiter, lui auroient seules fait tomber le pinceau de la main, & jetter au feu son ouvrage. Je prie le Lecteur de les voir *. Il y en a une sur-tout dont je ne saurois pardonner la suppression à un Poëte qui aime la Morale, & qui accuse Homere d'en manquer: † *Comme quelquefois en Automne lorsque la terre gemit sous les tempêtes que répand sur elle Jupiter irrité de l'insolence des hommes, qui au mépris de ses Loix & sans respecter sa présence, violent la justice, la font ceder à la force, & la rendent esclave de leurs passions & de leurs interêts, on voit les Fleuves, Ministres de sa colere, se déborder, & les torrents qui tombent des montagnes, entraîner les arbres & les rochers, & roulant leur fureur au travers des Campagnes, ravager les travaux des Laboureurs, & se précipiter dans la mer avec un bruit terrible; on voit de méme les chevaux Troyens tout couverts d'écume, inonder la plaine & précipiter leur fuite vers Ilion.* Voilà pourtant d'assez bonne morale. D'où vient donc que M. de la M. a passé un si bel endroit?

Le combat de Patrocle & de Sarpedon, qui est si vivement & si naturellement décrit dans Homere, est malheureusement traité dans M. de la M. qui s'amuse à nous dire tres froidement,

* *Tom. III. p. 20, 21, 24, 25.* † *Pag. 26, 47, 51, 56.*

* *La victoire autour d'eux vole d'une aile agile,*
Du fils de Jupiter, passe à l'ami d'Achille,
Et presqu'au même instant, plus prompte que l'éclair,
Va de l'ami d'Achille au fils de Jupiter.

Cette image si frivole est-elle bien de saison dans un moment si vif ? On ne la souffriroit pas dans la description d'un Carrousel.

Homere a connu qu'un fils de Jupiter mourant, il falloit que cette mort fût marquée par quelque prodige extraordinaire. C'est pourquoi il a soin de nous avertir que ce Dieu pour honorer la mort de son fils Sarpedon, fit tomber sur la terre une pluye de sang, comme n'y ayant que des larmes de sang qui pussent dignement annoncer & pleurer cette mort. M. de la M. perd cette grande beauté en faisant que Jupiter, qui n'a point pleuré lorsque son fils est tué, pleure & fait pleuvoir du sang quand on se bat pour son corps :

† *Du cœur de Jupiter s'irrite alors la playe ;*
Et du corps disputé le spectacle l'effraye.
Il fait pleuvoir du sang pour signe de ses pleurs.

Jupiter ne prend-il pas bien son temps pour s'attendrir, & pour envoyer cette pluye de sang ? Et n'est-ce pas bien corriger Homere ?

Avant que Sarpedon soit tué, Jupiter délibere s'il l'arrachera à la mort malgré l'ordre des Destinées. Ce qui marque qu'il est libre, &

* *Pag.* 118. † *Pag.* 120.

& qu'il peut ou le sauver ou le laisser mourir. Ce que Junon lui dit, marque encore que cela est vrai, & que tous les Dieux en sont convaincus. *Satisfaites-vous*, lui dit-elle, *mais je vous avertis que tout ce que nous sommes de Dieux sur l'Olympe, nous n'approuverons point cette tendresse hors de saison.* Cette Déesse convient donc que Jupiter a le pouvoir d'arracher Sarpedon à la mort. Malgré tout cela M. de la M. fait dire ici même par Jupiter :

Esclave du Destin, j'en subis la rigueur.

Comment est-il *esclave du Destin*, s'il en est le Maître ? Je passe ici beaucoup de choses qui pourroient donner lieu à des remarques utiles, & je me hâte d'arriver à l'endroit où M. de la M. se flatte d'avoir heureusement corrigé Homere, en faisant durer l'erreur des Troyens qui prennent Patrocle pour Achille, & en faisant qu'Hector même en le tuant, croit tuer Achille. * *C'est Patrocle mourant*, dit-il, *qui détrompe Hector*, *Surprise interessante* ; *& enfin la tristesse où tombe Hector détrompé*, *ferme*, *ce semble*, *cet incident d'une maniere tendre & pathetique.* J'ai déja dit dans la Critique du Discours † que cette surprise est tres mal imaginée, & que bien loin d'être interessante & pathetique, elle est puerile, & qu'elle jette ici un comique risible ; & j'ai promis de le prouver. Voyons donc ce que Patrocle mourant dit à Hector qui l'insulte, pensant insulter Achille :

R 3 * *Tu*

* *Pag.* 164. *du Discours.* † *Pag.* 253.

** Tu goûtes, dit Patrocle, un plaisir trop tranquille,*
Tu n'as vaincu que moi; redoute encor Achille.
Je meurs content; j'emporte un assez digne prix;
Et tu m'honores trop, puisque tu t'es mépris.

Eſt-il poſſible que M. de la M. qui a tant d'eſprit, ait jetté une ſurpriſe ſi froide, ſi peu vraiſemblable, ſi injurieuſe à Achille & à Hector dans un moment ſi vif, & dans une action ſi grande, ſi ſerieuſe & ſi noble? Il eſt moins pardonnable encore qu'un autre. Comment un homme qui prétend que l'Iliade n'eſt que l'éloge d'Achille, a-t-il voulu faire un ſi grand tort à ſon Heros, qu'un autre ait pû être pris pour lui juſqu'à la fin? Et comment n'a-t-il pas ſenti quel grand honneur, & quelle gloire c'étoit pour Achille, qu'un homme qui faiſoit de ſi grands exploits, qui ſauvoit les vaiſſeaux, & qui chaſſoit les Troyens juſqu'à leurs murailles, ne fût pris pour Achille qu'un ſeul moment, & qu'après la premiere impreſſion il fût reconnu pour n'être que Patrocle †? Quelle grandeur dans cette idée. Mais faiſons voir à M. de la M. le Comique de cette ſurpriſe dont il s'applaudit ſi fort. La Comedie Italienne en fera ſentir le ridicule. Je ne m'en ſervirai pourtant qu'après avoir demandé pardon à mon Lecteur de lui preſenter une image ſi riſible. Arlequin averti qu'un ennemi qu'il a, doit lui donner des coups de bâton, cherche à ſe mettre à couvert de cet orage. Il s'adreſ-

* Pag. 121. † Tom. III. p. 20, 21.

s'adresse à Scaramouche, & le prie de changer d'habit avec lui. Scaramouche, qui n'y entend pas finesse, y consent. Le voilà donc revêtu de l'habit d'Arlequin. Un moment après l'ennemi de ce dernier, rencontre Scaramouche, & le prenant pour celui qu'il n'est pas, il le charge rudement. Scaramouche rit sous cappe de sa méprise, le laisse faire, & pour se venger, se découvre, & fait les cornes à cet ennemi qui est si bien attrapé. Si les paroles de Patrocle sont risibles, l'étonnement d'Hector ne l'est pas moins, car que fait ce pauvre homme?

* *Hector soupire; il semble à son air abatu,*
Qu'en le desabusant, Patrocle l'a vaincu.

Un homme comme M. de la M. peut-il avoir seulement eu la pensée de donner de cet esprit-là à Homere qui est si sage & si serieux! Tout cet endroit paroîtra encore plus plaisant si on prend la peine de lire dans l'Original † la maniere dont Hector insulte Patrocle, & la fierté avec laquelle Patrocle lui répond.

Dans les quarante derniers vers de ce huitiéme Livre M. de la M. comprend tout le XVII. Livre d'Homere, où ce Poëte décrit le combat des Grecs & des Troyens autour du corps de Patrocle. Ce Livre est remarquable par une infinité de beautez singulieres qui auroient arrêté tout autre que notre Poëte moderne. Mais celui-ci ne respecte

* *Pag.* 121. † *Tom. III. p.* 48. 49.

pecte rien, & ne trouve rien de précieux que sa propre Poësie. Il ne paroît pas que le Public ait été de son goût.

J'ose au moins assurer que ceux qui prendront la peine de lire ce XVII. Liv. d'Homere, y trouveront tant de choses charmantes & un feu de Poësie si éclatant, qu'ils ne pourront comprendre comment il est possible qu'un homme qui se pique de Poësie n'en ait pas été frappé, & qu'il ait pû se resoudre à supprimer toutes ces beautez, & à nous donner pour tout ce Livre si admirable, où l'imagination du Poëte enfante des miracles nouveaux, quarante vers tres prosaïques, & qui n'ont du vers que le nombre des syllabes; & à nous dire des choses qu'Homere étoit bien éloigné de penser. Parmi ces quarante vers il y en a un seul qui pourroit surprendre le Lecteur, parce qu'il paroît renfermer un sentiment Heroïque, c'est Ajax qui parle,

** Ah! faut-il, dit Ajax, que je perde mes coups,*
Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.

Dans Homere Ajax ne se plaint point du tout de perdre ses coups, car il ne tire point sur ce qu'il ne voit pas. Mais il se plaint de ce que les troupes sont cachées dans un nuage si épais, qu'on ne peut se reconnoître, qu'il ne peut découvrir Antiloque, pour l'envoyer à Achille, & qu'il est

* *Pag.* 123.

est obligé de se tenir là les bras croisez, sans combattre & sans signaler son courage au milieu d'une si grande obscurité. Dans cette douleur il s'écrie, *Grand Dieu*, *&c.* Ce second vers paroît plus noble, car M. de la M. l'a imité de M. Despreaux qui l'a traduit dans son Longin :

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des Cieux.

Ce qui est beaucoup mieux sans comparaison. Mais il ne laisse pas d'y avoir un défaut considerable. Je ne suis pas surprise que notre Censeur n'ait pas senti la délicatesse d'Homere en cet endroit, il ne l'a peut-être lû que dans ce passage de Longin, mais je suis étonnée qu'elle ait échappé à M. Despreaux, qui assûrément étoit aussi fin Critique que grand Poëte. Ajax, quoique tres impétueux & tres fougueux, n'étoit pas assez emporté pour dire à Jupiter, *Rends-nous seulement le jour & combats contre nous.* C'auroit été une sorte de deffi trop arrogant & trop impie; il demande seulement qu'il leur rende la clarté du jour, & qu'après cela il les fasse perir, si telle est sa volonté. Voici ses propres termes : *Grand Jupiter, dissipez cette obscurité qui couvre les Grecs, rendez-nous la lumiere, permettez que nous puissions voir, & pourvû que ce soit à la clarté des Cieux, faites-nous perir, puisque c'est votre volonté suprême.* Il n'a garde de dire à Jupiter *combats contre nous*, cela est trop fort, mais il lui dit *fais-nous perir*,

Καὶ ὄλεσσον. C'est-à-dire, *abandonnez-nous*, & *retirez de nous votre assistance*, car tous ceux que Dieu n'assiste point, perissent infailliblement. Il y a là une bien-séance admirable, mais une bien-séance qui n'ôte rien de la grandeur de ce sentiment. Cette sagesse d'Homere devoit être conservée. Passons au IX. Liv. qui merite quelque reflexion.

EXAMEN
DU LIVRE NEUVIE'ME.

IL faut que la passion que j'ai pour Homere soit bien forte, puisqu'elle me fait devorer l'ennui que donne la Lecture de ce nouveau Poëme. J'ai été vingt fois sur le point de le quitter, mais l'utilité des remarques qu'il fournit m'a retenuë. Car comme Homere se surpasse toûjours lui-même, & que son imagination lui fournit toûjours de nouvelles idées, où la sagesse, la force, la grandeur paroissent avec un nouvel éclat, M. de la M. se surpasse aussi lui-même, & donne lieu à des observations qui feront sentir d'un côté les beautez d'Homere, & de l'autre, les grands défauts de ce nouveau Poëme qu'on a voulu lui opposer.

Premierement, M. de la M. renferme dans ce IX. Livre trois Livres entiers d'Homere, le XVIII. le XIX. & le XX. les deux derniers

niers sont passez en cent huit vers, & le premier est le plus mal traité, car c'est celui où il s'arrête le plus, & qu'il défigure davantage par les changemens qu'il y fait. Il faudroit faire un volume pour ce seul Livre, si l'on vouloit en relever tous les défauts, je me contenterai de remarquer ce qu'il y a de plus important.

Ce grand Critique supprime tout ce qu'Antiloque dit à Achille en arrivant auprès de lui ; pour lui annoncer la mort de Patrocle. La maniere dont il lui annonce cette nouvelle, a été pourtant admirée de tous les gens sensez! *Ah*, lui dit-il, en l'abordant, *Fils du sage Pelée, quelle nouvelle allez-vous apprendre, &c. Patrocle est mort, on combat autour de son corps qu'on a dépouillé, & le terrible Hector est Maître de ses armes.* Mais cela ne touche point M. de la M. On ne voit point Antiloque s'acquitter de cette triste commission, & le nouveau Poëte a crû que tout étoit fait, parce qu'à la fin de son VII. Liv. il a dit:

Il court à ce Heros d'un pas précipité,
Dire Patrocle mort & son corps disputé.

Voilà un étrange langage, *il court dire à Achille Patrocle mort & son corps disputé.*

Il supprime encore l'image qu'Homere fait d'Achille, & de l'état où il fut quand il eut appris cette funeste nouvelle. On trouve là un tableau admirable, dont il n'y a point de Peintre qui ne fût charmé ; Achille d'un côté, qui dans cette vive douleur prend de la

cendre qu'il répand sur sa tête & qui se jette par terre; ses captives sorties de leurs tentes qui se rangent autour de lui, & qui répondent à ses gemissemens, & Antiloque qui pousse de profonds soupirs & qui tient les mains d'Achille, de peur que son desespoir ne le porte à attenter sur lui-même. Tout cela n'est pas précieux pour M. de la M. qui se contente de nous dire froidement qu'Achille alloit se percer de son épée:

** Si le jeune Antiloque effrayé du dessein,*
N'eût arraché le fer tourné contre son sein.

Ce que Thetis dit à ses Nymphes, ce qu'elle dit à son fils dans Homere, tout cela est malheureusement changé. Cette Déesse en parlant à son fils a le visage baigné de larmes. M. de la M. trouve cela mauvais, & fait qu'elle s'empêche de pleurer,

† Elle retient pourtant ses pleurs prêts à couler,
De peur d'aigrir des maux qu'elle veut consoler.

Cela n'est-il pas sensément imaginé & heureusement exprimé? *Consoler des maux*, n'est-il pas d'une grande élegance?

Mais voici une plaisante délicatesse & une politesse bien imaginée; Achille en répondant à sa mere, & en parlant de ses armes divines qui sont au pouvoir d'Hector, dit,

De ce present des Dieux que Pelée autrefois
Reçût lorsque l'Hymen le soumit à vos loix.

* Pag. 125. † Pag. 126.

M.

M. de la M. a crû que parce que Thetis étoit Déesse, & que Pelée n'étoit qu'un homme mortel, il falloit marquer cette inégalité de naissance en disant que l'Hymen avoit assujetti Pelée aux loix de Thetis. Où a-t-il vû que l'Hymen respecte ainsi la naissance & prive le mari de ses prérogatives & de ses droits, & l'empêche d'être le maître quand sa femme est de meilleure maison que lui? Voilà une Jurisprudence & une Theologie toutes nouvelles. Mais Thetis elle-même ne tient pas le langage que M. de la M. lui fait tenir, elle n'est pas assez entêtée de sa naissance pour prétendre que Pelée lui fût soumis, elle dit au contraire tres-franchement dans ce même Livre XVIII. *que Jupiter l'avoit soumise à Pelée*, elle tranche le mot ἀνδρὶ δάμασσεν, & voilà ce que le bon sens & la Raison demandent. Ce seroit un beau desordre dans un Etat, si une femme avoit droit de dominer son mari, parce qu'elle auroit sur lui l'avantage de la naissance.

Tout ce que dit Achille dans l'impatience d'aller venger Patrocle est tres indigne d'Homere, il fait des imprécations contre lui-même de ce qu'il n'a pas encore vengé son ami, & il dit aux Dieux,

* *Ecoutez contre moi la voix du sang qui crie.*

Cette expression n'est-elle pas bien employée en cet endroit? Ne diroit-on pas que

* *Pag.* 127.

que c'est lui qui la tuë! Le reproche qu'il se fait plus bas ne vaut pas mieux,

* *J'ai fait joüir Hector d'un triomphe facile,*
Et servi sa valeur de l'absence d'Achille.

Cela n'est-il pas heureusement & délicatement exprimé? *Servir la valeur d'un Heros de l'absence d'un autre.*

La réponse que fait Thetis à Achille est tres sensée dans Homere, & tres peu dans le nouveau Poëme. Dans Homere, elle ne parle point de vengeance à son fils, cela seroit d'un trop mauvais exemple dans la bouche d'une Déesse, mais elle l'exhorte à aller secourir les Grecs. *Il est glorieux*, dit-elle, *de secourir ses amis & de leur sauver la vie.* Voilà comme une Déesse doit parler, & non pas comme dans le Poëme François où elle dit,

Servez vos alliez & vengez votre ami;
J'y consens, dit Thetis, & ce que j'apprehende
Ne sauroit me cacher ce que l'honneur demande.

Thetis ne doit point faire valoir cette maxime du point d'honneur, elle est trop détestable. D'où vient que M. de la M. qui aime tant la Morale & qui se plaint qu'il n'y en a point dans Homere, corrompt toute celle qu'il y trouve, & donne des préceptes pernicieux au lieu des leçons si sensées que ce Poëte nous presente?

Les

* *Ibid.*

Les Grecs regagnent leurs vaisseaux, Hector les poursuit, & le combat recommence avec une nouvelle fureur pour le corps de Patrocle. L'imagination d'Homere toûjours feconde lui fournit des images admirables pour peindre la valeur d'Hector & l'audace d'Achille. * La peinture que ce Poëte fait de ces deux Heros, & sur tout des miracles que fait Pallas pour le dernier est admirable, & il y a là une Poësie qu'on ne sauroit trop loüer. M. de la M. passe par dessus comme sur un fatras inutile, & nous donne des vers d'un style qu'une Prose un peu soutenuë dédaigneroit.

† *Il revoyoit encor Patrocle en sa puissance.*
Alors des deux Ajax s'échauffe la vaillance,
Ils fondent sur Hector. Mais quels sont ses exploits?
Trois fois il perd Patrocle, & le reprend trois fois.

Quels vers, & quelle Poësie!

‡ Le discours que Polydamas fait aux Troyens dans Homere est tres sensé & tres digne d'un Capitaine plein de sagesse & d'experience. D'ailleurs il porte des marques de sa penetration dans l'avenir, de sorte que ce discours ne convient qu'à lui. Au lieu que celui que M. de la M. lui prête ⊥, est un discours tres plat, quoiqu'enflé, & il conviendroit à tout autre Officier de l'armée plûtôt qu'à

* *On peut les voir Tom. III. pag.* 109. *&* 113.
† *Pag.* 129. ‡ *On peut le voir Tom. III. pag.* 111. ⊥ *Pag.* 130.

qu'à un Devin. On voit bien que celui qui parle n'est pas sorcier:

Je ne vais dire ici que ce que chacun pense.

N'est-ce pas un beau debut ? Mais voici qui est encore pis; ce reformateur d'Homere a confondu le discours que Polydamas fait ici aux Troyens, avec celui que le même Polydamas fait à Hector dans le XII. Livre, de l'Iliade, où il lui conseille de n'aller point attaquer les Grecs dans leurs vaisseaux, sur ce que Jupiter leur avoit envoyé un aigle dont le vol sinistre les menaçoit de quelque malheur. C'est là qu'Hector répond à Polydamas, en se moquant des presages qu'on tiroit du vol des oiseaux, & qu'il applique admirablement cette sentence, *Le meilleur de tous les augures, c'est de combattre pour sa patrie.* M. de la M. a si peu connu la veritable place de cette sentence, qu'il l'ôte du lieu où elle doit être naturellement, & où elle fait fort bien, pour la transporter ici où elle est tres mal placée & tres étrangere. Elle convient admirablement dans ce XII. Livre, parce qu'il s'agit de décrediter le vol de l'Aigle que Jupiter a envoyé, & qui effraye toute l'armée, & qu'Hector déclare qu'il ne fait aucun compte du vol des oiseaux, *Le meilleur de tous les augures*, dit il, *c'est de combattre pour sa patrie.* Rien n'est plus beau. Mais dans la réponse qu'Hector fait au discours que Polydamas tient dans ce XVIII. Livre, que M. de la M. met dans ce IX. Elle y est non seulement déplacée,

cée, mais ridicule ; car il n'eſt pas queſtion là du vol des oiſeaux, & Polydamas ne conſeille pas à Hector de ne pas combattre, mais de profiter de la nuit, & d'entrer dans la Ville pour s'y fortifier, & pour combattre le lendemain de deſſus leurs murailles ſi Achille vient les attaquer. Ainſi il n'y a perſonne qui ne voye que ce n'eſt pas là le lieu où Hector puiſſe appliquer cette ſentence. Mais ſi elle eſt mal placée, elle eſt encore auſſi mal renduë, car qui eſt-ce qui pourroit ſouffrir,

* *L'augure le plus ſûr eſt toûjours le devoir.*

Au lieu de cette belle ſentence, *Le meilleur de tous les augures, c'eſt de combattre pour ſa patrie*? C'eſt là cependant ce qui s'appelle corriger Homere.

Dans ce même diſcours Hector, qui refuſe de rentrer dans Troye, ordonne † que les troupes repaiſſent par compagnies chacune dans ſon rang & toutes ſous les armes. Que fait ſur cela M. de la M ? Il fait dire par Hector,

Que les feſtins ici tiennent lieu de ſommeil.

Les feſtins ne ſont-ils pas bien placez dans une nuit qu'on paſſe ſous les armes pour aller attaquer les ennemis à la pointe du jour? Il ſemble qu'il ſoit queſtion de paſſer la nuit en débauche. Il s'applaudit ſi bien de cette belle imagination, qu'il repete la même choſe dans la page ſuivante,

* *La*

* *Pag.* 131. † *Tom. III. p.* 113.

* *La nuit se passe au Camp, où cependant les troupes*
Boivent dans les festins l'espoir à pleines coupes.

Voilà assurément des Soldats bien traitez, & il faut avoüer qu'Hector est un grand Capitaine, de prendre si bien son temps pour faire des festins !

Les Grecs passent la nuit à pleurer Patrocle, & Homere ajoûte ici au caractere d'Achille des traits incomparables & qui font un vrai plaisir ; ce qu'il lui met à la bouche est tres solide & tres sensé. M. de la M. le change fort mal à propos, & dit froidement,

Il sait que l'amitié doit une urne à sa cendre.

Homere dans le XVIII. Livre, décrit l'arrivée de Thetis dans le Palais de Vulcain. † La description de ce Palais ; l'état où étoit Vulcain ; la belle Charis qui court au devant de cette Déesse pour la recevoir ; le compliment qu'elle lui fait ; ce que Vulcain dit quand il apprend que Thetis est chez lui ; le soin qu'il prend de s'ajuster pour paroître devant elle, tout cela est décrit avec une Poësie si gracieuse & avec un naturel si charmant, qu'on ne conçoit point comment un homme d'esprit & un Poëte a pû y être insensible. M. de la M. nous en prive tres inhumainement, & nous donne des vers qui certainement ne ressemblent point à ceux d'Homere:

* *Pag.* 132. † *Tom. III. p.* 117, 118. *&c.*

* *Helas! dit la Déesse,*
Ne prevenez-vous pas le soin qui m'interesse?

Prevenir un soin qui interesse, n'est-ce pas un langage bien digne de Thetis? Il avoit déja dit dans le I. Livre, *Quel sujet dans ces lieux t'interesse?* Cette phrase lui plaît.

Patrocle ne vit plus, Hector l'a desarmé.

J'ai ouï dire qu'en notre Langue quand on dit qu'un homme a desarmé son ennemi, on veut dire qu'en se battant il lui a ôté son épée. On dit fort bien encore qu'*un Ecuyer desarme son Maître*, pour dire qu'il le depouille de son armure; mais je ne croi pas qu'on puisse dire *desarmer son ennemi*, pour dire le dépouiller de ses armes après qu'on l'a tué.

Quand Vulcain sort de sa forge pour aller recevoir les ordres de la Déesse, Homere nous dit † qu'*à cause de son incommodité, à ses deux côtez marchoient pour le soûtenir deux belles Esclaves toutes d'or, faites avec un art si Divin, qu'elles paroissoient vivantes : elles étoient douées d'entendement, parloient, avoient de la force & de la souplesse, & par une faveur particuliere des Immortels, elles avoient si bien appris l'art de leur Maître, qu'elles travailloient près de lui, & lui aidoient à faire ses ouvrages, &c.* Voici comme M. de la M. nous rend ce miracle:

* *Des*

* *Pag.* 133. † *Tom. III. p.* 121, 122.

* *Des Nymphes le suivoient, chefs-d'œuvres de ses mains,*
Où l'art seul mit d'abord les mouvemens humains,
Mais où depuis les Dieux jaloux de sa puissance
Pour cacher la merveille ont joint l'intelligence.

Voilà une reflexion bien subtile. Vulcain avoit fait deux statuës d'or, qui avoient du mouvement, deux automates, les Dieux jaloux de sa puissance pour cacher cette merveille, donnerent ensuite de l'intelligence à ces statuës, afin que ce chef-d'œuvre de Vulcain ne parût plus, & que la merveille en fût cachée, & passât pour le seul effet de l'intelligence qui venoit d'eux. Cela n'est-il pas bien profond ? Mais pourquoi M. de la M. refuse-t-il à Vulcain le merite d'avoir fait ce miracle-là tout seul ? Homere lui en fait tout l'honneur.

† *Il medite un travail prompt quoique difficile.*

Voilà un terrible vers. Qui est-ce qui a jamais dit *un bonheur adultère* ?

Tu te repais Paris d'un bonheur adultere.

Mais encore une fois je ne m'arrête pas à l'expression, qui fourniroit trop de matiere.

Venons à l'endroit favori de ce Censeur, c'est-à-dire, au Bouclier qu'il a substitué à celui

* *Pag.* 132. † *Pag.* 133.

celui d'Homere, qui lui a parû trop vilain. Je ne repeterai point ici ce que j'ai dit dans mes Remarques & dans la Critique du Discours pour justifier ce Bouclier d'Homere, cet Ouvrage merveilleux où ce Poëte a executé avec tant d'ordre, tant d'harmonie, & d'une maniere si charmante un aussi grand dessein que celui de représenter l'Univers, & tout ce qui fait l'occupation des hommes pendant la guerre & pendant la paix. La beauté de cet Ouvrage se fera toûjours sentir à tout homme qui aura quelque goût. Je ne m'attacherai ici qu'à faire voir que la complaisance que M. de la M. a pour son Bouclier est tres-peu juste. J'ai déja dit que ce Bouclier n'est qu'un défaut depuis le commencement jusqu'à la fin ; il est question ici de le prouver, & j'espere que cela ne sera pas difficile. M. de la M. a supprimé le Bouclier d'Homere, *parce*, dit-il *, *qu'il lui a parû defectueux par plus d'un endroit*; *les objets que Vulcain y représente, n'ont aucun rapport au Poëme, & ils ne conviennent ni à Achille pour qui on le fait, ni à Thetis qui le demande, ni à Vulcain qui en est l'ouvrier.* Je pourrois dire que les deux armées qu'Homere place devant une Ville assiegée, ont un rapport manifeste à ce qui se passe devant Troye, mais je ne veux pas avoir recours à cette raison. Je dis qu'absolument rien de tout cela n'étoit necessaire. Quelle necessité y avoit-il que Vulcain mît sur ce Bouclier des choses qui eussent du rapport au Poëme, à Achille, à Thetis,

* *Pag. 166. de son Discours.*

tis, ou à lui-même ? Ce Dieu avoit un dessein plus grand, plus vaste & plus digne de lui. Ces raisons que notre Critique a eües d'en substituer un nouveau, ne sont pas soûtenables: *Je n'y placé que trois actions*, dit-il, *liées mêmes l'une à l'autre. Les nôces de Thetis qui fondent la noblesse d'Achille.* Il lui paroît heureux d'avoir fait ainsi du Bouclier d'Achille un titre de sa grandeur. Mais c'est ce qu'il ne falloit pas faire, & ce Heros n'avoit pas besoin de ce titre de grandeur. Quelqu'un lui disputoit-il sa naissance, & falloit-il des titres pour la prouver ? Ce n'est pas encore là tout. Ces nôces de Thetis & de Pelée sont tres ridicules representées sur ce Bouclier, & Vulcain n'avoit garde de faire une si grande faute, après ce que Thetis vient de lui dire : * *Parmi toutes les Déesses qui habitent l'Olympe, en avez-vous jamais vû une aussi affligée que moi, & à qui le cruel fils de Saturne ait donné autant de sujets de douleur? Premierement il m'a choisie entre toutes les Déesses de la Mer pour me soumettre à un homme, à Pelée fils d'Eacus, il a fallu malgré moi que j'aie reçu un mortel dans ma couche, &c. Jupiter ne s'est pas contenté de me faire cette injure, &c.* Voilà donc Thetis qui avouë qu'elle est tres mécontente de ces nôces, & qu'elle les regarde comme une injure. Comment donc Vulcain auroit-il eu l'impolitesse de representer sur ce Bouclier un objet qui lui étoit si odieux ? Si Vulcain avoit commis une si grande imprudence, cette mere affligée au-

* *Tom. III. p. 122.*

auroit sans doute prié ce Dieu de changer son Ouvrage, & elle n'auroit pû se resoudre à le porter à son fils en cet état.

La seconde chose que M. de la M. a placée sur ce bouclier, c'est le Jugement de Paris qui fonde la colere de Junon contre les Troyens. Mais quelle raison de necessité ou de convenance de mettre cette Fable sur le Bouclier d'Achille, à qui elle étoit entierement étrangere ? Il auroit été ridicule de la mettre même sur le Bouclier de Menelas.

Enfin la troisiéme chose qu'il y a placée, c'est l'enlevement d'Helene qui fonde la vengeance des Grecs, & il se felicite d'avoir fait par là le manifeste d'Achille. Voilà la plus plaisante imagination qui soit peut-être jamais montée à la tête d'un Poëte. Un manifeste à Achille ! C'étoit bien un homme à manifestes. D'ailleurs le sujet de la guerre étoit si connu, que ni Agamemnon ni Menelas même n'avoient besoin de manifeste, & Achille en avoit encore bien moins besoin. Qui a jamais ouï dire que dans une guerre d'un Prince qui a plusieurs Alliez, aucun d'eux se soit avisé de faire un manifeste du sujet de la guerre du Prince qu'il sert ? Tout le monde s'en seroit moqué, & il est encore ici plus risible. Cependant M. de la M. s'applaudit si fort de cette invention, qu'il la louë dans ses vers, en condamnant celle d'Homere :

Par

** Par cet Ouvrage, ainſi Vulcain fait éclater*
La grandeur du Heros qui le devoit porter,
De ſa gloire prochaine il lui donne l'augure.
*Et preſſe la vengeance en retraçant l'injure.**
C'étoit peu pour Vulcain de ſurprendre les yeux,
Le beau s'il n'eſt utile eſt indigne des Dieux.

Rien n'eſt plus plaiſant que cet éloge. Examinons-le un peu, car il eſt digne de nous arrêter. Vulcain, dit-il, fait éclatter par ce Bouclier la grandeur du Heros, parce qu'il y a repreſenté les nôces de Thetis. Il lui donne l'augure de ſa gloire future, parce qu'il y a placé le jugement de Paris; & il preſſe la vengeance en retraçant l'injure, parce qu'il y a mis l'enlevement d'Helene. Quels rafinemens! Mais je demande à M. de la M. pendant dix ans qu'Achille n'a eu que les Armes de Pelée ſon pere, qu'il a prêtées à Patrocle & dont Hector vient de le dépouiller, en étoit-il moins grand, & quelqu'un lui diſputoit-il quelque choſe ſur la naiſſance, parce que Vulcain n'avoit pas repreſenté ſur ſon Bouclier les nôces de Thetis? N'avoit-il reçu aucun augure de ſa gloire future, parce que le jugement de Paris n'y avoit pû être gravé? Et s'endormoit-il ſur la vengeance de Menelas, parce que pour preſſer cette vengeance, Vulcain n'avoit pû retracer l'injure ſur ce Bouclier, en y plaçant l'enlevement d'Helene? Ce Bouclier d'Homere eſt indigne

* *Pag.* 135.

indigne de Vulcain, parce qu'il est inutile; car il n'y a, ni nôces de Thetis, ni jugement de Paris, n. enlevement d'Helene. Mais celui de M. de la M. est tres digne de ce Dieu, parce qu'il est utile, car tout cela y est, &,

Le beau s'il n'est utile est indigne des Dieux.

N'est-ce pas là une grande utilité, & une utilité bien imaginée?

Le XIX. Livre, est plein de choses précieuses pour la Poësie, remarquables pour l'Antiquité, utiles pour les mœurs, & necessaires pour la liaison des parties du Poëme. M. de la M. étrangle tout cela, & passe tout ce Livre en soixante-huit vers. Il n'est touché ni de cette image si Poëtique qu'Homere fait de ces Armes, qui étant mises aux pieds d'Achille, rendent un son si terrible que les Thessaliens en sont effrayez, ni de tout ce qu'Achille dit à Thetis, & de ce que Thetis lui répond. Il ne sent point la beauté & la consequence de cette tradition qu'Homere paroît avoir connuë, d'un Demon de la Discorde précipité du Ciel; la peinture admirable qu'il en fait est perduë pour lui, aussi bien que les beaux discours d'Agamemnon & d'Achille, à la place desquels il en substituë de sa façon, qu'Homere n'auroit jamais imaginez; jamais Homere n'auroit mis dans la bouche d'Achille,

* *Mille Grecs ont peri, Patrocle perd le jour,*
Et pour quel interêt, pour un indigne amour.

* *Pag.* 137.

Et

Etoit-ce au fol amour à nous faire rivaux.

M. de la M. a bien mal connu le caractere d'Achille, mais il est fidelle à ses Romans; il a toûjours l'amour en vûë, & croit que c'est le maître ressort qui fait tout agir. Enfin de tous les charmes singuliers dont ce Livre est rempli, aucun n'en est conservé.

Il ne traite pas mieux le XX. Livre, il le passe en quarante vers, & ne fait grace à aucune des beautez dont il brille, mais s'il nous ravit de belles choses, il nous donne à son ordinaire de ces vers si finement recherchez; en parlant d'Achille il dit,

* *Hector & les Troyens le laissent approcher,*
Trop genereux pour fuir, trop peu pour le chercher.
On se promet par-tout un triomphe facile,
Tout Troyen semble Hector, & tout Grec semble Achille.

Dans Homere Neptune ébranle la Terre, les cimes du Mont Ida tremblent jusques dans leurs fondemens, Troye, le champ de bataille, & les vaisseaux sont agitez par des secousses frequentes, † *le Roi des Enfers épouvanté au fond de son Palais s'élance de son thrône, dans la frayeur où il est que Neptune d'un coup de son trident n'entrouvre la terre qui couvre les ombres, & que cet affreux sejour, demeure éternelle des Tenebres & de la Mort, abhorré des hom-*

mes

* Pag. 139. † Tom. III. p. 171.

mes & craint même des Dieux, ne reçoive pour la premiere fois la lumiere, &c. Cette image si grande, si naturelle, si vive, si vraye, M. de la M. en voulant l'enfler, la gâte entierement:

* *Neptune du trident frappant la Terre & l'Onde,*
Entrouvre sous ses coups jusqu'au centre du Monde,
Pluton s'en épouvante en son affreux sejour,
Et déjà chez les morts croit voir entrer le jour.

A force de vouloir trop dire on ne dit rien. Homere n'a garde de dire que *Neptune entrouvre la Terre*, cela est trop fort, il dit seulement que *Pluton a peur qu'il ne le fasse*, effrayé des terribles secousses qu'il sent, ce qui est fort naturel, au lieu que M. de la M. après avoir dit qu'il l'a fait, ajoûte fort mal à propos, qu'il *croit voir entrer le jour dans cet affreux sejour:* si le centre est entrouvert, pourquoi le croire? Il le voit.

M. Despreaux a traduit ce même passage dans son Longin, & voici comme ce morceau est manié:

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son thrône, il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux sejour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour;
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive desolée;

* Pag. 139.

Ne decouvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels & craint même des Dieux.

Voilà de la Poësie. Ce même M. Despreaux avoit pourtant renoncé à traduire Homere en vers.

Des obstacles croissans, la valeur s'évertuë,
Tel est blessé qui blesse, & meurt content s'il tuë.

Quelles expressions ! Qui est-ce qui a jamais dit *la valeur s'évertuë des obstacles croissants* ? Et où est le Poëte qui eût jamais dit, *tel est blessé qui blesse, &c.*

EXAMEN
DU LIVRE DIXIE'ME.

Mr. de la Motte s'est borné à ne renfermer dans ce X. Livre qu'un seul Livre d'Homere qui est le XXI. avec le commencement du XXII. cela est modeste. Mais ce XXI. Livre n'est pas moins changé ni moins mutilé que les autres. Il faut avoüer aussi que ce Livre étoit bien difficile, car il n'y en a point dans Homere où il y ait plus de force de Poësie, & où l'imagination du Poëte toûjours sublime & toûjours sage, paroisse avec plus d'éclat. Ce Poëte peint le com-

combat d'Achille avec les Fleuves, c'eſt-à-dire, un combat qui ſe paſſe dans une inondation. Cette inondation eſt peinte avec tant de force, qu'il n'y a jamais eû de tableau plus animé. Si Homere a depeint ſi vivement une inondation, il n'a pas peint avec moins d'énergie la ſécherеſſe qui peut ſeule la combattre & faire retirer ſes eaux. Ce ſont deux chefs-d'œuvres de peinture. Le caractere d'Achille y eſt ſoûtenu admirablement, & les nouveaux traits qu'Homere lui donne ſont tous tirez du fond de ſon caractere, & achevent de former le Heros. Il n'étoit guere poſſible d'attrapper dans notre Langue le grand & le ſublime qui regnent dans ce morceau. M. de la M. devoit au moins faire quelques efforts pour en conſerver quelque ombre, & ne pas nous donner des penſées froides & des pointes qui ne tiennent non plus contre le genie d'Homere, que la paille contre un embraſement. Je ne m'arrêterai point à relever tous les défauts de ce Livre, je me contenterai de marquer les plus importans.

Homere dit que les Troyens pouſſez par Achille juſques ſur le bord du Xanthe ſe partagent, que les uns s'enfuyent vers Troye, & que les autres, pour éviter ce terrible ennemi, ſe précipitent dans le Fleuve, & que Junon couvre les premiers d'un épais nuage pour les dérober à ce Heros. M. de la M. n'entend point cette œconomie du Poëte, & dit,

L'implacable Junon échauffant le carnage,
A leur fuite trop prompte opposoit un nuage.

C'est une faute tres considerable ; Junon n'opposoit nullement ce nuage à leur fuite, elle couvroit au contraire d'un nuage ceux qui fuyoient vers Troye, pour favoriser leur fuite, & pour empêcher Achille de poursuivre cette moitié de l'armée ennemie, comme il l'auroit fait sans doute, s'il l'avoit vûë, pour tâcher d'entrer dans Troye avec les fuyards. Les Destins lui refusoient la gloire de prendre cette Ville, c'est pourquoi Junon l'empêche de perdre là son temps, & l'oblige à poursuivre l'autre moitié qui fuyoit dans le Fleuve.

Encore à la bonne heure que cette faute soit échappée à M. de la M. qui bien qu'averti par mes Remarques, n'a rien compris à la conduite du Poëme, mais en voici d'autres qu'il semble qu'un homme d'esprit comme lui pouvoit éviter. Homere pour peindre de quelle maniere Achille poursuit les Troyens & les oblige à se précipiter dans le Xanthe, le compare à un feu qu'on allume dans les Campagnes pour obliger les sauterelles, qui les désolent, à se précipiter dans l'eau: † *Comme on voit*, dit-il, *des legions de sauterelles chassées d'une Campagne par la violence du feu, se retirer vers un Fleuve, & si le feu les poursuit toûjours, s'ensevelir dans ses ondes, on voit de même les Troyens poussez par le divin fils de Pelée se précipiter dans les eaux profondes du*

† *Tom. III. p.* 199.

du Xanthe avec leurs chars & leurs chevaux. Voilà une comparaison admirable, & en même-temps tres sage & tres vraye, car elle est tirée de la pratique des peuples. Voici comme M. de la M. la rend :

* *Tel d'insectes aîlez un escadron timide,*
Du feu d'une forêt fuit le progrès rapide,
Va dans l'étang prochain follement se plonger,
Et se livre à la mort dans la peur du danger.

On diroit que M. de la M. n'a pour but que de rendre Homere ridicule. Premierement, le Poëte ne parle point d'insectes aîlez, il parle de sauterelles, qui bien qu'elles ayent des aîles, peuvent si peu s'en servir, qu'elles ne volent que quelques pas, & ne doivent point être designées par *Insectes aîlez*, comme leur nom même le prouve. Comment notre Censeur a-t-il pû concevoir que le feu oblige des insectes aîlez à s'aller jetter dans un étang ? Ils ne sont pas si sots, ils se servent de leurs aîles, & se moquent de l'embrasement. En second lieu, il ne parle pas du feu d'une forêt, il parle du feu qu'on allumoit exprès dans les Campagnes pour poursuivre ces sauterelles qui les désoloient. Je me connois mal en fautes, si celles-là ne sont sensibles & démontrées.

M. de la M. ne rend guere mieux l'autre comparaison d'Homere, qui après avoir comparé à un embrasement Achille pendant qu'il combat dans la plaine, le compare ensuite à un prodigieux Dauphin dès qu'il s'est

* *Pag.* 141.

jetté dans le Xanthe : *Comme les troupes de poissons*, dit il, *fuyent devant un prodigieux Dauphin qui les poursuit, & vont se cacher dans les rochers d'une rade frequentée, car il devore tous ceux qui n'ont pû l'éviter, de même les Troyens fuyent devant Achille à travers les eaux du Xanthe.* Voilà qui est peint. M. de la M. ruine toute cette comparaison en disant froidement,

Tel le peuple muet de l'Empire marin,
Se dérobe en tremblant à la dent du Dauphin.

Comment n'a t-il pas vû que par ce seul mot *se dérobe*, il éloigne & diminuë le peril au lieu de le représenter tel qu'il est?

Voici encore une chose assez plaisante. Achille rencontre devant lui Lycaon fils de Priam, qu'il avoit fait autrefois son prisonnier, & qu'il avoit vendu dans l'Ile de Lemnos. Le jeune Prince avoit été racheté par un ami de Priam, & il étoit revenu à Troye, * Achille étonné de le revoir, ne sait par quel miracle cela s'est fait, & comment la Mer n'a pas été une assez forte barriere pour le retenir. Achille s'écrie donc dans le nouveau Poëme :

† *Lycaon en ces lieux! Quel Dieu me le renvoye,*
Enchainé dans Lemnos il se retrouve à Troye!
Eh bien nous allons voir si ce fils de Priam
Trompera l'Acheron ainsi que l'Ocean.

L'Isle

* *Tom. III. pag.* 201. † *Pag.* 143.

L'Isle de Lemnos est-elle dans l'Ocean? Et jamais Homere a-t il donné le nom d'Ocean à la Mer Egée? D'ailleurs qui est-ce qui a jamais dit d'un homme qui passe la Mer qui le separoit de sa patrie, *qu'il trompe la Mer*?

* *Je n'ai vû hors des fers qu'une douziéme Aurore.*

Lycaon ne dit point cela, il dit qu'il n'y a que douze jours qu'il est de retour à Troye. Il y avoit bien plus long-temps qu'il étoit hors des fers, ayant été racheté par un ami de son pere qui l'envoya à Arisbe pour le mettre en sûreté & l'empêcher d'être repris par les ennemis.

Et Patrocle en mourant vous a condamné tous.

Achille ne dit point de ces traits si recherchez, il parle en Heros, simplement & noblement: † *Avant que Patrocle eût été tué*, dit-il, *je prenois plaisir à pardonner; mais presentement de tous les Troyens, & particulierement de tous les fils de Priam qui tomberont entre mes mains devant ces remparts de Troye, aucun n'évitera la mort.*

Il étoit encore tres incapable de dire,

‡ *Oui, meurs, fils de Priam, ton nom est ton arrêt.*

Ces pointes plaisent fort à M. de la M. cependant comme je l'ai déja dit, c'est le poison du bon goût.

* *Pag.* 144. † *Tom. III. pag.* 204 ‡ *Pag.* 145.

Le combat d'Asteropée & d'Achille est fort defiguré. Le discours que le Scamandre adresse à Achille, l'est davantage, & plus que tout encore, la réponse qu'Achille fait à ce Fleuve qui le prie d'éloigner de ses yeux tout ce carnage:

* *Eh bien, divin Scamandre, il faut suivre tes loix;*
J'abandonne tes bords, tu le veux, je le dois,
Lui répond le Heros, mais promesse frivole,
Il voit mille ennemis dans le Fleuve, il y vole;
Son couroux ranimé ne sauroit se trahir,
Et rebelle au moment qu'il jure d'obeïr, &c.

M. de la M. s'est bien applaudi, & a crû faire des merveilles en faisant d'abord promettre Achille, & en le faisant ensuite manquer à sa parole à la vûë de l'objet. Il a été charmé de cette expression, *un courroux ranimé qui ne sait se trahir*, & de cette antithese *rebelle au moment qu'il jure d'obéir*.

Il n'a pas vû combien cela est indigne d'Homere & contraire au caractere d'Achille. Homere est plus serieux, il fait qu'Achille répond au Scamandre ce que doit répondre un Heros comme lui: † *J'obéirai à vos ordres une autre fois. Pour aujourd'hui je ne cesserai de massacrer les perfides Troyens, &c.* Voilà la seule réponse digne d'Achille. Mais M. de la M. trouve Homere défectueux, & il le corrige.

Le combat d'Achille contre le Scamandre, &

* *Pag.* 146. † *Tom. III pag.* 209.

& le secours que le Simoïs donne ensuite au Scamandre contre ce Heros, tout cela est divinement décrit dans Homere, & tout y est plein d'images si nobles, si grandes, qu'elles étonnent & ravissent l'imagination, & tout est petit dans le nouveau Poëme. Cela pourroit donner lieu à des Remarques qui ne seroient peut-être pas inutiles; mais je ne finirois point, & je vais me tirer de la fin de ce Livre après avoir dit encore un mot de l'excellent goût de M. de la M. qui retranche beaucoup de belles choses de ce XXI. Livre d'Homere, & qui s'amuse à nous peindre l'état où étoient les Troyens qui rentroient dans leur Ville:

De poussiere, de sang & de fange souillez,
Ils n'étoient plus aux yeux qu'une forme étrangere;
Le fils même se voit méconnu de sa mere;
La femme à qui l'époux est rendu par le sort,
Le cherche en le voyant, & pleure encor sa mort.

Voilà une image puerile & hors de saison. Homere ne perd pas ainsi le temps à des choses si frivoles, il se contente de dire : * *Ils couroient en foule pour regagner la Ville pleins d'effroi, dessechez par la chaleur & par la soif, & tout couverts de sueur & de poussiere.* Le combat d'Agenor contre Achille, & la tromperie qu'Apollon fait à Achille en lui enlevant Agenor, & en prenant sa figure pour l'attirer après lui & pour donner par là aux

* *Tom. III. p. 227.*

Troyens le temps de rentrer dans la Ville, tout cela eſt encore gâté dans le Poëme François. Mais ſur tout M. de la M. réüſſit mal à faire parler Apollon ; ce que ce Dieu dit à Achille, qu'il a trompé n'eſt pas digne d'Homere :

C'eſt Apollon qui vient de tromper ta colere,
Et c'eſt l'eſſai des maux qu'un jour je te dois faire.

Eſt-ce là le langage d'un Dieu ?

EXAMEN
DU LIVRE ONZIE'ME.

DAns ce Livre M. de la M. comprend le XXII. & XXIII. d'Homere accommodez à ſa façon ; non ſeulement les images qu'Homere y donne ſont toutes perduës & ſa plus belle Poëſie tout à-fait deshonorée, mais tous les changemens que notre Cenſeur y fait ſont tres malheureux ; par tout on trouve M. de la M. & nulle part on ne trouve Homere. Dans ce qu'il dit d'abord de Priam qui craint pour Hector,

Plus le fils a d'eſpoir, plus le pere a de crainte.

Voilà une antitheſe & une pointe qu'Homere ne pouvoit pas imaginer.

Ho-

* Homere presente d'abord Achille sous deux images admirables qui augmentent la frayeur de Priam, M. de la M. n'en dit pas un mot. Ce que Priam dit à Hector pour l'obliger à rentrer dans Troye, & ce qu'Hecube lui dit ensuite, tout cela est tres naturel, tres tendre & tres pathetique ; M. de la M. change tout le discours de Priam, & fait un discours des plus communs, & il supprime celui d'Hecube.

Ce qu'Achille dit à Hector,

Tu le sens, le peril surpasse ton courage,
Eh bien! il ne faut pas dementir ton effroi,
Tiens, voilà le traité que je fais avec toi.

C'est un verbiage indigne de ce Heros, qui parloit plus simplement, & plus noblement.

Je ne puis rien ajoûter ici sur le combat d'Hector contre Achille, après ce que j'en ai dit dans l'Examen du Discours, où je crois avoir fait voir sensiblement que bien loin que M. de la M. ait rétabli la gloire de ces deux Heros, comme il s'en flatte, il l'a entierement flétrie, & qu'en changeant la nature de ce combat, il en a fait une chose tres froide.

Sur la fuite d'Hector & sur la poursuite d'Achille Homere dit, qu'*ils couroient tous deux sans se ménager, car ils ne couroient pas pour une victime ni pour les autres prix ordinaires des courses, mais il s'agissoit de la vie du vail-*

 lant

* *Tom. III. p. 235.*

lant Hector. M. de la M. gâte cela par cette vaine enflure :

L'interêt de la vie, ou l'honneur les inspire,
Et le prix de la course est le sort d'un Empire.

Ce qui inspire Hector, c'est le desir de sauver sa vie ; ce qui inspire Achille, c'est le desir de la lui ôter, & de venger son ami. Voilà tout !

Ce qu'Achille dit * à Hector après l'avoir jetté à ses pieds, est tres sensé dans Homere. M. de la M. fait qu'il s'adresse à Patrocle, & en verité le discours qu'il lui prête ne nous dédommage point de celui qu'il nous fait perdre,

† *Je veux que l'avenir mesure avec effroi*
A ma haine pour lui, mon amitié pour toi.

C'est là un langage qu'Achille ne savoit point.

La priere qu'Hector fait à Achille, n'est pas mieux imaginée. Hector étoit incapable de lui dire,

C'est donc peu de mourir, il faut que je supplie.
Respecte en moi l'honneur de t'avoir combattu.

Homere en parlant des indignitez qu'Achille exerce sur le corps d'Hector, en le traînant sur le sable dit : ‡ *Cette tête, qui étoit il* n'y

* *Tom. III. p.* 254. † *Pag.* 158. ‡ *Tom. III. pag.* 258.

n'y a qu'un moment si pleine de beautez & de graces, est abandonnée par Jupiter à la rage de ses ennemis. Ce Poëte dit, *est abandonnée par Jupiter*, pour faire entendre que cela n'arrive que parce que Jupiter le permet, & qu'il auroit pû l'empêcher s'il avoit voulu. M. de la M. empoulé mal à propos & tres mal instruit de cette Theologie, dit:

> * *Jupiter en fremit, & ne voit qu'à regret*
> *S'accomplir du Destin l'inflexible decret.*

Ce decret n'est inflexible qu'autant qu'il le veut. M. de la M. ne pouvoit pas plus mal prendre son temps pour attribuer à Homere cette fausse Theologie, puisque c'est dans ce Livre même, & dans cette même occasion que ce Poëte dit formellement que Jupiter est le Maître du Destin; car sur ce que Jupiter propose qu'on délibere si on sauvera Hector de la mort, Minerve lui dit, *Quoi, vous voudriez encore arracher des bras de la Mort un mortel, un homme qui est livré depuis long-temps à sa destinée, & dont le moment fatal est arrivé? Vous le pouvez.* Il me semble que ce point de doctrine est bien clair & bien net. J'ai déja parlé ailleurs de cette erreur de M. de la M. c'est à la pag. 389.

Homere peint † d'une maniere tres touchante la désolation d'Hecube qui voit le sort de son fils, celle de Priam & toute l'horreur qui regne autour d'eux. M. de la M. a été peu touché de cette image, & au lieu

* *Pag.* 159. † *Tom. III. p.* 258.

lieu des paroles tres sensées que le Poëte Grec met dans la bouche de ce Pere infortuné qui veut sortir à toute force pour aller se jetter aux pieds de cet homme féroce & terrible, *parce*, dit-il, *que peut-être il respectera son âge & aura pitié de ses cheveux blancs*, il lui donne un sentiment peu convenable à son grand âge & à sa foiblesse :

Il gemit de douleur, il fremit de colere,
Il veut sortir de Troye, & malgré le danger
Courir après son fils, mourir, ou le venger.

Helas le pauvre Priam, venger son fils ? Quelle folie!

Andromaque ne sait pas encore son malheur, elle est dans son appartement où elle travaille à un Ouvrage de broderie, & elle a ordonné un bain pour Hector. Tout d'un coup elle entend les cris & les gemissemens qu'on fait sur la tour. * C'est un endroit charmant dans Homere par la Poësie, par la surprise, par tout ce qu'Andromaque dit, & par l'image qu'Homere donne de l'état de cette Princesse. M. de la M. rejette tout cela comme indigne de l'amuser.

A la fin de ce onziéme Livre il passe en soixante-huit vers le XXIII. Livre d'Homere. Ce Livre est pourtant rempli de choses précieuses pour la Poësie, de coûtumes & de mœurs anciennes, de grands traits ajoûtez au caractere d'Achille, de miracles même, & enfin d'une peinture si naïve & si bel-

* *Tom. III. pag.* 261.

belle des jeux funebres, dont Achille termine les obſeques de ſon ami, qu'on ne peut le lire ſans en être charmé. M. de la M. qui a une connoiſſance juſte du parfait, retranche toutes ces niaiſeries, & d'abord il nous repreſente Achille comme un bon Courtiſan qui auroit été nourri à Verſailles:

* *Le furieux Achille à ſes tentes arrive,*
Laiſſe Hector en ſpectacle étendu ſur la rive;
Et tout ſanglant encor, va, ſuivi de ſa Cour,
Inſtruire Agamemnon des ſuccès de ce jour.

Cela n'eſt-il pas honnête à Achille? Homere étoit un groſſier qui ne ſavoit pas vivre; il fait qu'Achille, au lieu de s'aquitter de ce devoir envers Agamemnon, va avec ſes Theſſaliens auprès du corps de Patrocle, qu'ils pouſſent trois fois leurs chars autour de ſon lit funebre, & qu'enfin il leur fait le repas des funerailles; après quoi les Rois ont encore bien de la peine à le mener chez Agamemnon, & ils ne l'y menent même que pour tâcher de calmer ſa douleur en quelque ſorte. Cela peut-il être ſouffert?

† L'Ombre de Patrocle s'apparoît à Achille endormi, & elle lui parle tres ſenſément dans Homere. Mais elle parle bien differemment dans le Poëme François,

‡ *Eh! pourquoi ſouffres-tu ſi long-temps que mes Manes*
Par les Dieux des Enfers ſoient traitez en prophanes.

L'heu-

* *Pag.* 160. † *Tom. III. p.* 272. ‡ *Pag.* 161.

L'heureuse expression, *des Manes traitez en prophanes!*

Ce qui suit est encore plus étonnant,

Tu me fais refuser dans les Royaumes sombres
Jusqu'à ce froid bonheur reservé pour les Ombres.

Voilà une nouvelle Theologie, d'appeller le bonheur d'être reçû dans les Champs Elysées, qui étoient la récompense des gens de bien, *un froid bonheur*.

Le convoi de Patrocle est admirablement décrit dans Homere *, & on voit tout ce qui se pratiquoit dans ces occasions. Tout cela est peu précieux aux yeux de ce nouveau Poëte. La description même des jeux dont Achille honore les funerailles de son ami, cette description si vive, si naturelle, & dont Virgile a été si frappé, qu'il l'a imitée pour enrichir & pour embellir son Poëme d'un pareil ornement, M. de la M. l'a supprimée, il n'a pas voulu deshonorer sa Poësie par ces vieux haillons, il se contente de nous dire:

† *Par de funebres jeux la pompe se couronne,*
On dispute des prix dont il juge & qu'il donne.

Des prix dont il juge & qu'il donne, n'est-ce pas une expression bien Poëtique? Et qui est-ce qui a jamais dit *de funebres jeux*? Cela est barbare. M. de la M. qui est de l'Academie, ignore-t-il que lorsque les adjectifs ne sont que de simples épithetes, on peut les mettre in-

* *Tom. III. pag.* 275, 276. † *Pag.* 163.

indifferemment devant ou après les ſubſtantifs, ainſi on dira également *des jeux magnifiques* & *de magnifiques jeux*, parce que *magnifiques* n'eſt qu'une ſimple épithete qui indique une qualité qui peut y être & n'y être pas; mais quand ces adjectifs marquent la nature même de la choſe dont on parle, alors ils ne ſont plus de ſimples épithetes, ils marquent la choſe & en font la définition, c'eſt pourquoi ils ne peuvent être mis qu'après les ſubſtantifs qu'ils caracteriſent. On dit l'*homme eſt un animal raiſonnable*; mais on ne dira jamais l'*homme eſt un raiſonnable animal.* Cela eſt ſi vrai, que dans ce cas on peut ajoûter des épithetes à la définition. Ainſi on dira *des jeux funebres tres magnifiques*, & *de magnifiques jeux funebres.* On ne peut donc pas dire *de funebres jeux*, non plus qu'*une funebre oraiſon.*

Ces deux vers ſont ſuivis de ces deux autres qui couronnent dignement ce XI. Livre.

Qu'Achille eût été grand s'il n'eût été cruel!
Mais la vertu ſans tache eſt-elle d'un mortel?

Voilà une réflexion qui fait aſſez voir que M. de la M. connoît parfaitement le caractere d'Achille. Effectivement ſans la cruauté qu'Achille exerce ſur le corps d'Hector, ſa vertu ſeroit ſans tache. Il eſt violent, emporté, inexorable; il ne reconnoît aucune juſtice; il n'a d'autre raiſon que ſon épée; il n'a aucune équité dans l'eſprit; il eſt ſans compaſſion; il ne connoît point la honte; il ſacrifie ſa patrie & ſes amis à ſa vengeance;

il

il dit à son General, *Va impudent, yvrogne, timide, il n'y a que de lâches qui t'obéissent;* Il dit à Apollon même qu'*il se vengeroit de lui s'il pouvoit.* N'importe, selon M. de la M. tous ces traits sont les traits d'un grand homme, & ce seroit une vertu sans tache s'il n'avoit exercé cette barbarie sur le corps d'Hector. Voilà comme ce Censeur corrompt la bonne Morale qu'Homere donne dans ce caractere tres vicieux.

EXAMEN
DU LIVRE DOUZIE'ME.

CE sont de terribles gens que ces Anciens! Homere sur-tout. Il ressemble à une haute Montagne; quand nous la regardons de fort loin, elle paroît à notre niveau, & si nous la regardons d'une distance encore plus grande, nous la voyons même sous nos pieds; mais à mesure que nous nous en approchons, elle croît, & quand nous sommes au pied, nous voyons qu'elle porte son sommet dans les nuës, & nous nous trouvons tres petits auprès. Si M. de la M. avoit fait reflexion à ce point d'optique, il se seroit contenté d'envisager Homere de loin, de lui dire des injures de loin, & de lui reprocher sa petitesse de loin. Car il n'y auroit eu que peu de gens capables de rassembler sous un seul point de vûë & la grandeur de l'un & la petitesse de l'au-

l'autre. Mais il s'en est approché de trop près; il a voulu se mesurer avec lui, & on a vû d'abord cette énorme difference. Elle est bien sensible dans tout ce que nous avons vû jusqu'à present. Elle ne l'est pas moins dans ce dernier Livre ; & comme Homere dans son XXIV. Livre, se surpasse lui-même & s'éleve à la cime de la Poësie, on peut dire qu'à mesure qu'il croît M. de la M. rapetisse.

Ce dernier Livre d'Homere est parfait en tout genre, soit que l'on regarde l'art qu'il y a dans cet achevement du Poëme, soit que l'on considere la beauté de la Poësie, la vivacité & le naturel des images & la force de l'éloquence qui fait qu'Homere trouve toûjours de nouvelles ressources dans des sujets qui paroissoient déja épuisez, & à la fin d'un travail si long & qui devroit avoir tari l'imagination la plus feconde ; soit que l'on fasse attention aux grands principes de Morale qui y sont semez. M. de la M. bien loin de nous rendre ces beautez, les ruïne toutes. Nulle Poësie, nulle image, nulle grandeur dans ses vers, par tout une mauvaise Prose rimée.

Ce qu'il y a d'abord de plus défiguré c'est la Morale, que M. de la M. aime pourtant beaucoup, mais à laquelle il fait une cruelle guerre dans ce Poëme. Homere en parlant du jugement de Paris qui donna l'avantage à Venus, dit : * *Que pour le recompenser de cette faveur, cette Déesse livra son cœur à des desirs criminels, d'où sourdirent enfin ces flammes vengeresses qui mirent sa patrie en feu.* Il n'y a rien de

* *Tom. III. p. 324.*

de plus instructif que de faire voir aux hommes, & sur-tout aux Princes, que ces passions criminelles, quand ils s'y abandonnent, allument enfin des flammes vengeresses qui ravagent leurs Etats. Voici comme M. de la M. rend cette belle instruction :

* *Elles avoient juré la chute de Pergame*
Du moment que Paris, par un arrêt fatal,
Leur prefera Venus qui l'en paya si mal.

C'est une fin bien comique pour un si terrible sujet, & cet *arrêt fatal* est fort mal amené là.

Le discours qu'Apollon fait aux Dieux est d'une beauté admirable dans Homere †, & il est malheureusement corrompu dans le nouveau Poëme; nul naturel; par tout une affectation étudiée & vicieuse. Le beau portrait qu'Homere fait d'Achille, qui marque si bien son caractere : *Il n'a nulle sorte d'équité dans l'esprit; il a perdu toute pitié; la honte, qui est un des grands biens & un des grands maux des hommes, n'est pas seulement connuë de lui.* Voilà des traits qu'un homme sage comme M. de la M. devoit fidellement conserver.

Ce qu'Homere ajoûte, *Que les Parques ont donné aux hommes un cœur patient & capable de supporter la douleur*, devoit aussi lui paroître précieux, car il est beau de voir un Payen sentir que les hommes étant assujetis dans cette vie à beaucoup de malheurs & de calamitez, il étoit de la justice & de la bonté de Dieu de leur donner un cœur patient & capable

* *Pag.* 165. † *On peut le voir Tom. III. p.* 325.

pable de soûtenir leur misere, autrement ils auroient été bientôt livrez à un funeste desespoir.

La réponse que Junon fait * à Apollon, & celle que Jupiter fait † à Junon, ‡ l'envoi d'Iris à Thetis, tout cela est entierement gâté dans le nouveau Poëme, mais sur-tout le discours que Jupiter fait à Thetis. Ce discours dans Homere est d'une beauté digne de ce Dieu, & dans le Poëme François il n'est pas digne d'un homme comme M. de la M. Voilà une belle consolation que Jupiter donne à cette Déesse qui s'afflige d'avance de la mort de son fils :

> ⸸ *Mais pourquoi prevenir le triste arrêt du sort ?*
> *Ne voyez que sa gloire & cachez-vous sa mort.*

Et cette maxime de Morale,

> *Et le triomphe même avilit un grand cœur,*
> *Quand le nom de cruel fuit celui de vainqueur.*

Est-elle bien placée dans cette occasion ? Et cette fin obscure,

> *Allez, je vous plaindrois si son ame inhumaine*
> *N'employoit mes bienfaits qu'à meriter ma haine.*

Est-elle bien digne de Jupiter ? Tout ce discours ne vaut pas ces trois lignes de celui de Jupiter : *Dites à votre fils que son cruel acharnement contre le corps d'Hector a irrité tous les Immor-*

* *Tom. III. pag.* 326. † 327. ‡ 328.
⸸ *Pag.* 167.

mortels , & moi sur-tout qui punis tres severement la cruauté & la vengeance. Voilà parler en Dieu.

Je passe ici beaucoup de choses pour venir au départ de Priam, qui va se jetter aux pieds d'Achille pour racheter le corps de son fils. Iris lui en porte l'ordre de la part de Jupiter. Homere fait ici des tableaux admirables dont M. de la M. a été peu touché. Il y en a un entre autres qui meritoit quelque grace de ce Censeur qui doit se connoître en Poësie, c'est celui d'Hecube qui s'approche de Priam monté sur son char, & qui se plaçant devant les chevaux, lui presente une coupe d'or pleine de vin, & lui dit : *Priam, ne partez pas sans avoir fait vos libations à Jupiter , & sans avoir accompagné de vos vœux les plus ardens ces effusions , afin que ce Dieu puissant benisse votre voyage, & qu'il vous ramene sain & sauf du milieu de vos ennemis.* Il me semble que cela étoit assez précieux pour devoir être conservé , mais M. de la M. n'est pas bien charmé de ces Actes de Religion , & il n'a pas trouvé que cela fût d'un grand ornement dans son Poëme , il les a supprimez aussi-bien que la priere de Priam, priere tres belle & tres sensée. Il supprime de même l'envoi de l'aigle que Jupiter fait paroître pour lui confirmer ses promesses. Enfin il supprime tant de choses excellentes , que ce goût m'étonne & m'ôte la force d'en parler; je prie le Lecteur de lire l'Original & la Copie ; il ne sera pas moins étonné que moi.

Homere peint Mercure qui se prepare à aller

ler executer l'ordre de Jupiter, & à conduire ce pere affligé : *Il prend*, dit-il, *dans la main le Caducée avec lequel il assoupit les mortels quand il veut, & les retire de même de leur plus profond assoupissement.* M. de la M. pour nous faire comprendre comment ce Caducée peut operer ce double Miracle, l'explique en ces termes étrangement Poëtiques :

** Il arme aussi son bras du divin Caducée,*
Dont la double puissance à son choix exercée ;
Telle qu'un bruit perçant, ou que les froids pavots
Impose aux yeux mortels, ou ravit le repos.

Cette *puissance exercée à son choix*, & ce *Caducée qui impose le repos*, ne sont nullement des expressions Homeriques. Mais ce qu'il y a de plus plaisant ici, c'est cette puissance comparée à un *bruit perçant* pour operer ce reveil.

La marche de Priam ; la rencontre de Mercure ; la surprise & la frayeur qu'elle cause à ce vieillard & à son heraut ; la conversation de ce Dieu avec ce malheureux pere, tout cela est rapporté dans Homere avec tant de grace & de naturel, qu'on ne peut concevoir comment un homme d'esprit comme M. de la M. a pû se resoudre à le passer. La description du Camp d'Achille, & en particulier celle de sa Tente, meritoient encore qu'un Poëte les conservât.

Voilà Priam dans la tente d'Achille, le voilà prosterné à ses pieds. Le discours qu'il

* *Pag.* 172.

fait à Achille, l'effet qu'il produit sur ce Heros, & la reponse que ce Heros lui fait, sont d'une beauté merveilleuse dans Homere; rien de plus noble, de plus sensé, de plus touchant. M. de la M. le change à son ordinaire, & j'ai de la peine à comprendre comment il a pû en soûtenir la comparaison.

Dans le discours d'Achille il y a des choses précieuses; cette grande idée des deux tonneaux qui sont aux côtez du formidable thrône de Jupiter, de ces deux tonneaux inépuisables, remplis des presens que ce Dieu fait aux hommes, dont l'un est plein de maux & l'autre de biens, & dans lesquels il puise également pour ceux qu'il favorise, au lieu qu'il ne puise que dans le tonneau funeste pour ceux qu'il veut rendre extrémement malheureux, reservant pour les Dieux seuls le tonneau pur, le tonneau de délices, cette idée si grande, si noble, si Poëtique & si conforme à celles des Hebreux, M. de la M. la passe comme une antiquaille indigne de ses regards, & à sa place il nous donne ces vers où cette idée est corrompuë,

* *Le bonheur est pour eux, & la douleur pour nous.*
Quelquefois moins cruels dans les ames humaines,
Ils versent à la fois les plaisirs & les peines;
Mais toûjours condamnez aux destins les plus durs,
Tous nos biens sont mêlez, & tous nos maux sont purs.

C'est avoir trop mauvaise opinion de nous que de nous payer de cette monnoye.

Tou-

* *Pag.* 175.

Toute la fin de ce Livre est de même, Homere a beau faire de nouveaux efforts pour rendre la fin de son Poëme encore plus touchante, s'il est possible, que ce que nous avons vû; il a beau ajoûter de nouveaux traits au caractere d'Achille ; il a beau faire des peintures tres vives & tres naturelles, M. de la M. a juré de tout corrompre, & il le fait.

Priam arrive à Troye avec le corps de son fils ; on descend ce corps du Chariot, on le met au milieu de la Cour sur un lit magnifique, & on l'environne de pleureurs & de pleureuses qui entonnent des chants lugubres que le Peuple repete après eux avec de grands gemissemens. M. de la M. nous peint cela avec des traits Chrétiens ; on croit voir un enterrement à sa Paroisse :

On expose d'Hector la dépouille celebre,

Plaisante expression, *la dépouille celebre d'Hector*, pour dire le corps d'Hector.

Rangez autour de lui les Sacrificateurs,
Mêloient leurs tristes chants aux cris des spectateurs.

N'est-ce pas une heureuse imagination d'avoir transformé ces pleureurs & ces pleureuses en Prêtres qui chantent autour du corps.

Homere finit ce Livre par les regrets & par les lamentations qu'il fait faire sur le corps d'Hector, d'abord par Andromaque, ensuite par Hecube, & enfin par Helene. On auroit crû que les plaintes que ce Poëte a déja mises dans la bouche de Priam, d'Hecube & d'An-

d'Andromaque au XXII. Livre l'auroient épuisé, mais il revient ici avec de nouvelles forces. Le discours qu'il donne à Andromaque est d'une tres grande beauté, il seroit à souhaiter que M. de la M. eût voulu le rendre, & prendre l'esprit de ce Poëte au lieu de lui donner le sien. Après avoir gâté ce discours, il n'a pas si mal fait de supprimer celui d'Hecube & celui d'Helene.

Voilà ce Poëme qui avant qu'il parût, nous étoit annoncé comme un Ouvrage qui alloit faire disparoître Homere de nos Cabinets, & qui encore après qu'il a paru a trouvé deux ou trois Panegyristes qui nous ont découvert par là le grand goût qu'ils ont pour la Poësie. Et voilà le beau Discours dont le ton décisif avoit imposé à beaucoup de gens peu éclairez sur ces matieres. Par l'Examen que j'ai fait de l'un & de l'autre, je croi avoir suffisamment tenu tout ce que j'avois promis, qui est de faire voir que tout le Discours roule sur de faux principes, que toute sa Critique est frivole & fausse, que le Poëme est une imitation tres vicieuse, & que M. de la M. est également malheureux dans ce qu'il a retranché, dans ce qu'il a ajoûté, & dans ce qu'il a changé. Cela confirme ce que j'avois dit dans ma Préface de l'Iliade, & que M. de la M. n'a pas voulu entendre, que les Poëtes traduits en vers cessent d'être Poëtes, & que tout homme qui aura bien lû l'Original, & bien senti toute sa beauté & toute sa force, n'osera jamais se hazarder à le mettre en vers. En même temps cela acheve la preuve que j'ai

j'ai voulu donner dans cet Ouvrage, que le moyen le plus sûr de former son goût, c'est d'étudier ces excellens Originaux, & de se les proposer toûjours pour modelle; & que le chemin le plus court & le plus infaillible pour le corrompre, c'est de les mépriser & de les perdre de vûë. J'espere qu'il n'y aura point de Lecteur qui n'en soit convaincu. Quelqu'un oseroit-il dire que ce n'est pas comme Homere qu'il faut chanter, & qu'il faut chanter comme M. de la M.

Au reste cette Critique n'est nullement pour diminuer dans le Public l'estime qui est dûë à M. de la M. & qu'il mérite par tant d'autres endroits; elle n'est uniquement que pour lui inspirer celle qu'il doit à Homere, & pour le détromper de la fausse idée qu'il a du Poëme Grec, dont il n'a connu ni le dessein, ni la conduite, ni les beautez. Nous voyons dans Homere que Minerve dissipe le nuage qui couvroit les yeux de Diomede, & lui fait distinguer les hommes & les Dieux. Je voudrois que cette Déesse m'eût inspiré une partie de son bon esprit, & qu'elle m'eût donné assez de force pour dissiper celui qui empêche M. de la M. de discerner ce qui est d'un homme & ce qui est d'un Dieu. Je croirois rendre un grand service au public si je pouvois éclairer un homme de son mérite; ce seroit en quelque sorte avoir contribué à tout ce qu'il feroit de beau dans la suite, car il est bien sûr que par le chemin qu'il a pris, il ne fera jamais un Poëme qui soit digne de lui, & qui fasse honneur à notre siécle. Il faut necessai-

rement qu'il apprenne à estimer & à admirer ce qu'il a méprisé & condamné jusqu'à cette heure.

Il peut voir son portrait dans Homere* sous le nom de Thamyris, de ce Poëte audacieux & temeraire, qui osa se vanter qu'il remporteroit le prix de la Musique quand les Muses mêmes, filles du grand Jupiter, viendroient chanter & disputer de leur Art contre lui. Ces Déesses irritées de cette insolence lui firent oublier l'art de chanter & de joüer de la Lyre, & le priverent de la vûë, c'est-à-dire, qu'elles lui ôterent l'esprit de la Poësie. Voilà l'histoire de M. de la M. Au lieu de la passer comme il a fait, il auroit dû en profiter, c'est-à-dire, la conserver & s'y reconnoître. Il faut donc qu'il fasse reparation à ces filles de Jupiter qu'il a offensées en écrivant contre Homere, & en voulant s'élever au-dessus de lui; il n'aura pas plûtôt chanté la palinodie qu'elles lui rendront la voix, & qu'elles lui feront de nouvelles faveurs qui mettront le comble aux premieres.

J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour bien défendre Homere contre les insultes de M. de la M. & je croi pouvoir me flatter que je l'ai maintenu dans son ancienne reputation. Il ne faut pourtant pas encore chanter victoire, nous avons un autre adversaire bien plus redoutable. Un Geometre, quel fleau pour la Poësie qu'un Geometre! Un Geometre, dis-je, fait imprimer un gros Ouvrage, dont celui de M. de la M. n'approche pas. On peut dire

* *Dans le II. Liv. p. 98.*

dire de ce dernier Champion au prix de l'autre, ce que Parmenon dit de Cherea dans l'Eunuque de Terence, par rapport à Phedria:

* *Hic verò est, qui si occeperit, ludum jocumque dices*
Fuisse illum alterum, praut hujus rabies quæ dabit.

Si celui-ci a une fois commencé, tout ce que l'autre a fait ne paroîtra que jeu au prix des scenes que donnera ce dernier. En effet ce Geometre, qui est homme d'esprit & de mérite, & un des membres de la célebre Academie des Sciences, nous promet deux mille Démonstrations Geometriques, qui prouvent incontestablement qu'Homere est un sot, & ses Poëmes, des Ouvrages monstrueux. Voilà une grande promesse; veritablement celui qui la fait est un Auteur tres nouveau, & dont le nom est encore inconnu dans les Lettres, mais cela n'empêche pas, & le siécle autorise de pareils Miracles. Cet inconnu va tout d'un coup se bien faire connoître & aquerir une grande réputation. Quelle réputation plus juste & plus sûre qu'une réputation fondée sur deux mille Démonstrations? Je prévoi que l'interêt de la Poësie demandera que M. de la M. & moi réüniffions nos forces contre cet ennemi commun, qui avec ces deux mille Démonstrations, comme avec une phalange invincible, menace de faire de grands ravages. Pendant que de son côté il défendra ce peu de beautez qu'il a entrevûës si obscu-

* *Act. 2. sc. 4.*

obscurément & au travers de tant de défauts, je soûtiendrai de mon mieux celles que toute la terre a clairement vûes & admirées, & que voyent & admirent encore tous ceux qui ont la faculté de voir.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Livre intitulé *Des Causes de la Corruption du Goût*; & j'ai crû qu'un Ouvrage, où l'on démêle si bien les Causes de la Corruption du Goût, seroit tres capable de le rétablir. Fait à Paris ce 25. de Novembre 1714.

Signé FRAGUIER.

CA-

CATALOGUE

Des Livres imprimez chez PIERRE HUMBERT, ou dont il a nombre.

AVis aux Negociateurs sur la Paix, où l'on fait voir l'interêt de l'Europe en général & celui de la grande Bretagne en particulier, 8. traduit de l'Anglois. 1712.

Les Annales de la Cour & de Paris jusques à la Paix de Ryswick. 12. 1698.

Abregé de la Vie du Duc de Marlboroug & du Prince Eugene de Savoye 8. 1714. traduit de l'Anglois.

Apologie des Grands Hommes soupçonnez de Magie par Naudé avec des remarques 8. 1712.

——— de l'Unité de l'Eglise Anglicane, traduite de l'Anglois de Mr. Burnet. 12. 1688.

L'Arithmetique Militaire de Clermont. 12. Strasbourg. 1707

Avantures Secretes de Constantinople 12. 1714.

Architecture de Palladio. Le Muet, & autres 4. fig. Amst. 1682.

Les Avantures Grenadines par Madame de ***. 18. 1710.

Amusemens du Duc de Bretagne 12. Paris. 1712.

Abregé de la Vie de divers Princes Illustres par Mr. Teissier 12. fig. 1710.

Les Avocats pour & contre le Docteur Sacheverell avec le Sermon qui a donné lieu à son Procès, traduit de l'Anglois 8. 1711.

Anatomie de la Messe par Mr. du Moulin. 12.

l'Art de prêcher avec les Gestes d'un Prédicateur par Mr. de Villiers 8. 1693.

l'Art de la Prédication ou Maximes sur le Ministere de la Chaire 12. Paris 1712.

Augustini Gemmæ & Sculptura Antiqua 4. 2 vol. fig. *Charta Magna* 1699. *Auso-*

Ausonius 24.

la Bibliotheque des Dames, contenant des regles generales pour la conduite des femmes dans toutes les circonstances de la Vie, écrite par une Dame & publiée par Mr. Steele. 12. traduit de l'Anglois.

——— des Auteurs Ecclesiastiques de Mr. Dupin tome 15. 16. 17. 18. & 19. contenant les Auteurs du seizième & dixseptième Siècle. 4. 5 vol. 1710-1715.

Bonucci Ephemerides Eucharisticæ fol. Romæ 1700.

la Balance de la Religion & de la Politique. 12. 1697.

Buchanani Poëmata 24.

Blondel, Art de jetter les Bombes 4. fig. Paris 1699.

—— Histoire du Calendrier Romain 12. la Haye 1684.

Billets en Vers de Mr. de St. Ussans 12. Paris 1688.

Baxter, Voix de Dieu, traduit de l'Anglois. 12. Amst. 1666.

Beverland, de fornicatione cavenda. 8.

Baglivi, Praxis Medica. 8. 1699.

Biblia Hebraïca vander Hoogt 8. 2 vol. Amst. 1704.

Breviarium Romanum 24. 4 vol. cum figuris 1702.

le Compatriote, ou le Caton Anglois par Mr. Richard Steele. 12. traduit de l'Anglois. Sous presse,

Catéchisme ou Instruction dans la Religion Chrétienne par Mr. Ostervald. 8. quatrième Edition. 1712

Contes de la Reine de Navarre. 8. 2. vol. fig. la bonne Edition de 1702.

Château de Richelieu ou l'Hist. des Dieux & des Héros de l'Antiquité par Vignier. 8. 1676.

les Consolations de l'Ame fidelle contre les frayeurs de la mort par Mr. Drelincourt. 8. Amst. 1699.

Charron, de la Sagesse. 12. Amst. 1662.

les Coudées franches. 12. Paris 1713.

Cours de Peinture par Principes de Mr. de Piles. 12. Paris 1708.

les Comedies de Terence par Madame Dacier. 12. 3 vol. 1708.

ses Commentaires de Cesar de la Traduction de Mr. d'Ablancourt. 12. 1708.

Conferences Ecclesiastiques sur le Mariage. 12. 3 vol. Paris. 1713.

Ciceronis Orationes Gravii & cum Notis Variorum. 8. 6 vol.

Ciceronis Philosophia, fragmenta, & Rhetorica sine Notis 12. 4 vol. *Amst.* ex Typographia Blaviana.

Clerici Philosophia 12. 4 vol. 1704.

Cloppenburgii Opera Omnia Theologica 4. 2 vol. Amst. 1684.

Clementis Alexandrini Opera fol. Gr. Lat.

Claudianus 24.

Crellii Ethica Aristotelica cum Catechismo Ecclesiar. Polonarum 4.

Cornelius Nepos 24.

DEs Causes de la Corruption du Goût par Madame Dacier 12. 1715.

Discours sur l'Utilité des Lettres & des Sciences par rapport au bien de l'Etat par Mr. Barbeyrac 12. 1715.

Dictionaire de la Langue sainte par Mr. Wolzogue 4. 1703.

Dialogues des Grans hommes aux Champs Elizées 12. 1713.

Défense des SS. Péres accusez de Platonisme par le P. Baltus 4. Paris 1711.

Droit de la Maison d'Autriche à la Succession d'Espagne 12. 1703.

la Defense de la Réformation par Mr. Claude 12. 2 vol.

Du Pouvoir des Souverains, de la Liberté de Conscience, de la Loi Royale, traduits du Latin de Mrs. Gronovius

novius & Noodt par Mr. Barbeyrac avec un Discours du Traducteur sur la Nature du Sort. 12. 1714.
le Détail de la France sous le Régne présent. 8. 1712.
Doctrina Nova de Gratia & Prædestinatione. 12.
Dictionaire Géographique par Mr. Corneille fol. 3 vol. Paris 1708.
—— Anglois François, & François Anglois par Miege 8. 2 vol. 1702.

ESsai sur le Socinianisme ou Remarques sur la Doctriné & le Nouveau Testament de Mr. le Clerc par Mr. Mesnard. 12. 1709.
—— sur la bonté de Dieu, la Liberté de l'homme & l'origine du mal, par M. Leibniz. 8. 1712.
Eclaircissemens sur les Conjectures Physiques par Mr Hartsoeker. 4. 1710.
l'Europe Esclave si l'Empire est dans les Chaines 8. 1714. traduit de l'Anglois.
Etat des Réformez de France depuis la prise de la Rochelle jusques à l'Année 1685. 12.
—— du Siége de Rome. 12. 1703.
—— de l'homme dans le Peché Originel 8. 1714. Nouvelle Edition toute changée.
Epistola Ecclesiastica Præstantium Virorum, fol.
Eusebii Præparatio Evangelica. fol. 2 vol. Gr. Lat.
Examen du Livre qui a pour Titre *Préjugez Légitimes contre les Calvinistes*, par Mr. Pajon. 12. 2 vol.
l'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens 12. 6 vol. fig. N. Edit. 1711.
Erasmi Colloquia 24.
Education des Enfans & particuliérement des Princes 8. 1679.
Eusebii Onomasticon Urbium & Locorum Sacræ Script. cum notis Bonfrerii & Clerici. fol. 1703.

FOrtification contenant la Methode Ancienne & Moderne pour la Construction, la Défense, & l'Atta-

l'Attaque des Places par Mr. Ozanam 8. fig. 1694.
les Fables Choisies par Mr. de la Fontaine 8. 1712. sans figures.
Fleury, Devoirs des Maitres & des Domestiques. 12. 1688.
Florine ou la Belle Italienne. 12. Paris 1713.
Fausseté des vertus humaines par Mr. Esprit. 12. 2 vol. 1710.
Fabri Epistola 4. *Salmurii.*

G*Azophylacium Lingua Persica, cum clave Latina, Gallica & Italica* fol.
S. Gregorii Magni Opera Omnia Gr. Lat. fol. 4. vol. *Paris.* 1705.
Godeau, Tableau de la penitence 12. fig.
——— Histoire de l'Eglise 12. 5 vol. 1696.
Grammaire Françoise par Mr. Regnier Desmarais. 12. 1708.
le Gage Touché, histoires galantes 12. 2 vol. fig. 1713.
Gatakeri Opera Critica fol.

HIstoire du Concile de Constance par Mr. Lenfant enrichie de Portraits 4. 2 vol. 1714.
——— la même sur de beau & grand Papier Royal avec des Portraits choisis 4. 2 vol.
——— Secrette des Intrigues de la France en diverses Cours de l'Europe où l'on voit que le Pouvoir de cette Couronne est dû au succès de ses intrigues plûtôt qu'à ses propres Forces & à l'habileté de ses Ministres. Le tout extrait fidellement des Mémoires tant manuscrits qu'imprimez. 8. 3 vol. traduit de l'Anglois 1713. & 1714.
——— Universelle traduite du Latin de Tursellin avec des Notes sur l'Histoire, la Geographie & la Fable 12. 3 vol. 1708.
——— Comique de Francion 12. 2 vol. fig. 1686.
——— Abregée d'Espagne 12. 1699.

——— de

——— de la Princesse Estime 12. Paris 1709.

——— des Edits de Pacification par Soulier. 12. 1682.

——— de la Guerre du Peloponese par Thucydide de la traduction de Mr. d'Ablancourt 12. 3 vol. 1713.

——— de l'Empire par Heiss 12. 5 vol. Paris. 1712.

——— de la Bible par Royaumont avec & sans fig. 12

Histoire de la République de Gènes 12. 3 vol. 1697.

——— Metallique de Hollande par Bizot fol. Paris 1687.

——— Généalogique de la Maison Royale de France & de tous les Grands Officiers de la Couronne fol. 2 vol. Paris 1712.

——— du soulèvement des Fanatiques dans les Cévenes 12. Paris 1713.

——— de la Vie de David par Mr. l'Abbé de Choisy 4. fig. 1699.

——— du Maréchal de Gassion 12. 2 vol.

——— des Imaginations Extravagantes de Mr. Oufle 12. 2 vol. fig. 1710.

——— Universelle des Voyages par Mr. l'Abbé de Bellegarde 12. fig. 1708.

——— de Pieté & de Morale ou Recueil d'Histoires Sacrées & Profanes par Mr. l'Abbé Choisy 12. Paris 1710.

Historia Augusta Imperatorum à Julio Cæsare usque ad Josephum cum iconibus omnium Imperatorum fol. 1710.

Hieron ou Portrait de la condition des Rois traduit du Grec de Xenophon par Mr. Coste 8. 1711.

Hartsoeker Conjectures Physiques & Eclaircissemens 4. 3 vol.

——— sa Physique, & Dioptrique 4. 2 vol. Paris 1697.

Horatius Rutgersii. 12.

Horatius. 24.

Histoire du Papisme traduit du Latin de Heidegger 12. 2 vol.

l'ILiade Poëme avec un Discours sur Homere par Mr. de la Motte 12. fig. 1714.
——— d'Homere par Madame Dacier avec des Remarques 12. 3 vol. fig. 1712.
le Jardinier Fleuriste 12. 2 vol. fig. 1708.
Justiniani Institutiones 24.
Juvenalis 24.
Interêts des Princes d'Allemagne 12. 2 vol. Trevoux 1712.
Journal du Voyage des Flibustiers à la Mer du Sud par Lussan 12. 1690.
S. *Justini Philosophi & Martyris Apologia* 8. Gr. Lat. Oxoniæ 1703.
Jugemens des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique contenant les Auteurs Grecs Latins jusques à Quintilien par Mr. Gibert 12. Paris 1713.

KIrcheri *China Illustrata* fol. fig. 1684.
——— la même en François fol. fig.

LEttres du Cardinal d'Ossat avec des notes Historiques & Politiques de Mr. Amelot de la Houssaye 12. 5 vol. 1708.
——— Critiques sur divers sujets importans & curieux de l'Ecriture Sainte par Mr. de Joncourt. 12.
——— de Bussi Rabutin avec les Réponses rangées par ordre Chronologique 12. 5 vol. 1714.
——— de Mr. Fléchier Evêque de Nismes 12. Par. 1711.
——— & Oeuvres de Voiture 12. 2 vol. 1708.
les Loix Civiles dans leur Ordre Naturel avec le *Legum Delectus* par Mr. Domat fol. Paris 1713.
La Placette, Communion Devote 12. 2 vol 1706.
Leti, *Raguagli Historici e Politici* 8. 2 vol. fig. 1699.
——— Monarchie Universelle de Louïs XIV. 2 vol. 1699.
Liberii de Sancto Amore Epistola Theologica. 8.
Lucien d'Ablancourt 8. 2 vol. fig. 1709.
Lipsii Opera Omnia 8. 4 vol.
Lettre du Cardinal Spinola à ceux de Geneve. 12. 1680.

Lommii

Lommii Observationes Medicinales. 8. 1715.

MEnandri & Philemonis Reliquia, Grace & Lat. cum notis Grotii & Clerici 8. 1712.
le Moine Marchand ou Traité contre le Commerce des Religieux 8. 1713.
Maimonides de Vacca Rufa. Hebr. Lat. 8. 1712.
Memoires pour la parfaite intelligence de la Paix de Ryswick, par Mr. Dumont 12. 4 vol. 1699.
—— du Chevalier de St. George, Seconde Edition 12. 1713.
—— du Duc de Guise 12. 2 vol. 1703.
—— de Bussi Rabutin 12. 3 vol. 1711.
—— de Montecuculli ou Principes de l'Art Militaire, traduits de l'Italien 12. Paris 1713.
—— touchant Mr. de Thou pendant son Ambassade de Hollande 8. 1710.
le Martyre de Theodore & de Didyme. 12.
Muratoris Anecdota Graca. 4. Patavii 1709.
Mital, ou Avantures incroiables & toutefois & cætera 12. 1708.
Missel Romain, François-Latin. 12. fig. 1692.
le Monde Naissant par Mr. Barin. 12. fig. 1686.
Mademoiselle de Tournon, histoire Galante. 12. 1679.
Moyens Sûrs & honnêtes pour la conversion des heretiques. 12. 1681.
Morale des Jesuites par un Docteur de Sorbonne. 8. 3 vol. 1702.
—— Theologique, historique & Politique de Mr. Basnage de Flottemanville. 8. 3 vol. 1703.

le NOuveau Testament traduit par Mrs. Beausobre & Lenfant avec des remarques 4. 2 vol. Sous presse.
———— de la revision de Mr. Martin, avec les Pseaumes I. verset musique 8. Londres 1706.
la Nouvelle Astrée 12. 1713.

Nou-

Nouvelle Maniere d'élever l'Eau par la force du feu par Mr. Papin 8. 1708.

Nouvelles de la République des Lettres par Mrs. Bayle & Bernard, depuis Mars 1684 jusques à Decemb. 1710. inclus compl.

——— ——— par Mr. Bayle separément.

——— ——— divers Mois & Années separées de celles de Mr. Bernard.

Nenter Specimina in Ludovici Pharmaciam. 4 1708.

Nouveaux Intérêts des Princes de l'Europe. 12. 1712.

Newton, *Philosophia Naturalis Principia Mathematica.* 4. 1714.

OEuvres de Mr. de St. Evremond avec les Mélanges & sa vie 12. 7 vol. la bonne Edition grosse lettre 1706.

——— Posthumes de Mr. de Maucroix, ou Traduction des plus beaux endroits de Demósthene & de Ciceron 12. Paris 1710.

——— Posthumes de Mr. Claude 8. 5 vol. 1690.

——— d'Horace par Mr. Dacier 12. 10 vol. Amsterdam 1697.

——— & Poësies de Mr. Pavillon 8. 1715.

——— & Comparaisons du P. Rapin 12. 2 vol.

Oeconomie de la Campagne par Liger 4. 2 vol. fig. 1701.

Owenii Theologumena de ortu & progressu vera Theologia 4. 1699.

POësies de Madame & de Mademoiselle Deshoulieres 8. 2 vol. Amsterd. 1709.

Prieres Saintes & Chrétiennes tirées de l'Ecriture Sainte & des Saints Peres 8. 1708.

——— pour ceux qui voyagent sur Mer 12. 1688.

Portrait des foiblesses humaines par Madame de Villedieu 12. 1686.

la Pratique du Theatre 8. 3 vol. 1715.

Pausaniæ accurata Descriptio Græciæ Gr. Lat. fol. Lipsiæ.

Pseaumes de Conrart 1. verset Musique 12. Amsterdam.

——— de la Bastide tout Musique 12. Amsterd. 1696.

Pomey Indiculus Universalis. Fr. Lat. & Hollandois 12. 1703.

la Politique du Clergé de France dans la persecution des Reformez. 12. 1682.

Pastor Fido 32 fig. Amstelodami.

Petrucci Prodromo Apologetico alli Studii Kircheriani 4 fig Amst. 1677.

le Phantôme du Jansenisme. 12. 1714.

Procès de Mr. Fouquet avec ses Défenses 12. 16 vol.

la Pratique de Pieté traduite de l'Anglois 12. Amst. petite lettre 1658.

QUinte Curce de Vaugelas 8. fig. Amst. François seul 1698.

RElation du Voyage de Port Royal, de l'Acadie, & de la Nouvelle France en prose & en vers par Mr. Diereville 12. 1710.

Réponse à l'histoire des Oracles par le P. Baltus 8. 2 vol. 1710.

——— le Volume Second separé

Rube Specimen Philologiæ Numismatico Latinæ 4. 1708.

Reflexions, Sentences & Maximes Morales de Mr. de la Rochefoucault 12. 1712.

Rollin. *Quintiliani Limitationes Oratoriæ* 12. 2 vol. Parisiis 1715.

SErmons sur diverses matieres importantes traduits de l'Anglois de l'Archevêque Tillotson par Mr. Barbeyrac 8. 4 vol. 1713.

——— le

——— le volume cinquième ſous preſſe.
——— du P. Bourdaloüe Jeſuite 8. 8 vol. Amſt. 1713.
——— ——— ſur les Fêtes des Saints 8. 2 vol. 1712.
Sermons de Mr. Meſtrezar ſur le Chapitre VIII. de l'Epître aux Romains 12. 2 vol. 1702.
——— de Mr. de la Motte ou le Devoir du Chrétien convaleſcent. 8. 1713.
——— de Mr. l'Evêque de St. Aſaph avec ſa belle Preface 8. 1713
Spanhemii Vindiciæ Biblicæ. 4.
Sherlok, de la Mort & du Jugement dernier, traduit de l'Anglois 8. 2 vol. ſeconde Edition 1712.
——— de l'Immortalité de l'ame & de la Vie Eternelle, traduit de l'Anglois 8. 1712.
Saavedra Symbola Heroïco-Politica 12. fig. ex officina Blaviana 1660.
Suetonius 24.
Seneca cum notis Farnabii 24.
Spanhemii Dubia Evangelica 4. 3 vol. Genevæ 1700.
Schola Salernitana 12.

le THéatre de l'Amour & de la Fortune par Mademoiſelle Barbier 12. 2 vol. fig. 1715.
Traité de la Vie Chrétienne traduit de l'Anglois du D. Scot 12. 2 vol. 1699.
——— du Jeu où l'on examine les principales queſtions de Droit & de Morale par Mr. Barbeyrac 8. 2 vol. 1709.
——— ſur la maniere d'écrire les Lettres & ſur le Ceremoniel par Mr. Grimareſt 12. Paris 1709.
——— de l'Autorité des Rois, contre les Uſurpations de la Cour de Rome, par Mr. Talon 8. 1700.
——— d'Origene contre Celſe ou Défenſe des Chretiens contre les Payens 4. 1700.
——— des Excommunications & Monitoires par Eveillon. Nouvelle Edition 12. 2 vol. Paris 1712.

Trai-

Traité ou Dictionaire Universel des Drogues par Mr. L'Emery, Nouvelle Edition fort augmentée avec des figures 4. 2 vol. Paris 1714.

les Tours de Maître Gonin 8. 2 vol. fig. 1714.

Tatiani Oratio ad Græcos 8. Oxoniæ 1700.

Tacitus 24.

la VOiture embourbée ou le Roman Naturel 12. fig. 1715.

Voyage de Lucas dans la Gréce. l'Asie Mineure & l'Afrique 12. 2 vol. fig. 1714.

——— de Gautier Schouten dans les Indes 12. 2 vol. fig. 1708.

Vavassoris (è Societate Jesu) *Opera Omnia* fol. 1709.

Vossii Opera Omnia fol. 6 vol. 1702.

Vivianus de Locis Solidis Opus Conicum & Divinatio Geometrica. fol. fig. Romæ 1700.

Vespera Groningana sive Colloquia de Rebus Sacris 12.

Varillas, histoire de Henri II. & François II. 12. 3 vol. 1693.

Vitringa Hypotyposis historiæ Ecclesiasticæ 8. 1708.

Vitringa de Decem Viris Otiosis 4.

Vie de St. Norbert Archevêque de Magdebourg. 4. 1704.

— du Cardinal Bellarmin 4. 1708.

— de la Reine Elisabeth, par Leti 12. 2 vol. fig.

Vossii historia Gentilis sive de Idololatria fol. 1702.

— *Ars Rhetorica* fol. 1702.

l'Usage des Passions, par Senault 12. 1688.

W*Hitby Ethices Compendium* 8 Londini 1713.

——— *de Sacrarum Scripturarum Interpretatione* 8. sub prælo.

ZAïde histoire Espagnole, par Mr. de Segrais 12. 2 vol. Nouvelle Edition 1715.

L'on trouve chez ledit Pierre Humbert, tous les Livres qui s'impriment en ce Païs & un assortiment general des meilleurs Livres de Paris.



